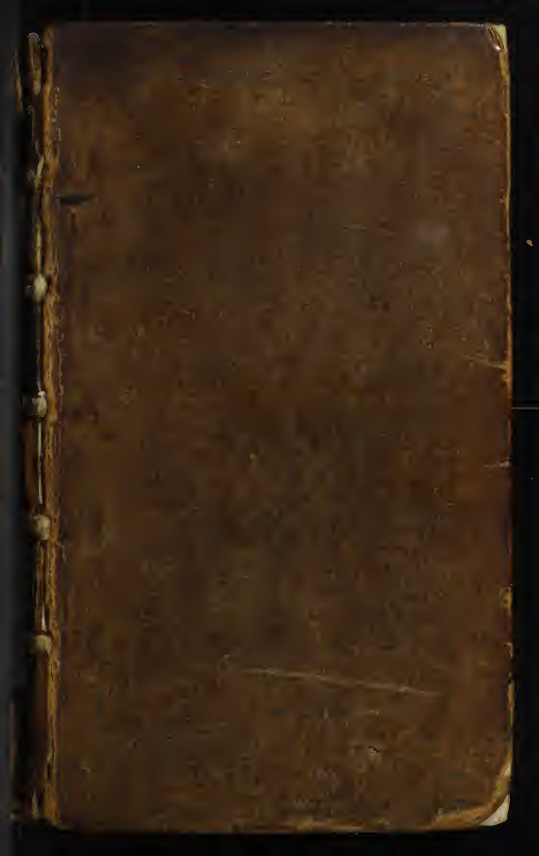

OEUVRES
DU
COSMOPOL
21




VERSANTUR HIS TRIBUS



LES
OEUVRES
DU
COSMOPOLITE,

Divisez en trois Traitez.

Dans lesquels sont clairement expliquez les trois Principes des Philosophes Chymiques, Sel, Soûfre & Mercure.



COSMOPOLITE

OU

NOUVELLE LUMIERE CHYMIQUE,

Pour servir d'éclaircissement aux trois Principes de la Nature, exactement décrits dans les trois Traitez suivans.

Le I. traite *du Mercure.*
Le II. *Du Soûfre.*
& Le III. *Du vray Sel des Philosophes.*

DERNIERE EDITION,
Revûë & augmentée

DES LETTRES PHILOSOPHIQUES DU MESME AUTEUR.

A PARIS,
Chez LAURENT D'HOURY, ruë S. Jacques, devant la Fontaine S. Severin, au S. Esprit.

M. DC. XCI.
Avec Privilege du Roy.

PREFACE.

A tous les Inquisiteurs de l'Art Chymique, vrais Enfans d'Hermés.

SALUT.



Onsiderant en moi-même (AMI LECTEUR) *combien de fausses Receptes d'Alchymistes, qu'ils appellent ; & combien de Livres contrefaits & pernicieux, dans lesquels on ne sçauroit remarquer la moindre trace de la Verité, ont esté composez par la fraude & l'avarice des Imposteurs,*

dont la lecture a trompé & trompe encore tous les jours les veritables Inquisiteurs des Arts & des secrets les plus cachez de la Nature. J'ai crû que je ne pouvois rien faire de plus utile & de plus profitable, que de communiquer aux vrais Fils & Heritiers de la Science, le talent qu'il a plû au Pere des Lumieres me confier : afin de donner à connoître à la Posterité, que Dieu a octroyé cette benediction singuliere, & ce trésor Philosophique à quelques signalez personnages, non seulement dans les siécles passez, mais encore à quelques-uns de nôtre tems. Plusieurs raisons m'ont obligé à ne pas publier mon nom, parce que je ne recherche point d'estre loüé & estimé, & que je n'ai autre dessein que de rendre office aux Amateurs de la Philosophie. Je laisse librement ce vain desir de gloire à ceux qui aiment mieux paroître sçavans, que de l'estre en effet. Ce que j'écris en

peu de paroles, a esté confirmé par l'experience manuelle que j'en ai faite, avec la grace du Tres-haut, afin d'exhorter ceux qui ont déja posé les premiers & réels fondemens de cette loüable Science, à ne pas abandonner l'exercice & la pratique des belles choses, & les garentir par ce moyen de la méchante & fraudu-leuse troupe de Charlatans & ven-deurs de fumée, ausquels rien n'est si doux que de tromper. Ce ne sont point des songes, (comme parle le vulgaire ignorant;) ce ne sont point de vaines fictions de quelques Hommes oisifs, comme veulent les fols & insensez, qui se mocquent de cét Art: C'est la pure Verité Philosophique, dont je suis passionné Sectateur, que je veux vous découvrir, & que je n'ai pû ni dû vous cacher, ni passer sous silence, parce que ce seroit refuser l'appui & le secours qui est dû à la vraye Science Chymique indignement décriée; & qui pour cette raison, ap-

prehende extrémement de paroître en public dans ce ſiecle malheureux & pervers, où le vice marche de pair avec la vertu, à cauſe de l'ingratitude & de la perfidie des Hommes, & des malédictions qu'on vomit ſans ceſſe contre les Philoſophes. Je pourrois rapporter pluſieurs Auteurs renommez pour témoins inconteſtables de la certitude de cette Science. Mais les choſes que nous voyons ſenſiblement, & dont nous ſommes convaincus par nôtre propre experience, n'ont pas beſoin d'autres preuves. Il n'y a pas long-tems, & j'en parle comme ſçavant, que pluſieurs perſonnes de grande & petite condition, ont vû cette Diane toute nuë. *Et quoi qu'il ſe trouve quelques perſonnes, qui par envie, ou par malice, ou par la crainte qu'ils ont que leurs impoſtures ne ſoient découvertes, crient inceſſamment que par un certain artifice, qu'ils couvrent ſous une vaine oſtentation de paroles faſ-*

tueuſes & ampoullées, l'on peut extraire l'ame de l'Or, & la rendre à un autre Corps : ce qu'ils entreprennent temerairement, & non ſans grande perte de tems, de labeur & d'argent. Que les Enfans d'Hermés ſçachent & tiennent pour certain, que cette extraction d'ame (pour parler en leurs termes) ſoit de l'Or, ſoit de la Lune, par quelque voye Sophiſtique vulgaire qu'elle ſe faſſe, n'eſt autre choſe qu'une pure fantaiſie & une vaine perſuaſion. Ce que pluſieurs ne veulent pas croire, mais qu'ils ſeront enfin contraints d'avoüer à leur dommage, lorſqu'ils en feront l'experience, ſeule & unique Maîtreſſe de la Verité. Au contraire je puis aſſeurer avec raiſon, que celui qui pourra par voye Philoſophique, ſans fraude & ſans déguiſement, teindre réellement le moindre métal du monde, ſoit avec profit, ou ſans profit, en couleur de Sol ou de Lune; demeurant & réſiſtant à toute ſorte

d'examens requis & nécessaires, aura toutes les portes de la Nature ouvertes, pour rechercher d'autres plus hauts & plus excellens secrets, & même les acquerir avec la grace & la benediction de Dieu. Au reste, j'offre aux Enfans de la Science ces presens Traitez, que je n'ai écrits que sur ma propre experience, afin qu'en étudiant & mettant leur application & toute la force de leur esprit, à la recherche des Operations cachées de la Nature, ils puissent par là découvrir & connoître la verité des choses, & la Nature même, en laquelle seule connoissance consiste toute la perfection de ce saint Art Philosophique, pourveu qu'on y procede par le chemin Royal que la Nature nous a prescrit en toutes ses actions & Operations. C'est pourquoi je veux ici avertir le Lecteur, qu'il ne juge point de mes écrits selon l'écorce & le sens exterieur des paroles, mais plûtôt par la force de la Nature,

de peur qu'en aprés il ne déplore ſon tems, ſon travail & ſon bien vainement dépenſez. Qu'il conſidere que c'eſt la ſcience des Sages, & non pas la ſcience des fols & des ignorans; & que l'intention des Philoſophes eſt toute autre, que ne la peuvent comprendre tous ces glorieux Thraſons, tous ces lettrez mocqueurs, tous ces Hommes vicieux & pervers, qui ne ſe pouvans mettre en réputation par leurs propres vertus, tâchent de ſe rendre illuſtres par leurs crimes, & par leur calomnie & impoſtures contre les gens d'honneur. Fuyez tous ces vagabonds & ignorans ſouffleurs, qui ont déja preſque trompé tout le monde, avec leurs blanchiſſemens & rubifications, non ſans grande diffamation & ignominie de cette noble Science. Les perſonnes de cette farine ne ſeront jamais admis dans les plus ſecrets myſtéres de ce ſaint Art: parce que c'eſt un don de Dieu, auquel on ne

peut parvenir que par la ſeule graec du Tres-haut, qui ne manque pas ou d'illuminer l'eſprit de celui qui la lui demande avec une humilité conſtante & religieuſe, ou de la lui communiquer par une démonſtration oculaire d'un Maître fidéle & expert. C'eſt pourquoi Dieu refuſe à bon droit la revelation de ces ſecrets à ceux qu'il en trouve indignes, & qui ſont éloignez de ſa grace.

Au ſurplus, je prie inſtamment les Enfans de l'Art, qu'ils prennent en bonne part l'envie que j'ai de leur rendre ſervice; & lorſqu'ils auront fait que ce qui eſt occulte *devienne* manifeſte, *& que ſuivant la volonté de Dieu par leur travail conſtant & aſſidu, ils auront atteint le port deſiré des Philoſophes, ils excluent de la connoiſſance de cét Art (à l'exemple des Sages) tous ceux qui en ſont indignes. Qu'ils ſe ſouviennent de la charité qu'ils doivent à leur prochain pauvre &*

incommodé, & qui vivra en la crainte de Dieu; qu'ils le faſſent ſans aucune vaine oſtentation; & qu'en reconnoiſſance de ce don ſpecial, dont ils n'abuſeront pas, ils chantent ſans ceſſe & en leur particulier, & dans l'interieur de leur cœur, des loüanges à Dieu Tout-puiſſant, tres-bon & tres-grand.

La Simplicité eſt le vrai ſceau de la Verité.

Extrait du Privilége du Roy.

PAR grace & Privilége du ROY, donné à S. Germain en Laye le 5e Decembre 1681. Signé, JUNQUIERES : Il est permis à LAURENT D'HOURY, Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer un Livre intitulé : *Les Oeuvres du Cosmopolite*, pendant le tems de quinze années consecutives, à commencer du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiere fois : Et deffenses sont faites à tous autres de l'imprimer, vendre ni distribuer, sans le consentement de l'Exposant, ou de ses ayans cause, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, trois mille livres d'amende, & de tous dépens, dommages & interests, ainsi qu'il est plus au long porté par ledit Privilége.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 23e Decembre 1681. *Signé,* ANGOT, *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois en vertu du present Privilége, le dixiéme Juillet 1691.



TRAITÉ DE LA NATURE EN GENERAL.

CHAPITRE I.

Ce que c'est que la Nature, & quels doivent être ceux qui la recherchent.



Lusieurs Hommes sages & tres-doctes ont avant plusieurs Siécles, & même avant le Deluge (selon le témoignage d'Hermes) écrit beaucoup de préceptes touchant la maniere de trouver la Pierre des Philosophes, & nous en ont laissé tant d'Ecrits, que si

la Nature n'operoit tous les jours devant nos yeux des effets si surprenans, que nous ne pouvons absolument les nier, je croi qu'il ne se trouveroit personne qui estimât qu'il y eût veritablement une Nature, veu qu'au tems passez il ne fut jamais tant d'Inventeurs de choses, ni tant d'inventions qu'il s'en voit aujourd'hui. Aussi nos Predecesseurs sans s'amuser à ces vaines recherches, ne consideroient autre chose que la Nature & sa possibilité ; c'est-à-dire, ce qu'il étoit possible de faire. Et bien qu'ils ayent demeuré seulement en cette voye simple de la Nature, ils ont néanmoins trouvé tant de choses, qu'à peine pourrions-nous les imaginer avec toutes nos subtilitez & toute cette multitude d'inventions. Ce qui se fait à cause que la Nature & la generation ordinaire des choses qui croissent sur la Terre, nous semble trop simple & de trop peu d'effet pour y appliquer nôtre esprit ; qui ne s'exerce cependant qu'à imaginer des choses subtiles, qui loin d'être connuës, à peine se peuvent faire, ou du moins tres-difficilement. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner s'il arrive que nous inventions plus aisément quel-

ques vaines ſubtilitez, & telles qu'à la verité les vrais Philoſophes n'euſſent pû preſque imaginer, plûtôt que de parvenir à leur intention, & au vrai cours de la Nature. Mais quoi! telle eſt l'humeur naturelle des Hommes de ce ſiécle, telle eſt leur inclination, de negliger ce qu'ils ſçavent, & de rechercher toûjours quelque choſe de nouveau, & ſur tout les eſprits des Hommes auſquels la Nature eſt ſujette.

Vous verrez, par exemple, qu'un Artiſan qui aura atteint la perfection de ſon Art, cherchera d'autres choſes, ou qu'il en abuſera, ou même qu'il le laiſſera là tout-à-fait. Ainſi la genereuſe Nature agit toûjouts ſans relâche, juſqu'à ſon Iliade, c'eſt-à-dire, juſqu'à ſon dernier terme, & puis elle ceſſe: car dés le commencement il lui a été accordé qu'elle pourroit s'ameliorer dans ſon cours, & qu'elle parviendroit enfin à un repos ſolide & entier, auquel pour cét effet elle tend de tout ſon pouvoir, ſe réjoüiſſant de ſa fin, comme les fourmies ſe réjoüiſſent de leur vieilleſſe, qui leur donne des aîles à la fin de leurs jours. De même nos eſprits ont pouſſé ſi avant, principalement dans l'Art Philoſophique & dans

la pratique de la Pierre, que nous sommes presque parvenus jusqu'à l'Iliade ; c'est-à-dire, jusqu'au dernier but. Car les Philosophes de ce tems ont trouvé tant de subtilitez, qu'il est presque impossible d'en trouver de plus grandes ; & ils different autant de l'Art des anciens Philosophes, que l'Horlogerie est differente de la simple Serrurerie. En effet, quoique le Serrurier & l'Horlogeur manient tous deux le Fer, & qu'ils soient maîtres tous deux dans leur Art, l'un néanmoins ignore l'artifice de l'autre.

Pour moi je m'asseure que si Hermes, Geber & Lulle, tous subtils & tous profonds Philosophes qu'ils pouvoient être, revenoient maintenant au monde, ils ne seroient pas tenus par ceux d'aujourd'hui à grande peine pour des Philosophes, mais plûtôt pour des Disciples, tant nôtre présomption est grande. Sans doute qu'aussi ces bons & doctes Personnages ignoroient tant d'inutiles distillations qui sont usitées aujourd'hui, tant de circulations, tant de calcinations, & tant de vaines Operations que nos Modernes ont inventées, lesquels n'ayans pas bien entendu le sens des Ecrits de ces Anciens, resteront encore long-tems

à rechercher une chose seulement ; c'est de sçavoir la Pierre des Philosophes, ou la teinture Physique, que les Anciens ont sçû faire. Enfin il nous arrive au contraire, qu'en la cherchant où elle n'est pas, nous rencontrons autre chose ; mais n'étoit que tel est l'instinct naturel de l'homme, & que la Nature n'usât en ceci de son droit, à peine nous fourvoyerions-nous maintenant.

Pour retourner donc à nôtre propos, j'ai promis en ce premier Traité d'expliquer la Nature, afin que nos vaines imaginations ne nous détournent point de la vraye & simple voye. Je dis donc que la Nature est *une, vraye, simple, entiere en son être*, & que Dieu l'a faite devant tous les Siécles, & lui a enclos un certain esprit universel. Il faut sçavoir néanmoins que le terme de la Nature est Dieu, comme il en est le principe; car toute chose finit toûjours en ce, en quoi elle a pris son être & son commencement. J'ai dit qu'elle est *unique*, & que c'est par elle que Dieu a fait tout ce qu'il a fait ; non que je die qu'il ne peut rien faire sans elle (car c'est lui qui l'a faite, & il est Tout-Puissant) mais il lui a plû ainsi, & il l'a fait. Toutes choses

proviennent de cette seule & unique Nature, & il n'y a rien en tout le monde, hors la Nature. Que si quelquefois nous voyons arriver des avortons, c'est la faute ou du lieu, ou de l'artisan, & non pas de la Nature. Or cette Nature est principalement divisée en quatre regions ou lieux, où elle fait tout ce qui se voit, & tout ce qui est caché; car sans doute toutes choses sont plûtôt à l'ombre & cachées, que veritablement elles n'apparoissent. Elle se change au mâle & à la femelle; elle est comparée au Mercure, parce qu'elle se joint à divers lieux; & selon les lieux de la Terre, bons ou mauvais, elle produit chaque chose: bien qu'à la verité il n'y ait point de mauvais lieux en Terre, comme il nous semble. Il y a quatre qualitez élementaires en toutes choses, lesquelles ne sont jamais d'accord, car l'une excede toûjours l'autre.

Il est donc à remarquer que la Nature n'est point visible, bien qu'elle agisse sans cesse; car ce n'est qu'un esprit volatil, qui fait son office dans les corps, & qui a son siege & son lieu en la Volonté divine. En cét endroit elle ne nous sert d'autre chose, sinon que nous sça-

chions connoître les lieux d'icelle, & principalement ceux qui lui sont plus proches & plus convenables ; c'est-à-dire, afin que nous sçachions conjoindre les choses ensemble selon la Nature, de peur de conjoindre le bois à l'homme, ou le bœuf ou quelqu'autre bête avec le métal : mais au contraire, qu'un semblable agisse sur son semblable, car alors la Nature ne manquera pas de faire son office. Or le lieu de la Nature n'est ailleurs qu'en la volonté de Dieu, comme nous avons déja dit ci-devant.

Les Scrutateurs de la Nature doivent être tels qu'est la Nature même ; c'est-à-dire, vrais, simples, patiens, constans, &c. mais ce qui est le principal point, pieux, craignans Dieu, & ne nuisans aucunement à leur prochain. Puis aprés, qu'ils considerent exactement, si ce qu'ils se proposent est selon la Nature, s'il est possible & faisable ; & cela qu'ils l'apprennent par des exemples apparens & sensibles ; à sçavoir, avec quoi toute chose se fait, comment, & avec quel vaisseau. Car si tu veux simplement faire quelque chose comme fait la Nature, sui-là ; mais si tu veux faire quelque chose de plus excellent que la Nature ne

fait, regarde en quoi, & par quoi elle s'ameliore, & tu trouveras que c'eſt toûjours avec ſon ſemblable. Si tu veux, par exemple, étendre la vertu intrinſeque de quelque métal plus outre que la Nature, (ce qui eſt nôtre intention) il te faut prendre la Nature métallique, & ce encore au mâle & en la femelle, autrement tu ne feras rien. Car ſi tu penſe faire un métal d'une herbe, tu travailleras en vain : de même que d'un chien ou de quelqu'autre bête, tu ne ſçaurois produire un arbre.

CHAPITRE II.

De l'operation de la Nature en nôtre propoſition & ſemence.

J'AY dit ci-deſſus que la Nature eſt unique, vraye, & par tout apparente, continuë ; qu'elle eſt connuë par les choſes qu'elle produit, comme bois, herbes, &c. Je vous ai dit auſſi que le Scrutateur d'icelle doit être de même ; c'eſt-à-dire, veritable, ſimple, patient, conſtant, & qu'il n'applique ſon eſprit

qu'à une chose seulement. Il faut maintenant parler de l'action de la Nature.

Vous remarquerez que tout ainsi que la Nature est en la volonté de Dieu, & que Dieu l'a creée & l'a mise en toute imagination ; de même la Nature s'est faite une semence dans les élemens procedante de sa volonté. Il est vrai qu'elle est unique, & toutefois elle produit choses diverses ; mais néanmoins elle ne produit rien sans sperme. Car la Nature fait tout ce que veut le sperme, & elle n'est que comme l'instrument de quelque artisan. Le sperme donc de chaque chose est meilleur & plus utile à l'artiste, que la Nature même : car par la Nature seule vous ne ferez non plus sans sperme, qu'un Orfévre pourroit faire sans feu, sans or ou sans argent, ou le Laboureur sans grain. Ayez donc cette semence ou sperme, & la Nature sera prête de faire son devoir, soit à mal, soit à bien. Elle agit sur le sperme comme Dieu sur le franc-arbitre de l'homme. Et c'est une grande merveille de voir que la Nature obéïsse à la semence, toutefois sans y être forcée, mais de sa propre volonté. De même Dieu accorde à l'homme tout ce qu'il veut, non qu'il y soit forcé,

mais de ſon bon & libre vouloir. C'eſt pourquoi il a donné à l'homme le liberal arbitre, ſoit au bien, ſoit au mal. Le ſperme donc c'eſt l'Elixir ou la quinteeſſence de chaque choſe, ou bien encore la plus parfaite & la plus accomplie décoction & digeſtion de chaque choſe, ou le baûme de Soûfre, qui eſt la même choſe que l'humide radical dans les métaux. Nous pourrions à la verité faire ici un grand & ample diſcours de ce ſperme; mais nous ne voulons tendre à autre choſe qu'à ce que nous nous ſommes propoſé en cét Art. Les quatre Elemens engendrent le ſperme par la volonté de Dieu, & par l'imagination de la Nature: car tout ainſi que le ſperme de l'homme a ſon centre ou receptacle convenable dans les reins; de même les quatre Elemens, par un mouvement infatigable & perpetuel, (chacun ſelon ſa qualité) jettent leur ſperme au centre de la Terre, où il eſt digeré, & par le mouvement pouſſé dehors. Quant au centre de la Terre, c'eſt un certain lieu vuide, où rien ne peut repoſer. Les quatre Elemens jettent leurs qualitez en l'excentre s'il faut ainſi parler) ou à la marge & circonference du centre; comme l'homme

jette sa semence dans la matrice de la femme, dans laquelle il ne demeure rien de la semence : mais aprés que la matrice en a pris une deuë portion, elle jette le reste dehors. De même arrive-il au centre de la Terre, que la force Magnetique ou Aymantine de la partie de quelque lieu, attire à soi ce qui lui est propre pour engendrer quelque chose, & le reste elle le pousse dehors pour en faire des pierres & autres excremens. Car toutes choses prennent leur origine de cette fontaine, & rien ne naît en tout le monde que par l'arrosement de ses ruisseaux. Par exemple, que l'on mette sur une table bien unie un vaisseau plein d'eau, qui soit placé au milieu de cette table, & qu'on pose à l'entour plusieurs choses & diverses couleurs, & entr'autres qu'il y ait du sel, & que chaque chose soit mise separément : puis aprés que l'ou verse l'eau au milieu, vous la verrez couler deçà & delà ; vous verrez, dis-je, que ce ruisseau-ci venant à rencontrer la couleur rouge, deviendra rouge pareillement ; & que celui-là passant par le sel, deviendra salé, & ainsi des autres : car il est certain que l'eau ne change point

les lieux, mais la diverſité des lieux change l'eau. De même la ſemence ou ſperme jetté par les quatre Elemens au centre de la Terre, paſſe par divers lieux; en ſorte que chaque choſe naît ſelon la diverſité des lieux : s'il parvient à un lieu où il rencontre la terre & l'eau pure, il ſe fait une choſe pure. La ſemence & le ſperme de toutes choſes eſt unique, & néanmoins il engendre diverſes choſes, comme il appert par l'exemple ſuivant. La ſemence de l'homme eſt une ſemence noble, creée ſeulement pour la generation de l'homme ; cependant ſi l'homme en abuſe, (ce qui eſt en ſon liberal arbitre) il en naît un avorton ou un monſtre. Car ſi contre les deffenſes que Dieu a faites à l'homme, il s'accouploit avec une vache, ou quelqu'autre bête, cét animal concevroit facilement la ſemence de l'homme, parce que la Nature n'eſt qu'une ; & alors il ne naîtroit pas un homme, mais une bête & un monſtre, à cauſe que la ſemence ne trouve pas le lieu qui lui eſt convenable. Ainſi par cette inhumaine & deteſtable commixtion, ou *mélange* des hommes avec les bêtes, il naîtroit diverſes ſortes d'animaux ſemblables aux

hommes : Car il arrive infailliblement que si le sperme entre au centre, il naît ce qu'il en doit naître ; mais si-tôt qu'il est venu en un lieu certain & qui le conçoit, alors il ne change plus de forme. Toutefois tant que le sperme est dans le centre, il se peut aussi-tôt créer de lui un arbre qu'un métal, une herbe qu'une pierre, & une chose enfin plus pure que l'autre, selon la pureté des lieux. Mais il nous faut dire maintenant en quelle façon les Elemens engendrent cette semence.

Il faut bien remarquer qu'il y a quatre Elemens, deux desquels sont graves ou pesans, & deux autres legers ; deux secs & deux humides, toutefois l'un extrémement sec, & l'autre extrémement humide, & en outre sont masculins & feminins. Or chacun d'eux est tres-prompt à produire choses semblables à soi en sa sphere : car ainsi l'a voulu le Tres-Haut. Ces quatre ne reposent jamais ; ils agissent continuellement l'un en l'autre, & chacun pousse de soi & par soi ce qu'il a de plus subtil : tous ont leurs rendez-vous general au centre, & dans le centre est l'Archée serviteur de la Nature, qui venant à mêler ces spermes-là, les jette dehors. Mais

vous pourrez voir plus au long dans la conclusion de ces douze Traitez ou *Chapitres*, comment cela se fait.

CHAPITRE III.

De la vraye & premiere matiere des Métaux.

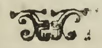
LA premiere matiere des Métaux est double ; mais néanmoins l'une sans l'autre ne crée point un métal. La premiere & la principale est une humidité de l'air mêlée avec chaleur, & cette humidité a été nommée par les Philosophes *Mercure*, lequel est gouverné par les rayons du Soleil & de la Lune, en nôtre Mer Philosophique. La seconde est la chaleur de la Terre ; c'est-à-dire, une chaleur séche, qu'ils appellent *Soûfre*. Mais parce que tous les vrais Philosophes l'ont caché le plus qu'ils ont pû, nous au contraire l'expliquerons le plus clairement qu'il nous sera possible, & principalement le poids, lequel étant ignoré, toutes choses se détruisent. De là vient que plusieurs d'une bonne chose,

ne produiſent que des avortons : Car il y en a quelques-uns qui prennent tout le corps pour leur matiere ; c'eſt-à-dire, pour leur ſemence ou ſperme : les autres n'en prennent qu'un morceau, & tous ſe détournent du droit chemin. Si quelqu'un, par exemple, étoit aſſez idiot pour prendre le pied d'un homme & la main d'une femme, & que de cette commixtion il préſumât pouvoir faire un homme, il n'y a perſonne pour ignorant qu'il fût, qui ne jugeât tres-bien que cela eſt impoſſible, puiſqu'en chaque corps il y a un centre & un lieu certain où le ſperme ſe repoſe, & eſt toûjours comme un point ; c'eſt-à-dire, qui eſt comme environ la huit mille deux-centiéme partie du corps, pour petit qu'il ſoit, voire même en un grain de froment : ce qui ne peut être autrement. Auſſi eſt-ce folie de croire que tout le grain ou tout le corps ſe convertiſſe en ſemence, il n'y en a qu'une petite érincelle ou partie neceſſaire, laquelle eſt preſervée par ſon corps de toute exceſſive chaleur & froideur, &c. Si tu as des oreilles & de l'entendement, prends garde à ce que je te dis, & tu ſeras aſſuré contre ceux non-ſeulement

qui ignorent le vrai lieu de la semence, & veulent prendre tout le dorps au lieu d'icelle, & qui essayent inutilement de réduire tout le grain en semence ; mais encore contre ceux qui s'amusent à une vaine dissolution des Métaux, s'efforçant de les dissoudre entierement, afin de créer un nouveau métal de leur mutuelle commixtion. Mais si ces gens consideroient le procedé de la Nature, ils verroient clairement que la chose va bien autrement : car il n'y a point de métal, si pur qu'il soit, qui n'ait ses impuretez, l'un toutefois plus ou moins que l'autre.

Toi donc, ami Lecteur. prends garde sur tout au point de la Nature, & tu as assez ; mais tiens toûjours cette maxime pour assurée, qu'il ne faut pas chercher ce point aux Métaux du vulgaire, car il n'est point en eux ; parce que ces Métaux, principalement l'Or du vulgaire, sont morts ; au lieu que les nôtres au contraire sont vifs & ayans esprit ; & ce sont ceux-là qu'il faut prendre. Car tu dois sçavoir que la vie des Métaux n'est autre chose qu le feu, lorsqu'ils sont encore dans leur mine ; & que la mort des Métaux est aussi le

feu ; c'est-à-dire, le feu de fusion. Or la premiere matiere des Métaux est une certaine humidité mêlée avec un air chaud, en forme d'une eau grasse, adherante à chaque chose pour pure ou impure qu'elle soit, en un lieu pourtant plus abondamment qu'en l'autre : ce qui se fait, parce que la Terre est en un endroit plus ouverte & poreuse, & ayant une plus grande force attractive qu'en un autre. Elle provient quelquefois, & paroît au jour de soi-même, mais vêtuë de quelque robe, & principalement aux endroits où elle ne trouve pas à quoi s'attacher. Elle se connoît ainsi, parce que toute chose est composée de trois principes ; mais en la matiere des Métaux, elle est unique & sans conjonction, excepté sa robe ou son ombre, c'est-à-dire son soûfre.



CHAPITRE IV.

De quelle maniere les Métaux sont engendrez aux entrailles de la Terre.

LES Métaux sont produits en cette façon. Aprés que les quatre Elemens ont poussé leur force & *leurs vertus* dans le centre de la Terre, l'Archée de la Nature en distillant, les sublime à la superficie par la chaleur d'un mouvement perpetuel; car la Terre est poreuse, & le vent en distillant par les pores de la Terre, se résout en eau, de laquelle naissent toutes choses. Que les enfans de la Science sçachent donc que le sperme des Métaux n'est point different du sperme de toutes les choses qui sont au monde, lequel n'est qu'une vapeur humide. C'est pourquoi les Alchymistes recherchent en vain la réduction des Métaux en leur premiere matiere, qui n'est autre chose qu'une vapeur. Aussi les Philosophes n'ont point entendu cette premiere matiere, mais seulement

la seconde, comme dispute tres-bien Bernard Trevisan, quoi qu'à la verité ce soit un peu obscurément, parce qu'il parle des quatre Elemens : néanmoins il a voulu dire cela, mais il prétendoit parler seulement aux enfans de doctrine. Quant à moi, afin de découvrir plus ouvertement la Theorie, j'ai bien voulu ici avertir tout le monde de laisser là tant de solutions, tant de circulations, tant de calcinations & réïterations, puisque c'est en vain que l'on cherche cela en une chose dure, qui de soi est mollè *par tout.* C'est pourquoi ne cherchez plus cette premiere matiere, mais la seconde seulement, laquelle est telle, qu'aussi-tôt qu'elle est conçûë, elle ne peut changer de forme. Que si quelqu'un demande comment est-ce que le métal se peut réduire en cette seconde matiere, je réponds que je suis en cela l'intention des Philosophes ; mais j'y insiste plus que les autres, afin que les enfans de la Science prennent le sens des Auteurs, & non pas les syllabes, & que là où la Nature finit, principalement dans les métalliques qui semblent des corps parfaits devant nos yeux, là il faut que l'art commence.

Mais pour retourner à nôtre propos (car nous n'entendons pas parler ici seulement de la Pierre) traitons de la matiere des Métaux. J'ai dit un peu auparavant que toutes choses sont produites d'un air liquide ; c'est-à-dire, d'une vapeur que les Elemens distillent dans les entrailles de la Terre par un continuel mouvement ; & si-tôt que l'Archée l'a reçû, il le sublime par les pores, & le distribuë par sa sagesse à chaque lieu (comme nous avons déja dit ci-dessus.) Et ainsi par la varieté des lieux, les choses proviennent & naissent diverses. Il y en a qui estiment que le Saturne a une semence particuliere, que l'Or en a une autre, & ainsi chaque métal ; mais cette opinion est vaine, car il n'y a qu'une unique semence, tant au Saturne, qu'en l'Or, en l'Argent, & au Fer : Mais le lieu de leur naissance a été cause de leur difference, (si tu m'entends comme il faut) encore que la Nature a bien plûtôt achevé son œuvre en la procréation de l'Argent, qu'en celle de l'Or, *& ainsi des autres.* Car quand cette vapeur que nous avons dit, est sublimée au centre de la Terre, il est nécessaire qu'elle passe par des lieux ou froids, ou chauds ;

que si elle passe par des lieux chauds & purs, & où une certaine graisse de soûfre adhere aux parois, alors cette vapeur, que les Philosophes ont appellé leur Mercure, s'accommode & se joint à cette gaisse, laquelle elle sublime aprés avec soi ; & de ce mélange se fait une certaine onctuosité, qui laissant le nom de vapeur, prend le nom de graisse ; & venant puis aprés à se sublimer en d'autres lieux qui ont été nettoyez par la vapeur précédente, & où la Terre est subtile, pure & humide, elle remplit les pores de cette Terre, & se joint à elle ; & ainsi il se fait de l'Or. Que si cette onctuosité ou graisse parvient à des lieux impurs & froids, c'est là que s'engendre le Saturne ; & si cette Terre est pure, mais mêlée de soûfre, alors s'engendre le Venus. Car plus le lieu est pur & net, plus les Métaux qu'il procrée sont purs.

Il faut aussi remarquer que cette vapeur sort continuellement du centre à la superficie, & qu'en allant elle purge les lieux. C'est pourquoi il arrive qu'aujourd'hui il se trouve des mines là où il y a mille ans qu'il n'y en avoit point : car cette vapeur par son continuel progrés subtilise toûjours le crud & l'impur,

tirant aussi successivement le pur avec soi. Et voilà comme se fait la réïteration ou circulation de la Nature, laquelle se sublime tant de fois, produisant choses nouvelles, jusqu'à ce que le lieu soit entierement dépuré, lequel plus il est nettoyé, plus il produit des choses riches & tres-belles. Mais en Hyver quand la froideur de l'air vient à resserrer la Terre, cette vapeur onctueuse vient aussi à se congeler, qui aprés au retour du Printems se mêle avec la Terre & l'Eau; & de là se fait la Magnesie, tirant à soi un semblable Mercure de l'air, qui donne vie à toutes choses par les rayons du Soleil, de la Lune, & des Etoilles : Et ainsi sont produites les herbes, les fleurs, & autres choses semblables ; car la Nature ne demeure jamais un moment de tems oisive.

Quant aux Métaux, ils s'engendrent en cette façon. La Terre est purgée par une longue distillation : puis à l'arrivée de cette vapeur onctueuse ou graisse, ils sont procréez, & ne s'engendrent point d'autre maniere, comme quelques-uns estiment vainement, interpretans mal à cét égard les Ecrits des Philosophes.

CHAPITRE V.

De la generation de toutes ſortes de Pierres.

LA matiere des Pierres eſt la même que celles des autres choſes, & ſelon la pureté des lieux elles naiſſent de cette façon. Quand les quatre Elemens diſtillent leur vapeur au centre de la Terre, l'Archée de la Nature la repouſſe & la ſublime : de ſorte que paſſant par les lieux & par les pores de la Terre, elle attire avec ſoi toute l'impureté de la Terre, juſqu'à la ſuperficie ; là où étant, elle eſt puis aprés congelée par l'air, parce que tout ce que l'air pur engendre, eſt auſſi congelé par l'air crud ; car l'air a ingrez dans l'air, & ſe joignent l'un l'autre, parce que la Nature s'éjoüit avec Nature : Et ainſi ſe font les Pierres & les Rochers pierreux, ſelon la grandeur ou la petiteſſe des pores de la Terre, leſquels plus ils ſont grands, font que le lieu en eſt mieux purgé ; car une plus grande chaleur & une plus grande quan-

tité d'eau paſſant par ce ſoûpirail, la dépuration de la Terre en eſt plûtôt faite, & par ce moyen les Métaux naiſſent plus commodément en ces lieux, comme le témoigne l'experience, qui nous apprend qu'il ne faut point chercher l'Or ailleurs qu'aux Montagnes, parce que rarement ſe trouve-il dans les Campagnes, qui ſont des lieux ordinairement humides & marécageux, non pas à cauſe de cette vapeur que j'ai dit, mais à cauſe de l'Eau élementaire, laquelle attire à ſoi ladite vapeur de telle façon, qu'ils ne ſe peuvent ſéparer : ſi bien que le Soleil venant à la digerer, en fait de l'argille, de laquelle uſent les Potiers. Mais aux lieux où il y a une groſſe arene, auſquels cette vapeur n'eſt pas conjointe avec la graiſſe ou le ſoûfre, comme dans les prez, elle créę des herbes & du foin.

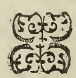
Il y a encore d'autres Pierres précieuſes, comme le Diamant, le Rubis, l'Emeraude, le Criſoperas, l'Onix, & l'Eſcarboucle, leſquelles ſont toutes engendrées en cette façon. Quand cette vapeur de Nature ſe ſublime de ſoi-même ſans ce ſoûfre, ou cette onctuoſité que nous avons dit, & qu'elle rencontre un

lieu

lieu d'eau pure de ſel, alors ſe font les Diamans ; & cela dans les lieux les plus froids, auſquels cette graiſſe ne peut parvenir, parce que ſi elle y arrivoit, elle empêcheroit cét effet. Car on ſçait bien que l'eſprit de l'eau ſe ſublime facilement, & avec un peu de chaleur ; mais non pas l'huile ou la graiſſe, qni ne peut s'élever qu'à force de chaleur, & ce en lieux chauds : car encore bien qu'elle procede du centre, il ne lui faut pourtant gueres de froid pour la congeler, & la faire arrêter ; mais la vapeur monte aux lieux propres, & ſe congele en pierres par petits grains dans l'eau pure.

Mais pour expliquer comment les couleurs ſe font dans les Pierres précieuſes, il faut ſçavoir que cela ſe fait par le moyen du ſoûfre, en cette maniere. Si la graiſſe du ſoûfre eſt congelée par ce mouvement perpetuel, l'eſprit de l'eau puis aprés le digere en paſſant, & le purifie par la vertu du ſel, juſqu'à ce qu'il ſoit coloré d'une couleur digeſte, rouge ou blanche ; laquelle couleur tendant à ſa perfection, s'éleve avec cét eſprit, parce qu'il eſt ſubtiliſé par tant de diſtillations réïterées : l'eſprit puis aprés a puiſſance de pénétrer dans

les choſes imparfaites ; & ainſi il introduit la couleur, qui ſe joint puis aprés à cette eau en partie congelée, & remplir ainſi ſes pores, & ſe fixe avec elle d'une fixation inſéparable. Car toute eau ſe congele par la chaleur, ſi elle eſt ſans eſprit ; & ſi elle eſt jointe à l'eſprit, elle ſe congele au froid. Mais quiconque ſçait congeler l'eau par le chaud, & joindre l'eſprit avec elle, certainement il a trouvé une choſe mille fois plus précieuſe que l'Or, & que toute choſe qui ſoit au monde. Faites donc en ſorte que l'eſprit ſe ſépare de l'eau, afin qu'il ſe pourriſſe, & que le grain apparoiſſe : puis aprés en avoir rejetté les feces, réduiſez l'eſprit en eau, & les faites joindre enſemble ; car cette conjonction engendrera un rameau diſſemblable en forme & excellence à ſes parens.



CHAPITRE VI.

De la seconde matiére, & de la perfection de toutes choses.

NOus avons traité ci-dessus de la premiere matiére de toutes choses, & comme elles naissent par la Nature sans semence ; c'est-à-dire, comme la Nature reçoit la matiere des Elemens, de laquelle elle engendre la semence : maintenant nous parlerons de la semence, & des choses qui s'engendrent avec semence. Toute chose donc qui a semence est multipliée par icelle, mais il est sans doute que cela ne se fait pas sans l'aide de la Nature : car la semence en un corps n'est autre chose qu'un air congelé, ou une vapeur humide, laquelle si elle n'est resoûte par une vapeur chaude, est *tout-à-fait* inutile.

Que ceux qui recherchent l'art, sçachent donc ce que c'est que semence, afin qu'ils ne cherchent point une chose qui n'est pas : Qu'ils sçachent, dis-je, que la semence est triple, & qu'elle est

engendrée des quatre Elemens. La premiere espece de semence est la minerale, dont il s'agit ici : la seconde est la vegetable : & la troisiéme l'animale. La semence minerale est seulement connuë des vrais Philosophes ; la semence vegetable est commune & vulgaire, de même que nous voyons dans les fruits; & l'animale se connoît par l'imagination. La vegetable nous montre à l'œil comment la Nature l'a crée des quatre Elemens : car il faut sçavoir que l'hyver est cause de putrefaction, parce qu'il congele les esprits vitaux dans les Arbres; & lorsqu'ils sont resouts par la chaleur du Soleil, (auquel il y a une force magnetique ou aymantine, qui attire à soi toute humidité) alors la chaleur de la Nature, excitée par le mouvement, pousse à la circonference une vapeur d'eau subtile, qui ouvre les pores de l'Arbre, & en fait distiller des gouttes, séparant toûjours le pur de l'impur : Néanmoins l'impur précéde quelquefois le pur ; le pur se congele en fleurs, l'impur en feüilles ; le gros & épais en écorce, laquelle demeure fixe : mais les feüilles tombent ou par le froid, ou par le chaud, quand les pores de l'Arbre

sont bouchez ; les fleurs se congelent en une couleur proportionnée à la chaleur, & apportent fruit ou semence. De même que la pomme, en laquelle est le sperme, d'où l'Arbre ne naît pas ; mais dans ce sperme est la semence ou le grain interieurement, duquel l'Arbre naît même sans sperme : car la multiplication ne se fait pas au sperme, mais en la semence ; comme nous voyons clairement que la Nature crée la semence des quatre Elemens, de peur que nous ne fussions occupez à cela inutilement ; car ce qui est crée, n'a pas besoin de Createur. Il suffira en cét endroit d'avoir averti le Lecteur par cét exemple. Rétournons maintenant à nôtre propos mineral.

Il faut donc sçavoir que la Nature crée la semence minerale ou métallique dans les entrailles de la Terre ; c'est pourquoi on ne croit pas qu'il y ait une telle semence dans la Nature, à cause qu'elle est invisible. Mais ce n'est pas merveille si les ignorans en doutent ; car puisqu'ils ne peuvent même comprendre ce qui est devant leurs yeux, à grande peine concevroient-ils ce qui est caché & invisible. Et pourtant c'est une

chose tres-vraye, que ce qui est en haut, est comme ce qui est en bas : & au contraire, ce qui naît en haut, naît d'une même source que ce qui est dessous dans les entrailles de la Terre. Et je vous prie, quelle prérogative auroient les vegetables pardessus les métaux, pour que Dieu eût donné de la semence à ceux-là, & en eût exclus ceux-ci ? Les métaux ne sont-ils pas en aussi grande autorité & consideration envers Dieu, que les Arbres ? Tenons donc pour assuré que rien ne croît sans semence ; car là où il n'y a point de semence, la chose est morte. Il est donc nécessaire que les quatre Elemens créent la semence des métaux, ou qu'ils les produisent sans semence : S'ils sont produits sans semence, ils ne peuvent être parfaits, car toute chose sans semence est imparfaite, eu égard au composé. Qui n'ajoûte point foi à cette verité indubitable, n'est pas digne de rechercher les secrets de la Nature, car rien ne naît au monde sans semence. Les métaux ont en eux vraiment & réellement leur semence ; mais leur generation se fait ainsi.

Les quatre Elemens en la premiere operation de la Nature, distillent par

l'artifice de l'Archée dans le centre de la Terre, une vapeur d'eau pondereuſe, qui eſt la ſemence des métaux, & s'appelle *Mercure*, non pas à cauſe de ſon eſſence, mais à cauſe de ſa fluidité & facile adherance à chaque choſe. Il eſt comparé au Soûfre, à cauſe de ſa chaleur interne ; & aprés la congelation, c'eſt l'humide radical. Et quoi que le corps des métaux ſoit procreé du Mercure, (ce qui ſe doit entendre du Mercure des Philoſophes) néanmoins il ne faut point écouter ceux qui eſtiment que le Mercure vulgaire ſoit la ſemence des métaux, & ainſi prennent le corps au lieu de la ſemence, ne conſiderant pas que le Mercure vulgaire a auſſi-bien en ſoi ſa ſemence que les autres. L'erreur de tous ces gens-là ſera manifeſte par l'exemple ſuivant.

Il eſt certain que les hommes ont leur ſemence, en laquelle ils ſont multipliez. Le corps de l'homme c'eſt le Mercure, la ſemence eſt cachée dans ce corps ; & eu égard au corps, la quantité de ſon poids eſt tres-petite. Qui veut donc engendrer cét homme métallique, il ne faut pas qu'il prenne le Mercure qui eſt un corps, mais la ſemence, qui eſt cette va-

peur d'eau congelée. Ainsi les Operateurs vulgaires procedent mal en la regeneration des métaux ; ils dissolvent les corps métalliques, soit Mercure, soit Or, soit Argent, soit Plomb, & les corrodent avec les Eaux-fortes, & autres choses heterogenées & étrangeres, non requises à la vraye science : puis aprés ils conjoignent ces dissolutions, ignorant ou ne prenant pas garde que des pieces & des morceaux d'un corps, un homme ne peut pas être engendré ; car par ce moyen, la corruption du corps & la destruction de la semence ont précédé. Chaque chose se multiplie au mâle & à la femelle, comme j'ai fait mention au Chapitre de la double Matiere : La disjonction du sexe n'engendre rien, c'est la dûë conjonction, laquelle produit une nouvelle forme. Qui veut donc faire quelque chose de bon, doit prendre les spermes ou semences, non pas les corps entiers.

Prends donc le mâle vif, & la femelle vive, & les conjoints ensemble, afin qu'ils s'imaginent un sperme pour procréer un fruit de leur Nature : car il ne faut point que personne se mette en tête de pouvoir faire la premiere matiere. La

premiere matiere de l'homme, c'eſt la Terre, de laquelle il n'y a homme ſi hardi qui voulût entreprendre d'en créer un homme ; c'eſt Dieu ſeul qui ſçait cét artifice : mais la ſeconde matiere qui eſt déja creée, ſi l'homme la ſçait mettre dans un lieu convenable, avec l'aide de la Nature, il s'en engendrera facilement la forme, de laquelle elle eſt ſemence. L'artiſte ne fait rien en ceci, ſinon de ſéparer ce qui eſt ſubtil de ce qui eſt épais, & le mettre dans un vaiſſeau convenable : car il faut bien conſiderer que comme une choſe ſe commence, ainſi elle finit ; d'un ſe font deux, & de deux un, & rien plus. Il y a un Dieu, de cét un eſt engendré le Fils, tellement qu'un en a donné deux, & deux ont donné un ſaint Eſprit, procedant de l'un & de l'autre. Ainſi a été creé le monde, & ainſi ſera ſa fin. Conſiderez exactement ces quatre points, & vous y trouverez premierement le Pere, puis le Pere & le Fils, enfin le ſaint Eſprit : Vous y trouverez les quatre Elemens, & quatre Luminaires, deux celeſtes, deux centriques : Bref, il n'y a rien au monde qui ſoit autrement qu'il paroît en cette figure, jamais n'a été, & jamais ne ſera ; & ſi je

voulois remarquer tous les mysteres qui se pourroient tirer de là, il en naîtroit un grand volume.

Je retourne donc à mon propos, & te dis en verité, mon fils, que d'un tu ne sçaurois faire un, c'est à Dieu seul à qui cela est reservé en propre. Qu'il te suffise que tu puisse de deux en créer un qui te soit utile ; & à cét effet, sçaches que le sperme multiplicatif est la seconde, & non la premiere matiere de tous métaux & de toutes choses : car la premiere matiere des choses est invisible, elle est cachée dans la Nature ou dans les Elemens ; mais la seconde apparoît quelquefois aux Enfans de la Science.

CHAPITRE VII.

De la vertu de la seconde Matiere.

MAIS afin que tu puisse plus facilement comprendre quelle est cette seconde Matiere, je te décrirai les vertus qu'elle a, & par lesquelles tu la pourras connoître. Sçaches donc en premier lieu,

que la Nature eſt diviſée en trois régnes, deſquels il y en a deux dont un chacun peut être lui ſeul, encore que les deux autres ne fuſſent pas. Il y a le régne Mineral, Vegetal & Animal. Pour le régne Mineral, il eſt manifeſte qu'il peut ſubſiſter de ſoi-même, encore qu'il n'y eût au monde ni hommes ni arbres. Le Vegetable de même n'a que faire pour ſon établiſſement, qu'il y ait au monde ni animaux ni métaux : ces deux ſont créez d'un par un. Le troiſiéme au contraire prend vie des deux précédens, ſans leſquels il ne pourroit être ; & il eſt plus noble & plus précieux que les deux ſuſdits : De même à cauſe qu'il eſt le dernier entr'eux, il domine ſur eux, parce que la vertu ſe finit toûjours au troiſiéme, & ſe multiplie au ſecond. Vois-tu bien au régne Vegetable, la premiere matiere eſt l'herbe ou l'arbre que tu ne ſçaurois créer ; la Nature ſeule fait cét ouvrage : Dans ce régne la ſeconde matiere eſt la ſemence que tu vois, & c'eſt en icelle que ſe multiplie l'herbe ou l'arbre. Au régne Animal, la premiere matiere c'eſt la bête ou l'homme que tu ne ſçaurois créer ; mais la ſeconde matiere que tu connois eſt ſon ſperme,

auquel il se multiplie. Au régne Mineral, tu ne peux créer un métal ; & si tu t'en vantes, tu es vain & menteur, parce que la Nature a fait cela : Et bien que tu eusses la premiere matiere, selon les Philosophes ; c'est-à-dire, ce sel centrique, toutefois tu ne le sçaurois multiplier sans l'Or : mais la semence vegetable des métaux est connuë seulement des Fils de la Science. Dans les Vegetaux les semences apparoissent exterieurement, & les reins de leur digestion c'est l'air chaud. Dans les Animaux la semence apparoît dedans & dehors ; les reins ou le lieu de sa digestion, sont les reins de l'homme. L'eau qui se trouve dans le centre du cœur des Mineraux, est leur semence ou leur vie ; les reins ou le lieu de la digestion d'icelle, c'est le feu. Le receptacle de la semence des Vegetaux, c'est la terre. Le receptacle de la semence animale, c'est la matrice de la femelle ; & le receptacle enfin de la semence de l'Eau minerale, c'est l'air : Et il est à remarquer que le receptacle de la semence est tel qu'est la congelation des corps : telle la digestion, qu'est la solution : & telle la putrefaction, qu'est la destruction. Or la vertu de chaque-

ſemence eſt de ſe pouvoir conjoindre à chaque choſe de ſon régne, dautant qu'elle eſt ſubtile, & n'eſt autre choſe qu'un air congelé dans l'eau par le moyen de la graiſſe : Et c'eſt ainſi qu'elle ſe connoît, parce qu'elle ne ſe mêle point naturellement à autre choſe quelconque hors de ſon régne ; elle ne ſe diſſout point, mais ſe congele ; car elle n'a pas beſoin de ſolution, mais de congelation. Il eſt donc néceſſaire que les pores du corps s'ouvrent, afin que le ſperme (au centre duquel eſt la ſemence, qui n'eſt autre choſe que de l'air) ſoit pouſſé dehors ; lequel quand il rencontre une matrice convenable, ſe congele, & congele quant & ſoi ce qu'il trouve de pur, ou impur mêlé avec le pur. Tant qu'il y a de ſemence au corps, le corps eſt en vie ; mais quand elle eſt toute conſumée, le corps meurt : car tous corps aprés l'émiſſion de la ſemence, ſont débilitez. Et l'experience nous montre que les hommes les plus adonnez à Venus, ſont volontiers les plus débiles, comme les Arbres aprés avoir porté trop de fruits, deviennent aprés ſtériles. La ſemence eſt donc une choſe inviſible, comme nous avons dit tant de fois ; mais le ſperme

eſt viſible, & eſt preſque comme une ame vivante, qui ne ſe trouve point dans les choſes mortes. Elle ſe tire en deux façons; la premiere ſe fait doucement, l'autre avec violence. Mais parce qu'en cét endroit nous parlons ſeulement de la vertu de la ſemence, je dis que rien ne naît au monde ſans ſemence, & que par la vertu d'icelle toutes choſes ſe font, & ſont engendrées. Que tous les Fils de la Science ſçachent donc que c'eſt en vain qu'on cherche de la ſemence en un Arbre coûpé, il la faut chercher ſeulement en ceux qui ſont verds & entiers.

CHAPITRE VIII.

De l'Art, & comme la Nature opere par l'Art en la ſemence.

TOUTE ſemence quelle qu'elle ſoit eſt de nulle valeur, ſi elle n'eſt miſe ou par l'Art, ou par la Nature en une matrice convenable: Et encore que la ſemence de ſoi ſoit plus noble que toute creature, toutefois la matrice eſt ſa vie,

laquelle fait pourrir le grain ou le ſperme, & cauſe la congelation du point pur. En outre, par la chaleur de ſon corps, elle le nourrit & le fait croître ; & cela ſe fait en tous les trois régnes ſuſdits de la Nature, & ſe fait naturellement par mois, par années, & par ſucceſſion de tems. Mais ſubtil eſt l'artiſte, qui peut dans les régnes Mineral & Vegetable trouver quelque accourciſſement ou abreviation, non pas au régne Animal. Au Mineral, l'artifice acheve ſeulement ce que la Nature ne peut parachever, à cauſe de la crudité de l'air, qui par ſa violence a rempli les pores de chaque corps, non dans les entrailles de la Terre, mais en la ſuperficie d'icelle, comme j'ai dit ci-devant dans les Chapitres précédens.

Mais afin qu'on entende plus facilement ces choſes, j'ai bien voulu encore ajoûter que les Elemens jettent par un combat reciproque leur ſemence au centre de la Terre, comme dans leurs reins ; & le centre par le mouvemeut continuel la pouſſe dans les matrices, leſquelles ſont ſans nombre ; car autant de lieux autant de matrices, l'une toutefois plus pure que l'autre, & ainſi preſque à l'infini.

Notez donc qu'une pure matrice engendrera un fruit pur & net en son semblable. Comme par exemple, dans les Animaux, vous avez les matrices des Femmes, des Vaches, des Jumens, des Chiennes, &c. Ainsi au régne Mineral & Vegetal sont les métaux, les pierres, les sels : car en ces deux régnes, les sels principalement sont à considerer, & leurs lieux, selon le plus ou le moins.

CHAPITRE IX.

De la commixtion des Métaux, ou de la façon de tirer la semence métallique.

NOus avons parlé ci-dessus de la Nature, de l'art, du corps, du sperme, & de la semence : venons maintenant à la pratique, à sçavoir comment les métaux se doivent mêler, & quelle est la correspondance qu'ils ont entr'eux. Sçachez donc que la femme est une même chose que l'homme ; car ils naissent tous deux d'une même semence, & dans une même matrice, il n'y a que faute de

digestion

digestion en la femme ; & que comme la matrice qui produit le mâle a le sang & le sel plus pur, ainsi la Lune est de même semence que le Soleil, & d'une même matrice : mais en la procreation de la Lune, la matrice a eu plus d'eau que de sang digeste, selon le tems de la Lune celeste. Mais afin que tu te puisse plus facilement imaginer comment les métaux s'assemblent & se joignent ensemble, pour jetter & recevoir la semence, regarde le Ciel & les Spheres des Planettes : Tu vois que Saturne est le plus haut de tous, auquel succede Jupiter, & puis Mars, le Soleil, Venus, Mercure, & enfin la Lune. Considere maintenant que les vertus des Planettes ne montent pas, mais qu'elles décendent : même l'experience nous apprend que le Mars se convertit facilement en Venus, & non le Venus en Mars, comme plus basse d'une Sphere. Ainsi le Jupiter se transmuë facilement en Mercure, pource que Jupiter est plus haut que Mercure ; celui-là est le second aprés le Firmament, celui-ci le second au dessus de la Terre ; & Saturne le plus haut, la Lune la plus basse ; le Soleil se mêle avec tous, mais il n'est

jamais amelioré par les inferieurs. Or tu remarqueras qu'il y a une grande correſpondance entre Saturne & la Lune, au milieu deſquels eſt le Soleil ; comme auſſi entre Mercure & Jupiter, Mars & Venus, leſquels ont tous le Soleil au milieu. La plûpart des Operateurs ſçavent bien comme on tranſmuë le Fer en Cuivre ſans le Soleil, & comme il faut convertir le Jupiter en Mercure ; même il y en a quelques-uns qui du Saturne en font de la Lune : Mais s'ils ſçavoient à ces changemens adminiſtrer la Nature du Soleil, certes ils trouveroient une choſe plus précieuſe que tous les treſors du monde. C'eſt pourquoi je dis qu'il faut ſçavoir quels métaux on doit conjoindre enſemble, & deſquels la Nature correſponde l'un à l'autre. Il y a un certain métal qui a la puiſſance du conſumer tous les autres ; car il eſt preſque comme leur eau, & preſque leur mere : & il n'y a qu'une ſeule choſe qui lui réſiſte & qui l'ameriore, c'eſt à ſçavoir l'humide radical du Soleil & de la Lune : Mais afin que je te le découvre, c'eſt *l'Acier*, il s'appelle ainſi : que s'il ſe joint une fois avec l'Or, il jette ſa ſemence, & eſt débilité juſqu'à la mort.

Alors l'Acier conçoit, & engendre un fils plus clair que le pere : puis aprés lorſque la ſemence de ce fils déja né eſt miſe en ſa matrice, elle purge, & la rend mille fois plus propre à enfanter de tres-bons fruits. Il y a encore un autre Acier qui eſt comparé à cetui-ci, lequel eſt de ſoi créé de la Nature, & ſçait par une admirable force & puiſſance tirer & extraire des rayons du Soleil, ce que tant d'hommes ont cherché, & qui eſt le commencement de nôtre œuvre.

CHAPITRE X.

De la generation ſurnaturelle du fils du Soleil.

NOus avons traité des choſes que la Nature produit, & que Dieu a créées, afin que ceux qui recherchent cette Science, entendiſſent plus facilement la poſſibilité de la Nature, & juſqu'où elle peut étendre ſes forces. Mais pour ne differer plus longuement, je commencerai à déclarer la maniere & l'art de faire la Pierre des Philoſophes. Sça-

chez donc que la Pierre ou la teinture des Philosophes, n'est autre chose que l'Or extrémement digeste ; c'est-à-dire, réduit & amené à une suprême digestion. Car l'Or vulgaire est comme l'herbe sans semence, laquelle quand elle vient à meurir, produit de la semence : de même l'Or quand il meurit, pousse dehors sa semence ou sa teinture. Mais quelqu'un demandera pourquoi l'Or, ou quelqu'autre métal, ne produit point de semence ? La raison est, dautant qu'il ne peut se meurir, à cause de la crudité de l'air qui empêche qu'il n'ait une chaleur suffisante ; & en quelques lieux il se trouve de l'Or impur, que la Nature eût bien voulu parfaire ; mais elle en a été empêchée par la crudité de l'air. Par exemple, nous voyons qu'en Pologne les Orangers croissent aussi-bien que les autres Arbres. En Italie & ailleurs où est leur terre naturelle, non seulement ils y croissent, mais encore ils y portent fruits, parce qu'ils ont de la chaleur à suffisance : mais en ces lieux froids, nullement ; car lorsqu'ils devroient meurir, ils cessent à cause du froid ; & ainsi au lieu de pousser, ils en sont empêchez par la crudité de l'air.

C'est pourquoi naturellement ils n'y portent jamais de bons fruits : mais si quelquefois la Nature est aidée doucement & avec industrie, comme de les arroser d'eau tiede, & les tenir en des caves, alors l'art parfait ce que la Nature n'auroit pû faire. Le même entierement arrive aux Métaux : L'or peut apporter fruit & semence, dans laquelle il se peut multiplier par l'industrie d'un habile artiste, qui sçait aider & pousser la Nature ; autrement s'il vouloit l'entreprendre sans la Nature, il erreroit. Car non seulement en cette Science, mais aussi en toutes les autres, nous ne pouvons rien faire qu'aider la Nature, & encor ne la pouvons-nous aider par autre moyen que par le feu, & par la chaleur. Mais parce que cela ne se peut faire, à cause que dans un corps métallique congelé les esprits n'apparoissent point, il faut premierement que le corps soit dissout, & que les pores en soient ouverts, afin que la Nature puisse operer. Or pour sçavoir quelle doit être cette solution, je veux ici avertir le Lecteur, qu'encore qu'il y ait plusieurs sortes de dissolutions, lesquelles sont toutes inutiles, néanmoins il y en a veritablement

de deux ſortes, dont l'une ſeulement eſt vraye & naturelle, l'autre eſt violente, ſous laquelle toutes les autres ſont compriſes. La naturelle eſt telle, qu'il faut que les pores du corps s'ouvrent en nôtre eau, afin que la ſemence ſoit pouſſée dehors cuite & digeſte, & puis miſe dans ſa matrice. Mais nôtre eau, eſt une eau celeſte, qui ne moüille point les mains, non vulgaire, & eſt preſque comme eau de pluye : le corps, c'eſt l'Or, qui donne la ſemence ; c'eſt nôtre Lune (non pas l'argent vulgaire) laquelle reçoit la ſemence. Le tout eſt puis aprés regi & gouverné par nôtre feu continuel, durant l'eſpace de ſept mois, & quelquefois de dix, *juſqu'à* ce que nôtre eau en conſume trois, & en laiſſe un, & ce au double : puis aprés elle ſe nourrit du lait de la Terre, ou de la graiſſe qui naît és mamelles de la Terre, & eſt regie & conſervée de putrefaction. Et ainſi eſt engendré cét enfant de la ſeconde generation.

Venons maintenant de la Theorie à la Pratique.



CHAPITRE XI.

De la pratique & composition de la Pierre ou Teinture physique, selon l'art.

NOus avons étendu nôtre discours par tant de Chapitres précédens, en donnant les choses à entendre par des exemples, afin que l'on pût plus facilement comprendre la pratique, laquelle en imitant la Nature, se doit faire en cette façon. Prends de nôtre terre par onze degrez, onze grains, & de nôtre or (non de l'or vulgaire) un grain; de nôtre argent, & non de l'argent vulgaire, deux grains : mais je t'avertis sur tout de ne prendre l'or ni l'argent vulgaires, car ils sont morts, & n'ont aucune vie : prends les nôtres qui sont vifs, puis les mets dans nôtre feu, & il se fera de là une liqueur séche : premierement la terre se resoudra en une eau, qui s'appelle *le Mercure des Philosophes* ; & cette eau resout les corps du Soleil & de la Lune, & les consume, de

façon qu'il n'en demeure que la dixiéme partie, avec une part ; & voilà ce qu'on appelle *humide radical métallique*. Puis aprés prends de l'eau de Sel nitre, tirée de nôtre terre, en laquelle est le ruisseau & l'onde vive : si tu sçais caver & foüir dans la fosse naïve & naturelle, prends donc en icelle de l'eau qui soit bien claire, & dans cette eau tu mettras cét humide radical : mets le tout au feu de putrefaction & generation, non toutefois comme tu as fait en la premiere operation : gouverne le tout avec grand artifice & discretion, jusqu'à ce que les couleurs apparoissent comme une queuë de Paon : gouverne bien en digerant toûjours, jusqu'à ce que les couleurs cessent, & qu'en toute ta matiere il n'y ait qu'une seule couleur verte qui apparoisse, & qu'il ne t'ennuye point ; & ainsi des autres : Et quand tu verras au fonds du vaisseau des cendres de couleur brune, & l'eau comme rouge, ouvre ton vaisseau ; alors moüille une plume, & en oingts un morceau de fer : s'il teint, aye soudain de l'eau, de laquelle nous parlerons tantôt, & y mets autant de cette eau, qu'il y a entré d'air crud ; cuits le tout derechef avec le même feu.

feu que dessus, jusqu'à ce qu'il teigne.

L'experience que j'en ai fait est venuë jusqu'à ce point, je ne puis que cela, je n'ai rien trouvé davantage. Mais cette eau que je dis, doit être le menstruë du monde tiré de la Sphére de la Lune, tant de fois rectifié qu'il puisse calciner le Soleil. Je t'ai voulu découvrir ici tout ; & si quelquefois tu entends mon intention, non mes paroles, ou les syllabes, je t'ai revelé tout, principalement au premier & second œuvre.

Mais il nous reste encore quelque chose à dire touchant le feu. Le premier feu, ou le feu de la premiere operation, est le feu d'un degré continuel, qui environne la matiere. Le second est un feu naturel, qui digere la matiere & la fige. Je te dis la verité, que je t'ai découvert le regime du feu, si tu entens la Nature.

Il nous faut aussi parler du vaisseau. Le vaisseau doit être celui de la Nature, & deux suffisent. Le vaisseau du premier œuvre doit être rond, & au seond œuvre un peu moins ; il doit être de verre en forme de fiole ou d'œuf. Mais en tout & par tout sçache que le feu de la Nature est unique, & que s'il y a de la diversité, la distance des lieux en est cause.

Le vaisseau de la Nature pareillement est unique ; mais nous nous servons de deux pour abreger. La matiere est aussi une, mais de deux substances. Si donc tu applique ton esprit pour produire quelques choses, regarde premierement celles qui sont déja creées : car si tu ne peux venir à bout de celles-ci qui sont ordinairement devant tes yeux, à grand'-peine viendras-tu à bout de celles qui sont encore à naître, & que tu desires produire : je dis produire, car il faut que tu sçache que tu ne sçaurois rien créer, & que c'est le propre de Dieu seul : Mais de faire que les choses qui sont occultes & cachées à l'ombre deviennent apparentes, de les rendre évidentes, & leur ôter leur ombre, cela est quelquefois permis aux Philosophes qui ont de l'intelligence, & Dieu le leur accorde par le ministere de la Nature.

Considere un peu, je te prie, en toi-même la simple eau de la nuée. Qui est-ce qui croiroit qu'elle contient en soi toutes les choses qui sont au monde, les pierres dures, les sels, l'air, la terre, le feu, veu qu'en évidence elle n'apparoît autre chose qu'une simple eau ? Que dirai-je de la Terre, qui contient en soi

l'eau, le feu, l'air, les sels, & n'apparoît néanmoins que terre? O admirable Nature! qui sçait par le moyen de l'eau produire les fruits admirables en la Terre, & leur donner & entretenir la vie par le moyen de l'air. Toutes ces choses se font, & néanmoins les yeux des hommes vulgaires ne le voyent pas, mais ce sont seulement les yeux de l'entendement & de l'imagination qui le voyent, & d'une veuë tres-admirable. Car les yeux des Sages voyent la Nature d'autre façon que les yeux communs: Comme par exemple, les yeux du vulgaire voyent que le Soleil est chaud; les yeux des Philosophes au contraire voyent plûtôt que le Soleil est froid, mais que ses mouvemens sont chauds: car ses actions & ses effets se connoissent par la distance des lieux.

Le feu de la Nature n'est point different de celui du Soleil, ce n'est qu'une même chose. Car tout ainsi que le Soleil tient le centre & le milieu entre les Sphéres des Planettes, & que de ce centre du Ciel il épard en bas sa chaleur par son mouvement; il y a aussi au centre de la Terre un Soleil terrestre, qui par son mouvement perpetuel pousse la

chaleur, ou ſes rayons en haut, à la ſurface de la Terre : & ſans doute cette chaleur intrinſeque eſt beaucoup plus forte & plus efficace que ce feu élementaire ; mais elle eſt temperée par une eau terreſtre, qui de jour en jour pénétre les pores de la Terre, & la rafraîchit. De même l'air qui de jour en jour vole autour du Globe de la Terre, tempere le Soleil celeſte & ſa chaleur ; & ſi cela n'étoit, toutes choſes ſe conſumeroient par cette chaleur, & rien ne pourroit naître. Car comme ce feu invisible, ou cette chaleur centrale conſumeroit tout, ſi l'eau n'intervenoit & ne la temperoit ; ainſi la chaleur du Soleil détruiroit tout, n'étoit l'air qui intervient au milieu.

Mais je dirai maintenant en peu de mots, comment ces Elemens agiſſent entr'eux. Il y a un Soleil centrique dans le centre de la Terre, lequel par ſon mouvement, ou par le mouvement de ſon firmament, pouſſe une grande chaleur, qui s'étend juſqu'à la ſuperficie de la Terre. Cette chaleur cauſe l'air en cette façon. La matrice de l'air, c'eſt l'eau, laquelle engendre des fils de ſa Nature, mais diſſemblables, & beau-

coup plus ſubtils : car là où le paſſage eſt dénié à l'eau, l'air y entre. Lors donc que cette chaleur centrale (laquelle eſt perpetuelle) agit, elle échauffe & fait diſtiller cette eau ; & ainſi cette eau par la force de la chaleur ſe change en air, & par ce moyen paſſe juſqu'à la ſuperficie de la Terre, parce qu'il ne peut ſouffrir d'être enfermé : & aprés qu'il eſt refroidi, il ſe reſout en eau dans les lieux oppoſites.

Cependant il arrive quelquefois que non-ſeulement l'air, mais encore l'eau, ſortent juſqu'à la ſuperficie de la Terre, comme nous voyons lorſque de noires nuées ſont par violence élevées juſqu'en l'air : dequoi je vous donnerai un exemple fort familier. Faites chauffer de l'eau dans un pot, vous verrez par un feu lent s'élever des vapeurs douces, & des vents legers : Et par un feu plus fort vous verrez paroître des nuages plus épais. La chaleur centrale opere en cette même façon, elle convertit en air l'eau la plus ſubtile ; & ce qui ſort du ſel ou de la graiſſe, qui eſt plus épais, elle le diſtribuë à la Terre, d'où naiſſent choſes diverſes ; le reſte ſe change en rocher, & en pierres.

Quelqu'un pourroit objecter, si la chose estoit ainsi, cela se devroit faire continuellement ; & néanmoins bien souvent on ne sent aucun vent. Je réponds, qu'il n'y a point de vent, à la verité, quand l'eau n'est point jettée violemment dans le vaisseau distillatoire, car peu d'eau excite peu de vent. Vous voyez qu'il n'y a pas toûjours du tonnerre, encore qu'il vente, mais seulement lorsque par la force de l'air une eau trouble est portée avec violence jusqu'à la sphére du feu : car le feu n'endure point l'eau. Nous en avons un exemple devant nos yeux. Lorsque vous jettez de l'eau froide dans une fournaise ardente, vous entendez quels tonnerres elle excite. Mais si vous demandez, pourquoi l'eau n'entre pas uniformément en ces lieux & en ces cavitez ? La raison est, pource qu'il y a plusieurs de ces sortes de lieux & de vases : quelquefois une concavité par le moyen des vents, pousse l'eau hors de soi pendant quelques jours ou quelques mois, jusqu'à ce qu'il se fasse derechef une repercussion d'eau : Comme nous voyons dans la Mer, dont les flots quelquefois sont agitez dans l'étenduë de plusieurs

lieucs, avant qu'ils puissent rencontrer quelque chose qui les repoussent, & par la repercussion les fassent retourner d'où ils partent.

Mais reprenons nôtre propos. Je dis que le feu ou la chaleur est cause du mouvement de l'air, & qu'il est la vie de toutes choses, & que la terre en est la nourrice & le receptacle : mais s'il n'y avoit point d'eau qui rafraichît nôtre terre & nôtre air, alors la terre seroit dessechée pour ces deux raisons ; sçavoir, à cause de la chaleur, tant du mouvement centrique, que du Soleil celeste. Néanmoins cela arrive en quelques lieux, lorsque les pores de la terre sont bouchez, en telle sorte que l'humidité n'y peut pénétrer : & alors par la correspondance des deux Soleils, Celeste & Centrique, (parce qu'ils ont entr'eux une vertu aimantine) le Soleil enflâme la terre.

Et ainsi quelque jour le monde perira.

Fais donc en sorte que l'operation en nôtre terre soit telle, que la chaleur centrale puisse changer l'eau en air, afin qu'elle sorte jusques sur la superficie de la terre, & qu'elle répande le reste (com-

me j'ai dit) par les pores de la terre ; & alors au contraire, l'air se changera en une eau beaucoup plus subtile que n'a été la premiere : Et cela se fera ainsi, si tu donne à dévorer à nôtre Vieillard l'or & l'argent, afin qu'il les consume, & que lui enfin prêt aussi de mourir soit brûlé, que ses cendres soient éparses dans l'eau ; cuits le tout jusqu'à ce que ce soit assez, & tu as une Medecine qui guérit la lépre. Avise au moins que tu ne prennes pas le froid pour le chaud, ou le chaud pour le froid ; mêle les Natures aux Natures, s'il y a quelque chose de contraire à la Nature, car une seule chose t'est necessaire ; separe-la, afin que la Nature soit semblable à la Nature ; fais cela avec le feu, non avec la main, & sçache que si tu ne suis la Nature, tout ton labeur est vain : Et je te jure par le Dieu qui est Saint, que je t'ai ici dit tout ce que le pere peut dire à son fils. Qui a des oreilles qu'il entende, & qui a du sens qu'il comprenne.

CHAPITRE XII.

De la Pierre, & de sa vertu.

NOus avons assez amplement discouru aux Chapitres précédens de la production des choses naturelles, des Elemens, & des matieres premiere & seconde, des corps, des semences ; & enfin de leur usage & de leur vertu. J'ai encore écrit la façon de la Pierre Philosophale ; mais je revelerai maintenant tout autant que la Nature m'en a accordé, & ce que l'experience m'en a découvert touchant la vertu d'icelle. Mais afin que derechef sommairement & en peu de paroles, je recapitule le sujet de ces douze Chapitres, & que le Lecteur craignant Dieu puisse concevoir mon intention & mon sens, la chose est telle. Si quelqu'un doute de la verité de l'art, qu'il lise les Ecrits des Anciens verifiez par raison & par experience, au dire desquels (comme dignes de creance) on ne doit faire difficulté d'ajoûter foi. Que si quelqu'un trop opiniâtre

ne veut croire leurs Ecrits, alors il se faut tenir à la maxime qui dit, que contre celui qui nie les principes il ne faut jamais disputer : car les sourds & les muets ne peuvent parler. Et je vous prie, quelle prérogative auroient toutes les autres choses qui sont au monde pardessus les Métaux ? Pourquoi en leur déniant à eux seuls une semence, les exclurons-nous à tort de l'universelle benediction que le Createur a donnée à toutes choses, incontinent aprés la creation du monde, comme les saintes Lettres nous le témoignent ? Que si nous sommes contraints d'avoüer que les Métaux ont de la semence, qui est celui qui seroit assez sot pour ne croire pas qu'ils peuvent être multipliez en leur semence ? L'Art de Chymie en sa nature est veritable, la Nature l'est aussi ; mais rarement se trouve-t-il un veritable Artiste : La Nature est unique, il n'y a qu'un seul Art, mais il y a plusieurs Ouvriers. Quant à ce que la Nature tire les choses des Elemens, elle les engendre par le vouloir de Dieu de la premiere matiere, que Dieu seul sçait & connoît : La Nature produit les choses, & les multiplie par le moyen de la

seconde matiere, que les Philosophes connoissent. Rien ne se fait au monde que par le vouloir de Dieu, & de la Nature : car chaque Element est en sa sphére, mais l'un ne peut pas être sans l'autre ; & toutefois conjoints ensemble, ils ne s'accordent point : mais l'eau est le plus digne de tous les Elemens, parce que c'est la mere de toutes choses, & l'esprit du feu nage sur l'eau. Par le moyen du feu l'eau devient la premiere matiere, ce qui se fait par le combat du feu avec l'eau ; & ainsi s'engendrent des vents ou des vapeurs, propres & faciles à être congelez avec la terre par l'air crû, qui dés le commencement a été séparé d'icelle : ce qui se fait sans cesse, & par un mouvement perpetuel ; car le feu ou la chaleur n'est point excitée autrement que par le mouvement. Ce qui se peut voir manifestement chez tous les Artisans qui liment le Fer, lequel par le violent mouvemenr de la Lime, devient aussi chaud que s'il avoit été rouge au feu. Le mouvement donc cause la chaleur, la chaleur émeut l'eau : le mouvement de l'eau produit l'air, lequel est la vie de toutes choses vivantes.

Toutes les choses sont donc produi-

tes par l'eau en la maniere que j'ai dit ci-dessus : car de la plus subtile vapeur de l'eau, procedent les choses subtiles & legeres : de l'huile de cette même eau, en viennent choses plus pesantes : & de son sel, en proviennent choses beaucoup plus belles & plus excellentes que les premieres. Mais parce que la Nature est quelquefois empêchée de produire les choses pures, à cause que la vapeur, la graisse & le sel se gâtent, & se mêlent aux lieux impurs de la terre; c'est pourquoi l'experience nous a donné à connoître de séparer le pur d'avec l'impur. Si donc par vôtre operation vous voulez amander actuellement la Nature, & lui donner un être plus parfait & accompli ; faites dissoudre le corps dont vous voulez vous servir, séparez ce qui lui est arrivé d'heterogene & d'étranger à la Nature, purgez-le ; joignez les choses pures avec les pures, les cuites avec les cuites, & les cruës avec les cruës, selon le poids de la Nature, & non pas de la matiere : Car vous devez sçavoir que le Sel nitre central ne prend point plus de terre, soit qu'elle soit pure ou impure, qu'il lui en est besoin. Mais la graisse ou l'onctuosité de

l'eau se gouverne & se manie d'autre façon, parce que jamais on n'en peut avoir de pure ; c'est l'art qui la nettoye par une double chaleur, & qui derechef la réünit & conjoint.

Epilogue, Sommaire & Conclusion, des douze Traitez ou Chapitres ci-dessus.

AMI Lecteur, j'ai composé ces douze Traitez en faveur des Enfans de l'Art, afin qu'avant qu'ils commencent à travailler, ils connoissent les operations que la Nature nous enseigne, & de quelle maniere elle produit toutes les choses qui sont au monde, afin qu'ils ne perdent point de tems, & ne veüillent s'efforcer d'entrer dans la porte sans avoir les clefs ; parce que celui-là travaille en vain, qui met la main à l'ouvrage, sans avoir premierement la connoissance de la Nature.

Celui qui en cette sainte & venerable Science, n'aura pas le Soleil pour flam-

beau qui lui éclaire, & auquel la Lune ne découvrira pas sa lumiere argentine parmi l'obscurité de la nuit, marchera en perpetuelles ténébres. La Nature a une lumiere propre qui n'apparoît pas à nôtre veuë, le corps est à nos yeux l'ombre de la Nature : c'est pourquoi au moment que quelqu'un est éclairé de cette belle lumiere naturelle, tous nuages se dissipent, & disparoissent devant ses yeux ; il met toutes difficultez sous le pied ; toutes choses lui sont claires, presentes & manifestes ; & sans empêchement aucun, il peut voir le point de nôtre magnesie, qui correspond à l'un & l'autre centre du Soleil & de la Terre; car la lumiere de la Nature darde ses rayons jusques-là, & nous découvre ce qu'il y a de plus caché dans son sein. Prenez ceci pour exemple : Que l'on habille des vêtemens pareils un petit garçon & une petite fille de même âge, & qu'on les mette l'un prés de l'autre, personne ne pourra reconnoître qui des deux est le mâle ou la femelle, parce que nôtre veuë ne peut pénétrer jusqu'à l'intérieur ; c'est pourquoi nos yeux nous trompent, & font que nous prenons le faux pour le vrai : Mais quand ils sont

deshabillez & mis à nud, en sorte qu'on les puisse voir comme Nature les a formé, l'on reconnoît facilement l'un & l'autre en son sexe. De même aussi nôtre entendement fait une ombre à l'ombre de la Nature : Tout ainsi donc que le corps humain est couvert de vêtemens, ainsi la Nature humaine est couverte du corps de l'homme, laquelle Dieu s'est reservée à couvrir & découvrir selon qu'il lui plaît.

Je pourrois en cét endroit amplement & philosophiquement discourir de la dignité de l'Homme, de sa création & génération ; mais je passerai toutes ces choses sous silence, veu que ce n'est pas ici le lieu d'en traiter : nous parlerons un peu seulement de sa vie. L'Homme donc creé de la terre, vit de l'air ; car dans l'air est cachée la viande de la vie, que de nuit nous appellons rosée, & de jour eau rarefiée, de laquelle l'esprit invisible congelé, est meilleur & plus précieux que toute la terre universelle. O sainte & admirable Nature! qui ne permet point aux Enfans de la Science de faillir, comme tu le montre de jour en jour en toutes actions, & dans le cours de la vie humaine.

Au reſte dans ces douze Chapitres j'ai allegué toutes ces raiſons naturelles, afin que le Lecteur craignant Dieu, & deſireux de ſçavoir, puiſſe plus facilement comprendre tout ce que j'ai veu de mes yeux, & que j'ai fait de mes mains propres, ſans aucune fraude ni ſophiſtication : car ſans lumiere & ſans connoiſſance de la Nature, il eſt impoſſible d'atteindre à la perfection de cét Art, ſi ce n'eſt par une ſinguliere revelation, ou par une ſecrette démonſtration faite par un ami. C'eſt une choſe vile & tres-précieuſe, laquelle je repeterai de nouveau, encore bien que je l'aye décrite autrefois. Prends de nôtre air dix parties, de l'Or vif, ou de la Lune vive, une partie ; mets le tout dans ton vaiſſeau ; cuits cét air, afin que premierement il ſoit eau, puis aprés qu'il ne ſoit plus eau : ſi tu ignore cela, & que tu ne ſçache cuire l'air, ſans doute tu failliras, parce que c'eſt-là la vraye matiere des Philoſophes. Car tu dois prendre ce qui eſt, mais qui ne ſe voit pas, juſqu'à ce qu'il plaiſe à l'Operateur ; c'eſt l'eau de nôtre roſée, de laquelle ſe tire le Salpêtre des Philoſophes, par le moyen duquel toutes choſes croiſſent

croissent & se nourrissent. Sa matrice est le centre du Soleil & de la Lune, tant celeste que terrestre; & afin que je le die plus ouvertement, c'est nôtre Aymant, que j'ai nommé ci-devant *Acier.* L'air engendre cét Aymant, & cét Aymant engendre ou fait apparoître nôtre air. Je t'ai ici saintement dit la verité, prie Dieu qu'il favorise ton entreprise: & ainsi tu auras en ce lieu la vraye interpretation des paroles d'Hermes, qui asseure que son pere est le Soleil, & la Lune sa mere; que le vent l'a porté dans son ventre, à sçavoir le Sel Alcali, que les Philosophes ont nommé Sel Armoniac & Vegetable, caché dans le ventre de la magnesie. Son operation est telle: Il faut que tu dissolves l'air congelé, dans lequel tu dissoudras la dixiéme partie d'or: scelle cela, & travaille avec nôtre feu, jusqu'à ce que l'air se change en poudre: & alors, *ayant le sel du monde*, diverses couleurs apparoîtront.

J'eusse décrit l'entier procedé en ces Traitez; mais parce qu'il est suffisamment expliqué avec la façon de multiplier, dans les Livres de Raymond Lulle & des autres anciens Philosophes, je

me suis contenté de traiter seulement de la premiere & seconde matiere : ce que j'ai fait franchement, & à cœur ouvert. Et ne croyez pas qu'il y ait homme au monde qui l'ait fait mieux & plus amplement que moi : car je n'ai pas appris ce que je dis de la lecture des Livres, mais pour l'avoir experimenté, & fait de mes propres mains. Si donc tu ne m'entends pas, ou que tu ne veüille croire la verité, n'accuse point mon Livre, mais toi-même, & croi que Dieu ne te veut point reveler ce secret : prie-le donc assiduëment, & relis plusieurs fois mon Livre, principalement l'Epilogue de ces douze Traitez, en considerant toûjours la possibilité de la Nature, & les actions des Elemens, & ce qu'il y a de plus particulier en eux, & principalement en la rarefaction de l'eau ou de l'air ; car les Cieux & tout le monde même ont été ainsi créez. Je t'ai bien voulu déclarer tout ceci, de même qu'un pere l'auroit fait à son fils. Ne t'émerveille point au reste de ce que j'ai fait tant de Chapitres ; ce n'a pas été pour moi que je l'ai fait, puisque je n'ai pas besoin de Livres, mais pour avertir plusieurs qui travaillent sur

de vaines matieres, & dépensent inutilement leurs biens. A la verité j'eusse bien pû comprendre le tout en peu de lignes, & même en peu de mots ; mais je t'ai voulu conduire par raisons & par exemples à la connoissance de la Nature, afin qu'avant toutes choses tu sçûsse ce que tu devois chercher, ou la premiere ou la seconde matiere, & que la Nature, sa lumiere & son ombre, te fussent connuës. Ne te fâche point si tu trouve quelquefois des contradictions en mes Traitez, c'est la coûtume générale de tous les Philosophes, tu en as besoin si tu les entends ; la rose ne se trouve point sans épines.

Pese & considere diligemment ce que j'ai dit ci-dessus, sçavoir en quelle maniere les Element distillent au centre de la Terre l'humide radical, & comment le Soleil terrestre & centrique le repousse & le sublime par son mouvement continuel jusqu'à la superficie de la Terre. J'ai encore dit que le Soleil celeste a correspondance avec le Soleil centrique ; car le Soleil celeste & la Lune ont une force particuliere, & une vertu merveilleuse de distiller sur la Terre par leurs rayons : car la chaleur se joint fa-

cilement à la chaleur, & le sel au sel: Et comme le Soleil centrique a sa Mer, & une eau cruë perceptible ; ainsi le Soleil celeste a aussi sa Mer, & une eau subtile & imperceptible. En la superficie de la Terre, les rayons se joignent aux rayons, & produisent les fleurs & toutes choses. C'est pourquoi quand il pleut, la pluye prend de l'air une certaine force de vie, & la conjoint avec le Sel nitre de la Terre, (parce que le Sel nitre de la Terre par sa siccité attire l'air à soi, lequel air il résout en eau, ainsi que fait le Tartre calciné : & ce Sel nitre de la Terre a cette force d'attirer l'air, parce qu'il a été air lui-même, & qu'il est joint avec la graisse de la Terre :) Et plus les rayons du Soleil frappent abondamment, il se fait une plus grande quantité de Sel nitre ; & par consequent une plus grande abondance de Froment vient à croître sur la Terre. Ce que l'experience nous enseigne de jour en jour.

J'ai voulu déclarer (aux Ignorans seulement) la correspondance que toutes les choses ont entr'elles, & la vertu efficace du Soleil, de la Lune, & des Etoilles ; car les Sçavans n'ont pas be-

ſoin de cette inſtruction. Nôtre matiere paroît aux yeux de tout le monde, & elle n'eſt pas connuë. O nôtre Ciel ! ô nôtre Eau ! ô nôtre Mercure ! ô nôtre Sel nitre, qui êtes dans la Mer du monde ! ô nôtre Vegetable ! ô nôtre Soûfre fixe & volatile ! ô tête morte ou feces de nôtre Mer ! Eau qui ne moüille point, ſans laquelle perſonne au monde ne peut vivre, & ſans laquelle il ne naît & ne s'engendre rien en toute la Terre ! Voilà les Epithetes de l'Oyſeau d'Hermes, qui ne repoſe jamais : Elle eſt de vil prix, perſonne ne s'en peut paſſer. Et ainſi tu as à découvert la choſe la plus précieuſe qui ſoit en tout le monde, laquelle je te dis entierement n'être autre choſe que nôtre Eau pontique, qui ſe congele dans le Soleil & la Lune, & ſe tire néanmoins du Soleil & de la Lune, par le moyen de nôtre Acier, avec un artifice Philoſophique, & d'une maniere ſurprenante, ſi elle eſt conduite par un ſage Fils de la Science.

Je n'avois aucun deſſein de publier ce Livre, pour les raiſons que j'ai rapportées dans la Preface : mais le deſir que j'ai de ſatisfaire & profiter aux Eſprits ingénus & vrais Philoſophes, m'a

vaincu & gagné ; de ſorte que j'ai voulu montrer ma bonne volonté à ceux qui me connoiſſent, & manifeſter à ceux qui ſçavent l'Art que je ſuis leur compagnon & leur pareil, & que je deſire avoir leur connoiſſance. Je ne doute point qu'il n'y ait pluſieurs gens de bien & de bonne conſcience qui poſſedent ſecrettement ce grand don de Dieu : mais je les prie & conjure qu'ils ayent en ſinguliere recommandation le ſilence d'Arpocrates, & qu'ils ſe faſſent ſages & aviſez à mon exemple & à mes perils : car toutefois & quantes que je me ſuis voulu déclarer aux Grands, cela m'a toûjours été, ou dangereux, ou dommageable : De maniere que par cét Ecrit je me manifeſte aux fils d'Hermes; & par même moyen j'inſtruis les Ignorans, & remets les égarez dans le vrai chemin. Que les héritiers de la Science croyent qu'ils ne tiendront jamais de voye plus ſeure & meilleure que celle que je leur ai ici montrée : Qu'ils s'y arrêtent donc ; car j'ai dit ouvertement toutes choſes, principalement pour ce qui regarde l'extraction de nôtre Sel Armoniac ou Mercure Philoſophique, tiré de nôtre Eau pontique. Et ſi je n'ai

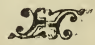
pas bien clairement revelé l'usage de cette Eau, c'est que le Maître de la Nature ne m'a pas permis d'en dire davantage : car Dieu seul doit reveler ce secret, lui qui connoît les cœurs & les esprits des Hommes, & qui pourra ouvrir l'entendement à celui qui le priera soigneusement, & lira plusieurs fois ce petit Traité.

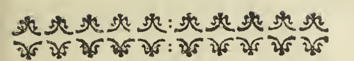
Le vaisseau (comme j'ai dit) est unique depuis le commencement jusqu'à la fin, ou tout au plus deux suffisent : Que le feu soit aussi continuel en l'un & l'autre Ouvrage ; à raison dequoi ceux qui errent, qu'ils lisent les dixiéme & onziéme Chapitres. Car si tu travaille en une tierce matiere, tu ne feras rien. Et si tu veux sçavoir ceux qui travaillent en cette tierce matiere, ce sont ceux qui laissans nôtre sel unique, qui est le vrai Mercure, s'amusent à travailler sur les herbes, animaux, pierres & minieres. Car excepté nôtre Soleil & nôtre Lune, qui est couverte de la sphére de Saturne, il n'y a rien de veritable.

Quiconque desire parvenir à la fin desirée, qu'il sçache la conversion des Elemens ; qu'il sçache faire pondereux

ce qui de ſoi eſt leger ; & qu'il ſçache faire en ſorte que ce qui de ſoi eſt eſprit, ne le ſoit plus : alors il ne travaillera point ſur un ſujet étranger. Le feu eſt le regime de tout ; & tout ce qui ſe fait en cét Art, ſe fait par le feu, & non autrement, comme nous avons ſuffiſamment démontré ci-deſſus.

Adieu, Ami Lecteur, joüis longuement de mes Ouvrages, que je t'aſſeure être confirmez par les diverſes experiences que j'en ai faites : joüis-en, dis-je, à la gloire de Dieu, au ſalut de ton ame, & au profit de ton prochain.





ENIGME PHILOSOPHIQVE du même Auteur aux Fils de la Verité.

JE vous ai déja découvert & manifesté, ô Enfans de la Science ! tout ce qui dépendoit de la source de la fontaine universelle, si bien qu'il ne reste plus rien à dire : car en mes précédens Traitez, j'ai expliqué suffisamment par des exemples, ce qui est de la Nature : j'ai déclaré la Theorie & la Pratique tout autant qu'il m'a été permis. Mais afin que personne ne se puisse plaindre que j'ai écrit trop laconiquement, & que j'aye omis quelque chose par ma briéveté, je vous décriray encore tout au long l'œuvre entier, toutefois énigmatiquement, afin que vous jugiez jusqu'où je suis parvenu par la permission de Dieu. Il y a une infinité de Livres qui traitent de cét Art ; mais à grand'-peine trouverez-vous dans aucun la verité si clairement expliquée : ce que j'ai

bien voulu faire, à cause que j'ai plusieurs fois conferé avec beaucoup de personnes qui pensoient bien entendre les Ecrits des Philosophes ; mais j'ai bien connu par leurs discours, qu'ils les interprétoient beaucoup plus subtilement que la Nature, qui est simple, ne requieroit : même toutes mes paroles, quoi que tres-veritables, leur sembloient toutefois trop viles & trop basses pour leur esprit, qui ne concevoit que des choses hautes & incroyables. Il m'est arrivé quelquefois que j'ai déclaré la Science de mot à mot à quelques-uns qui n'y ont jamais fait de réflexion, parce qu'ils ne croyoient pas qu'il y eût de l'eau dans nôtre Mer : ils vouloient néanmoins passer pour Philosophes. Puis donc que ces gens-là n'ont pû entendre mes paroles proferées sans énigme & sans obscurité, je ne crains point (comme ont fait les autres Philosophes) que personne les puisse si facilement entendre : aussi est-ce un don qui ne nous est donné que de Dieu seul.

Il est bien vrai que si en cette Science il étoit requis une subtilité d'esprit, & que la chose fût telle qu'elle pût être

apperçûë par les yeux du vulgaire, j'ai rencontré de beaux Esprits, & des Ames tout-à-fait propres pour rechercher de semblables choses : mais je vous dis encore qu'il faut que vous soyez simples & non point trop prudens, jusqu'à ce que vous ayez trouvé le secret : car lorsque vous l'aurez, nécessairement la prudence vous accompagnera ; & vous pourrez aussi composer aisément une infinité de Livres : ce qui, sans doute, est bien plus facile à celui qui est au centre & voit la chose, qu'à celui qui marche sur la circonference, & n'a rien autre que l'oüie. Vous avez la matiére de toutes choses clairement décrite : mais je vous avertis que si vous voulez parvenir à ce secret, qu'il faut sur tout prier Dieu, puis aimer vôtre prochain; & enfin n'aller point vous imaginer des choses si subtiles, desquelles la Nature ne sçait rien : mais demeurez, demeurez, dis-je, en la simple voye de la Nature, parce que dans cette simplicité vous pourrez mieux toucher la chose au doigt, que vous ne la pourrez voir parmi tant de subtilitez.

En lisant mes Ecrits, ne vous amusez point aux syllabes seulement, mais con-

ſiderez toûjours la Nature, & ce qu'elle peut : & devant que de commencer l'œuvre, imaginez-vous-bien ce que vous cherchez, quel eſt le but de vôtre intention ; car il vaut mieux l'apprendre par l'imagination & par l'entendement, que par des ouvrages manuels, & à ſes dépens. Je vous dis encore qu'il vous faut trouver une choſe qui eſt cachée, de laquelle par un merveilleux artifice ſe tire cette humidité, qui ſans violence & ſans bruit diſſout l'or, voir même auſſi doucement & auſſi naturellement que l'eau chaude diſſout & liquifie la glace. Si vous avez trouvé cela, vous avez la choſe de laquelle l'or a été produit par la Nature : Et bien que les Métaux & toutes les choſes du monde prennent leur origine d'icelle, il n'y a rien toutefois qui lui ſoit ſi ami que l'or; car dans toutes les autres choſes il y a quelque impureté, dans l'or au contraire il n'y en a aucune ; c'eſt pourquoi elle eſt comme la mere de l'or.

Et ainſi je conclus, que ſi vous ne voulez vous rendre ſages par mes avertiſſemens, vous m'ayez pour excuſé, puiſque je ne deſire que de vous rendre office : je l'ai fait avec autant de fidelité

qu'il m'a été permis, & en homme de bonne conſcience. Si vous demandez qui je ſuis, je ſuis Coſmopolite, c'eſt-à-dire, Citoyen du monde : ſi vous me connoiſſez, & que vous deſiriez être honnêtes gens, vous vous tairez ; ſi vous ne me connoiſſez point, ne vous en informez pas davantage, car jamais à homme vivant je n'en déclarerai plus que j'ai fait par cét Ecrit public. Croyez-moi, ſi je n'étois de la condition que je ſuis, je n'aurois rien plus agreable que la vie ſolitaire, ou de demeurer dans un tonneau comme un autre Diogenes : car je voi que tout ce qu'il y a au monde n'eſt que vanité, que la fraude & l'avarice ſont en régne, où toutes choſes ſe vendent ; & qu'enfin la malice a ſurmonté la vertu : je voi devant mes yeux la felicité de la vie future, c'eſt ce qui me donne de la joye. Je ne m'étonne plus maintenant comme j'ai fait auparavant, de ce que les Philoſophes, aprés avoir acquis cette excellente Medecine, ne ſe ſoucioient point d'abreger leurs jours : parce qu'un véritable Philoſophe voit devant ſes yeux la vie future, de même que tu vois ton viſage dans un miroir. Que ſi Dieu te donne

la fin desirée, tu me croiras, & ne te reveleras point au monde.

S'ensuit la Parabole ou Enigme Philosophique, ajoûtée pour mettre fin à l'œuvre.

IL arriva une fois que navigeant du Pole Arctique, au Pole Antarctique, je fus jetté par le vouloir de Dieu, au bord d'une grande Mer : Et bien que j'eusse une entiere connoissance des avenuës & proprietez de cette Mer, toutefois j'ignorois si en ces quartiers-là l'on pouvoit trouver ce petit Poisson nommé *Echeneïs*, que tant de personnes de grande & de petite condition, ont recherché jusqu'à present avec tant de soin & de peine. Mais pendant que je regarde sur le bord les Melosines nageantes çà & là avec les Nimphes, étant fatigué de mes labeurs précédens, & abbatu par la varieté de mes pensées, je me laissé emporter au sommeil par

ſe doux murmure de l'eau. Et tandis que je dormois ainſi doucement, il m'arrive en ſonge une viſion merveilleuſe : Je vois ſortir de nôtre Mer le Vieillard Neptune d'une apparence vénérable, & armé de ſon Trident, lequel aprés un amiable ſalut, me meine dans une Iſle tres-agreable. Cette Iſle étoit ſituée du côté du Midy, & tres-abondante en toutes choſes néceſſaires pour la vie & pour les délices de l'homme : Les Champs Eliſiens tant vantez par Virgile, ne ſeroient rien en comparaiſon d'elle. Tout le rivage de l'Iſle étoit environné de Myrtes, de Cyprés, & de Roſmarin. Les Prez verdoyans, tapiſſez de diverſes couleurs, réjoüiſſoient la veuë par leur varieté, & rempliſſoient le nez d'une odeur tres-ſuave. Les Collines étoient pleines de Vignes, d'Oliviers & de Cédres. Les Forêts n'étoient remplies que d'Orangers & de Citronniers. Les chemins publics étans plantez & parſemez de côté & d'autre d'une infinité de Lauriers & de Grenadiers, entretiſſus & enlacez enſemble avec beaucoup d'artifice, fourniſſoient une ombrage agreable aux paſſans : Enfin tout ce qui ſe peut dire &

desirer au monde, se trouvoit là. En nous promenant, Neptune me montroit dans cette Isle deux Mines d'Or & d'Acier, cachées sous une Roche : & gueres loin de là, il me meine dans un Pré, au milieu duquel étoit un Jardin plein de mille beaux Arbres divers, & dignes d'être regardez : Entre plusieurs de ces Arbres il m'en montra sept, qui avoient chacun leur nom ; & entre ces sept j'en remarquai deux principaux & plus éminens que les autres, desquels l'un portoit un fruit aussi clair & aussi reluisant que le Soleil, & ses feüilles étoient comme d'Or : l'autre portoit son fruit plus blanc que Lys, & ses feüilles étoient comme de fin Argent. Neptune les nommoit, l'un Arbre Solaire, & l'autre Arbre Lunaire. Mais encore que toutes ces choses se trouvassent à souhait dans cette Isle, une chose toutefois y manquoit ; on ne pouvoit y avoir de l'eau qu'avec grande difficulté : Il y en avoit plusieurs qui s'efforçoient d'y faire conduire l'eau d'une Fontaine par des canaux, d'autres qui en tiroient de diverses choses : mais tout leur labeur étoit inutile, car en ce lieu-là on n'en pouvoit avoir si on se servoit de quel-

que instrument moyen ; que si on en avoit, elle étoit veneneuse, à moins qu'elle ne fût tirée des rayons du Soleil & de la Lune : ce que peu de gens ont pû faire. Et si quelques-uns ont eu la fortune assez favorable pour y réüssir, ils n'en ont jamais pû tirer plus de dix parties : car cette eau étoit si admirable, qu'elle surpassoit la neige en blancheur. Et croi-moi, que j'ai veu & touché cette eau, & en la contemplant je me suis beaucoup émerveillé.

Tandis que cette contemplation occupoit tous mes sens, & commençoit déja à me fatiguer, Neptune s'évanoüit, & il m'apparoît en sa place un grand Homme, au front duquel étoit le nom de Saturne. Celui-ci prenant le vase puisa les dix parties de cette eau, & incontinent il prit du fruit de l'Arbre Solaire, & le mit dans cette eau ; & je vis le fruit de cét Arbre se consumer & se resoudre dans cette eau, comme la glace dans l'eau chaude. Je lui demandai : Seigneur, je voi ici une chose merveilleuse, cette eau est presque de rien, & néanmoins je voi que le fruit de cét Arbre se consume dans elle par une si douce chaleur ; à quoi sert tout cela ?

Il me répondit gracieusement : Il est vrai, mon fils, que c'est une chose admirable ; mais ne vous en étonnez pas, il faut que cela soit ainsi : car cette eau est l'eau de vie, qui a puissance d'ameliorer les fruits de cét Arbre ; de façon que desormais il ne sera plus besoin d'en planter ni anter, parce qu'elle pourra par sa seule odeur rendre tous les autres six Arbres de même nature qu'elle est. En outre, cette eau sert de femelle à ce fruit, de même que ce fruit lui sert de mâle ; car le fruit de cet Arbre ne se peut pourrir en autre chose que dans cette eau. Et bien que ce fruit soit de soi une chose précieuse & admirable, toutefois s'il se pourrit dans cette eau, il engendre par cette putrefaction la Salamandre persévérante au feu, le sang de laquelle est plus précieux que tous les trésors du monde, ayant la faculté de rendre fertiles les six Arbres que tu vois, & de leur faire porter des fruits plus doux que le miel.

Je lui demandai encore : Seigneur, comment se fait cela ? Je t'ai dit ci-devant (reprit - il) que les fruits de l'Arbre Solaire sont vifs, sont doux : mais au lieu que le fruit de cét Arbre

Solaire, maintenant qu'il cuit dans cette eau, ne peut ſaouler qu'un ſeul fruit, aprés ſa coction il en peut ſaouler mille. Puis je lui demandai, ſe cuit-il à grand feu, & pendant quel tems ? Il me répondit, que cette eau avoit un feu intrinſéque, lequel s'il eſt aidé par une chaleur continuelle, brûle trois parties de ſon corps avec le corps de ce fruit ; & il n'en demeurera qu'une ſi petite partie, qu'à grand'peine la pourroit-on imaginer : mais la prudente conduite du Maître fait cuire ce fruit par une tres-grande vertu pendant l'eſpace de ſept mois premierement, & aprés pendant l'eſpace de dix ; cependant pluſieurs choſes apparoiſſent, & toûjours le cinquantiéme jour aprés le commencement, plus ou moins.

Je l'interrogeai encore : Seigneur, ce fruit peut-il être cuit dans quelques autres eaux ? & ne lui ajoûte-t-on pas quelque choſe ? Il me répond : Il n'y a que cette ſeule eau qui ſoit utile en tout ce Païs & en toute cette Iſle, nulle autre eau que celle-ci ne peut pénétrer les pores de cette Pomme : Et ſçaches que l'Arbre Solaire eſt ſorti de cette eau, laquelle eſt tirée des rayons du

Soleil & de la Lune, par la force de nôtre Aymant : C'eſt pourquoi ils ont enſemble une ſi grande ſympathie & correſpondance, que ſi on y ajoûtoit quelque choſe d'étranger, elle ne pourroit faire ce qu'elle fait de ſoi-même. Il la faut donc laiſſer ſeule, & ne lui rien ajoûter que cette Pomme : car aprés la coction, c'eſt un fruit immortel, ayant vie & ſang, parce que le ſang fait que tous les Arbres ſtériles portent même fruit & de même nature que la Pomme.

Je lui demandai en outre : Seigneur, cette eau ſe peut-elle tirer en quelqu'autre façon ? & la trouve-t-on par tout ? Il me répond : Elle eſt en tout lieu, & perſonne ne peut vivre ſans elle ; Elle ſe puiſe par d'admirables moyens : Mais celle-là eſt la meilleure qui ſe tire par la force de nôtre Acier, lequel ſe trouve au ventre d'*Ariés*. Et je lui dis, à quoi eſt-elle utile ? Il répond, devant ſa deuë coction, c'eſt un grand venin ; mais aprés une cuiſſon convenable, c'eſt une ſouveraine medecine : & alors elle donne vingt-neuf grains de ſang, deſquels chaque grain te fournira huit cens ſoixante & quatre du fruit de l'Arbre

Solaire. Je lui demandai, ne se peut-il pas ameliorer plus outre ? Selon le témoignage de l'Ecriture Philosophique (dit-il) il peut être exalté premierement jusqu'à dix, puis jusqu'à cent, aprés jusqu'à mille, à dix mille, & ainsi de suite. J'insistois : Seigneur, dites-moi si plusieurs connoissent cette eau, & si elle a un nom propre ? Il cria hautement : Peu de gens l'ont connuë, mais tous l'ont veuë, la voyent, & l'aiment : Elle a non-seulement un nom, mais plusieurs & divers. Mais le vrai nom propre qu'elle a, c'est qu'elle se nomme *l'Eau de nôtre Mer, l'Eau de vie qui ne moüille point les mains*. Je lui demandai encore : D'autres personnes que les Philosophes en usent-ils à autres choses ? Toute creature (dit-il) en use, mais invisiblement. Naît-il quelque chose dans cette Eau, lui dis-je ? D'icelle se font toutes les choses qui sont au monde, & toutes choses vivent en elle, me dit-il : mais il n'y a rien proprement en elle, sinon que c'est une chose qui se mêle avec toutes les choses du monde. Je lui demandai : Est-elle utile sans le fruit de cét Arbre ? Il me dit, sans ce fruit elle n'est pas utile en

cét œuvre : car elle n'eſt ameliorée qu'avec le ſeul fruit de cét Arbre Solaire.

Et alors je commençai à le prier : Seigneur, de grace, nommez-la-moi ſi clairement & ouvertement, que je n'en puiſſe plus douter. Mais lui en élevant ſa voix, il cria ſi fort, qu'il m'éveilla : ce qui fut cauſe que je pû lui demander rien davantage, & qu'il ne me voulut plus répondre, ni moi auſſi je ne t'en puis pas dire plus. Contente-toi de ce que je t'ai dit, & croi qu'il n'eſt pas poſſible de parler plus clairement. Car ſi tu ne comprends pas ce que je t'ai déclaré, jamais tu n'entendras les Livres des autres Philoſophes.

Aprés le ſubit & ineſperé départ de Saturne, un nouveau ſommeil me ſurprit, & derechef Neptune m'apparut en forme viſible. Et me félicitant de cét heureux rencontre dans les Jardins des Heſpérides, il me montra un Miroir, dans lequel j'ai veu toute la Nature à découvert. Aprés pluſieurs diſcours de part & d'autre, je le remerciai de ſes bienfaits, & de ce que par ſon moyen j'étois entré non-ſeulement en cét agreable Jardin, mais encore de ce que j'eus l'honneur de deviſer avec

Saturne, comme je desirois il y avoit si long-tems. Mais parce qu'il me restoit encore quelques difficultez à résoudre, & desquelles je n'avois pû être éclairci, à cause de l'inopiné départ de Saturne, je le priai instamment de m'ôter en cette occasion desirée, le scrupule auquel j'étois, & lui parlai en cette façon : Seigneur, j'ai lû les Livres des Philosophes, qui affirment unanimément que toute génération se fait par mâle & femelle ; & néanmoins dans mon songe j'ai vû que Saturne ne mettoit dans nôtre Mercure que le fruit de l'Arbre Solaire : j'estime que comme Seigneur de la Mer, vous sçavez bien ces choses : je vous prie de répondre à ma question. Il est vrai, mon fils, (dit-il) que toute génération se fait par mâle & femelle ; mais à cause de la distraction & différence des trois régnes de la Nature, un Animal à quatre pieds naît d'une façon, & un Ver d'une autre. Car encore que les Vers ayent des yeux, la veuë, l'oüie, & les autres sens, toutefois ils naissent de putrefaction ; & le lieu d'iceux, ou la terre où ils se pourrissent, est la femelle. De même en l'œuvre Philosophique, la mere de cette chose est ton

Eau que nous avons tant de fois repetée; & tout ce qui naît de cette Eau, naît à la façon des Vers par putrefaction. C'est pourquoi les Philosophes ont creé le Phœnix & la Salamandre. Car si cela se faisoit par la conception de deux corps, ce seroit une chose sujette à la mort; mais parce qu'il se revivifie soi-même, le corps premier étant détruit, il en revient un autre incorruptible: Dautant que la mort des choses n'est rien autre que la séparation des parties du composé. Cela se fait ainsi en ce Phœnix, qui se sépare par soi-même de son corps corruptible.

Puis je lui demandai encore: Seigneur, y a-t-il en cét œuvre choses diverses, ou composition de plusieurs choses? Il n'y a qu'une seule & unique chose (dit-il) à laquelle on n'ajoûte rien, sinon l'Eau Philosophique, qui t'a été manifestée en ton songe, laquelle doit être dix fois autant pésante que le corps. Et croi, mon fils, fermement & constamment que tout ce qui t'a été montré ouvertement par moi & par Saturne en ton songe dans cette Isle, selon la coûtume de la région, n'est nullement songe, mais la pure verité, laquelle te

pourra

pourra être découverte par l'assistance de Dieu, & par l'expérience, vraye maîtresse de toutes choses. Et comme je voulois m'enquérir & m'éclaircir de quelqu'autre chose, aprés m'avoir dit adieu, il me laissa sans réponse, & je me trouvai réveillé dans la desirée région de l'Europe. Ce que je t'ai dit (ami Lecteur) te doit don caussi suffire; Adieu.

A la seule Trinité soit loüange & gloire.





DIALOGUE
du Mercure, de l'Alchymiste, & de la Nature.

IL advint un certain tems que plusieurs Alchymistes firent une assemblée, pour consulter & résoudre ensemble comment ils pourroient faire la Pierre Philosophale, & la préparer comme il faut ; & ils ordonnérent entr'eux, que chacun diroit son opinion par ordre, & selon ce qui lui en sembleroit. Ce conseil & cette assemblée se tint au milieu d'un beau Pré, à Ciel ouvert, & en jour clair & sérain. Là étant assemblez, plusieurs d'entr'eux furent d'avis que Mercure étoit la premiére matiére de la Pierre : les autres disoient que c'étoit le Soûfre ; & les autres croyoient que c'étoit quelqu'autre chose. Néanmoins l'opinion de ceux qui tenoient pour le Mercure, étoit la plus

forte, & emportoit le dessus, en ce qu'elle étoit appuyée du dire des Philosophes, qui tiennent que le Mercure est la véritable matiére premiére, & même qu'il est la premiére matiére des Métaux : car tous les Philosophes s'écrient, *nôtre Mercure*, *nôtre Mercure*, *&c.* Comme ils disputoient ainsi ensemble, & que chacun d'eux s'efforçoit de faire passer son opinion pour la meilleure, & attendoit avec desir, avec joye & avec impatience la conclusion de leur différent, il s'éleva une grande tempête, avec des orages, des grêles, & des vents épouventables & extraordinaires, qui séparérent cette Congregation, renvoyant les uns & les autres en diverses Provinces, sans avoir pris aucune résolution. Un chacun se proposa dans son imagination quelle devoit être la fin de cette dispute, & recommença ses épreuves comme auparavant : les uns chercherent la Pierre des Philosophes en une chose, les autres en une autre ; & cette recherche a continué jusqu'aujourd'hui sans cesse, & sans aucune intermission. Or un de ces Philosophes qui s'étoit trouvé en cette Compagnie, se ressouvenant que dans la dispute la plus

grande partie d'entr'eux étoient du sentiment qu'il falloit chercher la Pierre des Philosophes au Mercure, dit en soi-même : Encore qu'il n'y ait eu rien d'arrêté & de déterminé dans nos discours, & qu'on n'aye fait aucune résolution, si est-ce que je travaillerai sur le Mercure, quoi qu'on en die ; & quand j'aurai fait cette benoîte Pierre, alors la conclusion sera faite. Car je vous avertis que c'étoit un homme qui parloit toûjours avec soi-même, comme font les Alchymistes. Il commença donc à lire les Livres des Philosophes, & entr'autres il tomba sur la lecture d'un Livre d'Alain, qui traite du Mercure : & ainsi par la lecture de ce beau Livre, ce Monsieur l'Alchymiste devint Philosophe, mais Philosophe sans conclusion. Et aprés avoir pris le Mercure, il commença à travailler : Il le mit dans un vaisseau de verre, & le feu dessous : le Mercure, comme il a coûtume, s'envole, & se résout en air. Mon pauvre Alchymiste qui ignoroit la Nature du Mercure, commence à battre sa femme bien & beau, lui reprochant qu'elle lui avoit dérobé son Mercure : car personne (ce disoit-il) ne pouvoit être entré

là-dedans qu'elle ſeule. Cette pauvre femme innocente ne pût faire autre choſe que s'excuſer, en pleurant : puis elle dit à ſon mari tout bas entre ſes dents : Que Diable feras-tu de cela, dit pauvre badin, de la merde ?

L'Alchymiſte prend derechef du Mercure, & le met dans un vaiſſeau ; & de crainte que ſa femme ne lui dérobât, il le gardoit lui-même : mais le Mercure à ſon ordinaire s'envola auſſi-bien cette fois que l'autre. L'Alchymiſte au lieu d'être fâché de la fuite de ſon Mercure, s'en réjoüit grandement, pource qu'il ſe reſſouvint qu'il avoit lû que la premiére matiére de la Pierre étoit volatile. Et ainſi il ſe perſuada & crût entierement, que deſormais il ne pouvoit plus faillir, tant qu'il travailleroit ſur cette matiére. Il commença deſlors à traiter hardiment le Mercure ; il apprit à le ſublimer, à le calciner par une infinité de maniéres; tantôt par les Sels, tantôt par le Soûfre : puis le méloit tantôt avec les Métaux, tantôt avec des miniéres, puis avec du ſang, puis avec des cheveux ; & puis le détrempoit & le maceroit avec des Eaux fortes, avec du jus d'herbes, avec de l'urine, avec du vinaigre. Mais le pauvre

homme ne pût rien trouver qui réüssit à son intention, ni qui le contentât, bien qu'il n'eût rien laissé en tout le monde avec quoi il n'eût essayé de coaguler & fixer ce beau Mercure. Voyant donc qu'il n'avoit encore rien fait, & qu'il ne pouvoit rien avancer du tout, il se prit à songer. Au même tems il se ressouvint d'avoir lû dans les Auteurs que la matiére étoit de si vil prix, qu'elle se trouvoit dans les fumiers & dans les retraits : si bien qu'il recommença à travailler de plus belle, & mêler ce pauvre Mercure avec toutes sortes de fientes, tant humaine, que d'autres animaux, tantôt séparément, tantôt toutes ensemble. Enfin aprés avoir bien peiné, sué & tracassé, aprés avoir bien tourmenté le Mercure, & s'être bien tourmenté soi-même, il s'endormit plein de diverses pensées, & roulant diverses choses dans son esprit. Une vision lui apparut en songe ; il vit venir vers lui un bon Vieillard, qui le salüa, & lui dit familiérement : Mon Ami, dequoi vous attristez-vous? Auquel il répondit : Monsieur, je voudrois volontiers faire la Pierre Philosophale. Le Vieillard lui repliqua : Oüi, mon Ami, voilà un

tres-bon souhait : mais avec quoi voulez-vous faire la Pierre des Philosophes ?

L'Alchymiste. Avec le Mercure, Monsieur.

Le Vieillard. Mais avec quel Mercure ?

L'Alchymiste. Ah ! Monsieur, pourquoi me demandez-vous avec quel Mercure, car il n'y en a qu'un ?

Le Vieillard. Il est vrai, mon Ami, qu'il n'y a qu'un Mercure, mais diversifié par les divers lieux où il se trouve, & toûjours une partie plus pure que l'autre.

L'Alchymiste. O Monsieur ! je sçai tres-bien comme il le faut purger & nettoyer, avec le Sel & le Vinaigre, avec le Nitre & le Vitriol.

Le Vieillard. Et moi je vous dis & vous déclare, mon bon Ami, que cette purgation ne vaut rien, & n'est point la vraye, & que ce Mercure-là ne vaut rien aussi, & n'est point le vrai : les hommes sages ont bien un autre Mercure, & une autre façon de le purger. Et aprés avoir dit cela, il disparut.

Ce pauvre Alchymiste étant réveillé, & ayant perdu son songe & son sommeil, se prit à penser profondément quelle pouvoit être cette vision, & quel

pouvoit être ce Mercure des Philosophes ; mais il ne pût rien s'imaginer que ce Mercure vulgaire. Il disoit en soi-même : O mon Dieu ! si j'eusse pû parler plus long-tems avec ce bon Vieillard, sans doute j'eusse découvert quelque chose. Il recommença donc encore ses labeurs, je dis ses sales labeurs, broüillant toûjours son Mercure, tantôt avec sa propre merde, tantôt avec celle des enfans, ou d'autres animaux : & il ne manquoit point d'aller tous les jours une fois au lieu où il avoit veu cette vision, pour essayer s'il pourroit encore parler avec son Vieillard ; & là quelquefois il faisoit semblant de dormir, & fermoit les yeux en l'attendant. Mais comme le Vieillard ne venoit point, il estima qu'il eût peur, & qu'il ne crût pas qu'il dormît ; c'est pourquoi il commença à jurer : Monsieur, Monsieur le Vieillard, n'ayez point de peur, ma foi je dors ; regardez plûtôt à mes yeux, si vous ne me voulez croire. Voila-t-il pas un sage personnage ?

Enfin ce misérable Alchymiste aprés tant de labeurs, aprés la perte & la consommation de tous ses biens, s'en alloit petit-à-petit perdre l'entendement, son-

geant

geant toûjours à son Vieillard : si bien qu'un jour entr'autres, à cause de cette grande & forte imagination qu'il s'étoit imprimée, il s'endormit ; & en songe il lui apparut un fantôme en forme de ce Vieillard, qui lui dit : Ne perdez point courage, mon Ami, ne perdez point courage, vôtre Mercure est bon, & vôtre matiére aussi est bonne ; mais si ce méchant ne vous veut obéïr, conjurez-le, afin qu'il ne soit pas volatil. Quoi ! vous étonnez-vous de cela ? Hé ! n'a-t-on pas accoûtumé de conjurer les serpens ? pourquoi ne conjurera-t-on pas aussi-bien le Mercure ? Et ayant dit cela, le Vieillard voulut se retirer ; mais l'Alchymiste pensant l'arrêter, s'écria si fort : (Ah ! Monsieur, attendez) qu'il s'éveilla soi-même, & perdit par ce moyen & son songe & son espérance : néanmoins il fut bien consolé de l'avertissement que lui avoit donné ce fantôme. Puis aprés il prit un vaisseau plein de Mercure, & commença à le conjurer de terrible façon, comme lui avoit enseigné le fantôme en son sommeil. Et se ressouvenant qu'il lui avoit dit qu'on conjuroit bien les serpens, il s'imagina qu'il le falloit conjurer tout de même que les

serpens. Qu'ainsi ne soit (disoit-il) ne peint-on pas le Mercure avec des serpens entortillez en une verge ? Il prend donc son vaisseau plein de Mercure, & commence à dire : Ux. Ux. Os. Tas. &c. Et là où la conjuration portoit le nom de Serpent, il y mettoit celui de Mercure, disant : *Et toi, Mercure, méchante bête, &c.* Ausquelles paroles le Mercure se prit à rire, & à parler à l'Alchymiste, lui disant : Venez - çà, Monsieur l'Alchymiste, qu'est-ce que vous me voulez ?

Ma foi vous avez grand tort.
De me tourmenter si fort.

L'Alchymiste. Ho, ho, méchant coquin que tu es, tu m'appelles à cette heure Monsieur, quand je te touche jusqu'au vif : je t'ai donc trouvé une bride : attens, attens un peu, je te ferai bien chanter une autre Chanson. Et ainsi il commença à parler plus hardiment au Mercure, & comme tout furibond & en colere, il lui dit : Viençà, je te conjure par le Dieu vivant, n'es-tu pas ce Mercure des Philosophes ? Le Mercure tout tremblant, lui répond : Oüi, Monsieur, je suis Mercure.

L'Alchymiſte. Pourquoi donc, méchant garniment que tu es, pourquoi ne m'as-tu pas voulu obéïr ? & pourquoi ne t'ai-je pas pû fixer ?

Le Mercure. Ah ! mon tres-magnifique & honoré Seigneur, pardonnez à moi pauvre miſérable ; c'eſt que je ne ſçavois pas que vous fuſſiez ſi grand Philoſophe.

L'Alchymiſte. Pendart, & ne le pouvois-tu pas bien ſentir, & comprendre par mes labeurs, puiſque je procedois avec toi ſi Philoſophiquement.

Le Mercure. Cela eſt vrai, Monſeigneur, toutefois je me voulois cacher, & fuir vos liens : mais je voi bien, pauvre miſérable que je ſuis, qu'il m'eſt impoſſible d'éviter que je ne paroiſſe en la préſence de mon tres-magnifique & honoré Seigneur.

L'Alchymiſte. Ah ! Monſieur le galant, tu as donc trouvé un Philoſophe à cette heure ?

Le Mercure. Oüi, Monſeigneur, je voi fort bien & à mes dépens, que vôtre Excellence eſt un tres-grand Philoſophe. L'Alchymiſte ſe réjoüiſſant donc en ſon cœur, commence à dire en ſoi-même : A la fin j'ai trouvé ce que je

cherchois. Puis se retournant vers le Mercure, il lui dit d'une voix terrible : ça, ça traître, me feras-tu donc obéïssant à cette fois ? Regarde bien ce que tu as à faire, car autrement tu ne t'en trouveras pas bien.

Le Mercure. Monseigneur, je vous obéïrai tres-volontiers, si je le peux, car je suis à present fort debile.

L'Alchymiste. Comment, coquin, tu t'excuses déja ?

Le Mercure. Non, Monsieur, je ne m'excuse pas, mais je languis beaucoup.

L'Alchymiste. Qu'est-ce qui te fait mal ?

Le Mercure. L'Alchymiste me fait mal.

L'Alchymiste. Et quoi, traître vilain, tu te mocques encore de moi ?

Le Mercure. Ah ! Monseigneur, à Dieu ne plaise, vous êtes trop grand Philosophe : je parle de l'Alchymiste.

L'Alch. Bien, bien, tu as raison, cela est vrai : Mais que t'a fait l'Alchymiste ?

Le Merc. Ah ! Monsieur, il m'a fait mille maux, car il m'a mêlé & broüillé avec tout plein de choses qui me sont contraires : ce qui m'empêche de pouvoir reprendre mes forces, & montrer

mes vertus ; il m'a tant tourmenté, que je suis presque réduit à mort.

L'Alch. Tu merites tous ces maux, & encore de plus grands, parce que tu es desobéïssant.

Le Merc. Moi, Monseigneur, jamais je ne fus desobéïssant à un veritable Philosophe ; mais mon naturel est tel que je mocque des fols.

L'Alch. Et quelle opinion as-tu de moi ?

Le Merc. De vous, Monseigneur, vous êtes un grand personnage, tres-grand Philosophe, qui même surpassez Hermes en doctrine & en sagesse.

L'Alch. Certainement cela est vrai, je suis homme docte : je ne me veux pourtant pas loüer moi-même, mais ma femme me l'a bien dit ainsi, que j'étois un tres-docte Philosophe ; elle a reconnu cela de moi.

Le Merc. Je le croi facilement, Monsieur, car les Philosophes doivent être tels, qu'à force de sagesse, de prudence & de labeur, ils deviennent insensez.

L'Alch. Là, là, ce n'est pas tout, dis-moi un peu, que ferai-je de toi ? comment en pourrai-je faire la Pierre des Philosophes ?

Le Merc. Aussi vrai, Monsieur le Philosophe, je n'en sçai rien : Vous êtes Philosophe, vous le devez sçavoir. Pour moi je ne suis que le serviteur des Philosophes, ils font tout ce qu'il leur plaît faire de moi, & je leur obéï en ce que je peux.

L'Alch. Tout cela est bel & bon ; mais tu me dois dire comment est-ce que je dois procéder avec toi, & si je puis faire de toi la Pierre des Philosophes ?

Le Merc. Monseigneur le Philosophe, si vous la sçavez, vous la ferez ; & si vous ne la sçavez, vous ne ferez rien : vous n'apprendrez rien de moi, si vous l'ignorez auparavant.

L'Alch. Comment, pauvre malotru, tu parles avec moi comme avec un simple homme ? Peut-être ignores-tu que j'ai travaillé chez les grands Princes, & qu'ils m'ont eu en estime d'un fort grand Philosophe ?

Le Merc. Je le croi facilement, Monseigneur, & je le sçai bien : je suis encore tout soüillé & tout empuanti par les mélanges de vos beaux labeurs.

L'Alch. Dis-moi donc si tu es le Mercure des Philosophes ?

Le Merc. Pour moi je sçai bien que je

ſuis Mercure ; mais ſi je ſuis le Mercure des Philoſophes , c'eſt à vous à le ſçavoir.

L'Alch. Dis-moi ſeulement ſi tu es le vrai Mercure, ou s'il y en a un autre ?

Le Merc. Je ſuis Mercure, mais il y en a encore un autre : & ainſi il s'évanoüit. Mon pauvre Alchymiſte bien dolent, commence à crier & à parler, mais perſonne ne lui répond. Puis tout penſif & revenant à ſoi-même, il dit : Veritabrement je connois à cette heure que je ſuis fort homme de bien, puiſque le Mercure a parlé avec moi : certes il m'aime. Il recommence donc à travailler diligemment, & à ſublimer le Mercure, à le diſtiller, le calciner, le précipiter, & à le diſſoudre par mille façons admirables, & avec des eaux de toutes ſortes. Mais il lui en arriva comme auparavant ; il s'efforça en vain, & ne fit autre choſe que conſommer ſon tems & ſon bien. C'eſt pourquoi il commença à maudire le Mercure, & à blaſphémer contre la Nature de ce qu'elle l'avoit creé. Mais la Nature, aprés avoir oüi ces blaſphémes, appella le Mercure à ſoi, & lui dit : Qu'as-tu fait à cét homme ? Pourquoi eſt-ce qu'il me maudit à

cause de toi, & qu'il blaſphéme contre moi? Que ne fais-tu ce que tu dois? Mais le Mercure s'excuſa fort modeſtement, & la Nature lui commanda d'être obéïſſant aux Enfans de la Science, qui le recherchent. Ce que le Mercure lui promit de faire, & dit : Mere Nature, qui eſt-ce qui pourra contenter les fols? La Nature ſe ſoûriant, s'en alla, & le Mercure qui étoit en colére contre l'Alchymiſte, s'en retourna auſſi en ſon lieu.

Quelques jours aprés il tomba dans l'eſprit de Monſieur l'Alchymiſte qu'il avoit oublié quelque choſe en ſes labeurs : il reprend donc encore ce pauvre Mercure, & le mêle avec de la merde de pourceau. Mais le Mercure fâché de ce qu'il avoit été accuſé mal-à-propos devant la Mere Nature, ſe prit à crier contre l'Alchymiſte, & dit : Viençà, maître fol, que veux-tu avoir de moi? pourquoi m'as-tu accuſé?

L'Alch. Es-tu celui-là que je deſire tant de voir?

Le Merc. Oüi, je le ſuis ; mais je te dis que les aveugles ne me peuvent voir.

L'Alch. Je ne ſuis point aveugle moi.

Le Merc. Tu es plus qu'aveugle, car tu ne te vois pas toi-même ; comment

pourrois-tu donc me voir ?

L'Alch. Ho, ho, tu es maintenant bien ſuperbe : je parle avec toi modeſtement, & tu me mépriſes de la ſorte. Peut-être ne ſçais-tu pas que j'ai travaillé chez pluſieurs Princes, & qu'ils m'ont tenu pour grand Philoſophe.

Le Merc. C'eſt à la Cour des Princes que courent ordinairement les fols ; car là ils ſont honorez, & en eſtime par-deſſus tous autres. Tu as donc auſſi été à la Cour ?

L'Alch. Ah ! ſans doute, tu es le Diable & non pas le bon Mercure, puiſque tu veux parler de la ſorte avec les Philoſophes : voilà comme tu m'as trompé ci-devant.

Le Merc. Mais dis-moi, par ta foi, connois-tu les Philoſophes ?

L'Alch. Demandes-tu ſi je connois les Philoſophes, je ſuis moi-même Philoſophe.

Le Merc. Ah, ah, ah, voici un Philoſophe que nous avons de nouveau (dit le Mercure en ſoûriant, & continuant ſon diſcours :) Et bien, Monſieur le Philoſophe, dites-moi donc, que cherchez-vous ? que voulez-vous avoir ? que deſirez-vous faire ?

L'Alch. Belle demande! je veux faire la Pierre des Philoſophes.

Le Merc. Mais avec quelle matiére veux-tu faire la Pierre des Philoſophes?

L'Alch. Avec quelle matiére! avec nôtre Mercure.

Le Merc. Garde-toi bien de dire comme cela : car ſi tu parles ainſi, je m'enfuirai, parce que je ne ſuis pas vôtre Mercure.

L'Alch. O certes! tu ne peus être autre choſe qu'un Diable, qui me veut ſéduire.

Le Merc. Certainement, mon Philoſophe, c'eſt toi qui m'eſt pire qu'un Diable, & non pas moi à toi; car tu m'as traité tres-méchamment, & d'une maniére diabolique.

L'Alch. O qu'eſt-ce que j'entens! ſans doute c'eſt-là un Démon; car je n'ai rien fait que ſelon les Ecrits des Philoſophes, & je ſçai tres-bien travailler.

Le Merc. Vraiment oüi, tu es un bon Operateur; car tu fais plus que tu ne ſçais, & que tu ne lis dans les Livres. Les Philoſophes diſent tous unanimement, qu'il faut mêler les Natures avec les Natures; & hors la Nature ils ne commandent rien : Et toi au contraire

tu m'as mêlé avec toutes les choſes les plus ſordides, les plus puantes & infectes qui ſoient au monde, ne craignant point de te ſoüiller avec toutes ſortes de fientes, pourveu que tu me tourmentaſſes.

L'Alch. Tu as menti, je ne fais rien hors la Nature, mais je ſeme la ſemence en ſa terre, comme ont dit les Philoſophes.

Le Merc. Oüi, vraiment, tu es un beau ſemeur, tu me ſemes dans de la merde ; & le tems de la moiſſon venu, je m'envole : & toi tu ne moiſſonnes que de la merde.

L'Alch. Mais les Philoſophes ont écrit néanmoins qu'il falloit chercher leur matiére dans les ordures.

Le Merc. Ce qu'ils ont écrit eſt vrai : mais toi, tu le prends à la lettre, ne regardant que les ſyllabes, ſans t'arrêter à leur intention.

L'Alch. Je commence à comprendre qu'il ſe peut faire que tu ſois Mercure ; mais tu ne me veux pas obéïr. Et alors il commença à le conjurer derechef, diſant : Ux. Ux. Os. Tas, &c. Mais le Mercure lui répondit en riant, & ſe mocquant de lui : Tu as beau dire Ux. Ux. tu ne profites de rien, mon ami, tu ne gagnes rien.

L'Alch. Ce n'eſt pas ſans ſujet qu'on dit de toi, que tu es admirable, que tu es inconſtant & volatil.

Le Merc. Tu me reproches que je ſuis inconſtant, je te vais donner une réſolution là-deſſus. Je ſuis conſtant à un Artiſte conſtant, je ſuis fixe à un eſprit fixe. Mais toi & tes ſemblables, vous êtes de vrais inconſtans & vagabonds, qui allez ſans ceſſe d'une choſe en une autre, d'une matiére en une autre.

L'Alch. Dis-moi donc ſi tu es le Mercure duquel les Philoſophes ont écrit; & ont aſſuré qu'avec le ſoûfre & le ſel il étoit le principe de toutes choſes, ou bien s'il en faut chercher un autre?

Le Merc. Certainement, le fruit ne tombe pas loin de ſon arbre; mais je ne cherche point ma gloire. Ecoute-moi bien, je ſuis le même que j'ai été, mais mes années ſont diverſes. Dés le commencement j'ai été jeune, auſſi longtems comme j'ai été ſeul: maintenant je ſuis vieil, & ſi je ſuis le même que j'ai été.

L'Alch. Ah, ah, tu me plaîs à cette heure de dire que tu ſois vieil, car j'ai toûjours cherché le Mercure qui fût le plus meur & le plus fixe, afin de me pou-

voir plus facilement accorder avec lui.

Le Merc. En verité, mon bon ami, c'eſt en vain que tu me recherches, & que tu me viſites en ma vieilleſſe, puiſque tu ne m'as pas connu en ma jeuneſſe.

L'Alch. Qu'eſt-ce que tu dis, je ne t'ai pas connu en ta jeuneſſe, moi qui t'ai manié en tant de diverſes façons, comme toi-même le confeſſe? Et je ne ceſſerai pas encore, juſqu'à ce que j'accompliſſe l'œuvre des Philoſophes.

Le Merc. O miſérable que je ſuis! que ferai-je? ce fol ici me mélera peut-être encore avec de la merde; l'appréhenſion ſeule m'en tourmente déja: ô moi miſérable! Je te prie au moins, Monſieur le Philoſophe, de ne me pas mêler avec de la merde de pourceau, autrement me voilà perdu; car cette puanteur me contraint à changer ma forme. Et que veux-tu que je faſſe davantage? ne m'as-tu pas aſſez tourmenté? ne t'obéïs-je pas? ne me mélai-je pas avec tout ce que tu veux? ne ſuis-je pas ſublimé? ne ſuis-je pas précipité? ne ſuis-je pas Turbith? ne ſuis-je pas Amalgame, quand il te plaît? ne ſuis-je pas Macha, c'eſt-à-dire, un vermiſſeau volant? ne ſuis-je pas enfin tout ce que tu veux? Que demandes-

tu davantage de moi ? Mon corps eſt tellement flagellé, ſoüillé & chargé de crachats, que même une pierre auroit pitié de moi. Tu tires de moi du lait, tu tires de moi de la chair, tu tires de moi du ſang, tu tires de moi du beure, de l'huile, de l'eau : En un mot, que ne tires-tu point de moi ? & lequel eſt-ce de tous les métaux, ni de tous les mineraux, qui puiſſe faire ce que je fais moi ſeul ? Et tu n'as point de miſéricorde pour moi. O malheureux que je ſuis ?

L'Alch. Vraiment tu m'en contes bien, tout cela ne te nuit point, car tu es méchant ; & quelque forme que tu prennes en apparence, ce n'eſt que pour nous tromper, tu retournes toûjours en ta premiére eſpéce.

Le Merc. Tu es un mauvais homme de dire cela, car je fais tout ce que tu veux. Si tu veux que je ſois corps, je le ſuis ; ſi tu veux que je ſois poudre, je la ſuis. Je ne ſçai en quelle façon m'humilier davantage, que de devenir poudre & ombre pour t'obéïr.

L'Alch. Dis-moi donc quel tu es en ton centre, & je ne te tourmenterai plus.

Le Merc. Je voi bien que je ſuis contraint de parler fondamentalement avec

toi. Si tu veux tu me peus entendre. Tu vois ma forme à l'extérieur, tu n'as pas besoin de cela. Mais quant à ce que tu m'interroges de mon centre, sçaches que que mon centre est le cœur tres-fixe de toutes choses, qu'il est immortel & pénétrant ; & en lui est le repos de mon Seigneur : Mais moi je suis la voye, le précurseur, le pelerin, le domestique, le fidéle à mes compagnons, qui ne laisse point ceux qui m'accompagnent, mais je demeure avec eux, & péris avec eux. Je suis un corps immortel, & si je meurs quand on me tuë ; mais je ressuscite au jugement pardevant un Juge sage & discret.

L'Alch. Tu es donc la Pierre des Philosophes ?

Le Merc. Ma mere est telle. D'icelle naît artificiellement un je ne sçai quoi : mon frere qui habite dans la forteresse, a en son vouloir tout ce que veut le Philosophe.

L'Alch. Mais dis-moi, es-tu vieil ?

Le Merc. Ma mere m'a engendré, mais je suis plus vieil que ma mere.

L'Alch. Qui diable te pourroit entendre ? Tu ne réponds jamais à propos, tu me contes toûjours des paraboles. Dis-

moi en un mot, si tu es la Fontaine de laquelle Bernard Comte de Trevisan a écrit ?

Le Merc. Je ne suis point fontaine, mais je suis eau ; c'est la fontaine qui m'environne.

L'Alch. L'Or se dissout-t-il en toi, puisque tu es eau ?

Le Merc. J'aime tout ce qui est avec moi, comme mon ami ; & tout ce qui naît avec moi, je lui donne nourriture ; & tout ce qui est nud, je le couvre de mes aîles.

L'Alch. Je voi bien qu'il n'y a pas moyen de parler avec toi : je te demande une chose, tu m'en réponds une autre. Si tu ne me veux mieux répondre que cela, je vais recommencer à travailler avec toi, & à te tourmenter encore.

Le Merc. Hé ! mon bon Monsieur, soyez-moi pitoyable, je vous dirai librement ce que je sçai.

L'Alch. Dis-moi donc, si tu crains le feu ?

Le Merc. Si je crains le feu, je suis feu moi-même.

L'Alch. Pourquoi t'enfuis-tu donc du feu ?

Le Merc. Ce n'est pas que je m'enfuye,

fuye, mais mon esprit & l'esprit du feu s'entr'aiment, & tant qu'ils peuvent, l'un accompagne l'autre.

L'Alch. Et où t'en vas-tu, quand tu montes avec le feu ?

Le Merc. Ne sçais-tu pas qu'un pelerin tend toûjours du côté de son païs ; & quand il est arrivé d'où il est sorti, il se repose, & retourne toûjours plus sage qu'il n'étoit.

L'Alch. Et quoi, retournes-tu donc quelquefois ?

Le Merc. Oüi je retourne, mais en une autre forme.

L'Alch. Je n'entens point ce que c'est que cela ; & touchant le feu, je ne sçai ce que tu veux dire.

Le Merc. S'il y a quelqu'un qui connoisse le feu de mon cœur, celui-là a veu que le feu (c'est-à-dire une deuë chaleur) est ma vraye viande : & plus l'esprit de mon cœur mange long-tems du feu, plus il devient gras, duquel la mort puis aprés est la vie de toutes les choses qui sont au régne où je suis.

L'Alch. Es-tu grand ?

Le Merc. Prends l'exemple de moi-même : de mille & mille gouttelettes je serai encore un, & d'un je me resous en

mille & mille gouttelettes : & comme tu vois mon corps devant tes yeux, si tu sçais joüer avec moi, tu me peux diviser en tout autant de parties que tu voudras, & derechef je serai un. Que sera-ce donc de mon esprit intrinséque, qui est mon cœur & mon centre, lequel toûjours d'une tres petite partie, en produit plusieurs milliers?

L'Alch. Et comment donc faut-il procéder avec toi, pour te rendre tel que tu te dis ?

Le Merc. Je suis feu en mon intérieur, le feu me sert de viande, & il est ma vie ; mais la vie du feu est l'air, car sans l'air le feu s'éteint. Le feu est plus fort que l'air ; c'est pourquoi je ne suis point en repos, & l'air crud ne me peut coaguler ni restraindre. Ajoûte l'air avec l'air, afin que tous deux ils soient un, & qu'ils ayent poids : conjoints-le avec le feu chaud, & le donne au tems pour le garder.

L'Alch. Qu'arrivera-t-il aprés tout cela ?

Le Merc. Le superflu s'ôtéra, & le reste tu le brûleras avec le feu, & le mettras dans l'eau, & puis le cuiras ; & étant cuit, tu le donneras hardiment en medecine.

L'Alch. Tu ne réponds point à mes questions, je vois bien que tu ne veux seulement que me tromper avec tes paraboles : çà, ma femme, apporte-moi de la merde de pourceau, que je traite ce maître galand de Mercure à la nouvelle façon, jusqu'à ce que je lui fasse dire, comment il faut que je me prenne pour faire de lui la Pierre des Philosophes.

Le pauvre Mercure ayant oüi tous ces beaux discours, commence à se lamenter & se plaindre de ce bel Alchymiste ; il s'en va à la mere Nature, & accuse cét ingrat Operateur. La Nature croit son fils Mercure, qui est veritable ; & toute en colére elle appelle l'Alchymiste : hola, hola, où es-tu maître Alchimiste.

L'Alch. Qui est-ce qui m'appelle ?

La Nature. Viençà, maître fol, qu'est-ce que tu fais avec mon fils Mercure ? Pourquoi le tourmentes-tu ? Pourquoi lui fais-tu tant d'injures, lui qui desire te faire tant de bien, si tu le voulois seulement entendre.

L'Alch. Qui diable est cét impudent qui me tance si aigrement, moi qui suis un si grand homme, & si excellent Philosophe ?

La Nat. O fol, le plus fol de tous les hommes, plein d'orgueil, & la lie des Philosophes ! c'est moi qui connois les vrais Philosophes & les vrais sages que j'aime, & ils m'aiment aussi reciproquement, & font tout ce qu'il me plaît, & m'aident en ce que je ne peux. Mais vous autres Alchymistes, du nombre desquels tu es, vous faites tout ce que vous faites sans mon sçû, & sans mon consentement & contre mon dessein : aussi tout ce qui vous arrive est au contraire de vôtre intention. Vous croyez que vous traitez bien mes Enfans, mais vous ne sçauriez rien achever : Et si vous voulez bien considérer, vous ne les traitez pas, mais ce sont eux qui vous manient à leur volonté ; car vous ne sçavez & ne pouvez rien faire d'eux, & eux au contraire font de vous quand il leur plaît des insensez & des fols.

L'Alch. Cela n'est pas vrai, je suis Philosophe, & je sçai fort bien travailler : J'ai été chez plusieurs Princes, & j'ai passé auprés d'eux pour un grand Philosophe ; ma femme le sçait bien. J'ai même presentement un Livre manuscrit, qui a été caché plusieurs centaines d'années dans une muraille : je

ſçai bien enfin que j'en viendrai à bout, & que je ſçaurai la Pierre des Philoſophes ; car cela m'a été revelé en ſonge ces jours paſſez. Je ne ſonge jamais que des choſes vrayes : tu le ſçais bien, ma femme.

La Nat. Tu feras comme tes autres compagnons, qui au commencement ſçavent tout, ou préſument tout ſçavoir; & à la fin il n'y a rien de plus ignorant, & ne ſçavent rien du tout.

L'Alch. Si tu es toutefois la vraye Nature, c'eſt de toi de qui on fait l'œuvre.

La Nat. Cela eſt vrai, mais ce ſont ſeulement ceux qui me connoiſſent, leſquels ſont en petit nombre. Et ceux-là n'ont garde de tourmenter mes Enfans; ils ne font rien qui empêche mes actions: au contraire, ils font tout ce qui me plaît & qui augmente mes biens, & guériſſent les corps de mes Enfans.

L'Alch. Ne fais-je pas comme cela ?

La Nat. Toi, tu fais tout ce qui m'eſt contraire, & procédes avec mes Fils contre ma volonté : tu tuës, là où tu devrois revivifier : tu ſublimes, là où tu devrois figer : tu diſtilles, là où tu devrois calciner, principalement le Mercure qui m'eſt un bon & obéïſſant Fils.

Et cependant avec combien d'eaux corrosives & veneneuses l'affliges-tu ?

L'Alch. Je procederai desormais avec lui tout doucement par digestion seulement.

La Nat. Cela va bien ainsi, si tu le sçais, sinon tu ne lui nuiras pas, mais à toi-même & à tes folles dépenses. Car il ne lui importe pas plus d'être mêlé avec de la fiente qu'avec de l'or : tout de même que la Pierre précieuse, à qui la fiente (encore que vous la jettiez dedans) ne nuit point, mais demeure toûjours ce qu'elle est ; & lorsqu'on l'a levée, elle est aussi resplendissante qu'auparavant.

L'Alch. Tout cela n'est rien, je voudrois bien volontiers faire la Pierre des Philosophes.

La Nat Ne traites donc point si cruellement mon fils Mercure. Car il faut que tu sçaches que j'ai plusieurs Fils & plusieurs Filles, & que je suis prompte à secourir ceux qui me cherchent, s'ils en sont digns.

L'Alch. Dites-moi donc quel est ce Mercure ?

La Nat. Sçaches que je n'ai qu'un Fils qui soit tel ; il est un des sept, & le pre-

mier de tous : & même il eſt toutes choſes, lui qui étoit un ; & il n'eſt rien, & ſi ſon nombre eſt entier. En lui ſont les quatre Elemens, lui qui n'eſt pas toutefois Element ; il eſt eſprit, lui qui néanmoins eſt corps ; il eſt mâle, & fait néanmoins l'office de femelle ; il eſt enfant, & porte les armes d'un homme ; il eſt animal, & a néanmoins les aîles d'un oiſeau : C'eſt un venin, & néanmoins il guérit la lépre ; il eſt la vie, & néanmoins il tuë toutes choſes ; il eſt Roy, & ſi un autre poſſéde ſon Royaume ; il s'enfuit au feu, & néanmoins le feu eſt tiré de lui : c'eſt une eau, & il ne moüille point ; c'eſt une terre, & néanmoins il eſt ſemé ; il eſt air, & il vit de l'eau.

L'Alch. Je voi bien maintenant que je ne ſçai rien ; mais je ne l'oſe pas dire, car je perdrois ma bonne réputation, & mon voiſin ne voudroit plus fournir aux frais, s'il ſçavoit que je ne ſçûſſe rien. Je ne laiſſerai pas de dire que je ſçai quelque choſe, autrement au diable l'un qui me voudroit avoir donné un morceau de pain : car pluſieurs eſpérent de moi beaucoup de biens.

La Nat. Enfin que penſes-tu faire en-

core ? Prolonges tes tromperies tant que tu voudras, il viendra toutefois un jour que chacun te demandera ce que tu lui auras coûté.

L'Alch. Je repaîtrai d'espérance tous ceux que je pourrai.

La Nat. Et bien que t'en arrivera-t-il enfin ?

L'Alch. J'essayerai en cachette plusieurs expériences : si elles succédent à la bonne heure, je les payerai ; sinon tant pis, je m'en irai en une autre Province, & en ferai encore de même.

La Nat. Tout cela ne veut rien dire ; car encore faut-il une fin.

L'Alch. Ah, ah, ah, il y a tant de Provinces, il y a tant d'avaricieux, je leur promettrai à tous des montagnes d'or, & ce en peu de tems ; & ainsi nos jours s'écoulent : cependant ou le Roy, ou l'âne mourra, ou je mourrai.

La Nat. En verité tels Philosophes n'attendent qu'une corde : va-t'en à la malheure, & mets fin à ta fausse Philosophie le plûtôt que tu pourras. Car par ce seul conseil tu ne tromperas ni moi qui suis la Nature, ni ton prochain, ni toi-même.

Fin du present Traité.

TABLE

TABLE

Des Chapitres du Cosmopolite, ou nouvelle Lumiére Chymique.

Fin de la Table de ce present Traité.

TRAITÉ
DU
SOÛFRE,
SECOND PRINCIPE de la Nature.

Reveu & corrigé de nouveau.

PREFACE
AU LECTEUR.



AMI LECTEUR, *D'autant qu'il ne m'eſt pas permis d'écrire plus clairement qu'ont fait autrefois les anciens Philoſophes, peut-être auſſi ne ſeras-tu pas content de mes écrits, veu principalement que tu as entre tes mains tant d'autres Livres de bons Philoſophes. Mais croi que je n'ai pas beſoin d'en compoſer aucun, parce que je n'eſpere pas d'en tirer aucun profit, ni n'en recherche aucune vaine gloire. C'eſt pourquoi je n'ai point voulu, ni ne veux pas encore faire connoître au Public qui je ſuis. Les Traitez que j'ai déja*

mis au jour en ta faveur, me sembloient te devoir plus que suffire : pour le reste j'ai destiné de te le mettre dans nôtre Traité de l'Harmonie, où je me suis proposé de discourir amplement des choses naturelles. Toutefois pour condescendre aux prieres de mes Amis, il a fallu que j'aye encore écrit ce petit Livre du Soûfre, dans lequel je ne sçai pas s'il sera besoin d'ajoûter quelque chose à mes premiers Ouvrages. Ie ne sçai pas même si ce Livre te satisfera, puisque les écrits de tant de Philosophes ne te satisfont pas ; & principalement puisque nuls autres exemples ne te pourront servir, si tu ne prends pour modéle l'operation journaliere de la Nature. Car si d'un meur jugement tu considerois comment la Nature opere, tu n'aurois pas besoin de tant de volumes, parce que selon mon sentiment il vaut mieux l'apprendre de la Nature qui est nôtre Maîtresse, que non pas des disciples. Ie t'ai assez

amplement montré en la Preface de douze Traitez, & encore dans le premier Chapitre, qu'il y a tant de Livres écrits de cette Science, qu'ils embroüillent plûtôt le cerveau de ceux qui les lisent, qu'ils ne servent à les éclaircir de ce qu'ils doutent. Ce qui est arrivé à cause des grands Commentaires que les Philosophes ont fait sur les laconiques préceptes d'Hermes, lesquels de jour à autre semblent vouloir s'éclipser de nous. Pour moi je croi que ce desordre a été causé par les envieux Possesseurs de cette Science, qui ont à dessein embarassé les préceptes d'Hermes, veu que les ignorans ne sçavent pas ce qu'il faut ajoûter ou diminuer, si ce n'est qu'il arrive par hazard qu'ils lisent mal les écrits des Auteurs. Car s'il y a quelque science dans laquelle un mot de trop ou de manque importe beaucoup pour aider ou pour nuire, à bien comprendre la volonté de l'Auteur, c'est particuliement en celle-ci : par exemple il est

écrit en un lieu, Tu mêleras puis aprés ces eaux ensemble : *l'autre ajoûte cét adverbe*, ne : *ce qui fait*, tu ne mêleras puis aprés ces eaux ensemble. *N'ayant mis que deux lettres, il a veritablement ajoûté peu de chose, & néanmoins tout le sens en est perverti.*

Que le diligent Scrutateur de cette science sçache que les Abeilles ont l'industrie de tirer leur miel, même des herbes veneneuses : & que lui pareillement s'il sçait rapporter ce qu'il lit à la possibilité de la Nature, il resoudra facilement les Sophismes ; c'est-à-dire, qu'il discernera aisément ce qui le peut tromper : qu'il ne cesse donc de lire, car un Livre explique l'autre. J'ai oüi dire que les Livres de Geber ont été envenimez par les Sophismes de ceux qui les ont expliquez. Et qui sçait s'il n'en a pas été de même des Livres des autres Auteurs ? En telle maniere qu'aujourd'hui on ne peut ni on ne doit les entendre, qu'aprés les

avoir lû mille & mille fois ; & encore faut-il que ce ſoit un eſprit tres-docte & tres ſubtil qui les liſe, car les ignorans ne doivent pas ſe mêler de cette lecture. Il y en a pluſieurs qui ont entrepris d'interpreter Geber & les autres Auteurs, dont l'explication eſt beaucoup plus difficile à entendre que n'eſt pas le texte même. C'eſt pourquoi je te conſeille de t'arrêter plûtôt au texte, & de rapporter le tout à la poſſibilité de la Nature, recherchant en premier lieu ce que c'eſt que la Nature. Tous diſent bien unanimément que c'eſt une choſe commune, de vil prix, & facile à avoir ; & il eſt vrai : mais ils devoient ajoûter à ceux qui la ſçavent. Car quiconque la ſçait, la connoîtra bien dans toutes ſortes d'ordures : mais ceux qui l'ignorent, ne croyent pas même qu'elle ſoit dans l'or. Que ſi ceux qui ont écrit ces Livres ſi obſcurs, leſquels ſont néanmoins tres-vrais, n'euſſent point ſçû l'Art, & qu'il leur eût

fallu le chercher, je croi qu'ils y eussent eu plus de peine, que n'en ont pas aujourd'hui les Modernes. Ie ne veux pas loüer mes écrits, j'en laisse juger à celui qui les appliquera à la possibilité & au cours de la Nature. Que si par la lecture de mes œuvres, par mes conseils & mes exemples, il ne peut connoître l'operation de la Nature, & ses ministres les esprits vitaux qui restraignent l'air, à grand'-peine le pourra-t-il par les œuvres de Lulle. Car il est tres-difficile de croire que les esprits ayent tant de pouvoir dans le ventre du vent. I'ai été aussi contraint de passer cette Forest, & de la multiplier comme les autres ont fait; mais en telle maniere, que les plantes que j'y anterai serviront de guide aux Inquisiteurs de cette science, qui veulent passer par cette Forest: car mes plantes sont comme des esprits corporels. Il n'en n'est pas de ce siécle comme des siécles passez, ausquels

on s'entr'aimoit avec tant d'affection, qu'un ami déclaroit mot à mot cette ſcience à ſon ami. On ne l'acquiert aujourd'hui que par une ſainte inſpiration de Dieu. C'eſt pourquoi quiconque l'aime & le craint, la pourra poſſeder : qu'il ne deſeſpere pas, s'il la cherche il l'a trouvera, parce qu'on la peut plûtôt obtenir de la bonté de Dieu, que du ſçavoir d'aucun homme : car ſa miſericorde eſt infinie, & n'abandonne jamais ceux qui eſperent en lui ; il ne fait point acception de perſonnes, & il ne rejette jamais un cœur contrit & humilié ; c'eſt lui qui à eu pitié de moi, qui ſuis la plus indigne de toutes les Creatures, & qui ſuis incapable de raconter ſa puiſſance, ſa bonté, & ſon effable miſericorde qu'il lui a plû me témoigner.

Que ſi je ne puis lui rendre graces plus particulieres, pour le moins je ne ceſſerai point de conſacrer mes Ouvrages à ſa gloire. Ayes donc

courage, AMI LECTEUR ; *car ſi tu adores Dieu devotement, que tu l'invoques, & que tu mettes toute ton eſperance en lui, il ne te déniera pas la même grace qu'il m'a accordée ; il t'ouvrira la porte de la Nature, là où tu verras comme elle opere tres-ſimplement. Sçaches pour certain que la Nature eſt tres-ſimple, & qu'elle ne ſe delecte qu'en la ſimplicité : & croi-moi que tout ce qui eſt de plus noble en la Nature, eſt auſſi le plus facile & le plus ſimple, car toute verité eſt ſimple. Dieu le Createur de toutes choſes n'a rien mis de difficile en la Nature. Si donc tu veux imiter la Nature, je te conſeille de demeurer en ſa ſimple voye, & tu trouveras toute ſorte de biens. Que ſi mes écrits & mes avertiſſemens ne te plaiſent pas, ayes recours à d'autres. Ie n'écris pas de grands volumes, tant afin de ne te faire gueres dépenſer à les acheter, qu'afin que tu les ayes plûtôt lûs : car*

puis aprés tu auras du tems pour consulter les autres Auteurs. Ne t'ennuye donc point de chercher, on ouvre à celui qui heurte ; joint que voici le tems que plusieurs secrets de la Nature seront découverts. Voici le commencemtnt d'une quatriéme Monarchie, qui régnera vers le Septentrion : le tems s'approche, la Mere des Sciences viendra. On verra bien des choses plus grandes & plus excellentes qu'on n'a pas fait durant les trois autres Monarchies passées ; parce que Dieu (selon le présage des Anciens) plantera cette quatriéme Monarchie par un Prince orné de de toutes vertus, & qui peut-être est déja né. Car nous avons en ces parties boreales un Prinee tres-sage, tres-belliqueux, que nul Monarque n'a surmonté en victoires, & qui surpasse tout autre en pieté & humanité. Sans doute Dieu le Createur permettra qu'on découvrira plus de secrets de la Nature pendant le tems

de cette Monarchie Boreale, qu'il ne s'en eſt découvert pendant les trois autres Monarchies que les Princes étoient ou Payens, ou Tyrans. Mais tu dois entendre ces Monarchies au même ſens des Philoſophes, qui ne les content pas ſelon la puiſſance des Grands, mais ſelon les quatre points Cardinaux du monde. La premiere a été Orientale : la ſeconde Meridionale : la troiſiéme qui régne encore aujourd'hui, eſt Occidentale : on attend la derniere de ces païs Septentrionaux. De toutes leſquelles choſes nous parlerons en nôtre Traité de l'Harmonie. Dans cette Monarchie Septentrionale, attractive polaire, (comme dit le Pſalmiſte) la miſericorde & la pieté ſe rencontreront, la paix & la Juſtice ſe baiſeront enſemble ; la verité ſortira de la Terre, & la Juſtice regardera du Ciel: Il n'y aura qu'un troupeau, & un Paſteur : *Et pluſieurs ſeront ſciences ſans envie, c'eſt ce*

que j'attens avec desir. Quant à toi (AMI LECTEUR) *prie Dieu, crains-le, & l'aime : puis lis diligemment mes écrits, & tu découvriras toute sorte de biens. Que si par l'aide de Dieu, & par l'operation de la Nature, (que tu dois toûjours suivre) tu arrives au port desiré de cette Monarchie, tu verras alors & connoîtras que je ne t'ai rien dit qui ne soit bon & veritable.*

Adieu.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus en ce Traité du Soûfre.



TRAITÉ DU SOÛFRE, SECOND PRINCIPE de la Nature.

CHAPITRE I.

De l'Origine des trois Principes.



E Soûfre n'est pas le dernier entre les trois Principes, puisqu'il est une partie du métal, & même la principale partie de la Pierre des Philosophes. Plusieurs Sages ont traité du Soûfre, & nous en ont laissé beaucoup de choses par écrit, qui sont

tres-veritables ; & particulierement Geber en son Livre 1. de la *Souveraine Perfection*, Chapitre 28. où il est parlé en ces termes : *Par le Dieu tres-haut, c'est le Soûfre qui illumine tous les corps, parce que c'est la lumiere de la lumiere, & leur teinture.*

Mais parce que les Anciens ont reconnu le Soûfre pour le plus noble principe, nous avons trouvé à propos avant que d'en traiter, de décrire l'origine de tous les trois Principes. Parmi le grand nombre de ceux qui en ont écrit, il y en a peu qui nous ayent découverts d'où ils procédent; & il est difficile de juger de quelqu'un des Principes, non plus que de toute autre chose, si on en ignore l'origine & la génération : Car un aveugle ne peut juger des couleurs. Nous accomplirons en ce Traité ce que nos Ancêtres ont omis.

Suivant l'opinion des Anciens, il n'y a que deux Principes des choses naturelles, & notamment des métaux, sçavoir le Soûfre & le Mercure. Les Modernes au contraire en ont admis trois ; le Sel, le Soûfre & le Mercure, qui ont été produits des quatre Elemens. Nous commencerons à décrire l'origine des quatre Elemens, avant que de parler de la génération des Principes.

Que les Amateurs de cette Science sçachent donc qu'il y a quatre Elemens ; chacun desquels a dans son centre un autre Element, dont il est élementé. Ce sont les quatre piliers du monde, que Dieu par sa sagesse sépara du Chaos au tems de la Creation de l'Univers ; qui par leurs actions contraires maintiennent toute cette machine du monde en égalité & en proportion ; & qui enfin par la vertu des influences célestes produisent toutes les choses dedans & dessus la Terre, desquelles nous traiterons en leur lieu. Mais retournons à nôtre propos, nous parlerons de la Terre, qui est l'Element le plus proche de nous.

CHAPITRE II.

De l'Element de la Terre.

LA Terre est un Element assez noble en sa qualité & dignité, dans lequel reposent les trois autres, & principalement le Feu. C'est un Element tres-propre pour cacher & manifester toutes les choses qui lui sont confiées : Il est

grossier & poreux, pesant si on considére sa petitesse, mais leger eu égard à sa Nature : c'est aussi le centre du monde & des autres Elemens. Par son centre passe l'essieu du monde de l'un & l'autre Pôle. Il est poreux, dis-je, comme une éponge, laquelle de soi ne peut rien produire : mais il reçoit tout ce que les autres Elemens laissent couler & jettent dans lui ; il garde ce qu'il faut garder, & manifeste ce qu'il faut manifester. De soi-même, comme nous avons dit, il ne produit rien, mais il sert de réceptacle à tous les autres : Tout ce qui se produit demeure en lui ; tout se putrefie en lui par le moyen de la chaleur motive, & se multiplie aussi en lui par la vertu de la même chaleur, qui sépare le pur de l'impur : Ce qui est pésant, demeure caché en lui, & la chaleur centrale pousse ce qui est leger jusqu'à sa superficie. Il est la matrice & la nourrice de toutes les semences & de tous les mélanges : Il ne peut rien faire autre chose que conserver la semence & le composé jusqu'à parfaite maturité : Il est froid & sec ; mais l'eau tempere sa sécheresse. Extérieurement il est visible & fixe ; mais en son intérieur il est visible & volatil. Il est Vierge dés sa création ; c'est la tête

morte qui a resté de la distillation du monde, laquelle par la Volonté divine, aprés l'extraction de son humidité, doit être quelque jour calcinée ; en sorte que d'icelle il s'en puisse créer une nouvelle Terre cristalline.

Cét Element est divisé en deux parties, dont l'une est pure, & l'autre impure. La partie pure se sert de l'eau pour produire toutes choses, l'impure demeure dans son globe. Cét Element est aussi le domicile où tous les trésors sont cachez ; & dans son centre est le feu de Gehenne, qui conserve cette machine du monde en son être, & ce par l'expression de l'eau qu'il convertit en air. Ce feu est causé & allumé par le roulement du premier mobile, & par les influences des Etoiles ; & lorsqu'il s'efforce de pousser l'eau soûterraine jusqu'à l'air, il rencontre la chaleur du Soleil céleste temperée par l'air, laquelle faisant attraction, lui aide premierement à faire venir jusqu'à l'air ce qu'il veut pousser hors de la Terre : puis lui sert encore à faire meurir ce que la Terre a conçû dans son centre. C'est pourquoi la Terre participe du Feu, qui est son intrinséque, & elle ne se purifie que par le Feu : Et ainsi chaque Element

ne se purifie que par celui qur lui est intrinséque. Or l'intrinséque de la Terre, ou son centre, est une substance tres-pure mêlée avec le Feu, auquel centre rien ne peut demeurer : car il est comme un lieu vuide, dans lequel les autres Elemens jettent ce qu'ils produisent, comme nous l'avons montré en nôtre œuvre des douze Traitez. Mais c'est assez parler de la Terre, que nous avons dit être une éponge, & le réceptacle des autres Elemens : ce qui suffit pour nôtre dessein.

CHAPITRE III.

De l'Element de l'Eau.

L'Eau est un Element tres-pésant & plein de flegme onctueux; c'est le plus digne en sa qualité. Extérieurement il est volatil, mais fixe en son intérieur ; il est froid & humide ; il est temperé par l'air; c'est le sperme du monde, dans lequel la semence de toutes choses se conserve : de sorte qu'il est le gardien de toute espéce de semence. Toutefois il faut sçavoir qu'autre chose est la semence, autre cho-

ſe eſt le ſperme. La Terre eſt le récepta-cle du ſperme, l'Eau eſt la matrice de la ſemence. Tout ce que l'air jette dans l'Eau par le moyen du Feu, l'Eau le jette dans la Terre. Le ſperme eſt toûjours en aſſez grande abondance, & n'attend que la ſemence pour la porter dans ſa matrice: ce qu'il fait par le mouvement de l'air, excité de l'imagination du Feu : Et quel-quefois le ſperme, pour n'avoir pas été aſſez digeré par la chaleur, manque de ſemence, & entre à la verité dans la ma-trice ; mais il en ſort derechef ſans pro-duire aucun fruit. Ce que nous explique-rons quelque jour plus amplement dans nôtre Traité du troiſiéme Principe du Sel.

Il arrive bien ſouvent en la Nature que le ſperme entre dans la matrice avec une ſuffiſante quantité de ſemence : mais la matrice étant mal diſpoſée, & pleine de ſoûfres ou de flegmes impurs, ne conçoit pas ; ou ſi elle conçoit, ce n'eſt pas ce qui devoit être engendré. Dans cét Ele-ment auſſi il n'y a rien, à proprement parler, qui ne s'y trouve en la maniere qu'il a accoûtumé d'être dans le ſperme. Il ſe plaît fort dans ſon propre mouve-ment qui ſe fait par l'air ; & à cauſe que

la superficie de son corps est volatile, il se mêle aisément à chaque chose. Il est (comme nous avons dit) le réceptacle de la semence universelle ; & comme la Terre se résout & se purifie facilement en lui, de même l'air se congele en lui, & se conjoint avec lui dans sa profondité. C'est le menstrue du monde, qui pénétrant l'air par la vertu de la chaleur, attire avec soi une vapeur chaude, laquelle est cause de la génération naturelle de toutes les choses, desquelles la Terre est comme la matrice impregnée ; & quand la matrice a receu une suffisante quantité de semence, quelle qu'elle soit il en vient ce qui en doit naître : Et la Nature opere sans intermission, jusqu'à ce qu'elle ait amené son ouvrage à une entiere perfection : Et pour ce qui reste d'humide, qui est le sperme, il tombe à côté, & se putrefie par l'action de la chaleur sur la Terre : d'où plusieurs choses sont aprés engendrées, quelquefois diverses petites bêtes & de petits vers. Un Artiste qui auroit l'esprit subtil pourroit bien voir la diversité des miracles que la Nature opere dans cét Element, comme du sperme ; mais il lui seroit nécessaire de prendre ce sperme, dans lequel il y a déja une imaginée

semence

ſemence aſtrale d'un certain poids. Car la Nature par la premiere putrefaction fait & produit des choſes pures ; mais par la ſeconde putrefaction elle en produit encore de plus pures, de plus dignes, & de plus nobles : comme nous en avons un exemple dans le bois vegetable, lorſque la Nature dans la premiere compoſition ne l'a fait que ſimple bois ; mais quand aprés une parfaite maturité il eſt corrompu, il ſe putrefie derechef, & par le moyen de cette putrefaction ſont engendrez des vers & autres petites bêtes, qui ont la vie & la veuë tout enſemble. Car il eſt certain qu'un corps ſenſible, eſt toûjours plus noble & plus parfait qu'un corps vegetable, parce qu'il faut une matiere plus ſubtile & plus pure pour faire les organes du corps qui ont ſentiment. Mais retournons à nôtre propos.

Nous diſons que l'Eau eſt le menſtruë du monde, & qu'elle ſe diviſe en trois parties ; l'une ſimplement pure, l'autre plus pure, la troiſiéme tres-pure. Les Cieux ont été faits de ſa tres-pure ſubſtance : la plus pure s'eſt convertie en air : la ſimplement pure & la plus groſſiere a demeuré dans ſa ſphére, où par la vo-

lonté de Dieu & par la cooperation de la Nature, elle conserve toutes les choses subtiles. L'Eau ne fait qu'un globe avec la Terre, & elle a son centre au cœur de la Mer : elle a aussi un même aissieu polaire avec la Terre, de laquelle sortent les Fontaines & tous les cours des eaux, qui s'accroissent aprés en grands fleuves. Cette sortie d'eaux preserve la Terre de combustion, laquelle étant humectée & arrosée, pousse par ses pores la semence universelle, que le mouvement & la chaleur ont faite. C'est une chose assez connuë, que toutes les Eaux retournent au cœur de la Mer ; mais peu de gens sçavent où elles vont puis aprés. Car il y en a quelques-uns qui croyent que les Astres ont produit tous les Fleuves, les Eaux, & les sources qui regorgent dans la Mer ; & qui ne sçachans pourquoi la Mer ne s'en enfle point, disent que ces Eaux se consument dans le cœur de la Mer : ce qui est impossible en la Nature, comme nous l'avons montré en parlant des pluyes. Il est bien vrai que les Astres causent, mais ils n'engendrent point, veu que rien ne s'engendre que par son semblable de même espéce. Puis donc que les Astres sont faits du feu &

de l'air, comment pourroient-ils engendrer les Eaux ? Que s'il étoit ainsi que quelques Etoiles engendrassent des Eaux, il s'ensuivroit nécessairement que d'autres produiroient la Terre ; & ainsi d'autres Etoiles produiroient d'autres Elemens : car cette machine du monde est reglée d'une maniere que tous les Elemens y sont en équilibre, & ont une égale vertu, en telle sorte que l'un ne surpasse point l'autre de la moindre partie : car si cela étoit, la ruine de tout le monde s'ensuivroit infailliblement. Toutefois celui qui le voudra croire autrement, qu'il demeure en son opinion. Quant à nous, nous avons appris dans la Lumiere de la Nature, que Dieu conserve la machine du monde par l'égalité qu'il a proportionnée dans les quatre Elemens, & que l'un n'excéde point l'autre en son operation : mais les Eaux par le mouvement de l'air, sont contenuës sur les fondemens de la Terre, comme si elles étoient dans quelque tonneau, & par le même mouvement sont resserrées vers le Pôle Arctique, parce qu'il n'y a rien de vuide au monde. Et c'est pour cette raison que le feu de Gehenne est au centre de la Terre, où l'Archée de la Nature le gouverne.

Car au commencement de la Création du monde, Dieu tout-puissant sépara les quatre Elemens du Chaos : Il exalta premierement leur quinte-essence, & la fit monter plus haut que n'est le lieu de leur propre sphére. Aprés il éleva sur toutes les choses creées la plus pure substance du Feu, pour y placer sa sainte & sacrée Majesté ; laquelle substance il constitua & affermit dans ses propres bornes. Par la volonté de cette immense & divine Sagesse ce Feu fut allumé dans le centre du Chaos, lequel puis aprés fit distiller la tres-pure partie de ces Eaux : Mais parce que ce Feu tres-pur occupe maintenant le Firmament, & environne le Trône du Dieu tres-haut, les Eaux ont été condensées sous ce Feu en un corps, qui est le Ciel. Et afin que ces Eaux fussent mieux soûtenuës, le Feu central a fait par sa vertu distiller un autre Feu plus grossier, qui n'étant pas si pur que le premier, n'a pû monter si haut que lui, & a demeuré sous les Eaux dans sa propre sphére : De sorte qu'il y a dans les Cieux des Eaux congelées, & renfermées entre deux feux. Mais ce Feu central n'a point cessé d'agir ; il a fait encore distiller plus avant d'autres Eaux

moins pures qu'il a convertit en air, lequel a aussi demeuré sous la sphére du Feu en sa propre sphére, & est environné de lui comme d'un tres-fort fondement. Et comme les Eaux des Cieux ne peuvent monter si haut, & passer pardessus le Feu qui environne le Trône de Dieu : de même aussi le Feu, qu'on appelle Element, ne peut monter si haut, & passer pardessus les Eaux Célestes, qui sont proprement les Cieux. L'Air aussi ne sçauroit monter si haut qu'est le Feu Elementaire, & passer pardessus lui.

Pour ce qui est de l'Eau, elle a demeuré avec la Terre, & toutes deux jointes ensemble, ne font qu'un globe : car l'Eau ne sçauroit trouver de place en l'Air, excepté cette partie que le Feu central convertit en air pour la conservation journaliere de cette machine du monde. Car s'il y avoit quelque lieu vuide en l'Air, toutes les Eaux distilleroient, & se résoudroient en air pour le remplir : mais maintenant toute la sphére de l'Air est tellement pleine par le moyen des Eaux, lesquelles la continuelle chaleur centrale pousse jusqu'en l'Air, qu'il comprime le reste des Eaux, & les contraint de couler autour de la Terre, & se joint

dre avec elle pour faire le centre du monde. Cette operation se fait successivement de jour à autre ; & ainsi le monde se fortifie de jour en jour, & demeureroit naturellement incorruptible, si l'absoluë volonté du tres-haut Createur n'y répugnoit ; parce que ce Feu central, tant par le mouvement universel, que par l'influence des Astres, ne cessera jamais de s'allumer, & d'échauffer les Eaux ; & les Eaux ne cesseront jamais de se résoudre en air ; non plus que l'Air ne cessera jamais de comprimer le reste des Eaux, & de les contraindre de couler autour de la Terre, afin de les retenir dans leur centre, en telle sorte qu'elles ne puissent jamais s'en éloigner. C'est ainsi que la Sagesse souveraine a créé tout le monde, & qu'il le maintient ; & c'est ainsi à son exemple qu'il faut de nécessité que toutes les choses soient naturellement faites dans ce monde. Nous t'avons voulu éclaircir de la maniere que cette machine du monde a été créée, afin de te faire connoître que les quatre Elemens ont une naturelle sympathie avec les superieurs, parce qu'ils sont tous sortis d'un même Chaos ; mais ils sont tous quatre gouvernez par les superieurs com-

me les plus nobles, & c'est la cause pour laquelle en ce lieu sublunaire les Elemens inferieurs rendent une pareille obéïssance aux superieurs. Mais sçachez que toutes ces choses ont été naturellement trouvées par les Philosophes, comme il sera dit en son lieu.

Retournons à nôtre propos du cours des Eaux, du flux & reflux de la Mer, & montrons comment elles passent par l'aissieu Pôlaire pour aller de l'un à l'autre Pôle. Il y a deux Pôles, l'un Arctique, qui est en la partie superieure Septentrionale ; l'autre Antarctique, qui est sous la Terre en la partie Meridionale. Le Pôle Arctique a une force magnetique d'attirer, & le Pôle Antarctique a une force aimantine de repousser : ce que la Nature nous a donné pour exemple dans l'Aymant. Le Pôle Arctique attire donc les Eaux par l'aissieu, lesquelles ayant entré, sortent derechef par l'aissieu du Pôle Antarctique. Et parce que l'Air qui les resserre, ne leur permet pas de couler avec inégalité, elles sont contraintes de retourner derechef au Pôle A ctique, qui est leur centre, & d'observer continuellement leur cours de cette maniere : Elles roulent sans cesse sur

l'aiſſieu du monde, du Pôle Arctique & l'Antarctique : Elles ſe répandent par les pores de la Terre ; & ſuivant la grandeur ou la petiteſſe de leur écoulement, il en naît de grandes ou de petites ſources, qui aprés ſe ramaſſent enſemble, & s'accroiſſent en fleuves ; & retournent derechef d'où elles étoient ſorties. Ce qui ſe fait inceſſamment par le mouvement univerſel.

Quelques-uns (comme nous avons dit) ignorans le mouvement univerſel & les operations des Pôles, ſoûtiennent que ces Eaux ſont engendrées par les Aſtres, & qu'elles ſont conſumées dans le cœur de la Mer : Il eſt pourtant certain que les Aſtres ne produiſent ni n'engendrent rien de materiel, mais qu'ils impriment ſeulement des vertus & des influences ſpirituelles, qui toutefois n'ajoûtent pas de poids à la matiere. Sçachez donc que les Eaux ne s'engendrent point des Aſtres, mais qu'elles ſortent du centre de la Mer, & par les pores de la Terre ſe répandent par tout le monde. De ces fondemens naturels les Philoſophes ont inventé divers inſtrumens, pluſieurs conduits d'eaux & de fontaines, puiſqu'on ſçait tres-bien que les Eaux ne

peuvent pas monter naturellement plus haut que n'eſt le lieu d'où elles ſont ſorties ; & ſi cela n'étoit ainſi dans la Nature, l'Art ne le pourroit pas faire en aucune façon, parce que l'Art imite la Nature, & que l'Art ne peut pas faire ce qui n'eſt point dans la Nature. Car l'Eau (comme il a été dit) ne peut pas monter plus haut que n'eſt le lieu d'où elle eſt priſe. Nous en avons un exemple en l'inſtrument par lequel on tire le Vin du tonneau. Sçachez donc pour concluſion, que les Aſtres n'engendrent point les Eaux ni les ſources, mais qu'elles viennent toutes du centre de la Mer, auquel elles retournent derechef ; & ainſi continuent un mouvement perpetuel. Car ſi cela n'étoit, il ne s'engendreroit rien ni dedans ni deſſus la Terre : au contraire, tout tomberoit en ruine. Quelqu'un objectera, les Eaux de la Mer ſont ſalées, & celles des ſources ſont douces. Je réponds, que cela advient parce que l'Eau paſſant dans l'étenduë de pluſieurs lieuës par les pores de la Terre, en des lieux étroits & pleins de ſablon, s'adoucit & perd ſa ſaleure : Et à cét exemple on a inventé les Cyternes. La Terre auſſi en quelques endroits a des pores plus larges, par leſ-

quels l'Eau salée passe, d'où il advient des minieres de Sel & des fontaines salées, comme à Halle en Allemagne. En quelqu'autres lieux aussi elles sont resserrées par le chaud, de sorte que le Sel demeure parmi les sablons : mais l'Eau passe outre, & sort par d'autres pores, comme en Pologne, Wielichie & Bochnie. De même aussi quand les Eaux passent par des lieux chauds & sulfurez, elles s'échauffent, & de là viennent les bains : car aux entrailles de la Terre il se rencontre des lieux où la Nature distille une miniere sulfurée, de laquelle elle sépare l'Eau quand le Feu central l'a allumée. L'Eau donc coulant par ces lieux ardans, s'échauffe plus ou moins, selon qu'elle en passe prés ou loin ; & ainsi s'éleve à la superficie de la Terre, retenant une saveur de Soûfre, comme un boüillon celle de la chair ou des herbes qu'on a fait boüillir dedans. La même chose arrive encore, lorsque l'Eau passant par des lieux mineraux, alumineux ou autres, en retient la saveur. Le Createur de ce grand Tout est donc ce distillateur, qui tient en sa main le distillatoire ; à l'exemple duquel les Philosophes ont inventé toutes leurs distillations. Ce que Dieu tout-puissant &

miséricordieux, sans doute a lui-même inspiré dans l'ame des hommes, lequel pourra (quand il lui plaira) éteindre le Feu centrique, ou rompre le vaisseau ; & alors le monde finira. Mais parce que son infinie bonté ne tend jamais qu'au mieux, il exaltera quelque jour sa tres-sainte Majesté ; il élevera ce Feu tres-pur, qui est au Firmament, au dessus des Eaux Célestes, & donnera un degré plus fort au Feu central. Tellement que toutes les Eaux se résoudront en air, & la Terre se calcinera : de maniere que le Feu aprés avoir consumé tout ce qui sera impur, subtiliera les Eaux qu'il aura circulées en l'air, & les rendra à la Terre purifiée : Et ainsi (s'il est permis de Philosopher en cette sorte) Dieu en fera un monde plus noble que cettui-ci.

Que tous les Inquisiteurs de cette Science sçachent donc que la Terre & l'Eau ne font qu'un globe, & que jointes ensemble elles font tout, parce que ce sont les deux Elemens palpables, dans lesquels les deux autres sont cachez, & font leur opération. Le Feu empêche que l'Eau ne submerge ou ne fasse dissoudre la Terre : L'Air empêche le Feu de s'éteindre : & l'Eau empêche la Terre d'être brûlée.

Nous avons trouvé à propos de décrire toutes ces choses, afin de donner à connoître aux Studieux en quoi consistent les fondemens des Elemens, & comment les Philosophes ont observé leurs contraires actions, joignant le Feu avec la Terre, l'Air avec l'Eau : au lieu que quand ils ont voulu faire quelque chose de noble, ils ont fait cuire le Feu dans l'Eau, considerans qu'il y a du sang, dont l'un est plus pur que l'autre : de même que les larmes sont plus pures que n'est pas l'urine. Qu'il te suffise donc de ce que nous avons dit, que l'Element de l'Eau est le sperme & le menstruë du monde, & le vrai receptacle de la semence.

CHAPITRE IV.

De l'Element de l'Air.

L'Air est un Element entier, tres-digne en sa qualité : Extérieurement il est leger, volatil & invisible ; & en son intérieur il est pesant, visible & fixe. Il est chaud & humide ; c'est le feu qui le tempere. Il est plus noble que la Terre

& l'Eau. Il eſt volatil, mais il ſe peut fixer ; & quand il eſt fixé, il rend tous les corps pénétrables. Les eſprits vitaux des Animaux ſont créez de ſa tres-pure ſubſtance ; la moins pure fut élevée en haut pour conſtituer la ſphére de l'Air : La plus groſſiere partie qui reſta, a demeuré dans l'Eau, & ſe circule avec elle, comme le feu ſe circule avec la terre, parce qu'ils ſont amis. C'eſt un tres-digne Element (comme nous avons dit) qui eſt le vrai lieu de la ſemence de toutes choſes : & comme il y a une ſemence imaginée dans l'Homme, de même la Nature s'eſt formée une ſemence dans l'Air, laquelle aprés un mouvement circulaire, eſt jettée en ſon ſperme, qui eſt l'Eau. Cét Element a une force tres-propre pour diſtribuer chaque eſpéce de ſemence à ſes matrices convenables, par le moyen du ſperme & menſtruë du monde : Il contient auſſi l'eſprit vital de toute creature ; lequel eſprit vit par tout, pénétre tout, & qui donne la ſemence aux autres Elemens, comme l'Homme le communique aux Femmes. C'eſt l'Air qui nourrit les autres Elemens ; c'eſt lui qui les imprégne ; c'eſt lui qui les conſerve : Et l'expérience journaliere nous

apprend, que non seulement les Mineraux, les Vegetaux & les Animaux, mais encore les autres Elemens vivent par le moyen de l'Air. Car nous voyons que toutes les Eaux se putrefient & deviennent bourbeuses, si elles ne reçoivent un nouvel air : Le Feu s'éteint aussi, s'il n'a de l'air. De là vient que les Alchymistes sçavent distribuer à l'Air leur Feu par degrez ; qu'ils mesurent l'Air par leurs registres ; & qu'ils font leur Feu plus grand ou plus petit, suivant le plus ou le moins d'air qu'ils lui donnent. Les pores de la Terre sont aussi conservez par l'Air : Et enfin toute la machine du monde se maintient par le moyen de l'Air.

L'Homme, comme aussi tous les autres Animaux, meurent s'ils sont privez de l'Air : & rien ne croîtroit au monde sans la force & la vertu de l'Air, lequel pénétre, altere & attire à soi le nutriment multiplicatif. En cét Element la semence est imaginée par la vertu du feu, & cette semence comprime le menstruë du monde par cette force occulte : comme aux arbres & aux herbes la chaleur spirituelle fait sortir le sperme avec la semence par les pores de la Terre ; & à mesure qu'il sort, l'Air le comprime à

proportion, & le congele goutte à goutte : Et ainsi de jour en jour les arbres croissent & viennent fort grands, une goutte se congelant sur l'autre (comme nous l'avons montré en nôtre Livre des douze Traitez.) En cét Element toutes choses sont entieres par l'imagination du feu ; aussi est-il rempli d'une vertu divine : car l'esprit du Seigneur y est renfermé (qui avant la Création du monde étoit porté sur les Eaux, selon le témoignage de l'Ecriture-Sainte) *& a volé sur les plumes des vents.* S'il est donc ainsi (comme il est en effet) que l'esprit du Seigneur soit enclos dans l'Air, qui pourra douter que Dieu ne lui ait laissé quelque chose de sa divine Puissance ? Car ce Monarque a coûtume d'enrichir de paremens ses domiciles : aussi a-t-il donné pour ornement à cét Element l'esprit vital de toutes Creatures ; car dans lui est la semence de toutes les choses qui sont dispersées çà & là. Et comme nous avons dit ci-dessus, ce souverain Ouvrier dés la Création du monde a enclos dans l'Air une force magnetique, sans laquelle il ne pourroit pas attirer la moindre partie du nutriment : & ainsi la semence demeureroit en petite quantité,

ſans pouvoir croître ni multiplier. Mais comme la Pierre d'aimant attire à ſoi le Fer, nonobſtant ſa dureté (à l'exemple du Pôle Arctique, qui attire à ſoi les Eaux, comme nous l'avons montré en traitant de l'Element de l'Eau) de même l'Air par ſon aimant vegetable qui eſt contenu dans la ſemence, attire à ſoi ſon aliment du menſtruë du monde, qui eſt l'Eau. Toutes ces choſes ſe font par le moyen de l'Air, car il eſt le conducteur des Eaux, & ſa force ou puiſſance magnetique que Dieu a encloſe en lui, eſt cachée dans toute eſpéce de ſemence, pour attirer l'humide radical ; & cette vertu ou puiſſance qui ſe trouve en toute ſemence, eſt toûjours la deux cens octantiéme partie de la ſemence, comme nous avons dit au troiſiéme de nos douze Traitez.

Si donc quelqu'un veut bien planter les Arbres, qu'il regarde toûjours que la pointe attractive ſoit tournée vers le Septentrion ; & ainſi jamais il ne perdra ſa peine. Car comme le Pôle Arctique attire à ſoi les Eaux, de même le point vertical attire à ſoi la ſemence, & toute pointe attractive reſſemble au Pôle. Nous en avons un exemple dans le bois, dont

dont la pointe attractive tend toûjours à son point vertical, lequel aussi ne manque pas de l'attirer. Car qu'on taille un bâton de bois, en sorte qu'il soit par tout égal en grosseur : si tu veux sçavoir quelle étoit sa partie superieure avant qu'il fût coupé de son arbre, plonge-le dans une eau qui soit plus large que n'est la longueur de ce bois, & tu verras que la partie superieure sortira toûjours hors de l'eau, avant la partie inferieure : car la Nature ne peut errer en son office. Mais nous parlerons plus amplement de ces choses dans nôtre Harmonie, où nous traiterons de la force magnetique (quoique celui-là peut facilement juger de nôtre Aymant, à qui la Nature des métaux est connuë.) Quant à present il nous suffira d'avoir dit que l'Air est un tres-digne Element, dans lequel est la semence & l'esprit vital, ou le domicile de l'ame de toute Créature.



CHAPITRE V.

De l'Element du Feu.

LE Feu eſt le plus pur & le plus digne Element de tous, plein d'uneonctuoſité corroſive. Il eſt pénétrant, digerant, corrodant & tres-adhérant. Extérieurement il eſt viſible, mais inviſible en ſon intérieur, & tres-fixe. Il eſt chaud & ſec ; c'eſt la Terre qui le tempere. Nous avons dit en traitant de l'Element de l'Eau, qu'en la création du monde la tres-pure ſubſtance du Feu a été premierement élevée en haut, pour environner le Trône de la divine Majeſté, lorſque les Eaux, dont le Ciel a été composé, furent congelées : Que de la ſubſtance du Feu moins pure que cette premiere, les Anges ont été créez ; & que les Luminaires & les Etoiles ont été créées de la ſubſtance du Feu moins pure que la ſeconde, mais mêlée avec la tres-pure ſubſtance de l'Air. La ſubſtance du Feu encore moins pure que la troiſiéme, a été exaltée en ſa ſphére, pour

terminer & soûtenir les Cieux : La plus impure & onctueuse partie, que nous appellons Feu de Gehenne, est restée au centre de la Terre, où le souverain Createur par sa sagesse l'a renfermée pour continuer l'opération du mouvement. Tous ces Feux sont véritablement divisez ; mais ils ne laissent pas d'avoir une naturelle sympathie les uns avec les autres.

Cét Element est le plus tranquile de tous, & ressemble à un Chariot qui roule lorsqu'il est trainé, & demeure immobile si on ne le tire pas : Il est imperceptiblement dans toutes les choses du monde. Les facultez vitales & intellectuelles qui sont distribuées en la premiere infusion de la vie humaine, se rencontrent en lui, lesquelles nous appellons Ame raisonnable, qui distingue l'Homme des autres Animaux, & le rend semblable à Dieu. Cette Ame faite de la plus pure partie du Feu élementaire, a été divinement infuse dans l'esprit vital ; pour laquelle l'Homme, aprés la création de toutes choses, a été créé comme un monde en particulier, ou comme un abregé de ce grand Tout. Dieu le Créateur a mis son siége & sa majesté en cét

Element du Feu, comme au plus pur & plus tranquile ſujet qui ſoit gouverné par la ſeule immenſe & divine Sageſſe : C'eſt pourquoi Dieu abhorre toute eſpéce d'impureté, & que rien d'immonde, de compoſé ou de ſoüillé, ne peut approcher de lui. D'où il s'enſuit qu'aucun Homme naturellement ne peut voir ni approcher de Dieu : car le Feu tres-pur qui environne la Divinité, & qui eſt le propre ſiége de la majeſté du Tres-Haut, a été élevé à un ſi haut degré de chaleur, qu'aucun œil ne le peut pénétrer, à cauſe que le Feu ne peut ſouffrir qu'aucune choſe compoſée approche de lui ; car le Feu eſt la mort & la ſéparation de tous compoſez.

Nous avons dit que cét Element étoit un ſujet tranquile : (auſſi eſt-il vrai,) autrement Dieu ne pourroit être à repos, (choſe qui ſeroit tres-abſurde de penſer ſeulement) parce qu'il eſt tres-certain qu'il eſt dans une parfaite tranquilité, & même plus que l'eſprit humain ne ſçauroit s'imaginer. Que le Feu ſoit en repos, les cailloux nous en ſervent d'exemple, dans leſquels il y a un Feu qui ne paroît pas toutefois à nos yeux, & dont on ne peut reſſentir la chaleur, juſqu'à ce qu'il

ſoit excité & allumé par quelque mouvement : De même auſſi ce Feu tres-pur qui environne la tres-ſainte Majeſté du Créateur, n'a aucun mouvement s'il n'eſt excité par la propre volonté du Tres-Haut : car alors ce Feu va où il plaît au Seigneur le faire aller ; & quand il ſe meut, il ſe fait un mouvement terrible & tres-vehement. Propoſez-vous pour exemple, lorſque quelque Monarque de ce monde eſt en ſon Siége majeſtueux, quel ſilence n'y a-t-il point autour de lui ? quel grand repos ? Et encore que quelqu'un de ſes Courtiſans vienne à ſe remuer, ce mouvement particulier néanmoins n'eſt que peu ou point conſideré : Mais quand le Monarque commence à ſe mouvoir pour aller d'un lieu à l'autre, alors toute l'aſſemblée ſe remuë univerſellement, de telle maniére qu'on entend un grand bruit. Que ne doit-on point croire à plus forte raiſon du Monarque des Monarques, du Roi des Rois, & du Créateur de toutes choſes, (à l'exemple duquel les Princes de ce monde ſont établis ſur la Terre) qui par ſon autorité donne le mouvement à tout ce qu'il a créé ? Quel mouvement ? Quel tremblement, lorſque toute l'Armée céleſte qui

l'environne, se meut autour de lui ? Mais quelques mocqueurs demanderont peut-être : Comment, Monsieur le Philosophe, sçavez-vous cela, veu que les choses célestes sont cachées à l'entendement humain ? Nous leur répondrons, que toutes ces choses sont connuës aux Philosophes, & même que l'incompréhensible Sagesse de Dieu leur a inspiré que tout avoit été créé à l'exemple de la Nature, laquelle nous donne une fidéle réprésentation de tous ces secrets par ses opérations journalieres, dautant qu'il ne se fait rien sur la Terre, qu'à l'imitation de la céleste Monarchie, comme il appert par les divers offices des Anges : De même aussi il ne naît & ne s'engendre rien sur la Terre que naturellement ; en telle sorte que toutes les inventions des Hommes, & même tous les artifices qui sont aujourd'hui, ou seront pratiquées à l'avenir, ne proviennent que des fondemens de la Nature.

Le Créateur Tout-puissant a bien voulu manifester à l'Homme toutes les choses naturelles ; & c'est la raison pour laquelle il nous a voulu montrer aussi les choses célestes qui ont été naturellement faites, afin que par ce moyen

l'Homme pût mieux connoître son absoluë puissance & incompréhensible Sagesse : Ce que les Philosophes peuvent voir dans la lumiére de Nature, comme dans un Miroir. C'est pourquoi s'ils ont eu cette science en grande estime, & qu'ils l'ayent recherchée avec tant de soin, ce n'a pas été pour le desir de posséder l'or ni l'argent, mais ils s'y sont portez pour les deux motifs que nous avons avancez ; c'est-à-dire, pour avoir une ample connoissance non seulement de toutes choses naturelles, mais encore de la puissance de leur Créateur : Et si aprés être parvenus à leur fin desirée, ils n'ont parlé de cette science que par figures, & encore tres-peu, c'est qu'ils n'ont pas voulu éclaircir aux Ignorans les Mystéres divins, qui nous conduisent à la parfaite connoissance des actions de la Nature.

Si donc tu te peux connoître toi-même, & que tu n'ayes l'entendement trop grossier, tu comprendras facilement comment tu es fait à la ressemblance du grand Monde, & même à l'image de ton Dieu. Tu as en ton corps l'anatomie de tout l'Univers : car tu as au plus haut lieu de ton corps la quinte-essence des

quatre Elemens, extraite des ſpermes confuſément mêlez dans la matrice, & comme reſſerrée plus outre dans la peau. Au lieu du feu, tu as un tres-pur ſang, dans lequel réſide l'ame en forme d'un Roy, par le moyen de l'eſprit vital. Au lieu de la terre, tu as le cœur, dans lequel eſt le feu central qui opére continuellement, & conſerve en ſon être la machine de ce Microcoſme ; la bouche te ſert de Pôle Arctique, le ventre de Pôle Antarctique ; & ainſi des autres membres, qui ont tous une correſpondance avec les corps céleſtes : dequoi nous traiterons quelque jour plus amplement dans nôtre Harmonie, au Chapitre de l'Aſtronomie, où nous avons décrit que l'Aſtronomie eſt un Art facile & naturel, comment les aſpects des Planetes & des Etoiles cauſent des effets, & pourquoi par le moyen de ces aſpects on pronoſtique des pluyes & autres accidens : ce qui ſeroit trop long à raconter en ce lieu. Et toutes ces choſes liées & enchaînées enſemble, donnent naturellement une plus ample connoiſſance de la Divinité. Nous avons bien voulu faire remarquer ce que les Anciens ont obmis, tant afin que le diligent Scrutateur

teur de ce ſecret comprît plus clairement l'incompréhenſible puiſſance du Tres-Haut, que pour qu'il l'aimât & adorât auſſi avec plus d'ardeur.

Que l'Inquiſiteur de cette ſcience ſçache donc que l'ame de l'Homme tient en ce Microcoſme le lieu de Dieu ſon Créateur, & lui ſert comme de Roi, laquelle eſt placée en l'eſprit vital dans un ſang tres-pur. Cette ame gouverne l'eſprit, & l'eſprit gouverne le corps. Quand l'ame a conçû quelque choſe, l'eſprit ſçait quelle eſt cette conception, laquelle il fait entendre aux membres du corps, qui obéïſſans attendent avec ardeur les commandemens de l'ame, pour les mettre à éxécution, & accomplir ſa volonté. Car le corps de ſoi-même ne ſçait rien ; tout ce qu'il y a de force ou de mouvement dans le corps, c'eſt l'eſprit qui le fait : S'il connoît les volontez de l'ame, il ne les éxécute que par le moyen de l'eſprit ; en ſorte que le corps n'eſt ſeulement à l'eſprit que comme un inſtrument dans les mains d'un Artiſte. Ce ſont là les opérations que l'ame raiſonnable, par laquelle l'Homme différe des brutes, fait dans le corps ; mais elle en fait de plus grandes & de plus nobles, lorſqu'elle en eſt ſéparée, parce qu'étant

hors du corps, elle eſt abſolument indépendante & maîtreſſe de ſes actions : Et c'eſt en cela que l'Homme différe des autres bêtes, à cauſe qu'elles n'ont qu'un eſprit, mais non pas une ame participante de la Divinité. De même auſſi nôtre Seigneur & le Créateur de toutes choſes, opére en ce monde ce qu'il ſçait lui être néceſſaire ; & parce que ſes opérations s'étendent dans toutes les parties du monde, il faut croire qu'il eſt par tout : mais il eſt auſſi hors du monde, parce que ſon immenſe Sageſſe fait des opérations hors du monde, & forme des conceptions ſi hautes & ſi relevées, que tous les Hommes enſemble ne les ſçauroient comprendre. Et ce ſont là les ſecrets ſurnaturels de Dieu ſeul.

Comme nous en avons un exemple dans l'ame, laquelle étant ſéparée de ſon corps conçoit des choſes tres-profondes & tres-hautes, & eſt en cela ſemblable à Dieu, lequel hors de ſon monde opére ſurnaturellement, quoi qu'à vrai dire les actions de l'ame hors de ſon corps, en comparaiſon de celles de Dieu hors du monde, ne ſoient que comme une chandelle allumée au reſpect de la lumiére du Soleil en plein midi, parce que l'ame n'éxécute qu'en

idée les choses qu'elle s'imagine ; mais Dieu donne un être réel à toutes les choses, au même moment qu'il les conçoit. Quand l'ame de l'Homme s'imagine d'être à Rome, ou ailleurs, elle y est en un clin d'œil, mais seulement par esprit : & Dieu qui est Tout-puissant, éxécute essentiellement ce qu'il a conçû. Dieu n'est donc renfermé dans le monde, que comme l'ame est dans le corps ; il a son absoluë puissance séparée du monde, comme l'ame de chaque corps a un absolu pouvoir séparé d'avec lui ; & par ce pouvoir absolu elle peut faire des choses si hautes, que le corps ne les sçauroit comprendre. Elle peut donc beaucoup sur nôtre corps, car autrement nôtre Philosophie seroit vaine. Apprends donc de ce qui a été dit ci-dessus à connoître Dieu, & tu sçauras la différence qu'il y a entre le Créateur & les Créatures : puis aprés de toi-même tu pourras concevoir des choses encore plus grandes & plus relevées, veu que nous t'avons ouvert la porte. Mais afin de ne pas grossir cét Ouvrage, retournons à nôtre propos.

Nous avons déja dit que le Feu est un Element tres-tranquile, & qu'il est excité par un mouvement ; mais il n'y a que les

Hommes ſages qui connoiſſent la maniére de l'exciter. Il eſt néceſſaire aux Philoſophes de connoître toutes les générations & toutes les corruptions : mais bien qu'ils voyent à découvert la création du Ciel, & la compoſition & le mélange de toutes choſes, & qu'ils ſçachent tout, ils ne peuvent pas tout faire. Nous ſçavons bien la compoſition de l'Homme en toutes ſes qualitez, mais nous ne lui pouvons pas infuſer une ame, car ce myſtére appartient à Dieu ſeul, qui ſurpaſſe tout par ces infinis myſtéres ſurnaturels : Et comme ces choſes ſont hors la Nature, elles ne ſont pas en ſa diſpoſition. La Nature ne peut pas opérer, qu'auparavant on ne lui fourniſſe une matiére : Le Créateur lui donne la premiére matiére, & les Philoſophes lui donnent la ſeconde. Mais en l'œuvre Philoſophique, la Nature doit exciter le feu que Dieu a enfermé dans le centre de chaque choſe. L'excitation de ce feu ſe fait par la volonté de la Nature, & quelquefois auſſi elle ſe fait par la volonté d'un ſubtil Artiſte qui diſpoſe la Nature : car naturellement le feu purifie toute eſpéce d'impureté. Tout corps compoſé ſe diſſout par le feu. Et comme l'eau lave & purifie

toutes les choses imparfaites qui ne sont pas fixes, le feu aussi purifie toutes les choses fixes, & les mene à perfection : Comme l'eau conjoint, le corps dissout ; de même le feu sépare tous les corps conjoints ; & tout ce qui participe de sa nature & proprieté, il le purge tres-bien, & l'augmente, non pas en quantité, mais en vertu.

Cét Element agit occultement par de merveilleux moyens, tant contre les autres Elemens, que contre toutes autres choses. Car comme l'ame raisonnable a été faite de ce feu tres-pur, de même l'ame vegetable a été faite du Feu élementaire que la Nature gouverne.

Cét Element agit sur le centre de chaque chose en cette maniére : La Nature donne le mouvement ; ce mouvement excite l'air ; l'air excite le feu ; le feu sépare, purge, digere, colore, & fait meurir toute espéce de semence, laquelle étant meure, il pousse (par le moyen du sperme) dans des matrices, qui sont ou pures, ou impures, plus ou moins chaudes, séches ou humides ; & selon la disposition du lieu ou de la matrice, plusieurs choses sont produites dans la Terre, comme nous avons écrit au Livre des

douze Traitez, où faiſant mention des matrices, nous avons dit qu'autant de lieux, autant de matrices. Dieu le Créateur a fait & ordonné toutes les choſes de ce monde; en ſorte que l'une eſt contraire à l'autre, mais d'une maniére toutefois, que la mort de l'une eſt la vie de l'autre : Ce que l'un produit, l'autre le conſume, & de ce ſujet détruit il ſe produit naturellement quelque choſe de plus noble; de ſorte que par ces continuelles deſtructions & régénérations, l'égalité des Elemens ſe conſerve : Et c'eſt auſſi de cette maniére que la ſéparation des parties de tous les corps compoſez, particuliérement des vivans, cauſe leur mort naturelle. C'eſt pourquoi il faut naturellement que l'Homme meurt, parce qu'étant compoſé des quatre Elemens, il eſt ſujet à la ſéparation, veu que les parties de tout corps compoſé ſe ſéparent naturellement l'une de l'autre. Mais cette ſéparation de l'humaine compoſition ne ſe devoit ſeulement faire qu'au jour du Jugement : Car l'Homme (ſelon l'Ecriture & les Theologiens) avoit été créé immortel dans le Paradis Terreſtre. Toutefois aucun Philoſophe juſqu'à preſent, n'a encore ſçû rendre la raiſon ſuffiſante

pour la preuve de cette immortalité, la connoissance de laquelle est convenable aux Inquisiteurs de cette Science, afin qu'ils puissent connoître comme ces choses se font naturellement, & peuvent être naturellement entenduës. Il est tres-vrai, & personne ne doute, que tout composé ne soit sujet à corruption, & qu'il ne se puisse séparer (laquelle séparation au régne animal s'appelle mort :) mais de faire voir comment l'Homme, bien que composé des quatre Elemens, puisse naturellement être immortel, c'est une chose bien difficile à croire, & qui semble même surpasser les forces de la Nature. Toutefois Dieu a inspiré dés long-tems aux Hommes de bien & vrais Philosophes, comment cette immortalité pouvoit être naturellement en l'Homme, laquelle nous te ferons entendre en cette maniére.

Dieu avoit créé le Paradis Terrestre des vrais Elemens, non élementez, mais tres-purs, temperez & conjoints ensemble en leur plus grande perfection : de maniére que comme ils étoient incorruptibles, tout ce qui provenoit d'eux également & tres-parfaitement conjoints, devoit être immortel ; car cette égale &

tres - parfaite conjonction ne peut pas souffrir de désunion & de séparation. L'Homme avoit été créé de ces Elemens incorruptibles conjoints ensemble par une juste égalité, en telle sorte qu'il ne pouvoit pas être corrompu ; c'est pourquoi il avoit été destiné pour l'immortalité, parce que Dieu sans doute n'avoit créé ce Paradis que pour la demeure des Hommes seulement. Nous en parlerons plus amplement dans nôtre Traité de l'Harmonie, où nous décrirons le lieu où il est situé. Mais aprés que l'Homme par son péché de désobéïssance eut transgressé les commandemens de Dieu, il fut banni du Paradis Terrestre, & Dieu le renvoya dans ce monde corruptible & élementé, qu'il avoit seulement créé pour les bêtes, dans lequel ne pouvant pas vivre sans nourriture, il fut contraint de se nourrir des Elemens élementez corruptibles, qui infectérent les purs Elemens dont il avoit été créé : Et ainsi il tomba peu à peu dans la corruption, jusqu'à ce qu'une qualité prédominant sur l'autre, tout l'entier composé ait été corrompu, qu'il ait été attaqué de plusieurs infirmitez ; & qu'enfin la séparation & la mort s'en soit ensuivie. Et aprés les Enfans des premiers

Hommes ont été plus proche de la corruption & de la mort, parce qu'ils n'avoient pas été créez dans le Paradis Terrestre, & qu'ils avoient été engendrez dans ce monde composé des Elemens élementez corrompus, & d'une semence corruptible, parce que la semence produite des alimens corruptibles ne pouvoit pas être de longue durée & incorruptible. Et ainsi d'autant plus les Hommes se trouvent éloignez du tems de ce bannissement du Paradis Terrestre, d'autant plus ils approchent de la corruption & de la mort : D'où il s'ensuit que nôtre vie est plus courte que n'étoit celles des Anciens ; & elle viendra jusqu'à ce point, qu'on ne pourra plus procréer son semblable, à cause de sa briéveté.

Il y a toutefois des lieux qui ont l'air plus pur, & où les constellations sont si favorables, qu'elles empêchent que la Nature ne se corrompe si-tôt : & font aussi que les Hommes vivent plus naturellement ; mais les intemperez accourcissent leur vie par leur mauvais regime de vivre. L'expérience nous montre aussi que les enfans des peres valetudinaires ne sont pas de longue vie. Mais si l'Homme fût demeuré dans le Paradis Terrestre,

lieu convenable à sa nature, où les Elemens incorruptibles sont tous vierges, il auroit été immortel dans toute l'Eternité. Car il est certain que le sujet qui provient de l'égale commixtion des Elemens purifiez, doit être incorrompu. Et telle doit être la Pierre Philosophale, dont la confection (selon les anciens Philosophes) a été comparée à la création de l'Homme. Mais les Philosophes modernes prenans toutes choses à la lettre, ne se proposent pour exemple que la corrompuë génération des choses de ce siécle, qui ne sont produites que des Elemens corruptibles, au lieu de prendre celles qui sont faites des Elemens incorruptibles.

Cette immortalité de l'Homme a été la principale cause que les Philosophes ont recherché cette Pierre ; car ils ont sçû qu'il avoit été créé des plus purs & parfaits Elemens : & méditant sur cette création qu'ils ont connuë pour naturelle, ils ont commencé à rechercher soigneusement, sçavoir s'il étoit possible d'avoir ces Elemens incorruptibles, ou s'il se pouvoit trouver quelque sujet dans lequel ils fussent conjoints & infus : ausquels Dieu inspira, que la composition de tels Elemens étoit dans l'Or ; car il est impossible

qu'elle soit dans les Animaux, veu qu'ils se nourrissent des Elemens corrompus : qu'elle soit dans les Vegetaux, cela ne se peut encore, parce qu'on remarque en eux l'inegalité des Elemens. Mais comme toute chose créée tend à sa multiplication, les Philosophes se sont proposez d'éprouver cette possibilité de Nature dans le régne mineral : & l'ayant trouvée, ils ont découvert un nombre infini de secrets naturels, desquels ils ont fort peu parlé, parce qu'ils ont jugé qu'il n'appartenoit qu'à Dieu seul à les reveler.

De là tu peux connoître comment les Elemens corrompus tombent dans un sujet, & comme ils se séparent lorsque l'un surpasse l'autre : & parce qu'alors la putrefaction se fait par la premiere séparation, & que la séparation du pur d'avec l'impur se fait par la putrefaction ; s'il advient qu'il se fasse une nouvelle conjonction par la vertu du feu centrique, c'est alors que le sujet acquiert une plus noble forme que la premiere. Car en ce premier état le gros mêlé avec le subtil étant corrompu, il n'a pû être purifié ni amelioré que par la putrefaction ; & cela ne peut être fait que par la force des quatre Elemens qui se rencontrent en tous les corps.

composez. Car quand le composé doit se désunir, il se resout en eau ; & quand les Elemens sont ainsi confusément mêlez, le feu qui est en puissance dans chacun des autres Elemens, comme dans la Terre & dans l'Air, joignent ensemble leurs forces, & par leur mutuel concours surpassent le pouvoir de l'eau, laquelle ils digerent, cuisent, & enfin congelent ; & par ce moyen la Nature aide à la Nature. Car si le feu central caché (qui étoit privé de vie) est le vainqueur, il agit sur ce qui est plus pur & plus proche de sa Nature, & se joint avec lui ; & c'est de cette maniere qu'il surmonte son contraire, & sépare le pur de l'impur : d'où s'engendre une nouvelle forme, beaucoup plus noble que la premiere si elle est encore aidée. Quelquefois même par l'industrie d'un habile Artiste, il s'en fait une chose immortelle, principalement au régne mineral : De sorte que toutes choses se font, & sont amenées à un être parfait, par le seul feu bien & deuëment administré, si tu m'as entendu.

Tu as donc en ce Traité l'origine des Elemens, leur nature & leur opération, succinctement décrites : ce qui suffit en cét endroit pour nôtre intention. Car

autrement si nous voulions faire la description de chaque Element comme il est, il en naîtroit un grand volume, ce qui n'est pas nécessaire à nôtre sujet : mais nous remettons toutes ces choses à nôtre Traité de l'Harmonie, où Dieu aidant, si nous sommes encore en vie, nous expliquerons plus amplement les choses naturelles.

CHAPITRE VI.

Des trois Principes de toutes choses.

APrés avoir décrit ces quatre Elemens, il faut parler des trois Principes des choses, & montrer comment ils ont été immédiatement produits des quatre Elemens. Ce qui s'est fait en cette maniére.

Incontinent aprés que Dieu eut constitué la Nature pour régir toute la Monarchie du monde, elle commença à distribuer à chaque chose des places & des dignitez selon leurs mérites. Elle constitua premierement les quatre Elemens Princes du monde ; & afin que la volonté du Tres-haut (de laquelle dépend toute la

Nature) fût accomplie, elle ordonna que chacun de ces quatre Elemens agiroit incessamment sur l'autre. Le Feu commença donc d'agir contre l'Air, & de cette action fut produit le Soûfre : L'Air pareillement commença à agir contre l'Eau, & cette action a produit le Mercure : L'Eau aussi commença à agir contre la Terre, & le Sel a été produit de cette action. Mais la Terre ne trouvant plus d'autre Element contre qui elle pût agir, ne pût aussi rien produire ; mais elle retint en son sein ce que les trois autres Elemens avoient produit. C'est la raison pour laquelle il n'y a que trois Principes, & que la Terre demeure la matrice & la nourrice des autres Elemens.

Il y eut (comme nous avons dit) trois Principes produits : ce que les anciens Philosophes n'ayans pas si exactement consideré, n'ont fait mention seulement que de deux actions des Elemens. Car qui pourra juger s'ils ne les avoient pas connus tous trois, & qu'ils nous ayent voulu industrieusement cacher l'un d'iceux, puisqu'ils n'ont écrit que pour les Enfans de la Science, & qu'ils ont dit que le Soûfre & le Mercure étoient la matiére des Métaux, & même de la Pierre

des Philoſophes, & que ces deux Principes nous ſuffiſoient?

Quiconque veut donc rechercher cette ſainte Science, doit néceſſairement ſçavoir les accidens, & connoître l'accident même, afin qu'il apprenne à quel ſujet ou à quel Element il ſe propoſe d'arriver, & afin qu'il procéde par des milieus ou moyens convenables, s'il deſire accomplir le nombre quaternaire. Car comme les quatre Elemens ont produit les trois Principes, de même en diminuant il faut que ces trois en produiſent deux, ſçavoir le mâle & la femelle, & que ces deux en produiſent un qui ſoit incorruptible dans lequel ces quatre Elemens doivent être anatiques; c'eſt-à-dire, également puiſſans, parfaitemenr digerez & purifiez: & ainſi le quadrangle répondra au quadrangle. Et c'eſt-là cette quinte-eſſence beaucoup néceſſaire à tout Artiſte, ſéparée des Elemens exemps de leur contrarieté. Et de cette ſorte tu trouveras en chaque compoſé Phyſique dans ces trois Principes un corps, un eſprit, & une ame cachée: & ſi tu conjoints enſemble ces trois Principes, aprés les avoir ſéparé & bien purgé (comme nous avons dit) ſans doute en imitant la Nature,

ils te donneront un fruit tres-pur. Car encore que l'ame soit prise d'un tres-noble lieu, elle ne sçauroit néanmoins arriver où elle tend, que par le moyen de son esprit, qui est le lieu & le domicile de l'ame; laquelle si tu veux faire rentrer en un lieu dû, il la faut premierement laver de tout peché, & que le lieu soit aussi purifié, afin que l'ame puisse être glorifiée en icelui, & qu'elle ne s'en puisse plus jamais séparer.

Tu as donc maintenant l'origine des trois Principes, desquels en imitant la Nature, tu dois produire le Mercure des Philosophes & leur premiere matiére, & rapporter à ton intention les Principes des choses naturelles, & particulierement des Métaux. Car il est impossible que sans ces Principes tu meine quelque chose à perfection par le moyen de l'Art, puisque la Nature même ne peut rien faire ni produire sans eux. Ces trois Principes sont en toutes choses, & sans eux il ne se fait rien au monde, & jamais ne se fera rien naturellement.

Mais parce que nous avons écrit ci-dessus que les anciens Philosophes n'ont fait mention que de deux Principes seulement : afin que l'Inquisiteur de la Science

Science ne se trompe pas, il faut qu'il sçache qu'encore qu'ils n'ayent parlé que du Soûfre & du Mercure, néanmoins sans Sel ils n'eussent jamais pû arriver à la perfection de cét œuvre, puisque c'est lui qui est la clef & le Principe de cette divine Science ; c'est lui qui ouvre les portes de la Justice ; c'est lui qui a les clefs pour ouvrir les prisons dans lesquelles le Soûfre est enfermé, comme je le déclarerai quelque jour plus amplement en écrivant du Sel, dans nôtre troisiéme Traité des Principes. Maintenant retournons à nôtre propos.

Ces trois Principes nous sont absolument nécessaires, parce qu'ils sont la matiére prochaine : car il y a deux matiéres des Métaux, l'une plus proche, l'autre plus éloignée. La plus proche sont le Soûfre & le Mercure : La plus éloignée sont les quatre Elemens, desquels il n'appartient qu'à Dieu seul de créer les choses. Laisse donc les Elemens, parce que tu ne feras rien d'iceux, & que tu n'en sçaurois produire que ces trois Principes, veu que la Nature même n'en peut produire autre chose. Et si des quatre Elemens tu ne peux rien produire que les trois Principes, pourquoi t'amuses-tu à

Q

un si vain labeur, que de chercher ou vouloir faire ce que la Nature a déja engendré? Ne vaut-il pas mieux cheminer trois mille lieuës que quatre? Qu'il te suffise donc d'avoir les trois Principes, dont la Nature produit toutes choses dans la Terre & sur la Terre, lesquels aussi tu trouveras entierement en toutes choses. De leur deuë séparation & conjonction la Nature produit dans le régne mineral les métaux & les pierres; dans le régne vegetal, les arbres, les herbes, & autres choses; & dans le régne animal, le corps, l'esprit & l'ame: ce qui quadre tres-bien avec l'œuvre des Philosophes. Le corps, c'est la terre; l'esprit, c'est l'eau; l'ame, c'est le feu, ou le soûfre de l'Or. L'esprit augmente la quantité du corps, & le feu augmente la vertu. Mais parce que eu égard au poids, il y a plus d'esprit que de feu, l'esprit s'exalte, opprime le feu, & l'attire à soi: de maniere qu'un chacun de ces deux s'augmente en vertu, & la terre qui fait le milieu entr'eux, croît en poids.

Que tout Inquisiteur de l'Art détermine donc en son esprit, quel est celui des trois Principes qu'il cherche & qu'il le secoure, afin qu'il puisse vaincre son

contraire ; & puis aprés qu'il ajoûte son poids au poids de la Nature, afin que l'Art accomplisse le défaut de la Nature : & ainsi le Principe qu'il cherche surmontera son contraire. Nous avons dit au Chapitre de l'Element de la Terre, qu'elle n'est que le receptacle des autres Elemens ; c'est-à-dire, le sujet dans lequel le feu & l'eau se combattent par l'intervention de l'air. Que si en ce combat l'eau surmonte le feu, elle produit des choses de peu de durée & corruptibles : mais que si le feu surmonte l'eau, il produit des choses perpetuelles & incorruptibles. Considere donc ce qui t'est nécessaire.

Sçache encore que le feu & l'eau sont en chaque chose ; mais ni le feu ni l'eau ne produisent rien, parce qu'ils ne font seulement que disputer & combattre ensemble, qui des deux aura plus de vitesse & de vertu : ce qu'ils ne sçauroient faire d'eux-mêmes, s'ils n'étoient excitez par une chaleur extrinséque, que le mouvement des vertus céleftes allume au centre de la Terre, sans laquelle chaleur le feu & l'eau ne feroient jamais rien, & chacun d'eux demeureroit toûjours en son terme & en son poids ; Mais aprés que

la Nature les a tous deux conjoints dans un ſujet en une deuë & convenable proportion, alors elle les excite par une chaleur extrinſéque ; & ainſi le feu & l'eau commencent à combattre l'un contre l'autre, & chacun d'eux appelle ſon ſemblable à ſon ſecours, & en cette ſorte ils montent & croiſſent juſqu'à ce que la terre ne puiſſe plus monter avec eux. Pendant qu'ils ſont tous deux retenus dans la terre, ils ſe ſubtiliſent : car la terre eſt le ſujet dans lequel le feu & l'eau montent ſans ceſſe, & produiſent leur action par les pores de la terre que l'air leur a ouvert & preparé ; & de cette ſubtiliſation du feu & de l'eau naiſſent des fleurs & des fruits, dans leſquels le feu & l'eau deviennent amis, comme on peut voir aux Arbres. Car plus l'eau & le feu ſont ſubtiliſez & purifiez en montant, ils produiſent de plus excellens fruits : principalement ſi lorſque le feu & l'eau finiſſent leur opération, leurs forces unies enſemble ſont également puiſſantes.

Ayant donc purifié les choſes deſquelles tu te veux ſervir, fais que le feu & l'eau deviennent amis (ce qu'ils feront facilement dans leur terre qui étoit montée avec eux :) alors tu acheveras ton ouvrage

plûtôt que la Nature, si tu sçais bien conjoindre l'eau avec le feu selon le poids de la Nature, non pas comme ils ont été auparavant, mais comme la Nature le requiert, & comme il s'est nécessaire; parce que dans tous les composez la Nature met moins de feu que des trois autres Elemens. Il y a toûjours moins de feu; mais la Nature, selon son pouvoir, ajoûte un feu extrinséque pour exciter l'interne, selon le plus ou le moins qu'il est de besoin à chaque chose, & cependant un plus long ou un plus petit espace de tems. Et selon cette opération, si le feu intrinséque surmonte, ou est surmonté par les autres Elemens, il en arrive des choses parfaites ou imparfaites, soit és mineraux, ou és vegetaux. A la verité le feu extrinséque n'entre pas essentiellement en la composition de la chose, mais seulement en vertu, parce que le feu intrinséque materiel contient en soi tout ce qui lui est nécessaire, pourveu qu'il ait seulement de la nourriture; & le feu extrinséque lui sert de nourriture, de même que le bois entretient le Feu élementaire; & suivant le plus ou le moins qu'il a de nourriture, il croît & se multiplie.

Il se faut toutefois donner de garde

que le feu extrinſéque ne ſoit trop grand, parce qu'il ſuffoqueroit l'intrinſéque ; de même que ſi un homme mangeoit plus qu'il ne pourroit, il ſeroit bien-tôt ſuffoqué : une grande flâme devore un petit feu. Le feu extrinſéque doit être multiplicatif, nourriſſant, & non pas devorant : car de cette maniere les choſes viennent à leur perfection. La decoction donc eſt la perfection de toutes choſes : & ainſi la Nature ajoûte la vertu au poids, & perfectionne ſon ouvrage. Mais à cauſe qu'il eſt difficile d'ajoûter quelque choſe au composé, veu que cela demande un long travail, je te conſeille d'ôter autant du ſuperflu qu'il en eſt beſoin, & que la Nature le requiert : mêle-le aux ſuperfluitez ôtées ; la Nature te montrera aprés ce que tu as cherché. Tu connoîtras même ſi la Nature a bien ou mal conjoints les Elemens, veu que tous les Elemens ne ſubſiſtent que par leur conjonction. Mais pluſieurs Artiſtes ſement de la paille pour du bled froment ; quelques-uns ſement l'un & l'autre : pluſieurs rejettent ce que les Philoſophes aiment, & quelques-uns commencent & achevent en même tems : ce qui n'arrive que par leur inconſtance. Ils profeſſent un Art difficile, &

ils cherchent un travail facile. Ils rejettent les bonnes matieres, & fement les mauvaifes. Et comme les bons Auteurs au commencement de leurs Livres cachent cette Science, de même les Artiftes au commencement de leur travail rejettent la vraye matiere. Nous difons que cét Art n'eft autre chofe que les vertus des Elemens également mêlées enfemble, une égalité naturelle du chaud, du froid, du fec & de l'humide ; une conjonction du mâle & de la femelle, & que cette même femelle a engendré ce mâle ; c'eft-à dire, une conjonction du feu & de l'humide radical des Métaux : confiderant que le Mercure des Philofophes a en foi fon propre Soûfre, qui eft d'autant meilleur, que la Nature l'a plus ou moins cuit & dépuré. Tu pourras parfaire toutes ces chofes du Mercure. Que fi tu fçais ajoûter ton poids au poids de la Nature, en doublant le Mercure & triplant le Soûfre, il deviendra dans peu de tems bon, & aprés meilleur, & enfin tres-bon, quoi qu'il n'y ait qu'un feul Soûfre apparent, & deux Mercures d'une même racine, ni trop cruds, ni trop cuits, mais toutefois purgez & diffouts, fi tu m'as entendu.

Il n'est pas nécessaire que je déclare par écrit la matiere du Mercure des Philosophes, ni la matiere de leur Soûfre. Jamais homme n'a encore pû jusqu'à present, & ne pourra même à l'avenir la déclarer plus ouvertement & plus clairement que les anciens Philosophes l'ont décrite & nommée, s'il ne veut être anathéme de l'Art : car elle est si communément nommée, qu'on n'en fait pas même d'état. C'est ce qui fait que les Inquisiteurs de cette Science s'adonnent plûtôt à la recherche de quelques vaines subtilitez, que de demeurer en la simplicité de la Nature. Nous ne disons pas toutefois que le Mercure des Philosophes soit quelque chose commune, & qu'il soit clairement nommé par son propre nom ; mais qu'ils ont sensiblement désigné la matiere de laquelle les Philosophes extrayent leur Mercure & leur Soûfre : parce que le Mercure des Philosophes ne se trouve point de soi sur la Terre, mais il se tire par artifice du Soûfre & du Mercure conjoints ensemble ; il ne se montre point, car il est nud : néanmoins la Nature l'a merveilleusement enveloppé.

Pour conclure, nous disons en repetant que le Soûfre & le Mercure (conjoints toutefois ensemble) sont la ma-

niere de nôtre argent - vif, lequel a le pouvoir de diſſoudre les Métaux, de les mortifier & de les vivifier. Il a reçû cette puiſſance du Soûfre aigre qui eſt de même nature que lui.

Mais afin que tu puiſſes mieux comprendre, écoute quelle difference il y a entre nôtre argent-vif & celui du vulgaire. L'argent-vif vulgaire ne diſſout point l'or ni l'argent, & ne ſe mêle point avec eux inſéparablement : mais nôtre argent-vif diſſout l'or & l'argent ; & ſi une fois il s'eſt mêlé avec eux, on ne les peut jamais ſéparer, non plus que de l'eau mêlée avec de l'eau. Le Mercure vulgaire a en ſoi un Soûfre combuſtible mauvais, qui le noircit ; nôtre Mercure a un Soûfre incombuſtible, fixe, bon, tres-blanc, & rouge. Le Mercure vulgaire eſt froid & humide ; le nôtre eſt chaud & humide. Le Mercure vulgaire noircit & tache les corps ; nôtre argent-vif les blanchit, juſqu'à les rendre clairs comme le cryſtal. Et précipitant le Mercure vulgaire, on le convertit en une poudre de couleur de citron, & en un mauvais Soûfre ; au lieu que nôtre argent vif par le moyen de la chaleur ſe convertit en un Soûfre tres-blanc, fixe & fuſible. Le

R

Mercure vulgaire devient d'autant plus fusible, qu'il est cuit : mais plus on donne de coction à nôtre argent-vif, plus il s'épaissit & se coagule.

Toutes ces circonstances te peuvent donc faire connoître combien il y a de difference entre le Mercure vulgaire, & l'argent-vif des Philosophes. Que si tu ne m'entends pas encore, tu attendras en vain : n'espére point que jamais homme vivant te découvre les choses plus clairement que je viens de faire. Mais parlons à present des vertus de nôtre argent-vif : Il a une vertu & une force si efficace, que de soi il suffit assez, & pour toi, & pour lui ; c'est-à-dire, que tu n'as besoin que de lui seul, sans aucune addition de chose étrangere, veu que par sa seule décoction naturelle, il se dissout & se congele lui-même. Mais les Philosophes dans la concoction, pour accourcir le tems, y ajoûtent son Soûfre bien digeste & bien meur, & font ainsi leur opération.

Nous eussions bien pû citer les Philosophes qui confirment nôtre discours ; mais parce que nos écrits sont plus clairs que les leurs, ils n'ont pas besoin de leur approbation : car quiconque les entendra, nous entendra bien aussi. Si tu veux donc

ſuivre nôtre avis, nous te conſeillons (avant que de t'appliquer à cét Art) que tu apprennes premierement à retenir ta langue. Aprés, que tu ayes à rechercher la Nature des Minieres, des Métaux & Vegetaux, parce que nôtre Mercure ſe trouve en tout ſujet, & que le Mercure des Philoſophes ſe peut extraire de toute choſe, quoi qu'on le trouve plus prochainement en un ſujet qu'en un autre.

Sçaches donc auſſi pour certain que cette Science ne conſiſte pas dans le hazard, & dans une invention fortuite & caſuelle, mais qu'elle eſt appuyée ſur une réelle connoiſſance : & il n'y a que cette ſeule matiere au monde, par laquelle & de laquelle on prépare la Pierre des Philoſophes. Elle eſt veritablement en toutes choſes du monde ; mais la vie de l'homme ne ſeroit pas aſſez longue pour en faire l'extraction. Si toutefois tu y travailles ſans la connoiſſance des choſes naturelles, principalement au régne mineral, tu ſeras ſemblable à un aveugle qui chemine par habitude. Quiconque travaille de cette ſorte, ſon labeur eſt tout-à-fait fortuit & caſuel : Et même (comme il arrive ſouvent) encore que quelqu'un par hazard travaille ſur la vraye

matiere de nôtre argent-vif, néanmoins il advient qu'il cesse d'opérer là où il devroit commencer ; car comme fortuitement il l'a trouvée, aussi la perd-il fortuitement, à cause qu'il n'a point de fondement sur lequel il puisse bien asseurer son intention. C'est pourquoi cette Science est un pur don du Dieu Tres-haut, & ne peut être que difficilement connuë, sinon par revelation divine, ou par la demonstration qu'un ami nous en fait. Car nous ne pouvons pas être tous des Gebers ni des Lulles : & encore que Lulle fût un esprit tres-subtil, néanmoins si Arnault ne lui eût donné la connoissance de l'Art, certes il auroit ressemblé aux autres qui la recherchent avec tant de difficulté : & Arnault même confesse l'avoir apprise d'un sien ami. Il est facile d'écrire à celui auquel la Nature dicte elle-même. Et comme on dit en commun proverbe : Il est fort aisé d'ajoûter à ce qui a déja été inventé. Tout Art & toute Science est facile aux maîtres ; mais aux disciples qui ne sont que commencer, il n'en va pas de même : Et pour acquerir cette Science, il y faut un long-tems, plusieurs vaisseaux, de grandes dépenses, un travail journalier, avec

de grandes meditations : mais toutes choses sont aisées & legeres à celui qui les sçait.

Nous disons en concluant, que cette Science est un don de Dieu seul, & que celui qui en a la vraye connoissance, le doit incessamment prier, afin qu'il lui plaise benir cét Art de ses saintes graces; car sans la bénédiction Divine, il est tout-à-fait inutile : comme nous l'avons nous-mêmes experimenté, lorsque pour cette Science nous avons soufferts de tres-grands dangers, & que nous en avons reçû plus d'infortune & d'incommodité, que d'utilité. Mais c'est l'ordinaire des Hommes, de devenir sages un peu trop tard. Les jugemens de Dieu sont plusieurs abîmes : toutefois dans toutes nos infortunes, nous avons toûjours admiré la Providence divine : Car nôtre souverain Créateur nous a toûjours donné une telle protection, qu'aucun de nos ennemis ne nous a jamais pû opprimer ; nous avons toûjours eu nôtre Ange Gardien qui nous a été envoyé de Dieu, pour conserver cette Arche dans laquelle il a plû à Dieu de renfermer un si grand trésor, & qu'il protége jusqu'à present. Nous avons oüi dire que nos ennemis

ſont tombez dans les lacs qu'ils avoient préparé : que ceux qui avoient attenté à nôtre vie, ont été privez de la leur : que ceux qui ſe ſont emparez de nos biens, ont perdu leur bien propre : quelques-uns même d'entre-eux ont été chaſſez de leurs Royaumes. Nous ſçavons que pluſieurs de ceux qui ont détracté contre nôtre honneur, ont peri dans la honte & dans l'infamie, tant nous avons été aſſeurez ſous la garde du Créateur de toutes choſes, qui dés le berceau nous a toûjours conſervé ſous l'ombre de ſes aîles, & nous a inſpiré un eſprit d'intelligence des choſes naturelles, auquel ſoit loüange & gloire par infinis ſiécles des ſiécles.

Nous avons reçû tant de bienfaits du Tres-haut nôtre Créateur, que tant s'en faut que nous les puiſſions écrire, que nous ne pouvons pas ſeulement les imaginer. A peine y a-t-il aucun des mortels à qui cette Bonté infinie ait accordé plus de graces, voire même autant qu'elle a fait à nous. Plût à Dieu en reconnoiſſance, que nous euſſions aſſez de force, aſſez d'entendement, & aſſez d'éloquence pour lui rendre les graces que nous devons ; car nous confeſſons n'avoir pas tant mérité de nous-mêmes,

mais nous croyons que toute nôtre felicité est venuë de ce que nous avons esperé, que nous esperons, & espererons toûjours en lui. Car nous sçavons qu'il n'y a personne entre les mortels qui nous puisse aider, & que c'est de Dieu seul nôtre Créateur que nous devons espérer nôtre secours ; parce que c'est en vain que nous mettrions nôtre confiance en la personne des Princes, qui sont hommes mortels comme nous (selon le Psalmiste :) Ils ont tous reçû de Dieu l'esprit de vie, lequel étant ôté, le reste n'est plus que poussiere : mais que c'est une chose tres-asseurée de mettre son espérance en Dieu nôtre Seigneur, duquel (comme d'une source de bonté) tous les biens procédent avec abondance.

Toi donc qui desires arriver au but de cette sainte Science, mets tout ton espoir en Dieu ton Créateur, & le prie incessamment, & croi fermement qu'il ne t'abandonnera point : Car s'il connoît que ton cœur soit franc & sincére, & que tu ayes fondé toute ton espérance en lui, il te donnera un moyen tres-facile, & te montrera la voye que tu dois tenir pour joüir du bonheur que tu desires si ardemment. *Le commencement de la sagesse*

est la crainte de Dieu : prie-le, & travaille néanmoins. Dieu à la verité donne l'entendement, mais il faut que tu en sçaches user : car comme le bon entendement & la bonne occasion sont des dons de Dieu, de même nous les perdons aussi pour la peine de nos péchez.

Mais pour retourner à nôtre propos : Nous disons que l'argent-vif est la premiere matiére de cét œuvre, & qu'effectivement il n'y a rien autre chose, puisque tout ce qu'on y ajoûte a pris son origine de lui. Nous avons dit en quelque endroit, que toutes les choses du monde se font & sont engendrez des trois Principes : mais nous en purgeons quelques-uns de leurs accidens ; & étans bien purs, nous les conjoignons derechef. En ajoûtant ce que nous y devons ajoûter, nous accomplissons ce qui y manque ; & en imitant la Nature, nous cuisons jusqu'au dernier degré de perfection, ce que la Nature n'a pû parachever, à cause de quelque accident, & qu'elle a déja fini où l'Art doit commencer. C'est pourquoi si tu veux imiter la Nature, imite-la dans les choses ausquelles elle opére, & ne te fâches point de ce que nos Ecrits semblent se contrarier en quelques endroits :

Il faut que cela ſoit ainſi, de crainte que l'Art ne ſoit trop divulgué. Mais pour toi, choiſis les choſes qui s'accordent avec la Nature, prends la roſe, & laiſſe les épines. Si tu prétends faire quelque métal, prends un métal pour fondement materiel, parce que d'un chien il ne s'en engendre qu'un chien, & d'un métal il ne s'engendre qu'un métal. Car ſçaches pour certain, que ſi tu ne prends l'humide radical du métal parfaitement ſéparé, tu ne feras jamais rien : C'eſt en vain que tu laboure la terre, ſi tu n'as aucun grain de froment pour y ſemer : Il n'y a qu'une ſeule matiére, un ſeul art, & une ſeule opération. Si donc tu veux produire un métal, tu le fermenteras par un métal : mais ſi tu veux produire un arbre, il faut que la ſemence d'un arbre de la même eſpéce que celui que tu veux produire, te ſerve de ferment ou de levain pour cette production.

Il n'y a (comme j'ai dit) qu'une ſeule opération, hors laquelle il n'y en a aucune autre qui ſoit vraye. Tous ceux-là donc ſe trompent, qui diſent que hors cette unique voye & cette ſeule matiére naturelle, il y a quelque particulier qui eſt vrai : car on ne peut pas avoir aucune branche, ſi

elle n'eſt ceüillie du tronc de l'arbre. C'eſt une choſe impoſſible, & même une folle entrepriſe, de vouloir plûtôt faire venir le rameau, que l'arbre d'où il doit ſortir. Il eſt plus facile de faire la pierre, qu'aucun petit & tres-ſimple particulier, qui ſoit utile, & qui ſoûtienne les épreuves comme le naturel. Il y en a néanmoins pluſieurs qui ſe vantent de pouvoir faire une Lune fixe ; mais ils feroient mieux s'ils fixoient le plomb ou l'eſtain, veu qu'à mon jugement c'eſt une même choſe, parce que ces choſes ne réſiſtent point à l'examen du feu, pendant qu'ils ſont en leur propre nature. La Lune en ſa nature eſt aſſez-fixe, & n'a pas beſoin d'aucune fixation ſophiſtique : mais comme il y a autant de têtes qu'il y a de ſentimens, nous laiſſons à un chacun ſon opinion : que celui qui ne voudra pas ſuivre nôtre conſeil, & imiter la Nature, demeure dans ſon erreur. A la verité on peut bien faire des particuliers, quand on a l'arbre, les rejetons duquel peuvent être antez à pluſieurs autres arbres : tout ainſi qu'avec une eau, on peut faire cuire diverſes ſortes de viandes, ſelon la diverſité deſquelles le boüillon aura diverſe ſaveur, & néanmoins ne ſera fait que

d'une même eau & d'un même principe.

Nous concluons donc qu'il n'y a qu'une unique Nature, tant és métaux, qu'és autres choses ; mais son opération est diverse. Il y a aussi, selon Hermés, une matiére universelle. *Ainsi d'une seule chose toutes choses ont pris leur origine.*

Il y a toutefois plusieurs Artistes qui travaillent chacun à leur fantaisie : Ils cherchent une nouvelle matiére ; c'est pourquoi aussi ils trouvent un nouveau rien recemment inventé, parce qu'ils interpretent les Ecrits des Philosophes selon le sens litteral, & ne regardent pas la possibilité de la Nature. Mais ces sortes de gens sont compagnons de ceux dont nous avons parlé en nôtre Dialogue du Mercure avec l'Alchymiste, lesquels retournerent en leurs maisons sans avoir rien conclu : Ils cherchent la fin de l'œuvre, non seulement sans aucun instrument moyen, mais encore sans aucun principe. Et cela vient de ce qu'ils s'efforcent de parvenir à cét Art, sans en avoir appris les veritables fondemens, ou par la meditation des ouvrages de la Nature, ou par la lecture des Livres des Philosophes, & qu'ils s'amusent aux Receptes sophistiques de quelques coureurs, (quoi qu'à

present les Livres des Philosophes ont pû être alterez & corrompus en plusieurs endroits, par les envieux qui ont ajoûté ou diminué, selon leur caprice & à leur fantaisie.) Et aprés comme ils ne réüssissent pas, ils ont recours aux Sophistications, & font une infinité de vaines épreuves, en blanchissant, rubifiant, fixant la Lune, tirant l'ame de l'Or: ce que nous avons soûtenu ne se pouvoir faire dans nôtre Preface des douze Traitez. Nous ne voulons pas nier, mais au contraire nous croyons, qu'il est absolument nécessaire d'extraire l'ame métallique, non pas pour l'employer aux opérations Sophistiques, mais à l'œuvre des Philosophes: laquelle ame ayant été extraite, & étant bien purgée, doit être derechef jointe à son corps, afin qu'il se fasse une veritable résurrection du corps glorifié. Nous ne nous sommes jamais proposez de pouvoir multiplier le Froment, sans un grain de Froment: mais sçaches aussi qu'il est tres faux que cette ame extraite puisse teindre quelqu'autre métal par un moyen Sophistique; & tous ceux qui font gloire de ce travail, sont des faussaires & des menteurs. Mais nous parlerons plus amplement de ces

opérations dans nôtre troisiéme Traité du Sel, veu que ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur ce sujet.

CHAPITRE VII.

Du Soûfre.

C'EST avec raison que les Philosophes ont attribué le premier degré d'honneur au Soûfre, comme à celui qui est le plus digne des trois Principes, en la préparation duquel toute la Science est cachée. Il y a trois sortes de Soûfres, qu'il faut choisir parmi toutes autres choses. Le premier est un Soûfre teignant ou colorant : le second, un Soûfre congelant le Mercure ; & le troisiéme, un Soûfre essentiel qui ameine à maturité, duquel à la verité nous devions serieusement traiter. Mais parce que nous avons déja fini l'un des Principes par un Dialogue, nous sommes encore obligez de terminer les autres en la même forme, pour ne sembler pas faire injure plûtôt à l'un qu'à l'autre.

Le Soûfre est le plus meur des trois

Principes, & le Mercure ne se sçauroit congeler que par le Soûfre : De maniere que toute nôtre opération en cét Art ne doit être autre que d'apprendre à tirer le Soûfre du corps des Métaux, par le moyen duquel nôtre argent-vif se congele en or & en argent dans les entrailles de la Terre. Dans cét œuvre ce Soûfre nous sert de mâle ; c'est la raison pour laquelle il passe pour le plus noble, & le Mercure lui tient lieu de femelle. De la composition & de l'action de ces deux, sont engendrez les Mercures des Philosophes.

Nous avons décrit au Dialogue du Mercure avec l'Alchymiste, l'assemblée que firent les Alchymistes, pour consulter entr'eux de quelle matiére & en quelle façon il falloit faire la Pierre des Philosophes. Nous avons aussi dit comme ils furent surpris d'un grand orage, qui les contraignit de se séparer sans avoir rien conclu ; & comme ils se disperserent presque par tout l'Univers. Car cette grande tempête & ce vent impetueux souffla si fortement à la tête de quelques-uns d'entr'eux, & les éloigna tellement les uns des autres, que depuis ce tems-là ils n'ont pû se rassembler : D'où il est arrivé

qu'un chacun d'eux s'imagine encore divers chimeres, & veut faire la Pierre suivant son caprice & à sa fantaisie. Mais entre tous ceux de cette Congregation, laquelle étoit composée de toutes sortes de gens de diverses nations & de differentes conditions, il y eut encore un Alchymiste, duquel nous allons parler dans ce Traité.

C'étoit un bon Homme d'ailleurs, mais qui ne pouvoit rien conclure. Il étoit du nombre de ceux qui se proposent de trouver fortuitement la Pierre Philosophale : Il étoit aussi compagnon de ce Philosophe qui avoit eu dispute avec Mercure. Celui-ci parloit de cette sorte : Si j'avois eu le bonheur de m'entretenir avec le Mercure, je l'aurois pressé en peu de paroles, & lui aurois tiré tous ses secrets les plus cachez. Mon camarade fut un grand fol (disoit-il) de n'avoir pas sçû proceder avec lui. Quant à moi, le Mercure ne m'a jamais plû, & ne croi pas même qu'il contienne rien de bon : mais j'approuve fort le Soûfre, parce que dans nôtre assemblée nous en disputâmes tres-bien ; & je croi que si la tempête ne nous eût détourné & n'eût point rompu nôtre conversation,

nous eussions enfin conclu que c'étoit la premiere matiére, parce que je n'ai pas coûtume de concevoir de petites choses, & que ma tête n'est remplie que de profondes imaginations. Et il se confirma tellement dans cette opinion, qu'il prit résolution de travailler sur le Soûfre. Il commença donc à le distiller, le sublimer, le calciner, le fixer, & en extraire l'huile par la campane : tantôt il le prit tout seul, tantôt il le mêla avec des crystaux, tantôt avec des coquilles d'œufs ; & en fit plusieurs autres épreuves : Et aprés avoir employé beaucoup de tems & de dépenses, sans avoir jamais pû rien trouver qui répondît à son attente, le pauvre misérable s'attrista fort, & passa plusieurs nuits sans dormir. Quelquefois il sortoit seul hors la Ville, afin de pouvoir plus commodément songer, & s'imaginer quelque matiére assurée pour faire réüssir son travail. Un jour qu'il se promenoit, & qu'il étoit tellement enseveli dans ses profondes speculations, qu'il en étoit presque en extase, il arriva jusqu'à une certaine Forest tres-verte & tres-abondante en toutes choses, dans laquelle il y avoit des Miniéres minerales & métalliques, & une grande quantité d'oiseaux & animaux

maux de toutes sortes : les arbres , les herbes & les fruits y étoient en abondance : Il y avoit plusieurs acqueducs, car on ne pouvoit avoir de l'eau en ces lieux, si elle n'y étoit conduite de differens endroits , par l'adresse de plusieurs Artistes, au moyen de plusieurs instrumens & divers canaux. La meilleure, la principale & la plus claire, étoit celle qu'on tiroit des rayons de la Lune ; & cette excellente eau étoit reservée pour la Nymphe de cette Forest. On voyoit en ce même lieu des Moutons & des Taureaux qui paissoient. Il y avoit aussi deux jeunes Pasteurs, que l'Alchymiste interrogea en cette maniere : A qui appartient (dit-il) cette Forest ? C'est le Jardin & la Forest de nôtre Nymphe Venus , répondirent-ils. Ce lieu étoit fort agreable à l'Alchymiste ; il s'y promenoit çà & là ; mais il songeoit toûjours à son Soûfre. Enfin s'étant lassé à force de promenades , ce misérable s'assit sous un arbre, à côté du Canal : Là il commença à se lamenter amerement, & à déplorer le tems , la peine , & les grandes dépenses qu'il avoit follement employées, sans aucun fruit (car il n'étoit pas méchant autrement, & il ne faisoit tort qu'à

soi-même.) Il parla de cette sorte : Que veux dire cela ? Tous les Philosophes disent que c'est une chose commune, vile & facile : & moi qui suis Homme docte, je ne puis comprendre quelle est cette misérable Pierre. Et se plaignant ainsi, il commença à injurier le Soûfre, à cause qu'il lui avoit fait en vain dépenser tant de biens, consommer tant de tems, & employer tant de peine. Le Soûfre étoit bien aussi en cette Forest, mais l'Alchymiste ne le sçavoit pas. Tandis qu'il se lamentoit, il entendit comme la voix d'un Vieillard, qui lui dit : Mon ami, pourquoi maudis-tu le Soûfre ? L'Alchymiste regardant de toutes parts autour de lui, & ne voyant personne, il fut épouvanté. Cette Voix lui dit derechef : Mon ami, pourquoi t'attristes-tu ? L'Alchymiste reprenant son courage : Tout ainsi, Monsieur (dit-il) que celui qui a faim ne songe qu'au pain ; de même je n'ai autre pensée, qu'à la Pierre des Philosophes.

La Voix. Et pourquoi maudis-tu tant le Soûfre ?

L'Alchymiste. Seigneur, j'ai crû que c'étoit la premiere matiére de la Pierre Philosophale ; c'est la raison pour laquelle

j'ai travaillé sur lui pendant plusieurs années : j'y ai beaucoup dépensé, & je n'ai pû trouver cette Pierre.

La Voix. Mon ami, j'ai bien connu que le Soûfre est le vrai & principal sujet de la Pierre des Philosophes : mais pour toi, je ne te connois point, & ne puis rien comprendre à ton travail ni à ton dessein. Tu as tort de maudire le Soûfre, parce qu'étant emprisonné, il ne peut pas être favorable à toutes sortes de gens, veu qu'il est dans une prison tres-obscure les pieds liez, & qu'il ne sort que là où ses Gardes le veulent porter.

L'Alchymiste. Et pourquoi est-il emprisonné ?

La Voix. Parce qu'il vouloit obéïr à tous les Alchymistes, & faire tout ce qu'ils vouloient contre la volonté de sa mere, qui lui avoit commandé de n'obéïr seulement qu'à ceux qui la connoissoient : C'est pourquoi elle le fit mettre en prison, & commanda qu'on lui liât les pieds, & lui ordonna des Gardes, afin qu'il ne pût aller en aucune part sans leur sçû & leur volonté.

L'Alchymiste. O misérable ! c'est ce qui est cause qu'il n'a pû me sécourir : vrayement sa mere lui fait grand tort. Mais

quand ſortira-t-il de ces priſons ?

La Voix. Mon ami, le Soûfre des Philoſophes n'en peut ſortir qu'avec un tres-long tems, & avec de tres-grands labeurs.

L'Alchymiſte. Seigneur, qui ſont ceux qui le gardent ?

La Voix. Mon ami, ſes Gardes ſont de même genre que lui, mais ce ſont des Tyrans.

L'Alchymiſte. Mais vous, qui êtes-vous ? & comment vous appellez-vous ?

LA VOIX. *Je ſuis le Juge & le Geollier de ces priſons ; & mon nom eſt Saturne.*

L'Alchymiſte. Le Soûfre eſt donc détenu en vos priſons ?

La Voix. Le Soûfre eſt veritablement détenu dans mes priſons, mais il a d'autres Gardes.

L'Alchymiſte. Et que fait-il dans les priſons ?

La Voix. Il fait tout ce que ſes Gardes veulent.

L'Alchymiſte. Mais que ſçait-il faire ?

La Voix. C'eſt un artiſan qui fait mille œuvres differentes ; c'eſt le cœur de toutes choſes : il ſçait ameliorer les Métaux, corriger les Minieres ; il donne l'enten-

dement aux Animaux ; il ſçait produire toutes ſortes de fleurs aux herbes & aux arbres ; il domine ſur toutes ces choſes : C'eſt lui qui corrompt l'air, & qui puis aprés le purifie : C'eſt l'Auteur de toutes les odeurs du monde, & le Peintre de toutes les couleurs.

L'Alchymiſte. De quelle matiére fait-il les fleurs ?

La Voix. Ses Gardes lui fourniſſent les vaſes & la matiére : le Soûfre la digere ; & ſelon la diverſité de la digeſtion qu'il en fait, & eu égard au poids, il en produit diverſes fleurs, & pluſieurs odeurs.

L'Alchymiſte. Seigneur, eſt-il vieux ?

La Voix. Mon ami, ſçache que le Soûfre eſt la vertu de chaque choſe : c'eſt le puiſné, mais le plus vieux de tous, le plus fort, & le plus digne ; c'eſt un enfant obéïſſant.

L'Alchymiſte. Seigneur, comment le connoît-on ?

La Voix. Par des manieres admirables ; mais il ſe fait connoître és Animaux par leur raiſon vitale, és Métaux par leur couleur, és Vegetaux par leur odeur : ſans lui ſa mere ne peut rien faire.

L'Alchymiſte. Eſt-il ſeul héritier, ou s'il a des freres ?

La Voix. Mon ami, sa mere a seulement un fils de cette nature, ses autres freres sont associez des méchans : Il a une sœur qu'il aime, & de laquelle il est aimé reciproquement; car elle lui est comme sa mere.

L'Alchymiste. Seigneur, est-il par tout, & en tous lieux d'une même forme ?

La Voix. Quant à sa Nature, elle est toûjours une, & d'une même forme ; mais il se diversifie dans les prisons : toutefois son cœur est toûjours pur, mais ses habits sont maculez.

L'Alchymiste. Seigneur, a-t-il été quelquefois libre ?

La Voix. Oüi certes, il a été treslibre, principalement du vivant de ces Hommes sages, qui avoient une grande amitié avec sa mere.

L'Alchymiste. Et qui ont été ceux-là ?

La Voix. Il y en a une infinité. Hermés qui étoit une même chose avec sa mere, a été de ce nombre. Aprés lui ont été plusieurs Rois, Princes, & beaucoup d'autres Sages, tels qu'étoient en ces tems-là Aristote, Avicenne, & autres, lesquels ont délivré le Soûfre : car tous ceux-là ont sçû délier les liens qui te-

noient le Soûfre garotté.

L'Alchymiste. Seigneur, que leur a-t-il donné pour l'avoir mis en liberté ?

La Voix. Il leur a donné trois Royaumes. Car quand quelqu'un le sçait dissoudre & délivrer de prison, il subjugue ses Gardes (qui maintenant le gouvernent en son Royaume,) il les lie, & les livre & assujettit à celui qui l'a délivré, & lui donne aussi leurs Royaumes en possession. Mais ce qui est de plus grand, c'est qu'en son Royaume il y a un Miroir, dans lequel on voit tout le monde : Quiconque regarde en ce Miroir, il peut voir & apprendre les trois parties de la sapience de tout le monde ; & de cette maniere il deviendra tres-sçavant en ces trois régnes, comme ont été Aristote, Avicenne, & plusieurs autres, lesquels, aussi-bien que leurs prédécesseurs, ont veu dans ce Miroir comment le monde a été créé. Par son moyen ils ont appris les influences des corps célestes sur les inferieurs, & de quelle façon la Nature compose les choses par le poids du feu : ils ont appris encore le mouvement du Soleil & de la Lune ; mais principalement ce mouvement universel, par lequel sa mere est gouvernée. C'est par lui qu'ils

ont connu les degrez de chaleur, de froideur, d'humidité & de sécheresse, & les vertus des herbes de toute autre chose : A raison dequoi ils sont devenus tres-bons Medecins. Et certainement un Medecin ne peut pas être habile & solide en son Art, s'il n'a appris, non pas des Livres de Galien ou d'Avicenne, mais de la fontaine de la Nature, à connoître la raison pour laquelle cette herbe est telle ou telle, pourquoi elle est chaude, ou séche, ou humide en tel degré : & c'est de là que ces Anciens ont tiré leur connoissance. Ils ont diligemment consideré toutes ces choses, & les ont laissé par écrit à leurs successeurs, afin d'attirer les Hommes à de plus hautes méditations, & leur apprendre à délivrer le Soûfre, & dissoudre ses liens. Mais les Hommes de ce siécle ont pris leurs Ecrits pour un fondement final, & ne veulent pas porter leur recherche plus outre ; ils se contentent de sçavoir dire qu'Aristote ou Galien l'ont ainsi écrit.

L'Alchymiste. Et que dites-vous, Seigneur ! peut-on connoître une herbe sans Herbier ?

La Voix. Les anciens Philosophes ont puisé toutes leurs Receptes de la fontaine

taine même de la Nature.

L'Alchymiste. Seigneur, comment cela ?

La Voix. Sçaches que toutes les choses qui sont dans la Terre & sur la Terre, sont engendrées & produites par les trois Principes, mais quelquefois par deux, ausquels toutefois le troisiéme est adherant. Celui donc qui connoîtra les trois Principes & leurs poids, de même que la Nature les a conjoints, il pourra facilement connoître selon le plus ou le moins de leur coction, les degrez du feu dans chaque sujet, & s'il a été bien, ou mal, ou mediocrement cuit : Car ceux qui connoissent les trois Principes, connoissent aussi tous les Vegetaux.

L'Alchymiste. Et comment cela ?

La Voix. Par la veuë, par le goût, & par l'odorat ; car dans ces trois sens sont terminez les trois Principes des choses, & le degré de leur décoction.

L'Alchymiste. Seigneur, ils disent que le Soûfre est une Medecine.

La Voix. Il est la Medecine & le Medecin lui-même, & il donne pour reconnoissance son sang, qui est une Medecine à celui qui le délivre de prison.

L'Alchymiste. Seigneur, combien peut

vivre celui qui posséde cette Medecine universelle?

La Voix. Jusqu'au terme de la mort : toutefois il en faut user sagement, car plusieurs Sçavans sont morts avant le terme de leur vie, par l'usage de cette Medecine.

L'Alchymiste. Que dites-vous, Monseigneur ? est-ce un venin ?

La Voix. Ne sçavez-vous pas qu'une grande flâme de feu en consume une petite ? Plusieurs de ces Philosophes ayant appris cét Art, au moyen des enseignemens qui leur avoient été donnez par les autres, n'ont pas d'eux-mêmes recherché si profondément la vertu de cette Medecine ; ils ont crû que plus cette Medecine étoit puissante & subtile, elle étoit aussi plus propre pour donner la santé : Que si un grain de cette Medecine pénétre une grande quantité de métal, à plus forte raison s'insinuë-elle dans toutes les parties du corps humain.

L'Alchymiste. Seigneur, comment donc en doit-on user ?

La Voix. Plus elle est subtile, moins il en faut prendre, de crainte qu'elle n'éteigne la chaleur naturelle : Il en faut user si discretement, qu'elle nourrisse & cor-

robore nôtre chaleur, & non pas qu'elle la surmonte.

L'Alchymiste. Seigneur, je sçai bien faire cette Medecine.

La Voix. Tu es bienheureux, si tu la sçais faire ; car le sang du Soûfre est cette intrinséque vertu & siccité qui convertit & congele l'argent-vif & tous les autres métaux en Or pur, & qui donne la santé au corps humain.

L'Alchymiste. Seigneur, je sçai faire l'huile de Soûfre, qui se prépare avec des crystaux calcinez : j'en sçai encore sublimer une autre par la campane.

La Voix. Vrayement tu es aussi un des Philosophes de cette belle Assemblée : car tu interpretes tres-bien mes paroles, de même (si je ne me trompe) que celles de tous les Philosophes.

L'Alchymiste. Seigneur, cette huile n'est-ce pas le sang du Soûfre ?

La Voix. O mon ami ! il n'y a que ceux qui sçavent délivrer le Soûfre de ses prisons, qui peuvent tirer le sang du Soûfre.

L'Alchymiste. Seigneur, le Soûfre peut-il quelque chose és Métaux ?

La Voix. Je t'ai dit qu'il sçait tout faire : toutefois il a encore plus de pou-

voir sur les Métaux, que sur toute autre chose : mais à cause que ses Gardes sçavent qu'il en peut aisément sortir, ils le gardent étroitement en de tres-fortes prisons, de maniere qu'il ne peut respirer ; car ils craignent qu'il n'arrive au Palais du Roy.

L'Alchymiste. Seigneur, le Soûfre est-il de la sorte étroitement emprisonné dans tous les Métaux ?

La Voix. Il est emprisonné dans tous les Métaux, mais d'une differente maniere : il n'est pas si étroitement renfermé dans les uns que dans les autres.

L'Alchymiste. Seigneur, & pourquoi est-il retenu dans les Métaux avec tant de tyrannie ?

La Voix. Parce que s'il étoit parvenu à son Palais Royal, il ne craindroit plus ses Gardes : Car pour lors il pourroit regarder par les fenêtres avec liberté, & se faire voir à tous, parce qu'il seroit dans son propre régne, quoi qu'il n'y fût pas encore dans l'état le plus puissant, auquel il desire arriver.

L'Alchymiste, Seigneur, que mange-t-il ?

La Voix. Le vent est sa viande, lorsqu'il est libre ; il mange du vent cuit ;

& lorſqu'il eſt en priſon, il eſt contraint d'en manger du crud.

L'Alchymiſte. Seigneur, pourroit-on reconcilier l'inimitié qui eſt entre lui & ſes Gardes ?

La Voix. Oüi, ſi quelqu'un étoit aſſez prudent pour cét effet.

L'Alchymiſte. Pourquoi ne leur parle-t-il point d'accord ?

La Voix. Il ne le ſçauroit faire de lui-même, car incontinent il entre en colére & en furie contr'eux.

L'Alchymiſte. Que n'interpoſe-t-il donc un tiers pour moyenner une paix ?

La Voix. Celui qui pourroit faire cette paix entr'eux, ſeroit à la verité le plus heureux de tous les hommes, & digne d'une éternelle memoire : mais cela ne peut arriver que par le moyen d'un homme tres-ſage, qui auroit intelligence avec la mere du Soûfre, & traiteroit avec elle. Car s'ils étoient une fois amis, l'un n'empêcheroit point l'autre ; mais leurs forces étant unies enſemble, ils produiroient des choſes immortelles. Certainement celui qui feroit cette reconciliation, ſeroit recommandable à toute la poſterité, & ſon nom devroit être conſacré à l'éternité.

L'Alchymiste. Seigneur, je terminerai bien les differends qu'ils ont entr'eux, & je délivrerai bien le Soûfre hors de sa prison : car d'ailleurs, je suis homme tres-docte & tres-sage ; je suis encore bon praticien, principalement lorsqu'il est question de traiter quelque accord.

La Voix. Mon ami, je voi bien que tu es assez grand, & que tu as une grande tête : mais je ne sçai pas si tu pourras faire ce que tu dis.

L'Alchymiste. Seigneur, peut-être ignorez-vous le sçavoir des Alchymistes ; ils sont toûjours victorieux en matiére d'accommodemens ; & en verité je ne tiens pas la derniere place parmi eux, pourveu que les ennemis du Soûfre veüillent m'entendre pour moyenner cette paix : asseurez-vous que s'ils traitent, ils perdront leur cause. Seigneur, croyez-moi, les Alchymistes sçavent faire des accords. Le Soûfre sera bien-tôt délivré de sa prison, si ses ennemis veulent seulement traiter avec moi.

La Voix. Vôtre esprit me plaît, & j'apprens que vous êtes Homme de réputation.

L'Alchymiste. Seigneur, dites-moi encore, si cela est le vrai Soûfre des Philosophes.

La Voix. Vrayement ce que vous me montrez eſt bien du Soûfre ; mais c'eſt à vous à ſçavoir, ſi c'eſt le Soûfre des Philoſophes, car je vous en ai aſſez parlé.

L'Alchymiſte. Seigneur, ſi je trouvois ſes priſons, le pourrois-je faire ſortir ?

La Voix. Si vous le ſçavez, vous le pourrez facilement faire ; car il eſt plus aiſé de le délivrer, que de le trouver.

L'Alchymiſte. Seigneur, je vous prie, dites-moi encore, ſi je le trouvois en pourrois-je faire la Pierre des Philoſophes ?

La Voix. O mon ami ! ce n'eſt pas à moi à le deviner ; mais penſez-y vous-même : Je vous dirai néanmoins que ſi vous connoiſſez ſa mere, & que vous la ſuiviez, aprés avoir délivré le Soûfre, incontinent la Pierre ſe fera.

L'Alchymiſte. Seigneur, dans quel ſujet ſe trouve ce Soûfre ?

La Voix. Sçaches pour certain que ce Soûfre eſt doüé d'une grande vertu ; ſa miniere ſont toutes les choſes du monde ; car il ſe trouve dans les Métaux, dans les herbes, les arbres, les animaux, les pierres, les minieres, &c.

L'Alchymiſte. Et qui diable le pourra trouver, étant caché entre tant de choſes & tant de divers ſujets? Dites-moi, quelle eſt la matiére de laquelle les Philoſophes extrayent leur Soûfre.

La Voix. Mon ami, vous en voulez trop ſçavoir : toutefois pour vous contenter, ſçachez que le Soûfre eſt par tout, & en tout ſujet. Il a néanmoins certains Palais où il a accoûtumé de donner audience aux Philoſophes : mais les Philophes l'adorent, quand il nage dans ſa propre mer, & qu'il joue avec Vulcan ; & ils s'approchent de lui, lorſqu'ils le voyent vêtu d'un tres-chetif habit, pour n'être point connu.

L'Alchymiſte. Seigneur, ce n'eſt point à moi de le chercher en la mer, veu qu'il eſt caché ici plus prochainement.

La Voix. Je t'ai dit que ſes Gardes l'ont mis en des priſons tres-obſcures, afin que tu ne le puiſſe voir ; car il eſt en un ſeul ſujet : mais ſi tu ne l'as pas trouvé dans ta maiſon, à grand' peine le trouveras-tu dans les forêts : Néanmoins afin que tu ne perde pas l'eſpérance dans la recherche que tu en fais, je te jure ſaintement, qu'il eſt tres-parfait en l'or & en l'argent ; mais qu'il eſt tres-facile en l'argent-vif.

L'Alchymiste. Seigneur, je ferois bien de bon cœur la Pierre Philosophale.

La Voix. Voila un bon souhait, le Soûfre voudroit bien aussi être délivré. Et ainsi Saturne s'en alla. L'Alchymiste déja lassé fut surpris d'un profond sommeil, durant lequel cette vision lui apparut. Il vid en cette Forêt une Fontaine pleine d'eau, autour de laquelle le Sel & le Soûfre se promenoient, contestant l'un contre l'autre, jusqu'à ce qu'enfin ils commencerent à se battre. Le Sel porta un coup incurable au Soûfre, & au lieu de sang, il sortit de cette blessure une eau blanche comme du lait, laquelle s'accrut en un grand fleuve. On vid sortir pour lors de cette Forêt Diane Vierge tres-belle, qui commença à se laver dans ce fleuve. Un Prince qui étoit un homme tres-fort, & plus grand que tous ses Serviteurs, passant en cét endroit, la vid, & admira sa beauté : & à cause qu'elle étoit de même Nature que lui, il fut épris de son amour ; de même qu'elle en le voyant brûla reciproquement d'amour pour lui : c'est pourquoi tombant comme en défaillance, elle se noya. Ce que le Prince appercevant, il commanda à ses Serviteurs de l'aller secourir ; mais ils apprehenderent tous

d'approcher de ce fleuve. Ce Prince addressant ses paroles à eux, leur dit : Pourquoi ne secourez-vous pas cette Vierge Diane ? Ils lui répondirent : Seigneur, il est vrai que ce fleuve est petit, & comme desséché, mais il est tres-dangereux ; car une fois nous le voulûmes traverser à vôtre déçû, & à grand'peine pûmes-nous éviter la mort éternelle : nous sçavons encore que quelques-uns de nos prédécesseurs ont péri en cét endroit. Pour lors ce Prince ayant quitté son gros manteau, tout armé comme il étoit, se jetta dans le fleuve pour secourir la tres-belle Diane : Il lui tendit la main, qu'elle prit ; & se voulant sauver par ce moyen, elle attira le Prince avec elle, de maniere qu'ils se noyerent tous deux.

Peu de tems aprés leurs ames sortirent du fleuve, voltigerent autour, & se réjoüirent, disans : *Cette submersion nous a été favorable, car sans elle nous n'eussions pû sortir de nos corps infects.* L'Alchymiste interrogea ces Ames, & leur demanda : Retournerez-vous encore quelque jour dans vos corps ? Les Ames lui répondirent : Oüi, mais non pas dans des corps si soüillez ; ce sera quand ils seront purifiez, & lorsque ce fleuve sera

deſſéché par la chaleur du Soleil, & que cette Province auſſi aura été bien ſouvent examinée par l'air.

L'Alchymiſte. Et que ferez-vous cependant?

Les Ames. Nous ne ceſſerons de voltiger ſur le fleuve, juſqu'à ce que ces nuages & tempêtes ceſſent. Cependant l'Alchymiſte s'étant encore endormi, fit un agreable ſonge de ſon Soûfre : il lui ſembla voir arriver en ce lieu pluſieurs autres Alchymiſtes, qui cherchoient auſſi du Soûfre ; & ayant trouvé en la Fontaine le cadavre ou corps mort du Soûfre que le Sel avoit tué, ils le partagerent entr'eux : ce que nôtre Alchymiſte voyant, il en prit auſſi ſa part ; & ainſi chacun retourna en ſa maiſon. Ils commencerent dés lors à travailler ſur ce Soûfre, & n'ont point ceſſé juſqu'à preſent. Saturne vint à la rencontre de cét Alchymyſte, & lui demanda : Et bien, mon ami, comment vont tes affaires?

L'Alchymiſte. O Seigneur! j'ai veu une infinité de choſes admirables, à peine ma femme les croira-elles : J'ai maintenant trouvé le Soûfre : Je vous prie, Monſeigneur, aidez-moi, & nous ferons cette Pierre.

Saturne. Mon ami, je t'aiderai tres-volontiers : prépare-moi donc l'argent-vif & le Soûfre, & donne-moi un vaisseau de verre.

L'Alchymiste. Seigneur, n'ayez rien à démêler avec le Mercure, car c'est un pendart qui s'est mocqué de mon compagnon, & de plusieurs autres qui ont travaillé sur lui.

Saturne. Sçaches que les Philosophes n'ont jamais rien fait sans l'argent-vif, au régne duquel le Soûfre est déja Roi : ni moi pareillement je ne sçaurois rien faire sans lui.

L'Alchymiste. Seigneur, faisons la Pierre du Soûfre seul.

Saturne. Je le veux bien, mon ami ; mais tu verras ce qui en arrivera. Ils prirent donc le Soûfre que l'Alchymiste avoit trouvé, & firent tout suivant la volonté de l'Alchymiste : Ils commencerent à travailler sur ce Soûfre, le traiterent en mille façons differentes, & le mirent en des admirables fourneaux, que l'Alchymiste avoit en grand nombre : Mais la fin de leurs labeurs n'ont été que de petites allumettes soûfrées, que les vieilles vendent publiquement pour allumer du feu. Ils recommencerent de nouveau à subli-

mer le Soûfre, & à le calciner au gré de l'Alchymiste ; mais quelque chose qu'ils ayent fait, il leur est toûjours arrivé à la fin de leur travail, comme auparavant : car tout ce que l'Alchymiste voulut faire de ce Soûfre, ne se tourna encore qu'en allumettes. Il dit à Saturne : Seigneur, je voi bien que pour vouloir suivre ma fantaisie, nous ne ferons jamais rien qui vaille : c'est pourquoi je vous prie de travailler tout seul à vôtre volonté, & comme vous le sçavez. Alors Saturne lui dit : Regarde-moi donc faire, & apprens. Il prit deux argens-vifs de diverse substance, mais d'une même racine, que Saturne lava de son urine, & les appella les Soûfres des Soûfres : puis mêla le fixe avec le volatil ; & aprés en avoir fait une composition, il les mit en un vaisseau propre ; & de crainte que le Soûfre ne s'enfuit, il lui donna un garde, puis aprés il le mit ainsi dans le bain d'un feu tres-lent, comme la matiere le requeroit, & acheva tres-bien son ouvrage. Ils firent donc la Pierre des Philosophes, parce que d'une bonne matiere, il en vient une bonne chose.

Je vous laisse à penser si nôtre Alchymiste fut bien aise, puisque (pour vous

achever) il prit la Pierre avec le verre ; & admirant la couleur qui étoit rouge comme du sang, ravi d'une extrême joye, il commença à sauter si fort, qu'en sautant, le vaisseau où la Pierre étoit tomba à terre, & se cassa ; & en même tems Saturne disparut. L'Alchymiste étant réveillé, ne trouva rien entre ses mains que les allumettes qu'il avoit faites de son Soûfre, car la Pierre s'envola, & vole encore aujourd'hui ; à raison dequoi on l'appelle volatile : De maniere que le pauvre Alchymiste n'a apprit par sa vision qu'à faire des allumettes soûfrées ; & voulant acquerir la Pierre des Philosophes, il a si bien operé, qu'à la fin il y acquit une Pierre dans les reins, pour laquelle guérir il voulut devenir Medecin : Et aprés s'être désisté de rechercher la Pierre, il passa enfin sa vie comme tous les autres Chymistes ont accoûtumé de faire, dont la plûpart deviennent Medecins ou Smegmatistes ; c'est-à-dire, Savonniers. Et c'est ce qui arrive ordinairement à tous ceux qui entreprennent de travailler en cét Art sans aucun fondement, sur ce qu'ils en ont oüi dire, ou qu'ils en ont appris fortuitement par des Receptes qui leur en ont

été données, & par des raisonnemens dialectiques.

Il y en a quelqu'autres qui n'ayans pas réüssi dans leurs opérations, disent : *Nous sommes sages, & nous avons appris que chaque chose se multiplie par le moyen de sa semence : s'il y avoit quelque verité en cette Science, nous en fussions plûtôt venus à bout que tous autres.* Et ainsi pour cacher leur honte, & pour ne point passer pour des gens indignes & opiniâtres comme ils sont, ils la blâment : Que s'ils n'ont pas atteint le but qu'ils s'étoient proposé, & qu'ils ont tant desiré, ce n'est pas que la Science ne soit veritable, mais c'est qu'ils ont (comme les autres) la cervelle trop mal timbrée, & le jugement trop foible, pour comprendre un si haut mystére. Cette Science n'est pas propre à ces sortes de gens, & elle leur fait toûjours voir qu'ils ne sont qu'au commencement, lorsqu'ils croyent être à la fin.

Quant à nous, nous confessons que cét Art n'est rien pour tout à l'égard de ceux qui en sont indignes, parce qu'ils n'en viendront jamais à bout : mais nous asseurons aux Amateurs de la vertu, aux vrais Inquisiteurs, & à tous les Enfans

de la Science, que la tranſmutation métallique eſt une choſe vraye & tres-vraye, comme nous l'avons fait voir par experience à diverſes perſonnes de haute & baſſe condition, & qui meritoient bien voir par effet la preuve de cette verité. Ce n'eſt pas que nous ayons fait cette Medecine de nous-mêmes ; mais c'eſt un intime Ami qui nous l'a donnée : Elle eſt néanmoins tres-vraye. Nous avons ſuffiſamment inſtruit les Inquiſiteurs de cette Science pour en faire la recherche : Que ſi nos Ecrits ne leur plaiſent pas, qu'ils ayent recours à ceux des autres Auteurs, qu'ils trouveront moins ſolides : Que ce ſoit toutefois avec cette précaution ; qu'ils conſiderent ſi ce qu'ils liront, eſt poſſible à la Nature ou non, afin qu'ils n'entreprennent rien qui ſoit contre le pouvoir de la Nature : car s'ils penſent faire autre choſe, ils s'y trouveront trompez. S'il étoit écrit dans les cayers des Philoſophes, que le Feu ne brûle point, il n'y faudroit pas ajoûter foi ; car c'eſt une choſe qui eſt contre Nature : au contraire, ſi l'on trouvoit écrit que le Feu échauffe & qu'il deſſéche, il le faut croire, parce que cela ſe fait naturellement, & la Nature s'accorde toûjours bien avec un

un bon jugement : Il n'y a rien de difficile dans la Nature, & toute verité est simple. Qu'ils apprennent aussi à connoître quelles choses en la Nature ont plus de conformité, & plus de proximité ensemble : ce qu'ils pourront plus aisément apprendre par nos Ecrits, que par aucuns autres : pour le moins telle est nôtre croyance : car nous estimons en avoir assez dit, jusqu'à ce qu'il en vienne peut-être un autre aprés nous, qui écrive entierement la maniere de faire cette Pierre, comme s'il vouloit enseigner à faire un fromage avec la crême du lait : ce qui ne nous est pas permis de faire.

Mais afin que nous n'écrivions pas seulement pour ceux qui commencent, & que nous disions quelque chose en vôtre faveur, vous qui avez déja essuyé tant de peines & de travaux : Avez-vous veu cette région, en laquelle le mari a épousé sa femme, & dont les nôces furent faites en la maison de la Nature ? Avez-vous entendu comme le vulgaire a aussi-bien veu ce Soûfre que vous-mêmes, qui avez pris tant de soins à le chercher ? Si vous voulez donc que les vieilles femmes mêmes exercent vôtre Philosophie, montrez la dealbation de ces Soûfres, & dites

ouvertement au commun peuple : Venez, & voyez, l'eau est déja divisée, & le Soûfre en est sorti ; il retournera blanc, & coagulera les eaux.

Brûlez donc le Soûfre tiré du Soûfre incombustible ; lavez-le, blanchissez-le, & le rubifiez, jusqu'à ce que le Soûfre soit fait Mercure, & que le Mercure soit fait Soûfre : puis aprés enrichissez - le avec l'ame de l'Or. Car si du Soûfre, vous n'en tirez le Soûfre par sublimation, & le Mercure du Mercure, vous n'avez pas encore trouvé cette eau qui est la quinte-essence distillée & créée du Soûfre & du Mercure. Celui-là ne montera point, qui n'a pas décendu. Plusieurs perdent en la préparation ce qui est de plus remarquable en cét Art : car nôtre Mercure s'aiguise par le Soûfre, autrement il ne nous serviroit de rien. Le Prince est miserable sans son peuple, aussi-bien que l'Alchymiste sans le Soûfre & le Mercure. J'ai dit, si vous m'avez entendu.

L'Alchymiste étant de retour à son logis, déploroit la Pierre qu'il avoit perduë, & s'attristoit particulierement de n'avoir pas demandé à Saturne quel étoit ce Sel qui lui avoit apparu dans son songe,

veu qu'il y a tant de sortes de Sels. Puis il dit le reste à sa femme.

Conclusion.

TOUT Inquisiteur de cét Art doit en premier lieu examiner d'un meur & sain jugement la création des quatre Elemens, leurs opérations, leurs vertus, & leurs actions : car s'il ignore leur origine & leur Nature, il ne parviendra jamais à la connoissance des Principes, & ne connoîtra point la vraye matiére de la Pierre : moins encore pourra-il arriver à une bonne fin, parce que toute fin est déterminée par son Principe. Quiconque connoît bien ce qu'il commence, connoîtra bien aussi ce qu'il achevera. L'origine des Elemens est le Chaos duquel Dieu, Auteur de toutes choses, a créé & séparé les Elemens : ce qui n'appartient qu'à lui seul. Des Elemens la Nature a produit les Principes des choses : ce qui n'appartient qu'à la Nature seule, par le vouloir de Dieu. Des Principes la

Nature a puis aprés produit les Minieres, & toutes les autres choses. Et enfin de ces mêmes Principes l'Artiste en imitant la Nature, peut faire beaucoup de choses merveilleuses : Car de ces Principes, qui sont le Sel, le Soûfre & le Mercure, la Nature produit les Minieres, les Métaux, & toutes sortes de choses ; & ce n'est pas simplement & immédiatement des Elemens qu'elle produit les Métaux, mais c'est par les Principes, qui lui servent de moyen & de milieu entrès les Elemens & les Métaux.

Si donc la Nature ne peut rien produire des quatre Elemens sans les trois Principes, beaucoup moins l'Art le pourra-il faire. Et ce n'est pas seulement en cét exemple qu'il faut garder une moyenne disposition, mais encore dans tous les procedez naturels. C'est pourquoi nous avons dans ce Traité assez amplement décrit la Nature des Elemens, leurs actions & leurs opérations, comme aussi l'origine des Principes ; & nous en avons parlé plus clairement qu'aucun des Philosophes qui nous ont précédé, afin que le bon Inquisiteur de cette Science puisse facilement considerer en quel degré la Pierre est distante des Métaux, & les Mé-

taux des Elemens : car il y a bien de la difference entre l'Or & l'Eau ; mais elle eſt moindre entre l'Eau & le Mercure. Elle eſt encore plus petite entre l'Or & le Mercure, parce que la maiſon de l'Or, c'eſt le Mercure ; & la maiſon du Mercure, c'eſt l'Eau. Mais le Soûfre eſt celui qui coagule le Mercure : Que ſi la préparation de ce Soûfre eſt tres-difficile, l'invention l'eſt encore davantage, puiſque tout le ſecret de cét Art conſiſte au Soûfre des Philoſophes, qui eſt auſſi contenu és entrailles du Mercure. Nous donnerons quelque jour dans nôtre troiſiéme Principe du Sel la préparation de ce Soûfre, ſans laquelle il nous eſt inutile, parce que nous ne traitons pas en cét endroit de la pratique du Soûfre, ni de la maniere de nous en ſervir, mais ſeulement de ſon origine & de ſa vertu.

Toutefois nous n'avons pas compoſé ce Traité pour vouloir reprendre les anciens Philoſophes, mais plûtôt pour confirmer tout ce qu'ils ont dit, ajoûtant ſeulement à leurs Ecrits ce qu'ils ont obmis : parce que tous Philoſophes qu'ils ſoient, ils ſont hommes comme les autres, & qu'ils n'ont pas pû traiter de toutes les choſes exactement, dautant qu'un

seul homme ne peut pas suffisamment fournir à toutes sortes de choses. Quelques-uns aussi de ces grands Personnages ont été déçûs par des miracles, en telle maniere qu'ils se sont écartez de la voye de la Nature, & n'ont pas bien jugé de ses effets : comme nous lisons en Albert le Grand, Philosophe tres-subtil, qui écrit que de son tems on trouva dans un sépulchre des grains d'Or entre les dents d'un homme mort. Il n'a pas bien pû rencontrer la raison certaine de ce miracle, puisqu'il a attribué cét effet à une force minerale qu'il croyoit être en l'homme, ayant fondé son opinion sur ce dire de Morienes : *Et cette matiere, ô Roy! se tire de vôtre corps.* Mais c'est une grande erreur, & il n'en va pas ainsi que l'a pensé Albert le Grand : car Morienes a voulu entendre ces choses Philosophiquement, dautant que la vertu minerale, de même que l'animale, demeure chacune dans son régne, suivant la distinction & la division que nous avons fait de toutes les choses en trois régnes dans nôtre petit Livre des douze Traitez, parce que chacun de ces régnes se conserve & se multiplie en soi-même, sans emprunter quelque chose

d'étranger, & qui soit pris d'un autre régne : Il est bien vrai qu'au régne animal il y a un Mercure qui sert comme de matiére, & un Soûfre qui tient lieu de forme ou de vertu ; mais ce sont matiére & vertu animales, & non pas minerales.

S'il n'y avoit pas en l'homme un Soûfre animal, c'est-à-dire, une vertu ou une force sulfurée, le sang qui est son Mercure, ne se coaguleroit pas, & ne se convertiroit pas en chair & en os : De même si dans le régne vegetable il n'y avoit point de vertu de Soûfre vegetable, l'Eau ou le Mercure ne se convertiroit point en herbes & en arbres. Il faut entendre le même au régne mineral, dans lequel le Mercure mineral ne se coaguleroit jamais sans la vertu du Soûfre mineral. A la verité ces trois régnes, ni ces trois Soûfres ne different point en vertu, puisque chaque Soûfre a le pouvoir de coaguler son Mercure, & que chaque Mercure peut être coagulé par son Soûfre : ce qui ne se peut faire par aucun autre Soûfre, ni par aucun autre Mercure étranger, c'est-à-dire, qui ne soit pas de même régne.

Si on demande donc la raison pour laquelle quelques grains d'Or ont été trou-

vez ou produits dans les dents d'un homme mort, c'est que pendant sa vie par ordonnance du Medecin, il avoit avalé du Mercure ; ou bien il s'étoit servi du Mercure, ou par onction, ou par turbith, ou par quelqu'autre maniere que ce soit : Et la nature du vif-argent est de monter à la bouche de celui qui en use, & d'y faire des ulcéres, par lesquels il s'évacuë avec son flegme. Le malade donc étant mort tandis qu'on le traitoit, le Mercure ne trouvant point de sortie, lui demeura dans la bouche entre les dents ; & ce cadavre servit de vase naturel au Mercure : en telle sorte qu'ayant été enfermé par un long espace de tems, & ayant été purifié par le flegme corrosif du corps humain, au moyen de la chaleur naturelle de la putrefaction, il fut enfin congelé en Or par la vertu de son propre Soûfre. Mais ces grains d'Or n'eussent jamais été produits dans ce cadavre, si avant sa mort il ne se fût servi du Mercure mineral.

Nous en avons un exemple tres-veritable en la Nature, laquelle dans les entrailles de la Terre produit du seul Mercure l'Or, l'Argent, & tous les autres Métaux, suivant la disposition du lieu ou de la matrice où le Mercure entre, parce qu'il

qu'il a en soi son propre Soûfre qui le coagule & le convertit en Or, s'il n'est empêché par quelque accident, soit par le défaut de la chaleur, soit qu'il ne soit pas bien enfermé. Ce n'est donc pas la vertu du Soûfre animal qui congele & convertit le Mercure animal en Or, elle ne peut seulement que convertir le Mercure animal en chair ou en os : Car si cette vertu se trouvoit dans l'Homme, cette conversion arriveroit dans tous les corps : ce qui n'est pas.

Tels & plusieurs autres semblables miracles & accidens qui arrivent, n'étans pas bien considerez par ceux qui en écrivent, font errer ceux qui les lisent. Mais le bon Inquisiteur de cette Science doit toûjours rapporter toutes choses à la possibilité de la Nature : car si ce qu'il trouve par écrit ne s'accorde point avec la Nature, il faut qu'il le laisse.

Il suffit aux diligens Studieux de cét Art d'avoir appris en cét endroit l'origine de ces Principes : car lorsque le Principe est ignoré, la fin est toûjours douteuse. Nous n'avons pas parlé dans ce Traité énigmatiquement à ceux qui recherchent cette Science, mais le plus clairement qu'il nous a été possible, &

autant qu'il nous eſt permis de le faire. Que ſi par la lecture de ce petit ouvrage Dieu éclaire l'entendement à quelqu'un, il ſçaura combien les Héritiers de cette Science ſont redevables à leurs Prédéceſſeurs, puiſqu'elle s'acquiert toûjours par des eſprits de même trempe que ceux qui l'ont auparavant poſſedée.

Aprés donc que nous en avons fait une tres-claire démonſtration, nous la remettons dans le ſein du Dieu tres-haut nôtre Seigneur & Créateur; & nous nous recommandons, enſemble tous les bons Lecteurs, á ſa grace & à ſon immenſe miſericorde: Auquel ſoit loüange & gloire, par les infinis ſiécles des ſiécles.

Fin du preſent Traité du Soûfre.

TRAITÉ
DU
SEL,
TROISIE'ME PRINCIPE
DES CHOSES MINERALES.

De nouveau mis en lumiere.

AU LECTEUR.

AMI LECTEUR, *Ne veüille point, je te prie, t'enquerir quel est l'Auteur de ce petit Traité, & ne cherche point à pénétrer la raison pour laquelle il l'a écrit. Il n'est pas besoin non plus que tu sçaches qui je suis moi-même. Tiens seulement pour tres-asseuré que l'Auteur de ce petit Ouvrage possede parfaitement la Pierre des Philosophes, & qu'il l'a déja faite. Et parce que nous avions une sincere & mutuelle bienveillance l'un pour l'autre, je lui demandai pour marque de son amitié qu'il m'expliquât les trois premiers Principes, qui sont le Mercure, le Soûfre & le Sel. Ie le priai aussi de me dire s'il faloit chercher la Pierre des Philosophes en ceux que nous voyons & qui sont communs; ou que s'il y en avoit d'autres, il me le*

déclarât en paroles tres-claires & d'un stile simple & non embarassé. Ce que m'ayant accordé, aprés avoir écrit ce que je pûs de ces petits Traitez à la dérobée, je me suis persuadé qu'en les faisant imprimer, bien que contre le plaisir de l'Auteur, qui est du tout hors d'ambition, les vrais Amateurs de la Philosophie m'en auroient obligation : Car je ne doute point que les ayant lû & bien exactement consideré, ils se donneront mieux garde des imposteurs, & feront moins de perte de tems, d'argent, d'honneur & de réputation. Prens donc (ami Lecteur) *en bonne part l'intention que nous avons de te rendre service ; mets toute ton esperance en Dieu ; adores-le de tout ton cœur, & le reveres avec crainte : Gardes le silence avec soin ; aimes le prochain avec bienveillance ; & Dieu t'accordera toutes choses.*

Le commencement de la Sagesse, est de craindre Dieu.

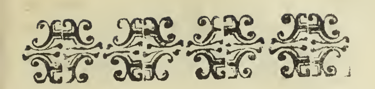


TABLE
DES CHAPITRES
Contenus en ce Traité du Sel.



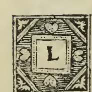


TRAITÉ DU SEL,

TROISIÉME PRINCIPE DES CHOSES MINERALES.

CHAPITRE I.

De la qualité & condition du Sel de la Nature.



E Sel eſt le troiſiéme Principe de toutes choſes, duquel les anciens Philoſophes n'ont point parlé. Il nous a été pourtant expliqué & comme montré au doigt par I. Iſaac Hollandois, Baſile Valentin, & Theophi

Paracelse : Ce n'est pas que parmi les Principes il y en ait quelqu'un qui soit premier, & quelqu'un qui soit dernier, puisqu'ils ont une même origine, & un commencement égal entre-eux : mais nous suivons l'ordre de nôtre Pere, qui a donné le premier rang au Mercure, le second au Soûfre, & le troisiéme au Sel. C'est lui principalement qui est un troisiéme être, qui donne le commencement aux Mineraux, qui contient en soi les deux autres Principes, sçavoir le Mercure & le Soûfre, & qui dans sa naissance n'a pour Mere que l'impression de Saturne, qui le restraint & le rend compact, de laquelle le corps de tous les Métaux est formé.

Il y a de trois sortes de Sels. Le premier est un Sel central, que l'esprit du monde engendre sans aucune discontinuation dans le centre des Elemens par les influences des Astres, & qui est gouverné par les rayons du Soleil & de la Lune en nôtre Mer Philosophique. Le second est un Sel spermatique, qui est le domicile de la semence invisible, & qui dans une douce chaleur naturelle, par le moyen de la putrefaction donne de soi la forme & la vertu vegetale, afin que

cette inviſible ſemence tres-volatile, ne ſoit pas diſſipée, & ne ſoit pas entierement détruite par une exceſſive chaleur externe, ou par quelqu'autre contraire & violent accident : car ſi cela arrivoit, elle ne ſeroit plus capable de rien produire. Le troiſiéme Sel eſt la derniere matiere de toutes choſes, lequel ſe trouve en icelles, & qui reſte encore aprés leur deſtruction.

Ce triple Sel a pris naiſſance dés le premier poinct de la Création, lorſque Dieu dit : SOIT FAIT ; & ſon exiſtance fut faite du néant, dautant que le premier Chaos du Monde n'étoit autre choſe qu'une certaine craſſe & ſalée obſcurité, ou nuée de l'abîme, laquelle a été concentrée & créée des choſes inviſibles par la parole de Dieu, & eſt ſortie par la force de ſa voix, comme un être qui devoit ſervir de premiere matiere, & donner la vie à chaque choſe, & qui eſt actuellement exiſtant. Il n'eſt ni ſec, ni humide, ni épais, ni délié, ni lumineux, ni ténébreux, ni chaud, ni froid, ni dur, ni mol ; mais c'eſt ſeulement un chaos mélangé, duquel puis aprés toutes choſes ont été produites & ſéparées. Mais en cét endroit nous paſ-

ſerons ces choſes ſous ſilence, & nous traiterons ſeulement de nôtre Sel, qui eſt le troiſiéme Principe des Mineraux, & qui eſt encore le commencement de nôtre œuvre Philoſophique.

Que ſi le Lecteur deſire tirer du profit & de l'avancement de ce mien diſcours, & comprendre ma penſée, il faut avant toute œuvre qu'il liſe avec tres-grande attention les Ecrits des autres veritables Philoſophes, & principalement ceux de Sendivogius dont nous avons fait mention ci-deſſus, afin que de leur lecture il connoiſſe fondamentalement la génération & les premiers Principes des Métaux, qui procédent tous d'une même racine. Car celui qui connoît exactement la génération des Métaux, n'ignore pas auſſi leur melioration & leur tranſmutation : Et aprés avoir ainſi connu nôtre fontaine de Sel, on lui donnera ici le reſte des inſtructions qui lui ſont néceſſaires, afin qu'ayant prié Dieu devotement, il puiſſe par ſa ſainte grace & benediction acquerir ce précieux Sel blanc comme neige ; qu'il puiſſe puiſer l'eau vive du Paradis ; & qu'il puiſſe avec icelle préparer la Teinture Philoſophique, qui eſt le plus grand tréſor & le plus noble

don que Dieu ait jamais donné en cette vie aux ſages Philoſophes.

Diſcours traduits de Vers.

Priez Dieu qu'il vous donne ſa Sageſſe, ſa clemence & ſa grace,
Par le moyen deſquelles on peut acquerir cét Art.
N'appliquez point vôtre eſprit à d'autres choſes,
Qu'à cét Hylech des Philoſophes.
Dans la fontaine du Sel de nôtre Soleil & Lune,
Vous y trouverez le tréſor du fils du Soleil.

CHAPITRE II.

Où eſt-ce qu'il faut chercher nôtre Sel.

COMME nôtre Azoth eſt la ſemence de tous les Métaux, & qu'il a été établi & compoſé par la Nature dans un égal temperament & proportion des Elemens, & dans une concordance des ſept

Planettes ; c'eſt auſſi en lui ſeulement que nous devons rechercher & que nous devons eſpérer de rencontrer une puiſſante vertu d'une force émerveillable, que nous ne ſçaurions trouver en aucune autre choſe du monde : car en toute l'univerſité de la Nature, il n'y a qu'une ſeule choſe par laquelle on découvre la verité de nôtre Art, en laquelle il conſiſte entierement, & ſans laquelle il ne ſçauroit être. C'eſt une Pierre & non Pierre : Elle eſt appellée Pierre par reſſemblance, premierement parce que ſa miniere eſt veritablement Pierre, au commencement qu'elle eſt tirée hors des cavernes de la Terre. C'eſt une matiere dure & ſéche, qui ſe peut réduire en petites parties, & qui ſe peut broyer à la façon d'une Pierre. Secondement, parce qu'aprés la deſtruction de ſa forme (qui n'eſt qu'un Soûfre puant qu'il faut auparavant ôter) & aprés la diviſion de ſes parties qui avoient été compoſées & unies enſemble par la Nature, il eſt néceſſaire de la réduire en une eſſence unique, & la digerer doucement ſelon Nature en une Pierre incombuſtible, réſiſtante au feu, & fondante comme Cire.

Si vous ſçavez donc ce que vous cher-

chez, vous connoiſſez auſſi ce que c'eſt que nôtre Pierre. Il faut que vous ayez la ſemence d'un ſujet de même nature que celui que vous voulez produire & engendrer. Le témoignage de tous les Philoſophes & la raiſon même, nous démontrent ſenſiblement que cette Teinture métallique n'eſt autre choſe que l'Or extrémement digeſte, c'eſt-à-dire, réduit & amené à ſon entiere perfection : car ſi cette Teinture aurifique ſe tiroit de quelqu'autre choſe que de la ſubſtance de l'Or, il s'enſuivroit néceſſairement qu'elle devroit teindre toutes les autres choſes, ainſi qu'elle a accoûtumé de teindre les Métaux : ce qu'elle ne fait pas. Il n'y a que le Mercure métallique ſeulement, lequel par la vertu qu'il a de teindre & perfectionner, devient actuellement Or ou Argent, parce qu'il étoit auparavant Or ou Argent en puiſſance : ce qui ſe fait, lorſqu'on prend le ſeul & unique Mercure des Métaux, en forme de ſperme crud & non encore meur, (lequel eſt appellé Hermaphrodite, à cauſe qu'il contient dans ſon propre ventre ſon mâle & ſa femelle, c'eſt-à-dire, ſon agent & ſon patient ; & lequel étant digeré juſquà une blancheur pure & fixe, devient Argent,

& étant poussé jusqu'à la rougeur, se fait Or :) Car il n'y a seulement que ce qui est en lui d'homogene & de même nature, qui se meurit & se coagule par la coction : dont vous avez une marque finale tres-asseurée lorsqu'il parvient à un suprême degré de rougeur, & que toute la masse résiste à la plus forte flâme du feu, sans qu'elle jette tant soit peu de fumée ou de vapeur, & qu'elle devienne d'un poids plus leger : Aprés cela, il la faut derechef dissoudre par un nouveau menstruë du Monde ; en sorte que cette portion tres-fixe s'écoulant par tout, soit receuë en son ventre, dans lequel ce Soûfre fixe se réduit à une beaucoup plus facile fluidité & solubilité : Et le Soûfre volatil pareillement, par le moyen d'une tres-grande chaleur magnetique du Soûfre fixe, se meurit promptement, &c. Car une Nature Mercuriale ne veut pas quitter l'autre : mais alors l'on voit que cét Or rouge ou blanc de la maniere que nous avons dit ci-dessus, ou plûtôt que l'Antimoine meur, fixe & parfait, vient à se congeler au froid, au lieu qu'il se liquifiera tres-aisément à la chaleur comme de la Cire, & qu'il deviendra tres-facile à résoudre dans quelque liqueur que ce soit

soit, & se répandra dans toutes les parties de ce sujet, en lui donnant couleur par tout, de même qu'un peu de Saffran colore beaucoup d'eau. Donc cette fixe liquabilité jettée sur les Métaux fondus, se réduisant en forme d'eau dans une tres-grande chaleur, pénétrera jusqu'à la la moindre partie d'iceux ; & cette eau fixe retiendra tout ce qu'il y a de volatil, & le preservera de combustion. Mais une double chaleur de feu & de Soûfre agira si fortement, que le Mercure imparfait ne pourra aucunement résister ; & presque dans l'espace d'une demie heure on entendra un certain bruit ou pétillement, qui sera un signe évident que le Mercure a été surmonté, & qu'il a mis au dehors ce qu'il avoit dans son interieur, & que tout est converti en un pur métal parfait.

Quiconque donc a jamais eu quelque teinture, ou Philosophique, ou particuliere, il ne l'a pû tirer que de ce seul Principe : comme dit ce grand Philosophe natif de l'Alsace superieure, nôtre Compatriote Allemand Basile Valentin, qui vivoit en ma Patrie il y a environ cinquante ans, dans son Livre intitulé : *Le Chariot Triomphal de l'Antimoine*, où

traitant des diverses Teintures que l'on peut tirer de ce même Principe, il écrit; » Que la Pierre de feu (faite d'Anti-» moine) ne teint pas universellement » comme la Pierre des Philosophes, la-» quelle se prépare de l'essence du So-» leil: moins encore que toutes les au-» tres Pierres ; car la Nature ne lui a pas » donné tant de vertu pour cét effet : » mais elle teint seulement en particulier, » sçavoir l'Estain, le Plomb & la Lune » en Soleil. Il ne parle point du Fer ou » du Cuivre, si ce n'est en tant qu'on » peut tirer d'eux la Pierre d'Antimoine » par séparation, & qu'une partie d'icel-» le n'en sçauroit transmuer plus de cinq » parties, à cause qu'elle demeure fixe » dans la Coupelle & dans l'Antimoine » même, dans l'inquart, & dans toutes » les autres épreuves : là où au contraire » cette veritable & tres-ancienne Pierre » des Philosophes peut produire des ef-» fets infinis. Semblablement dans son » augmentation & multiplication, la » Pierre de feu ne peut pas s'exalter plus » outre : mais toutefois l'Or est de soi » pur & fixe. Au reste, le Lecteur doit » encore remarquer qu'on trouve des » Pierres de differente espece, lesquelles

» teignent en particulier : car j'appelle » Pierres toutes les Poudres fixes & teingentes : mais il y en a toûjours quelqu'une qui teint plus efficacement, & » en plus haut degré que l'autre. La » Pierre des Philosophes tient le premier » rang entre toutes les autres. Secondement, vient la teinture du Soleil & de » la Lune au rouge & au blanc. Aprés, » la teinture du Vitriol & de Venus, & » la teinture de Mars, chacune desquelles contient aussi en soi la teinture du » Soleil, pourveu qu'elle soit auparavant amenée jusqu'à une fixation perseverante. Ensuite, la teinture de Jupiter & de Saturne, qui servent à coaguler le Mercure : Et enfin, la teinture du Mercure même. Voilà donc » la difference & les diverses sortes de » Pierres & de Teintures : Elles sont » néanmoins toutes engendrées d'une » même semence, d'une même mere, & » d'une même source : d'où a été aussi » produit le veritable œuvre universel, » hors lequel on ne peut trouver d'autre » teinture métallique ; je dis même en » toutes choses que l'on puisse nommer. » Pour les autres Pierres, quelles qu'elles » soient, tant les nobles, que les non

» nobles & viles, ne me touchent point ;
» & je ne prétends pas même en parler
» ni en écrire, parce qu'elles n'ont point
» d'autres vertus que pour la Medecine.
» Je ne ferai point mention non plus
» des Pierres animales & vegetales, parce
» qu'elles ne servent seulement que pour
» la préparation des Medicamens, &
» qu'elles ne sçauroient faire aucun œu-
» vre métallique, non pas même pour
» produire de soi la moindre qualité :
» De toutes lesquelles Pierres, tant mi-
» nerales, vegetales, qu'animales, la
» vertu & la puissance se trouvent accu-
» mulées ensemble dans la Pierre des
» Philosophes. Les Sels de toutes les
» choses n'ont aucune vertu de teindre,
» mais ce sont les clefs qui servent pour
» la préparation des Pierres, qui d'ail-
» leurs ne peuvent rien d'eux-mêmes :
» cela n'appartient qu'aux Sels des Mé-
» taux & des Mineraux. Je dis mainte-
» nant quelque chose : Si tu voulois bien
» entendre, je te donne à connoître la
» difference qu'il y a entre les Sels des
» Métaux, lesquels ne doivent pas être
» ômis ni rejettez pour ce qui regarde les
» Teintures ; car dans la composition
» nous ne sçaurions nous en passer, parce

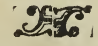
» que dans eux on trouve ce grand Tré-
» ſor, d'où toute fixation tire ſon ori-
» gine, avec ſa durée, & ſon veritable
» & unique fondement. Ici finiſſent les
termes de Baſile Valentin.

Toute la verité Philoſophique conſiſte donc en la racine que nous avons dit; & quiconque connoît bien ce Principe, ſçavoir que tout ce qui eſt en haut, ſe gouverne entierement comme ce qui eſt en bas : ainſi au contraire celui-là ſçait auſſi l'uſage & l'opération de la clef Philoſophique, laquelle par ſon amertume pontique calcine & réïncrude toutes choſes, quoi que par cette réïncrudation des corps parfaits l'on trouveroit ſeulement ce même ſperme, qu'on peut avoir déja tout préparé par la Nature, ſans qu'il ſoit beſoin de réduire le corps compact, mais plûtôt ce ſperme, tout mol & non meur, tel que la Nature nous le donne, lequel pourra être mené à ſa maturité.

Appliquez-vous donc entierement à ce primitif ſujet métallique, à qui la Nature a veritablement donné une forme de métal : mais elle l'a laiſſé encore crud, non meur, imparfait & non achevé, dans la molle montagne duquel vous pourrez plus facilement foüir une foſſe, & tirer

d'icelle nôtre pure Eau pontique que la Fontaine environne, laquelle ſeule (à l'excluſion de toute autre Eau) eſt de ſa Nature diſpoſée pour ſe converir en pâte avec ſa propre farine, & avec ſon ferment ſolaire ; & aprés, de ſe cuire en ambroſie. Et encore que nôtre Pierre ſe trouve de même genre dans tous les ſept Métaux, ſelon le dire des Philoſophes, qui aſſeurent que les pauvres (ſçavoir les cinq Métaux imparfaits) la poſſédent auſſi-bien que les riches (ſçavoir les deux parfaits Métaux) toutefois la meilleure de toutes les Pierres ſe trouve dans la nouvelle demeure de Saturne, qui n'a jamais été touchée ; c'eſt-à-dire, de celui dont le fils ſe preſente, non ſans grand myſtere, aux yeux de tout le monde jour & nuit, & duquel le monde ſe ſert en le voyant, & que jamais les yeux ne peuvent attirer par aucune eſpece, afin qu'on voye, ou du moins qu'on croye, que ce grand Secret ſoit renfermé dans ce fils de Saturne, ainſi que tous les Philoſophes l'affirment & le jurent ; & que c'eſt le Cabinet de leurs Secrets, & qu'il contient en ſoi l'eſprit du Soleil renfermé dans ſes inteſtins & dans ſes propres entrailles.

Nous ne sçaurions pour le present décrire plus clairement nôtre œuf vitriolé, pourveu que l'on connoisse quelqu'un » des enfans de Saturne, sçavoir : L'Antimoine triomphant : Le Bismuth ou » Estain de glace fondant à la chandelle : » Le Cobaltum noircissant plus que le » Plomb & le Fer : Le Plomb qui fait » les épréuves : Le *Plombites* (matiere » ainsi appellée) qui sert aux Peintres : » Le Zinck colorant, & qui paroît admirable, en ce qu'il se montre diversement presque sous la forme du Mercure : Une matiere métallique, qui » se peut calciner & vitriolifer par l'air, » &c. Quoi que ce serain Vulcan inévitable, cuisinier du genre humain, procrée de noirs parens, sçavoir du noir cailloux & du noir Acier, puisse & ait la vertu de préparer les Remedes les plus excellens, de chacune des matieres cidessus mentionnées : mais nôtre Mercure volatil est bien different de toutes ces choses.



Discours traduits de Vers.

C'est une Pierre & non Pierre,
En laquelle tout l'Art consiste;
La Nature l'a fait ainsi,
Mais elle ne l'a pas encore mené à perfection.
Vous ne la trouverez pas sur la terre, parce qu'elle n'y prend point croissance :
Elle croît seulement és cavernes des Montagnes.
Tout cét Art dépend d'elle :
Car celui qui a la vapeur de cette chose,
A la dorée splendeur du Lion rouge,
Le Mercure pur & clair;
Et qui connoît le Soûfre rouge qui est en lui,
Il a en son pouvoir tout le fondement.

CHAPITRE III.

De la dissolution.

VEu que le tems s'approche, auquel cette quatriéme Monarchie viendra pour régner vers le Septentrion, laquelle sera

ſera bien-tôt ſuivie de la calcination du Monde, il ſeroit à propos de commencer à découvrir clairement à tous en général la calcination ou ſolution Philoſophique, (qui eſt la Princeſſe ſouveraine en cette Monarchie Chymique) & dont la connoiſſance étant acquiſe, il ne ſeroit pas difficile à l'avenir que pluſieurs traitaſſent de l'Art de faire de l'Or, & d'obtenir en peu de tems tous les Tréſors les plus cachez de la Nature. Ce qui ſeroit le ſeul & unique moyen capable de bannir de tous les coins du Monde cette faim inſatiable que les Hommes ont pour l'Or, laquelle entraîne malheureuſement le cœur de preſque tous ceux qui habitent ſur la Terre, & de jetter à bas (à la gloire de Dieu) la Statuë du Veau d'or, que les grands & petits de ce ſiécle adorent. Mais comme toutes ces choſes, auſſi-bien qu'une infinité d'autres ſecrets cachez, n'appartiennent qu'à un bon Artiſte Elie, nous lui expoſerons preſentement ce que Paracelſe a ci-devant dit : A ſçavoir, que la troiſiéme partie du Monde périra par le glaive, l'autre par la peſte & la famine ; en ſorte qu'à peine en reſtera-il une troiſiéme part. Que tous les ordres (c'eſt-à-dire

de cette Bête à ſept têtes) ſeroient détruits, & entierement ôtez du Monde. Et alors (dit-il) toutes ces choſes retourneront en leur entier & premier lieu, & nous joüirons du ſiécle d'or : L'Homme recouvrera ſon ſain entendement, & vivra conformément aux mœurs des Hommes, &c. Mais quoi que toutes ces choſes ſoient au pouvoir de celui que Dieu a deſtiné pour ces merveilles, cependant nous laiſſons par écrit tout ce qui peut être utile à ceux qui recherchent cét Art ; & nous diſons, ſuivant le ſentiment de tous les Philoſophes, que la vraye diſſolution eſt la clef de tout cét Art : qu'il y a trois ſortes de diſſolutions ; la premiere eſt la diſſolution du corps crud ; la ſeconde de la terre Philoſophique ; & la troiſiéme eſt celle qui ſe fait en la multiplication.

Mais dautant que ce qui a déja été calciné, ſe diſſout plus aiſément que ce qui ne l'a pas été, il faut néceſſairement que la calcination & la deſtruction de l'impureté ſulfurée & de la puanteur combuſtible, précédent avant toutes choſes : il faut auſſi puis aprés ſéparer toutes les eaux ou menſtruës, deſquelles on pourroit s'être ſervi, comme des aides en cét Art,

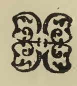
afin que rien d'étranger & d'autre nature n'y demeure ; & prendre cette précaution, que la trop grande chaleur externe ou autre accident dangereux ne fasse peut-être exhaler ou détruire la vertu intérieure générative & multiplicative de nôtre Pierre, comme nous en avertissent les Philosophes en la Turbe, disans : Prenez garde principalement en la purification de la Pierre, & ayez soin que la vertu active ne soit point brûlée ou suffoquée, parce qu'aucune semence ne peut croître ni multiplier, lorsque sa force générative lui a été ôtée par quelque feu extérieur. Ayant donc le sperme ou la semence, vous pourrez alors par une douce coction parfaire heureusement vôtre œuvre : Car nous ceüillons premierement le sperme de nôtre magnésie ; étant tiré, nous le putrifions ; étant putrifié, nous le dissolvons ; étant dissout, nous le divisons en parties ; étant divisé, nous le purifions ; étant purifié, nous l'unissons ; & ainsi nous achevons nôtre œuvre.

C'est ce que nous enseigne en ces paroles l'Auteur du tres-ancien Duel, ou du Dialogue de la Pierre avec l'Or & le » Mercure vulgaires. Par le Dieu Tout- » puissant & sur le salut de mon ame, je

» vous indique & vous découvre, ô
» Amateurs de cét Art tres-excellent,
» par un pur mouvement de fidelité & de
» compassion de vôtre longue recherche,
» que tout nôtre ouvrage ne se fait que
» d'une seule chose, & se perfectionne
» en soi-même, n'ayant besoin que
» de la dissolution & de la congelation :
» ce qui se doit faire sans addition d'au-
» cune chose étrangere. Car comme
» la glace dans un vase sec, mise sur
» le feu, se change en eau par la cha-
» leur : de même aussi nôtre Pierre n'a
» pas besoin d'autre chose que du secours
» de l'Artiste, qu'on obtient par le moyen
» de sa manuelle opération, & par l'a-
» ction du feu naturel. Car encore qu'elle
» fût éternellement cachée bien avant
» dans la terre, néanmoins elle ne s'y
» pourroit perfectionner en rien ; il
» la faut donc aider, non pas toutefois
» en telle sorte qu'il lui faille ajoûter
» aucune chose étrange & contraire à sa
» nature, mais plûtôt il la faut gou-
» verner à la même façon que Dieu nous
» fait naître des fruits de la Terre pour
» nous nourrir ; comme sont les bleds,
» lesquels en aprés il faut battre & por-
» ter au moulin pour en pouvoir faire

» pain. Il en va ainsi en nôtre œuvre, Dieu
» nous a créé cét Airain, que nous pre-
» nons seulement : nous détruisons son
» corps crud & crasse, nous tirons le
» bon noyau qu'il a en son intérieur,
» nous rejettons le superflu, & nous pré-
» parons une medecine de ce qui n'étoit
» qu'un venin.

Vous pouvez donc connoître que vous ne sçauriez rien faire sans la dissolution : Car lorsque cette Pierre Saturnienne aura resserré l'Eau Mercurielle, & qu'elle l'aura congelée dans ses liens, il est nécessaire que par une petite chaleur elle se putrefie en soi-même, & se résolve en sa premiere humeur ; afin que son esprit invisible, incompréhensible & tingent, qui est le pur feu de l'Or, enclos & emprisonné dans le profond d'un Sel congelé, soit mis au dehors, & afin que son corps grossier soit semblablement subtilisé par la régénération, & qu'il soit conjoint & uni indivisiblement avec son esprit.



Discours traduits de Vers.

Resolvez donc vôtre pierre d'une maniere convenable,
Et non pas d'une façon sophistique ;
Mais plûtôt suivant la pensée des Sages,
Sans y ajoûter aucun corrosif :
Car il ne se trouve aucune autre Eau
Qui puisse dissoudre nôtre Pierre,
Excepté une petite Fontaine tres-pure & tres-claire,
Laquelle vient à couler d'elle-même,
Et qui est cette humeur propre pour la dissoudre.
Mais elle est cachée presque à tout le Monde.
Elle s'échauffe si fort par soi-même,
Qu'elle est cause que nôtre Pierre en suë des larmes :
Il ne lui faut qu'une lente chaleur externe ;
C'est dequoi vous devez vous souvenir principalement.
Mais il faut encore que je vous découvre une autre chose :
Que si vous ne voyez point de fumée noire au dessus,

Et une blancheur au dessous,
Vôtre œuvre n'a pas été bien fait,
Et vous vous êtes trompé en la dissolution de la Pierre.
Ce que vous connoîtrez d'abord par ce signe.
Mais si vous procedez comme il faut ;
Vous appercevrez une nuée obscure,
Laquelle sans retardement ira au fonds ;
Lorsque l'esprit prendra la couleur blanche.

CHAPITRE VI.

Comment nôtre Sel est divisé en quatre Elemens, selon l'intention des Philosophes.

PARCE que nôtre Pierre extérieurement est humide & froide, & que sa chaleur interne est une huile séche, ou un soûfre & une teinture vive, avec laquelle on doit conjoindre & unir naturellement la quinte-essence ; il faut nécessairement que vous sépariez l'une de l'autre toutes ces qualitez contraires, & que vous les mettiez d'accord ensemble : ce

que sera nôtre séparation, qui s'apelle dans *l'Echelle Philosophique*, la séparation ou dépuration de la vapeur aqueuse & liquide d'avec les noires feces, la volatilisation des parties rares, l'extraction des parties conjoignantes, la production des principes, la disjonction de l'homogeneïté : Ce qui se doit faire en des bains propres & convenables, &c.

Mais il faut auparavant digerer les Elemens en leur propre fumier : car sans la putrefaction, l'esprit ne sçauroit se séparer du corps ; & c'est elle seule qui subtilise, & cause de la volatilité. Et quand vôtre matiere sera suffisamment digerée, en telle sorte qu'elle puisse être séparée, elle devient plus claire par cette séparation, & l'argent-vif devient en forme d'eau claire.

Divisez donc la Pierre & les quatre Elemens en deux parties distinctes, sçavoir en une partie qui soit volatile, & en une autre qui soit fixe. Ce qui est volatile est eau & air, & ce qui est fixe est terre & feu. De tous ces quatre Elemens la Terre & l'Eau seulement paroissent sensiblement devant nos yeux ; mais non pas le Feu ni l'Air. Et se sont là les deux substances Mercurielles, ou le double du

Mercure de Trevisan, auquel les Philosophes dans la Turbe ont donné les noms qui s'ensuivent.

1. Le Volatil. —— 1. Le Fixe.
2. L'Argent - vif. —— 2. Le Soûfre.
3. Le Superieur. —— 3. L'inférieur.
4. L'Eau. —— 4. La Terre.
5. La femme. —— 5. L'homme.
6. La Reyne. —— 6. Le Roy.
7. La femme blanche. - 7. Le serviteur rouge.
8. La Sœur. —— 8. Le frere.
9. Beya. —— 9. Gabric.
10. Le Soûfre volatile. - 10. Le Soûfre fixe.
11. La Vaultour. —— 11. Le Crapaut.
12. Le vif. —— 12. Le mort.
13. L'Eau - de - vie. —— 13. Le noir plus noir que le noir.
14. Le froid humide. -- 14. Le chaud sec.
15. L'ame ou l'esprit. -- 15. Le corps.
16. La queuë du dragon. 16. Le dragon dévorant sa queuë.
17. Le Ciel. —— 17. La Terre.
18. Sa Sueur. —— 18. Sa cendre.
19. Le Vinaigre tres aigre. - 19. L'Airain ou le Soûfre.

20. La fumée blanche.-20. La fumée noire.

21. Les nuées noires.--21. Les corps d'où ces nuées sortent, &c.

En la partie superieure, spirituelle & volatile, réside la vie de la terre morte ; & en la partie inferieure, terrestre & fixe, est contenu le ferment qui nourrit & qui fige la pierre ; lesquelles deux parties sont d'une même racine, & l'une & l'autre se doivent conjoindre ensemble en forme d'eau.

Prenez donc la terre, & la calcinez dans le fumier de Cheval, tiede & humide, jusqu'à ce qu'elle devienne blanche, & qu'elle apparoisse grasse. C'est ce Soûfre incombustible, qui par une plus grande digestion, peut être fait un Soûfre rouge ; mais il faut qu'il soit blanc auparavant qu'il devienne rouge : Car il ne sçauroit passer de la noirceur à la rougeur, qu'en passant par la blancheur, qui est le milieu : Et lorsque la blancheur apparoît dans le vaisseau, sans doute que la rougeur y est cachée. C'est pourquoi il ne faut pas tirer vôtre matiere, mais il la faut seulement cuire & digerer, jusqu'à ce qu'elle devienne rouge.

Difcours traduits de Vers.

L'Or des Sages n'eft nullement l'Or vulgaire,
Mais c'eft une certaine eau claire & pure,
Sur laquelle eft porté l'efprit du Seigneur ;
Et c'eft de là que toute forte d'être prend & reçoit la vie.
C'eft pourquoi nôtre Or eft entierement rendu fpirituel :
Par le moyen de l'efprit il paffe par l'alembic ;
Sa terre demeure noire,
Laquelle toutefois n'apparoiffoit pas auparavant ;
Et maintenant elle fe diffout foi-même,
Et elle devient pareillement en eau épaiffe,
Laquelle defire une plus noble vie,
Afin qu'elle puiffe fe rejoindre à foi-même.
Car à caufe de la fôif qu'elle a, elle fe diffout & fe dérompt,
Ce qui lui profite beaucoup :

Parce que si elle ne devenoit pas eau & huile,

Son esprit & son ame ne pourroient se conjoindre,

Ni se mêler avec elle, comme il advient alors :

En sorte que d'iceux n'est faite qu'une seule chose,

Laquelle s'éléve en une entiere perfection,

Dont les parties sont si fortement jointes ensemble,

Qu'elles ne peuvent plus être séparées.

CHAPITRE V.

De la préparation de Diane plus blanche que la neige.

CE n'est pas sans raison que les Philosophes appellent nôtre Sel, le lieu de Sapience : car il est tout plein de rares vertus & de merveilles divines : c'est de lui principalement que toutes les couleurs du monde peuvent être tirées. Il est blanc, d'une blancheur de neige en son exté-

rieur ; mais il contient extérieurement une rougeur comme celle du ſang. Il eſt encore rempli d'une ſaveur tres-douce, d'une vie vivifiante, & d'une teinture céleſte, quoi que toutes ces choſes ne ſoient pas dans les proprietez du Sel, parce que le Sel ne donne ſeulement qu'une acrimonie, & n'eſt que le lien de ſa coagulation ; mais ſa chaleur interieure eſt pure, un pur feu eſſentiel, la lumiere de Nature, & une huile tres-belle & tranſparente, laquelle a une ſi grande douceur, qu'aucun ſucre ni miel ne la peut égaler, lorſqu'il eſt entierement ſéparé & dépoüillé de toutes ſes autres proprietez.

Quant à l'eſprit inviſible qui demeure dans nôtre Sel, il eſt, à cauſe de la force de ſa pénétration, ſemblable & égal au foudre, qui frappe fortement, & auquel rien ne peut réſiſter. De toutes ces parties du Sel unies enſemble, & fixées en un être réſiſtant contre le feu, il en réſulte une teinture ſi puiſſante, qu'elle pénétre tout corps en un coin d'œil, à la façon d'un foudre tres-véhément, & qu'elle chaſſe incontinent tout ce qui eſt contraire à la vie.

Et c'eſt ainſi que les Métaux imparfaits ſont teints ou tranſmuez en Soleil : car

dés le commencement ils ſont Or en puiſſance, ayant tiré leur origine de l'unique eſſence du Soleil ; mais par l'ire & malediction de Dieu, ils ont été corrompus par ſept diverſes ſortes de lépre & de maladies : Et s'ils n'avoient pas été Or auparavant, nôtre teinture ne les pourroit jamais réduire en Or ; de même façon que l'Homme ne devient pas Or, encore bien qu'il avale une priſe de nôtre teinture, qui a le pouvoir de chaſſer du corps humain toutes les maladies.

On voit auſſi par l'exacte anatomie des Métaux qu'ils participent en leur intérieur de l'Or, & que leur extérieur eſt entouré de mort & de malediction. Car premierement l'on obſerve en ces Métaux, qu'ils contiennent une matiere corruptible, dure & groſſiere, d'une terre maudite ; ſçavoir, une ſubſtance craſſe, pierreuſe, impure & terreſtre, qu'ils apportent dés leur miniere. Secondement, une eau puante, & capable de donner la mort. En troiſiéme lieu, une terre mortifiée qui ſe rencontre dans cette eau puante ; & enfin une qualité veneneuſe, mortelle & furibonde. Mais quand les Métaux ſont délivrez de toutes ces impuretez maudites, & de leur heterogeneïté,

alors on y trouve *la noble essence de l'Or*; c'est-à-dire, nôtre Sel beni, tant loüé par les Philosophes, lesquels nous en parlent si souvent, & nous l'ont recommandé en ces termes. *Tirez le Sel des Métaux sans aucune corrosion ni violence, & ce Sel vous produira la Pierre blanche & la rouge.* Item, *tout le secret consiste au Sel, duquel se fait nôtre parfait Elixir.*

Maintenant il paroît assez combien il est difficile de trouver un moyen de faire & avoir ce Sel, puisque cette science jusqu'à ce jour n'a point encore été entierement découverte à tous, & qu'à present même il ne s'en trouve pas encore de mille un qui sçache, quel sentiment il doit avoir touchant le dire surprenant de tous les Philosophes, sur cette seule, unique & même matiere, qui n'est autre chose que de l'Or veritable & naturel, & toutefois tres-vil, qu'on jette par les chemins, & qu'on peut trouver en iceux. Il est de grand prix, & d'une valeur inestimable; & toutefois ce n'est que fiente: c'est un feu qui brûle plus fortement que tout autre feu; & néanmoins il est froid: c'est une eau qui lave tres-nettement; & néanmoins elle est séche: c'est un marteau d'acier, qui frappe jusques sur les

atomes impalpables ; & toutefois il eſt comme de l'eau molle : c'eſt une flâme qui met tout en cendres ; & néanmoins elle eſt humide : c'eſt une neige qui eſt toute de neige, & néanmoins qui ſe peut cuire & entierement s'épaiſſir : c'eſt un oyſeau qui vole ſur le ſommet des montagnes ; & néanmoins c'eſt un poiſſon : c'eſt une Vierge qui n'a point été touchée, & toutefois qui enfante & abonde en lait : ce ſont les rayons du Soleil & de la Lune, & le feu du Soûfre ; & toutefois c'eſt une glace tres-froide : c'eſt un arbre brûlé, lequel toutefois fleurit lorſqu'on le brûle, & rapporte abondance de fruits : c'eſt une mere qûi enfante ; & toutefois ce n'eſt qu'un homme : & ainſi au contraire c'eſt un mâle, & néanmoins il fait office de femme : c'eſt un métal tres-peſant, & toutefois il eſt plume, ou comme de l'alun de plume : c'eſt auſſi une plume que le vent emporte, & toutefois plus peſante que les Métaux : c'eſt auſſi un venin plus mortel que le Baſilic même, & toutefois qui chaſſe toutes ſortes de maladies, &c.

Toutes ces contradictions & autres ſemblables, & qui ſont toutefois les propres noms de nôtre Pierre, aveuglent

tellement

tellement ceux qui ignorent comment cela se peut entendre, qu'il y en a une infinité qui dénient absolument que cette chose soit veritable, quoi que d'ailleurs ils croyent avoir tout l'esprit le mieux tourné du monde. Ils s'en rapportent plûtôt à un seul Aristote, qu'à un nombre infini de fameux Auteurs, qui depuis plusieurs siécles ont confirmé toutes ces choses, & par les épreuves qu'ils en ont fait, & par les écrits qu'ils nous en ont laissez : jurans que toutes les paroles qu'ils ont avancées portoient verité, ou qu'autrement ils vouloient en rendre compte au grand jour du Jugement. Mais quoi que tout cela ne serve de rien, ceux qui possédent la Science sont toûjours méprisez : ce qui ne se fait pas sans un juste jugement de Dieu, qui d'autant mieux il a mis ce don précieux dans quelque vaisseau, d'autant plus il permet qu'on le considere comme une folie, afin que ceux qui en sont indignes le méprisent & le rejettent plûtôt à leur propre perte & à leur propre dommage. Mais les Fils de la Science gardent avec crainte ce dépost secret de la Providence, considerans que les paraboles, tant de l'Ecriture-Sainte, que de tous les Sages, signi-

fient bien autre chose que ne porte le sens litteral : C'est pourquoi suivant le commandement du Psalmiste, ils méditent jour & nuit sur leur matiere, & cherchent cette précieuse Pierre avec soin & avec peine, jusqu'à ce qu'ils la trouvent par leurs prieres & leur travail. Car si Dieu (comme on n'en peut douter) ne donne point à connoître cette admirable Pierre (quoi que terrestre seulement) à tous les Hommes de mauvaise volonté, à cause qu'elle est un petit crayon de cette sainte & céleste Pierre angulaire, quel sentiment devons-nous avoir de cette authentique & inestimable Pierre que tous les Anges & Archanges adorent? Bien toutefois qu'il n'y ait aucun Homme qui ne se tienne asseuré de l'acquerir sans peine, pourveu qu'étant régéneré il fasse profession de la Foi, qu'il là publie de bouche, qu'il n'en conçoive aucun doute, & qu'il n'en forme point de contestation, il entrera dans la porte étroite du Paradis, avec tous les saints Personnages du vieil & du nouveau Testament.

Quant à nous, nous sçavons tres-certainement que toute la Theologie & la Philosophie sont vaines sans cette huile incombustible. Car tout ainsi que les cinq

Métaux imparfaits meurent dans l'examen du feu, s'ils ne sont teints & amenez à leur perfection par le moyen de cette huile incombustible, (que les Philosophes nomment leur Pierre) de même les cinq Vierges folles qui à l'avenuë de leur Roy & leur Epoux, n'auront point la veritable huile dans leurs lampes, périront indubitablement. Car le Roy (comme il se voit *en Saint Mathieu*, Chap. 25. 41. 42. 43.) rangera à sa gauche ceux qui n'ont point l'huile de charité & de misericorde, & leur dira : Eloignez-vous de moi, maudits que vous êtes, allez au feu éternel, qui est préparé au Diable & à ses Anges. Car j'ai eu faim, & vous ne m'avez point donné à manger : j'ai eu soif, & vous ne m'avez point donné à boire : j'étois étranger, & vous ne m'avez point logé : j'étois nud, & vous ne m'avez point couvert : j'étois malade & prisonnier, & vous ne m'avez point visité. Au contraire, tout ainsi que ceux qui s'efforcent sans cesse à connoître les merveilleux secrets de Dieu, & demandent avec grand zéle au Pere des Lumieres qu'il les veüille illuminer, reçoivent enfin l'esprit de la Sagesse divine, qui les

conduit en toute verité, & les unit par leur vive foi avec ce Lion vainqueur de la tribu de Juda, lequel seul délie & ouvre le Livre de la régénération, scellé aux sept scéaux dans chacun des Fidéles. De sorte qu'en lui naît cét Agneau, qui dés le commencement fut sacrifié, qui seul est le Seigneur des Seigneurs, & qui attache le vieil Adam à la Croix de son humilité & de sa douceur, & rengendre un nouvel Homme par la semence du Verbe divin.

De même aussi voyons-nous une répresentation fidéle de cette régénération en l'œuvre des Philosophes, dans lequel il y a ce seul Lion verd, qui ferme & ouvre les sept scéaux indissolubles des sept esprits métalliques, & qui tourmente les corps jusqu'à ce qu'il les ait entierement perfectionnez, par le moyen d'une longue & ferme patience de l'Artiste. Car celui-là ressemble aussi à cét Agneau, auquel & non à d'autres, les sept scéaux de la Nature seront ouverts.

O Enfans de la Lumiere! qui êtes toûjours victorieux par la vertu de l'Agneau divin, toutes les choses que Dieu a jamais créé, serviront pour vôtre bonheur temporel & éternel, comme nous en avons

une promeſſe de la propre bouche de Nôtre-Seigneur JESUS-CHRIST, par laquelle il a voulu marquer de ſuite ces ſeize ſortes de Beatitudes, qu'il a réïterées; *en S. Math.* chap. 5. & *en l'Apocal.* chap. 2. & 21. dans ces termes.

1. *Bien-heureux ſont les pauvres d'eſprit; car le Royaume des Cieux eſt à eux.*
A celui qui vaincra, je lui donnerai à manger de l'Arbre de vie, lequel eſt au Paradis de mon Dieu.

2. *Bien-heureux ſont ceux qui meinent deuil: car ils ſeront conſolez.*
Celui qui vaincra, ne ſera point offenſé par la mort ſeconde.

3. *Bien-heureux ſont les débonnaires: car ils habiteront la terre par droit d'heritage.*
A celui qui vaincra, je lui donnerai à manger de la Manne qui eſt cachée, & lui donnerai un caillou blanc, & au caillou un nouveau nom écrit, que nul ne connoît, ſinon celui qui le reçoit.

Bien-heureux sont ceux qui ont faim & soif de justice : car ils seront saoulez.
4. *Celui qui aura vaincu, & aura gardé mes œuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai puissance sur les Nations : Et il les gouvernera avec une verge de fer, & seront brisées comme les vaisseaux du Potier. Comme j'ai aussi receu de mon Pere. Et je lui donnerai l'Etoille du matin.*

Bien-heureux sont les misericordieux : car misericorde leur sera faite.
5. *Celui qui vaincra, sera ainsi vêtu de vêtemens blancs ; & je n'effacerai point son nom du Livre de vie : & je confesserai son nom devant mon Pere, & devant ses Anges.*

Bien-heureux sont ceux qui sont nets de cœur : car ils verront Dieu.
6. *Celui qui vaincra, je le ferai être une colomne au Temple de mon Dieu ; & il ne sortira plus dehors : & j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, & le nom de la Cité de mon Dieu, qui est la nouvelle Jerusalem, la*

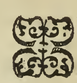
quelle descend du Ciel de devers mon Dieu ; & mon nouveau nom.

7\. *Bien-heureux sont ceux qui procurent la paix : car ils seront appellez Enfans de Dieu.*
Celui qui vaincra, je le ferai séoir avec moi en mon Trône : ainsi que j'ai aussi vaincu, & suis assis avec mon Pere à son Trône.

8\. *Bien-heureux sont ceux qui sont persecutez par justice : car le Royaume des Cieux est à eux.*
Celui qui sera vainqueur, obtiendra toutes choses par un droit hereditaire ; & je serai son Dieu, & il sera mon fils.

Reprenons donc, mes freres, par la grace de Dieu nôtre misericordieux un esprit laborieux, pour combattre un bon combat : car celui qui n'aura pas deuëment combattu, ne sera point couronné, parce que Dieu ne nous accorde point ses dons temporels qu'à force de sueur & de travail, selon le témoignage uni-

verſel de tous les Philoſophes, & de Hermés même, qui aſſeure que pour acquerir cette benoîte Diane & cette Lunaire blanche comme lait, il a ſouffert pluſieurs travaux d'eſprit, de même que chacun peut conjecturer. Car comme nôtre Sel au commencement eſt un ſujet terreſtre, peſant, rude, impur, chaotique, gluant, viſqueux, & un corps ayant la forme d'une eau nebuleuſe, il eſt néceſſaire qu'il ſoit diſſout, qu'il ſoit ſéparé de ſon impureté, de tous ſes accidens terreſtres & aqueux, & de ſon ombre épaiſſe & groſſiere; & ſur tout, qu'il ſoit extrémement ſublimé, afin que ce Sel cryſtallin des Métaux exempt de toutes feces, purgé de toute ſa noirceur, de ſa putrefaction & de ſa lépre, devienne tres-pur, & ſouverainement clarifié, blanc comme neige, fondant & fluant comme Cire.



Diſcours

Diſcours traduits de Vers.

Le Sel eſt la ſeule & unique clef,
Sans Sel nôtre Art ne ſçauroit aucunement ſubſiſter.
Et quoy que ce Sel (afin que je vous en avertiſſe)
N'ait point apparence de Sel au commencement ,
Toutefois c'eſt veritablement un Sel , qui ſans doute
Eſt tout à fait noir & puant en ſon commencement ,
Mais qui dans l'operation & par le travail
Aura la reſſemblance de la preſure du Sang :
Puis aprés il deviendra tout à fait blanc & clair ,
En ſe diſſolvant & ſe fermentant ſoy-meſme.



CHAPITRE VI.

Du mariage du ſerviteur rouge avec la femme blanche.

IL y en a pluſieurs qui croyent ſçavoir la maniere de faire la Teinture des Philoſophes : mais lors qu'ils ſont aux épreuves avec nôtre ſerviteur rouge, à peine croiroit-on combien le nombre de ceux qui réüſſiſſent eſt tres-petit, & combien il s'en rencontre peu en tout le monde qui meritent le nom de veritables Philoſophes. Car où eſt ce qu'on peut trouver un Livre qui donne une ſuffiſante inſtruction ſur ce ſujet, puiſque tous les Philoſophes l'ont enveloppé dans le ſilence & qu'ils l'ont ainſi voulu cacher exprés, de même que nôtre bien aimé pere l'a dit en maniere de revelation aux Inquiſiteurs de cét Art, auſquels il n'a preſque rien laiſſé d'excellent que ce peu de paroles : *Une ſeule choſe, mêlée avec une eau Philoſophique.*

Et il ne faut point douter que cette choſe n'ait donné beaucoup de peine à

quelques Philoſophes, avant que de paſſer cette foreſt, pour commencer leur premiere operation, comme nous en avons un exemple conſiderable en l'Autheur de l'*Arche-ouverte*, communément appellé le diſciple du grand & petit payſan (qui poſſede les manuſcrits de défunt ſon venerable & digne précepteur, & qui a eu une parfaite connoiſſance de l'Art Philoſophique il y a déja trente ans) lequel nous a raconté ce qui arriva à ſon maître en ce point, c'eſt à dire en ſa premiere operation, par laquelle il ne pût de prime abord, quelque moyen ou induſtrie qu'il apportât, faire en ſorte que les Soûfres ſe mélaſſent enſemble & fiſſent coït : parce que le Soleil nageoit toûjours au deſſus de la Lune. Ce qui luy donna un grand déplaiſir & fut cauſe qu'il entreprit de nouveau pluſieurs voyages fâcheux & difficiles, dans le deſſein de s'éclaircir en ce point par quelqu'un qui ſeroit peut-être poſſeſſeur de la Pierre, comme il luy arriva ſelon ſon ſouhait, en telle ſorte qu'il ne s'eſt encore trouvé perſonne qui ait ſurpaſſé ſon experience, car il connoiſſoit effectivement la plus prochaine & la plus abregée voye de cét œuvre, dautant qu'en l'eſ-

pace de trente jours, il achevoit le ſecret de la Pierre, au lieu que les autres Philoſophes ſont obligez de tenir leur matiere en digeſtion premierement pendant ſept mois, & aprés, pendant dix mois continus.

Ce que nous avons voulu faire remarquer à ceux qui s'imaginent & ſe croyent être grands Philoſophes, & qui n'ont jamais mis la main aux operations, afin qu'ils conſiderent en eux-mêmes ſi quelque choſe leur manque; car avant ce paſſage il arrive ſouventefois que les Artiſtes préſomptueux ſont contraints d'avoüer leur ignorance & leur temerité. Il s'en rencontre même quelques-uns parmi les plus grands Docteurs, & parmi les perſonnes de grand ſçavoir, qui ſe perſuadent que nôtre ſerviteur rouge digeſte ſe doit extraire de l'or commun par le moyen d'une eau Mercuriale, laquelle erreur, le tres-ſçavant Autheur *de l'ancien duel Chymique* a autrefois démontré, en un diſcours qu'il a compoſé, où il fait parler la Pierre de cette ſorte: » Quelques-uns ſe ſont tellement écartez loin de moy, qu'encore qu'ils » ayent ſçeu extraire mon eſprit tingent, » qu'ils ont mêlé avec les autres metaux

» & mineraux, aprés plusieurs travaux
» je ne leur ay accordé que la joüissance
» de quelque petite portion de ma vertu,
» pour en ameliorer les metaux qui me
» sont les plus prochains & les plus alliez;
» mais si ces Philosophes eussent recher-
» ché ma propre femme, & qu'ils m'eus-
» sent joint avec elle, j'aurois produit
» mille fois davantage de teinture, &c.

Quant à ce qui regarde nôtre conjonction, il se trouve deux differentes manieres de conjoindre, dont l'une est humide, & l'autre seche. Le Soleil a trois parties de son eau, sa femme en a neuf, ou le Soleil en a deux & sa femme en a sept. Et tout ainsi que la semence de l'homme est en une seule fois toute infuse dans la matrice de la femme qui se ferme en un moment jusqu'à l'enfantement, de même dans nôtre œuvre nous conjoignons deux eaux, le Soûfre de l'or, & l'ame & le corps de son Mercure: le Soleil & la Lune: le mary & la femme: deux semences: deux argens-vifs, & nous faisons de ces deux nôtre Mercure vif, & de ce Mercure la Pierre des Philosophes.

Diſcours traduits de Vers.

Aprés que la terre eſt bien preparée,
Pour boire ſon humidité,
Alors prenez enſemble l'Eſprit, l'ame & la vie,
Et les donnez à la terre.
Car qu'eſt-ce que la terre ſans ſemence ?
Et un corps ſans ame ?
Vous remarquerez donc & vous obſerverez
Que le Mercure eſt ramené à ſa mere,
De laquelle il a pris ſon origine ;
Jettez-le donc ſur icelle, & il vous ſera utile :
La ſemence diſſoudra la terre,
Et la terre coagulera la ſemence.

CHAPITRE VII.

Des degrez du feu.

DAns la coction de nôtre Sel, la chaleur externe de la premiere operation s'appelle elixation, & elle ſe fait dans l'humidité ; mais la tiedeur de la ſeconde operation, ſe paracheve dans la

ſechereſſe, & elle eſt nommée aſſation. Les Philoſophes nous ont deſigné ces deux feux en cette ſorte : *Il faut cuire nôtre Pierre par elixation & aſſation.*

Nôtre benît ouvrage deſire d'être reglé conformément aux quatre ſaiſons de l'année : Et comme la premiere partie qui eſt l'Hyver, eſt froide & humide ; la ſeconde qui eſt le Printemps, eſt tiede & humide ; la troiſiéme, qui eſt l'Eſté, eſt chaude & ſeche ; & la quatriéme qui eſt l'Automne, eſt deſtinée pour cueillir les fruits ; De même le premier regime du feu doit être ſemblable à la chaleur d'une poule qui couve ſes œufs, pour faire éclorre ſes poulets, ou comme la chaleur de l'eſtomac qui cuit & digere les viandes, qui nourriſſent le corps ; ou comme la chaleur du Soleil lors qu'il eſt au ſigne du Belier, & cette tiedeur dure juſqu'à la noirceur, & même juſqu'à ce que la matiere devienne blanche. Que ſi vous ne gardez point ce regime, & que vôtre matiere ſoit trop échauffée, vous ne verrez point la deſirée teſte du corbeau ; mais vous verrez malheureuſement une prompte & paſſagere rougeur ſemblable au pavot ſauvage, ou bien une huile rouſſe ſurnageante, ou que vôtre ma-

tiere aura commencé de se sublimer; que si cela arrive, il faut necessairement retirer vôtre composé, le dissoudre & l'imbiber de nôtre lait virginal, & commencer derechef vôtre digestion avec plus de précaution, jusqu'à ce que tel défaut n'apparoisse plus. Et quand vous verrez la blancheur, vous augmenterez le feu jusqu'à l'entier dessechement de la Pierre, laquelle chaleur doit imiter celle du Soleil, lors qu'il passe du Taureau dans les Gemeaux; & aprés la dessication, il faut encore prudemment augmenter vôtre feu, jusqu'à la parfaite rougeur de vôtre matiere, laquelle chaleur est semblable à celle du Soleil dans le signe du Lion.

Discours traduits de Vers.

Prenez bien garde aux avertissemens que je vous ay donné,
Pour le regime de vôtre feu doux,
Et ainsi vous pourrez esperer toute sorte de prosperitez,
Et participer quelque jour à ce trésor;
Mais il faut que vous connoissiez auparavant,
Le feu vaporeux suivant la pensée des Sages,

Parce que ce feu n'est pas Elementaire,
Ou materiel & autre semblable ;
Mais c'est plûtôt une eau seche tirée du Mercure :
Ce feu est surnaturel,
Essentiel, celeste & pur,
Dans lequel le Soleil & la Lune sont conjoints.
Gouvernez ce feu par le regime d'un feu exterieur,
Et conduisez vôtre ouvrage jusqu'à la fin.

CHAPITRE VIII.

De la vertu admirable de nôtre Pierre salée & aqueuse.

CEluy qui aura reçû tant de graces du pere des lumieres, que d'obtenir en cette vie le don inestimable de la pierre Philosophale, peut non seulement être asseuré qu'il possede un trésor de si grand prix, que tout le monde ensemble, & tous les Monarques mêmes qui l'habitent de toutes parts ne le sçauroient jamais payer, mais encore il doit être per-

ſuadé qu'il a une marque tres-évidente de l'amour que Dieu luy porte, & de la promeſſe que la Sageſſe divine (qui donne un tel don) a fait en ſa faveur de luy accorder pour jamais une éternelle demeure avec elle, & une parfaite union d'un mariage celeſte, laquelle nous ſouhaittons de tout nôtre cœur á tous les Chrétiens; car c'eſt le centre de tous les tréſors, ſuivant le témoignage de Salo-
» mon, *au 7. de la Sag.* où il dit; J'ay
» préferé la Sageſſe au Royaume & à la
» Principauté, & je n'ay point fait état
» de toutes les richeſſes en comparaiſon
» d'icelle. Je n'ay pas mis en paralelle
» avec elle aucune pierre précieuſe; car
» tout l'Or n'eſt qu'un ſable vil á ſon
» égard, & l'Argent n'eſt que de ſa boüe.
» Je l'ay aimé par deſſus la ſanté & la
» beauté du corps, & je l'ay choiſi pour
» ma lumiere, les rayons de laquelle ne
» s'éteignent jamais. Sa poſſeſſion m'a
» donné tous les biens imaginables, &
» j'ay trouvé qu'elle avoit dans ſa main
» des richeſſes infinies, &c.

Quant á nôtre Pierre Philoſophale, l'on y peut aſſez commodément remarquer toutes ces merveilles, premierement le ſacré myſtere de la tres-ſainte Trinité,

l'œuvre de la création, de la redemption, de la régénération, & l'état futur de la felicité éternelle.

Secondement nôtre pierre chasse & guerit toutes sortes de maladies quelles qu'elles soient, & conserve un chacun en santé, jusqu'au dernier terme de sa vie, qui est lorsque l'esprit de l'homme venant à s'éteindre à la façon d'une chandelle, s'évanoüit doucement, & passe dans la main de Dieu.

En troisiéme lieu elle teint & change tous les métaux en argent & en or, meilleurs que ceux que la Nature a coûtume de produire : & par son moyen les pierres & tous les crystaux les plus vils peuvent être transformez en pierres precieuses. Mais parce que nôtre intention est de changer les métaux en or, il faut qu'ils soient auparavant fermentez avec de l'or tres-bon & tres-pur : car autrement les métaux imparfaits ne pourroient pas supporter sa trop grande & suprême subtilité, mais il arriveroit plûtôt de la perte & du dommage dans la projection. Il faut aussi purifier les métaux imparfaits & impurs, si l'on en veut tirer du profit. Une dragme d'or suffit pour la fermentation au rouge, & une dragme

d'argent pour la fermentation au blanc : Et il ne faut pas se mettre en peine d'acheter de l'or ou de l'argent pour faire cette fermentation, parce qu'avec une seule tres-petite partie l'on peut en aprés augmenter de plus en plus la teinture, en telle sorte qu'on pourroit charger des navires entiers du métal precieux qui proviendroit de cette confection. Car si cette medecine est multipliée, & qu'elle soit derechef dissoute & coagulée par l'eau de son Mercure blanc ou rouge, de laquelle elle a été preparée, alors cette vertu tingente augmentera à chaque fois de dix degrez de perfection, ce que l'on pourra recommencer autant de fois que l'on voudra.

» *Le Rosaire* dit, Celuy qui aura une » fois parachevé cét Art, quand il de- » vroit vivre mille milliers d'années, & » chaque jour nourrir quatre mille hom- » mes, neanmoins il n'auroit point d'in- » digence.

L'Autheur de l'*Aurore apparoissante* » dit, C'est elle qui est la fille des Sages, » & qui a en son pouvoir l'authorité, » l'honneur, la vertu & l'empire, qui a » sur sa teste la couronne fleurissante du » Royaume, environnée des rayons des

„ ſept brillantes Etoilles, & comme l'épouſe ornée par ſon mary, elle porte „ écrit ſur ſes habits en lettres dorées „ Grecques, Barbares & Latines; Je ſuis „ l'unique fille des Sages, tout-à-fait inconnuë aux fols. O heureuſe ſcience, „ ô heureux ſçavant ! car quiconque la „ connoît, il poſſede un tréſor incomparable, parce qu'il eſt riche devant „ Dieu & honoré de tous les hommes, „ non pas par uſure, par fraude, ni par „ de mauvais commerces, ni par l'oppreſſion des pauvres, comme les riches „ de ce monde font gloire de s'enrichir, „ mais par le moyen de ſon induſtrie & „ par le travail de ſes propres mains.

C'eſt pourquoy ce n'eſt pas ſans raiſon que les Philoſophes concluent qu'il faut expliquer les deux Enigmes ſuivantes de la Teinture blanche ou rouge, ou de leur Urim & Thumim.

Diſcours traduits de Vers.

LA LUNE.

Icy eſt née une divine & Auguſte Imperatrice,
Les Maîtres d'un commun conſentement

la nomment leur fille.
Elle se multiplie soy-même, & produit un grand nombre d'enfans
Purs, Immortels, & sans tache.
Cette Reyne a de la haine pour la mort & pour la pauvreté;
Elle surpasse par son excellence l'or, l'argent, & les pierres precieuses.
Elle a plus de pouvoir que tous les remedes quels qu'ils soient.
Il n'y a rien en tout le monde qui luy puisse être comparé,
A raison dequoy nous rendons Graces à Dieu, qui est és Cieux.

Le Soleil.

Icy est né un Empereur tout plein d'honneurs,
Il n'en peut jamais naître un plus grand que luy,
Ny par Art, ny par Nature,
Entre toutes les choses creées.
Les Philosophes l'appelent leur fils,
Qui a le pouvoir & la force de produire divers effets.
Il donne à l'homme tout ce qu'il desire de luy.
Il luy octroye une santé perseverante,

L'or, l'argent, les pierres precieuſes,
La force, & une belle & ſincere jeuneſſe.
Il détruit la colere, la triſteſſe, la pauvreté, & toutes les langueurs.
O trois fois heureux celuy qui a obtenu de Dieu une telle grace.

RECAPITVLATION.

Mon cher frere & fils Inquiſiteur de cét Art, reprenons dés le commencement toutes les choſes qui te ſont principalement neceſſaires, ſi tu deſires que ta recherche ſoit aidée & ſuivie d'un bon ſuccez.

Premierement & avant toutes choſes tu dois fortement t'imprimer en la memoire, que ſans la miſericorde de Dieu tu es tout-à-fait malheureux, & plus miſerable que le Diable même, au pouvoir duquel ſont tous les damnez, parce que t'ayant donné une ame immortelle, veüilles ou ne veüilles pas, tu dois vivre toute une éternité, ou avec Dieu parmi les Saints dans un bonheur inconcevable, ou avec Sathan parmi les damnez dans des tourmens qu'on ne peut exprimer. C'eſt pourquoy adores Dieu de tout ton cœur, afin qu'il veüille te ſauver pour

toute l'éternité, employe toutes tes forces pour ſuivre ſes ſaints commandemens, qui ſont la regle de ta vie, comme le Sauveur nous l'a enjoint par ces paroles: *Cherchez premierement le Royaume de Dieu & toutes les autres choſes vous ſeront données.* Par ce moyen vous imiterez les Sages nos prédéceſſeurs, & vous obſerverez la methode dont ils ſe ſont ſervy pour ſe mettre en grace auprés de ce redoutable Seigneur (devant lequel Daniel le Prophete a veu un mille millions d'aſſiſtans & un grand nombre de myriades qui le ſervoient) De même que ce tres-Sage Salomon nous a fidelement indiqué le chemin qu'il a gardé pour obtenir la veritable Sageſſe par le moyen de cette doctrine qui eſt la meilleure, & qu'il nous faut entierement imiter.
» J'ay été (dit-il) un enfant doüé de
» bonnes qualitez, & parce que j'avois
» receu une bonne éducation, je me
» trouvay avoir atteint l'âge d'adoleſ-
» cence dans une vie ſans crime & ſans
» reproche : mais aprés que j'eus recon-
» nu que j'avois encore de moindres diſ-
» poſitions qu'aucun autre homme pour
» devenir vertueux, ſi Dieu ne m'accor-
» doit cette grace, (& que cela même
étoit

» étoit Sapience de sçavoir de qui étoit
» ce don), je m'en allay au Seigneur, je
» le priay, & luy dis de tout mon cœur:
» O Dieu de mes Peres, & Seigneur de
» misericorde, qui avez fait toutes cho-
» ses par vôtre parole, & qui par vôtre
» Sagesse avez constitué l'homme pour
» dominer sur toutes les créatures que
» vous avez faites, pour disposer toute
» la terre en justice, & pour juger en
» équité de cœur: donnez-moy je vous
» prie la Sagesse, qui environne sans
» cesse le trône de vôtre divine Majesté,
» & ne me rejettez point du nombre de
» vos enfans: Car je suis vôtre servi-
» teur, & le fils de vôtre servante, je
» suis homme foible, & de petite durée,
» & encore trop incapable en intelli-
» gence de jugement & des loix, &c.

En cette maniere tu pourras aussi plaire à Dieu, pourvû que ce soit là ton principal étude; puis aprés, il te sera licite & même convenable que tu songes au moyen de t'entretenir honnêtement pendant cette vie, de sorte que tu vives non seulement sans être à charge à ton prochain, mais encore que tu aides aux pauvres selon que l'occasion s'en presentera. Ce que l'Art des Philosophes donne tres-

facilement à tous ceux aufquels Dieu permet que cette ſcience, comme une de ſes graces particulieres, ſoit connuë : Mais il n'a pas coûtume de le faire à moins qu'il n'y ſoit excité par de ferventes prieres & par la ſainteté de vie de celuy qui demande cette inſigne faveur, & il ne veut pas mêmes accorder immediatement la connoiſſance de cét Art à quelque perſonne que ce ſoit, mais toûjours par des diſpoſitions moyennes, ſçavoir par les enſeignemens & par le travail des mains, auſquels il donne entierement ſa benediction, s'il en eſt invoqué de bon cœur; au lieu que quand on ne le prie pas, il en arréte l'effet, ſoit en mettant obſtacle aux choſes commencées, ſoit en permettant qu'elles finiſſent par un mauvais évenement.

Au reſte, pour acquerir cette ſcience, il faut étudier, lire & méditer, afin que tu puiſſe connoître la voye de la Nature, que l'Art doit neceſſairement ſuivre. L'étude & la lecture conſiſtent dans les bons & veritables Autheurs qui ont en effet experimenté la verité de cette ſcience, & l'ont communiqué à la poſterité, & auſquels il y a de la certitude de croire dans leur Art; Car ils ont été hommes

de conſcience & éloignez de tous menſonges, encore bien que pour pluſieurs raiſons ils ayent écrit obſcurement. Pour toy tu dois rapporter ce qu'ils ont enveloppé dans l'obſcurité avec les operations de la Nature, & prendre garde de quelle ſemence elle ſe ſert pour produire & engendrer chaque choſe : par exemple, cét arbre cy, ou cét arbre là ne ſe fait pas de toute ſorte de choſes ; mais ſeulement d'une ſemence ou d'une racine qui ſoit de ſon même genre. Il en va de même de l'Art des Philoſophes, lequel pareillement a une détermination certaine & aſſurée, car il ne teint rien en or ou en argent, que le genre Mercurial metallique, lequel il condenſe en une maſſe malleable & qui ſouffre le marteau, perſeverante au feu, laquelle ſoit colorée d'une couleur tres-parfaite, & qui en communiquant ſa teinture, nettoye & ſepare du metal toutes les choſes qui ne ſont pas de ſa nature : il s'enſuit donc que la teinture pareillement eſt du genre Mercurial metallique deſtiné pour la perfection de l'or, & qu'il faut tirer ſon origine, ſa racine & ſa vertu ſeminaire du même ſujet, duquel ſont produits les corps metalliques vulgaires qui ſouffrent & qui s'éten-

dent ſous le marteau. Je te décris clairement en ce lieu la matiere de l'Art, laquelle ſi tu ne comprends pas encore, tu dois ſoigneuſement t'appliquer à la lecture des Autheurs, juſqu'à ce qu'enfin toutes choſes te ſoient devenuës familieres.

Aprés avoir jetté un ferme & ſolide fondement ſur la doctrine des veritables & legitimes poſſeſſeurs de la Pierre, il faut venir aux operations manuelles, & à une deuë preparation de la matiere qui requiert que toutes les feces & ſuperfluïtez ſoient ôtées par nôtre ſublimation, & qu'elle acquiert une eſſence cryſtalline, ſalée, aqueuſe, ſpiritueuſe, oleagineuſe, laquelle ſans addition d'aucune choſe heterogene & de differente nature, & ſans aucune diminution & aucune perte de ſa vertu ſeminale générative & multiplicative, doit être amenée juſqu'à un égal temperament d'humide & de ſec, c'eſt à dire du volatil & du fixe, & ſuivant le procedé de la Nature, élever cette même eſſence par le moyen de nôtre Art, juſqu'à une entiere perfection, afin qu'elle devienne une Medecine tres-fixe, qui ſe puiſſe reſoudre dans toute humeur comme auſſi dans toute chaleur aisée)

& qu'elle devienne potable, en sorte neanmoins qu'elle ne s'évapore pas, comme font ordinairement les remedes vulgaires, lesquels manquent toûjours de cette principale vertu qu'elles doivent avoir pour remedier, parce que comme impuissans & imparfaits, ou ils sont élevez par la chaleur, ou ils ne le sont pas: que s'ils sont élevez, ce ne sont peut-être que certaines eaux subtiles distillées, c'est à dire des esprits, si legeres & si faciles à s'élever, que par la chaleur du corps, laquelle elles augmentent jusqu'à causer fremissement, elles sont aussi-tôt sublimées & portées en haut, montans à la teste & là cherchans une sortie (de même que l'esprit de vin à coûtume de faire en ceux qui sont yvres) & l'évaporation ne s'en pouvant faire à cause que le crane est fermé, elles s'efforcent de sortir impetueusement, de la même maniere qu'il a coûtume d'arriver en la distillation artificielle, lors quelquefois que les esprits ramassez & devenus puissans font rompre le vaisseau qui les contient. Que si les remedes vulgaires ne se peuvent élever, ce sont peut-être des sels qui sont privez de tout suc de vie à cause d'un feu tres-violent, & ne peuvent que

tres-peu remedier à une maladie langoureuſe : car comme une lampe ardente ſe nourrit d'huile & de graiſſe, laquelle étant conſommée s'éteint : de même auſſi la meche qui entretient la vie, ſe ſuſtente d'un baume de vie ſucculent & huileux, & ſe mouche par le moyen des plus excellens remedes, comme on fait communément une chandelle par une mouchette; & parce que nôtre Medecine tres-aſſeurément eſt compoſée du Soleil, & de ſes rayons mêmes, l'on peut conjecturer combien elle a de vertu par deſſus tous les autres medicamens, puiſque le ſeul Soleil dans toute la Nature allume & conſerve la vie; car ſans Soleil toutes choſes geleroient & rien ne croîtroit en ce monde ; les rayons du Soleil font verdoyer & croître toutes choſes : & le Soleil donne vie à tous les corps ſublunaires, les fait pouſſer, vegeter, mouvoir, & multiplier, ce qui ſe fait par l'irradiation vivifiante du Soleil. Mais cette vertu ſolaire eſt mille fois plus forte, plus efficace, & plus ſalutaire dans ſon veritable fils, qui eſt le ſujet des Philoſophes, car là où il eſt engendré, il faut auparavant que les rayons du Soleil, de la Lune, des Etoilles & de toutes les ver-

tus de la Nature se soient accumulez en ce lieu magnetique par l'espace de plusieurs siecles, & qu'ils se soient comme renfermez ensemble dans un vase tres-clos & serré, lesquels puis aprés étans empêchez de sortir, réprimez & rétrecis se changent en cét admirable sujet, & engendrent d'eux-mêmes l'or du vulgaire ; ce qui marque assez combien son origine est remplie de vertu, puis qu'il triomphe entierement de toute la violence du feu quel que ce puisse être, en sorte qu'il ne se trouve rien dans tout le monde de plus parfait aprés nôtre sujet; & si l'on le trouvoit dans son dernier état de perfection, fait & composé par la Nature, qu'il fût fusible comme de la cire ou du beurre, & que sa rougeur, & sa diaphaneïté & clarté parût au dehors, ce seroit là veritablement nôtre benoite Pierre : ce qui n'est pas. Neanmoins la prenant dés son premier principe, on la peut mener à la plus haute perfection qu'il y aît par le moyen de ce souverain Art Philosophique, fondamentalement expliqué dans les Livres des Anciens Sages.

DIALOGUE

QUI DE'COUVRE PLUS amplement la préparation de la Pierre Philoſophale.

VOus avez veu par les Traitez précédens que l'Aſſemblée des Alchymiſtes & Diſtillateurs qui diſputoient fortement de la Pierre des Philoſophes, fût interrompuë par un orage imprévû ; comme ils furent diſperſez & diviſez en pluſieurs differentes Provinces ſans avoir pris aucune détermination certaine, & comme chacun d'eux eſt demeuré ſans concluſion. Ce qui a donné lieu à un nombre infiny de Sophiſtications & de procédez trompeurs & erronez, parce que cette malheureuſe tempeſte ayant empêché une finale déciſion de tous leurs différens, un chacun d'eux a reſté dans l'opinion imaginaire qu'il s'étoit figuré, laquelle il a ſuivy aprés dans ſes operations. Une partie de ces docteurs Chymiſtes

mistes qui avoient assisté à cette Assemblée, avoit lû les écrits des veritables Philosophes qui nous proposent tantôt que le Mercure, tantôt que le Soûfre, tantôt que le Sel est la matiere de leur Pierre. Mais parce que ces Sophisticateurs ont mal entendu la pensée des anciens, & qu'ils ont crû que l'argent-vif, le Soûfre & le Sel vulgaires étoient les choses qu'il falloit prendre pour la confection de la Pierre, & aprés avoir été dispersé en plusieurs endroits de la terre, ils en ont fait des épreuves de toutes les façons imaginables. Quelqu'un d'entre-eux a remarqué dans Geber cette maxime „ digne de consideration; Les anciens „ parlans du Sel ont conclu que c'étoit „ le savon des Sages, la clef qui ferme & „ ouvre, & qui ferme derechef & per- „ sonne n'ouvre; sans laquelle clef ils di- „ sent qu'aucun homme dans ce monde „ ne sçauroit parvenir à la perfection de „ cét œuvre, c'est à dire s'il ne sçait cal- „ ciner le Sel aprés l'avoir preparé, & „ alors il s'appelle Sel fusible : De même qu'il a lû en un autre Autheur que, *Celuy qui connoît le Sel & sa dissolution, sçait le secret caché des anciens Sages.* Cét Alchymiste se persuada par

ces paroles qu'il falloit travailler sur le Sel commun, dont il apprit à préparer un esprit subtil, avec lequel il dissolvoit l'or du vulgaire, & en tiroit sa couleur citrine, & sa teinture, laquelle il s'étudioit de joindre & unir aux metaux imparfaits, afin que par ce moyen ils se changeassent en or : mais tous ses travaux n'eurent aucun bon succez, quelque peine qu'il y pût prendre ; Ce qu'il devoit déja sçavoir » du même Geber lors qu'il dit, Que » tous les corps imparfaits ne se peuvent » aucunement perfectionner, par le mé- » lange avec les corps que la Nature a » rendu simplement parfaits, parce que » dans le premier degré de leur perfe- » ction, ils ont seulement acquis une » simple forme pour eux, par laquelle » ils étoient perfectionnez par la Nature, » & que comme morts ils n'ont aucune » perfection superfluë qu'ils puissent com- » muniquer aux autres, & ce pour deux » raisons ; la premiere, à cause que par ce » mélange d'imperfection, ils sont ren- » dus imparfaits, vû qu'ils n'ont pas plus » de perfection qu'ils en ont besoin pour » eux-mêmes : & la derniere, à cause que » par cette voye leurs principes ne peu- » vent pas se mêler intimement & en tou-

» tes les plus petites parties, dautant que » les corps ne se penetrent point l'un » l'autre, &c. Aprés cela, cette autre sentence de Hermés tomba dans la pensée de nôtre Artiste, sçavoir que *le Sel des metaux est la Pierre des Philosohes.* Il concluoit donc en luy-même que le Sel du vulgaire ne devoit pas être la chose dont les Philosophes entendoient parler, mais qu'il la falloit extraire des metaux. C'est pourquoy il se mit à calciner les metaux avec un feu violent, à les dissoudre en des eaux fortes, les corroder, les détruire, preparer les Sels : il inventoit pour son dessein plusieurs manieres de dissoudre les metaux, pour les faire fondre aisément, & telles autres infinies operations vaines & superfluës : mais il ne pût jamais par tous ces moyens venir à la fin de son desir. Ce qui le faisoit encore douter touchant les Sels & les matieres dont nous avons parlé, en sorte qu'il ne cessoit de regarder dans les livres des uns & des autres Philosophes. Il feüilletoit toûjours esperant de rencontrer quelque passage formel touchant la matiere, & il fit tant qu'il découvrit cét axiome. *Nôtre Pierre est Sel, & nôtre Sel est une terre, & cette terre est vierge,*

S'arrétant à peser profondement ces paroles, il luy sembla tout à coup que son esprit étoit fort éclairé, & il commençoit à reconnoître que ses travaux précédens n'avoient point réüssi selon son souhait, à cause que jusqu'à present il avoit manqué de ce Sel virginal, & qu'on ne sçauroit en aucune façon avoir ce Sel vierge sur la terre, ny sur sa superficie universelle, parce que tout le dessus de la terre est couvert d'herbes, de fleurs, & de plantes, dont les racines par leurs fibres attireroient & succeroient le Sel vierge, d'où elles prendroient leur croissance, & ainsi tout ce Sel seroit privé de sa virginité, & se trouveroit comme empregné. Il s'étonnoit encore d'où provenoit sa premiere stupidité de ce qu'il n'avoit pû comprendre plûtôt ces choses dans les Livres des Philosophes qui en parlent si clairement, comme dans *Morienus* qui dit: Nôtre eau croît dans les montagnes & dans les vallées. Dans *Aristote* : Nôtre eau est seche. Dans *Danthyn* : Nôtre eau se trouve dans les vieilles étables, les retraits, & les égoûts puans. Dans *Alphidius* : Nôtre pierre se rencontre en toutes les choses, qui sont au monde, & par tout, & elle se trouve jettée dans le che-

min, & Dieu ne l'a point mis à un haut prix pour l'acheter, afin que les pauvres aussi bien que les riches la puissent avoir. Et quoy ! (pensoit-il en soi-même) ce Sel n'est-il pas marqué manifestement en tous ces endroits? Il est veritablement la pierre & l'eau seche, qui se peut trouver en toutes choses, & dans les cloaques mêmes ; dautant que tous corps sont composez de luy, se nourrissent de luy, & s'augmentent par son moyen, & par leurs corruptions se resolvent en luy, & aussi parce qu'une grande quantité de ce Sel gras cause la fertilité. Ce que les plus ignorans laboureurs possedent mieux que nous qui sommes doctes, lors que pour refaire les lieux qui sont steriles à cause de la secheresse, ils se servent d'un fumier pourry, & d'un Sel gras & enflé, considerans tres-bien qu'une terre maigre ne peut pas être fertile. La Nature a aussi découvert à quelques-uns, que la maigreur d'une terre sans humeur se pouvoit ameliorer semblablement par un Sel de cendres ; c'est pour cela qu'en quelques endroits les laboureurs prennent du cuir, qu'ils couppent en pieces, le brûlent & en jettent la cendre sur des terres maigres pour leur donner la fertilité,

comme on fait en Densb'ghshire qui est une Province d'Angleterre ; Nous avons encore un ancien témoignage de cét usage dans Virgile. Ce que les Philosophes nous ont declaré lors qu'ils ont écrit, que leur sujet étoit la force forte de toute force, & c'est à vray dire, le Sel de la terre qui se montre tel : Car où est - ce qu'on trouva jamais une force & une vertu plus épouvantable que dans le Sel de la terre, sçavoir le nitre, qui est un foudre à l'impetuosité duquel rien ne peut resister ?

Nôtre Alchymiste par cette consideration & autres semblables croyoit déja avoir atteint le but de la vérité, & se réjoüissoit grandement en luy-même, de ce qu'entre un mille million d'autres luy seul étoit parvenu à une connoissance si haute & si relevée ; il faisoit déja mépris des plus sçavans, voire même presque de tous les autres hommes, de ce qu'ils croupissoient toûjours dans le bourbier de l'ignorance, & qu'ils n'étoient pas encore monté comme luy jusqu'au faist de la plus fine Philosophie, & que là ils n'étoient pas devenus riches d'eux-mêmes, puis qu'il y avoit une infinité de trésors cachez dans le Sel vierge des Philosophes ; aprés, il se mettoit en l'esprit que pour acquerir

ce Sel de virginité, il foüilleroit jusques sous le fondement des racines, en un certain lieu de terre grasse, pour en extraire une terre vierge qui n'eût point encores été impregnée ; établissant mal-à-propos cette maxime que, *pour obtenir l'eau vive de Sel nitre, il falloit foüir dans une fosse profondément jusqu'aux genoux*, laquelle rêverie il ne se contenta pas seulement de poursuivre par son labeur ; mais encore il la rendit publique par un discours qu'il fit imprimer, dans lequel il soûtenoit que c'étoit la véritable pensée de tous les Philosophes. Il s'aheurtoit si fortement à cette opinion vaine & imaginaire, qu'il dépensoit tout son bien, de sorte qu'il se vid reduit en grande pauvreté & accablé de douleurs & d'ennuy, déplorant la perte irréparable de son argent, de son tems, & de ses peines. Ce dommage fut accompagné de soins fâcheux, d'angoisse, d'inquietude & de veilles, lesquelles augmentans de jour en jour, il se résolut enfin de retourner au lieu où il avoit été auparavant pour foüir profondément cette terre qu'il avoit crû être la terre Philosophique, & il continua de vomir ses injures & ses imprécations jusqu'à ce qu'il fut surpris du som-

meil, dont il avoit été privé quelque jours par tant de chagrin & de tristesse ; étant plongé dans ce profond sommeil, il vid paroître en songe une grande troupe d'hommes tous rayonnans de lumiere, l'un desquels s'approcha de luy, & le reprit de cette sorte. Mon amy, pourquoy est-ce que vous vomissez tant d'injures, de maledictions & d'exécrations contre les Philosophes qui reposent en Dieu ? Cét Alchymiste tout étonné répondit en tremblant ; Seigneur, j'ay lû en partie leurs Livres, où j'ay vû qu'on ne pouvoit imaginer de loüanges qu'ils ne donnassent à leur Pierre, laquelle ils élevent jusqu'aux Cieux ; Ce qui a excité en moy un extrême desir de mettre la main à l'œuvre, & j'ay operé en toutes choses selon leurs écrits & leurs préceptes, afin d'être participant à leur Pierre : mais je reconnois que leurs paroles m'ont trompé, vû que par ce moyen j'ay perdu tous mes biens.

La Vision. Vous leurs faites tort, & c'est injustement que vous les accusez d'imposture, car tous ceux que vous voyez icy sont gens bien-heureux ; ils n'ont jamais écrit aucun mensonge, au contraire ils ne nous ont laissé que la pu-

re verité, quoy qu'en des parolcs cachées & occultes, afin que de si grands mysteres ne fussent pas connus par les indignes, car autrement il en naîtroit de grands maux & desordres dans le monde; vous deviez interpreter leurs écrits non pas à la lettre, mais selon l'operation & la possibilité de la Nature; vous ne deviez pas entreprendre auparavant les operations manuelles, qu'aprés avoir posé un solide fondement par vos ferventes prieres à Dieu, par une assiduë lecture, & par un étude infatigable; & vous deviez remarquer en quoy les Philosophes s'accordent tous, sçavoir en une seule chose, qui n'est autre que Sel, Soûfre, & Mercure Philosophiques.

L'ALCHIMISTE. Comment sçauroit-on s'imaginer que le Sel, le Soûfre, & le Mercure ne puissent être qu'une seule & même chose, puisque ce sont trois choses distinctes?

La Vis. C'est maintenant que vous faites voir que vous avez la cervelle dure, & que vous n'y entendez rien; les Philosophes n'ont seulement qu'une chose, qui contient corps, ame & esprit, ils la nomment Sel, Soûfre & Mercure, lesquels trois se trouvent en une même substance,

& ce ſujet eſt leur Sel.

L'ALCH. D'où eſt-ce qu'on peut avoir ce Sel ?

La Viſ. Il ſe tire de l'obſcure priſon des métaux ; vous pouvez avec luy faire des operations admirables, & voir toute ſorte de couleurs ; comme auſſi tranſmuer tous les vils métaux en or, mais il faut auparavant que ce ſujet ſoit rendu fixe.

L'ALCH. Il y a déja long-tems que je me romps l'eſprit pour travailler à ces operations metalliques, ſans y avoir jamais rien pû trouver de ſemblable.

La Viſ. Vous avez toûjours cherché dans les métaux qui ſont morts, & qui n'ont pas en eux la vertu du Sel Philoſophique : comme vous ne pouvez pas faire que le pain cuit vous ſerve de ſemence, non plus que vous ne ſçauriez engendrer un poulet d'un œuf cuit ; mais ſi vous deſirez faire une génération, il faut que vous vous ſerviez d'une ſemence pure, vive, & ſans avoir été gâtée; puiſque les métaux du vulgaire ſont morts, pourquoy donc cherchez-vous une matiere vivante parmy les morts ?

L'ALCH. L'or & l'argent ne peuvent-ils pas être vivifiez derechef par le moyen

de la diſſolution ?

La Viſ. L'or & l'argent des Philoſophes ſont la vie même, & n'ont point beſoin d'être vivifiez ; on les peut même avoir pour rien ; mais l'or & l'argent vulgaires ſe vendent bien cherement, & ils ſont morts, & demeurent toûjours morts.

L'ALCH. Par quel moyen peut-on avoir cét or vif ?

La Viſ. Par la diſſolution.

L'ALCH. Comment ſe fait cette diſſolution ?

La Viſ. Elle ſe fait en ſoy-même & par ſoy-même, ſans y ajoûter aucune choſe étrangere : car la diſſolution du corps ſe fait en ſon propre ſang.

L'ALCH. Tout le corps ſe change-t-il entierement en eau ?

La Viſ. A la verité il ſe chante tout, mais le vent porte auſſi dans ſon ventre le fils fixe du Soleil, lequel eſt ce poiſſon ſans os, qui nage dans nôtre mer Philoſophique.

L'ALCH. Toutes les autres eaux n'ont-elles pas cette même proprieté ?

La Viſ. Cette eau Philoſophique n'eſt pas une eau de nuées, ou de quelque fontaine commune ; mais c'eſt une

eau ſalée, une gomme blanche, & une eau permanente, laquelle étant conjointe à ſon corps, ne le quitte jamais, & quand elle a été digerée pendant l'eſpace de tems qui luy eſt neceſſaire, on ne l'en peut plus ſeparer; Cette eau eſt encore la ſubſtance réelle de la vie en la Nature, laquelle a été attirée par l'aymant de l'or, & qui ſe peut reſoudre en une eau claire par l'induſtrie de l'Artiſte : ce que nulle autre eau du monde ne ſçauroit faire.

L'Alch. Cette eau ne donne-elle point de fruits ?

La Viſ. Puiſque cette eau eſt l'arbre metallique, on y peut anter un petit rejetton, ou un petit rameau Solaire, lequel s'il vient à croître, fait que par ſon odeur tous les métaux imparfaits luy deviennent ſemblables.

L'Alch. Comment eſt-ce qu'on procede avec elle ?

La Viſ. Il faut la cuire par une continuelle digeſtion, laquelle ſe fait premierement dans l'humidité, puis aprés dans la ſechereſſe.

L'Alch. Eſt-ce toûjours une même choſe ?

La Viſ. En la premiere operation il faut ſeparer le corps, l'ame & l'eſprit, &

derechef les conjoindre ensemble : Que si le Soleil s'est uny à la Lune, pour lors l'ame de soy se separe de son corps, & ensuite retourne de soy à luy.

L'ALCH. Peut-on separer le corps, l'ame & l'esprit ?

La Vis. Ne vous mettez point en peine sinon de l'eau & de la terre feüillée; Vous ne verrez point l'esprit, car il nage toûjours sur l'eau.

L'ALCH. Qu'entendez-vous par cette terre feüillée ?

La Vis. N'avez-vous point lû qu'il paroît en nôtre mer Philosophique une certaine petite Isle ? il faut mettre en poudre cette terre ; & puis elle deviendra comme une eau épaisse mêlée avec de l'huile, & c'est là nôtre terre feüillée, laquelle il vous faut unir par un juste poids avec son eau.

L'ALCH. Quel est ce juste poids ?

La Vis. Le poids de l'eau doit être pluriel, & celuy de la terre feüillée blanche ou rouge doit être singulier.

L'ALCH. O Seigneur, vôtre discours dans ce commencement me semble trop obscur.

La Vis. Je ne me sers point d'autres termes, & d'autres noms que de ceux

que les Philosophes ont inventé, & qu'ils nous ont laissé par écrit. Et toute cette troupe de personnes bien-heureuses que vous voyez, ont été pendant leur vie de veritables Philosophes ? Une partie desquels étoient grands Princes, & l'autre des Roys, ou des Monarques puissans, qui n'ont point eu honte de mettre la main à l'œuvre, pour rechercher par leur travail & par leurs sueurs les secrets de la Nature, & dont ils nous ont écrit la verité. Lisez donc diligemment leurs Livres, & ne les injuriez plus dorénavant : mais remarquez leurs tres-doctes traditions & maximes ; fuyez toutes Sophistiqueries & tous les Alchymistes trompeurs, & enfin vous joüirez du miroir caché de la Nature.

La Vision ayant achevé ce discours, s'évanoüit en un instant, l'Alchymiste s'éveillant aussi-tôt, lequel considerant en luy-même ce qui s'étoit passé, ne sçavoit ce qu'il en devoit juger ; mais parce que toutes les paroles de la Vision luy avoient resté dans la memoire, il s'en alla promptement dans sa chambre pour les mettre par écrit. Aprés il lût avec attention les Livres des Philosophes, il reconnut par leur lecture ses lourdes fautes pas-

sées & ses premieres folies. Ayant ainsi découvert le veritable fondement de plus en plus, pour en conserver le souvenir il le mit en Rithmes Allemandes, comme il s'ensuit.

Discours traduits de Vers.

On trouve une chose en ce monde,
Qui est aussi par tout & en tout lieu,
Elle n'est ny terre, ny feu, ny air, ny eau,
Toutefois elle ne manque d'aucune de ces choses,
Neanmoins elle peut devenir feu,
Air, eau & terre,
Car elle contient toute la Nature
En soy, purement & sincerement;
Elle devient blanche & rouge, elle est chaude & froide,
Elle est humide & seche, & se diversifie de toutes les façons.
La troupe des Sages la seulement connuë,
Et la nomment son Sel.
Elle est tirée de leur terre,
Et elle a fait perdre quantité de fols.
Car la terre commune ne vaut icy rien,
Ny le Sel vulgaire en aucune façon,

Mais plûtôt le Sel du monde,
Qui contient en ſoy toute la vie.
De luy ſe fait cette Medecine,
Qui vous garantira de toute maladie.
Si donc vous deſirez l'Elixir des Philoſophes,
Sans doute cette choſe doit être metallique,
Comme la Nature l'a fait,
Et l'a reduit en forme metallique,
Qui s'appelle nôtre magneſie,
De laquelle nôtre Sel eſt extrait;
Quand vous aurez donc cette même choſe,
Preparez la bien pour vôtre uſage,
Et vous tirerez de ce Sel clair
Son cœur qui eſt tres-doux.
Faites-en auſſi ſortir ſon ame rouge,
Et ſon huile douce & excellente.
Et le ſang du Soûfre s'appelle,
Le ſouverain bien dans cét ouvrage.
Ces deux ſubſtances vous pourront engendrer
Le ſouverain tréſor du Monde.
Maintenant, comment eſt-ce que vous devez preparer ces deux ſubſtances
Par le moyen de vôtre Sel de terre,
Je n'oſe pas l'écrire ouvertement,
Car Dieu veut que cela ſoit caché;

Et

Et il ne faut en aucune façon donner aux pourceaux
Une viande faite de marguerites precieuses.
Toutefois apprenez de moy avec grande fidelité,
Que rien d'étranger ne doit entrer en cét œuvre ;
Comme la glace par la chaleur du feu
Se convertit en sa premiere eau ;
Il faut aussi que cette Pierre
Devienne eau en soy-même.
Elle n'a besoin que d'un bain doux & moderé,
Dans lequel elle se dissout par soy.
Au moyen de la putrefaction.
Separez-en l'eau,
Et reduisez la terre en une huile rouge ;
Qui est cette ame de couleur de pourpre.
Et quand vous aurez obtenu ces deux substances,
Liez-les doucement ensemble ;
Et les mettez dans l'œuf des Philosophes
Clos hermetiquement.
Et vous les placerez sur un Athanor,
Que vous conduirez selon l'exigence &
la coûtume de tous les Sages,
En luy administrant un feu tres-lent
Tel que la poule donne à ses œufs pour

faire éclorre ses poussins ;
Pour lors l'eau par un grand effort
Attirera en soy tout le Soûfre,
En sorte qu'il n'apparoîtra plus rien de luy,
Ce qui toutefois ne peut pas durer long-temps.
Car par sa chaleur & sa siccité.
Il s'efforcera derechef de se rendre manifeste,
Ce qu'au contraire la froide Lune tâchera d'empêcher.
C'est icy que commence un grand combat, entre ces deux substances,
Durant lequel l'une & l'autre montent en haut où elles s'élevent par un admirable moyen.
Mais le vent les contraint de descendre en bas,
Elles ne laissent pas neanmoins de voler derechef en haut,
Et aprés qu'elles ont continué long-temps ces mouvemens & circulations,
Elles demeurent enfin stables au bas
Et s'y liquefient alors avec certitude
Dans leur premier chaos tres-profondement.
Et puis toutes ces substances se noircissent,

Comme fait la suie dans la cheminée ;
Ce qui se nomme la teste du corbeau,
Lequel n'est pas une petite marque de la grace de Dieu.
Quand donc cela sera ainsi advenu, vous y verrez en bref
Des couleurs de toutes les manieres,
La rouge, la jaune, la bleuë & les autres,
Lesquelles neanmoins disparoîtront bientôt toutes.
Et vous verrez aprés de plus en plus
Que toutes choses deviendront vertes, comme feüilles & comme l'herbe.
Puis enfin la lumiere de la Lune se fait voir ;
C'est pourquoy il faut alors augmenter la chaleur,
Et la laisser en ce degré ;
Et la matiere deviendra blanche comme un homme chenu, dont le teint envieilly ressemble à de la glace,
Elle blanchira aussi presque comme de l'argent.
Gouvernez vôtre feu avec beaucoup de soin,
Et ensuite vous verrez dans vôtre vaisseau
Que vôtre matiere deviendra tout-à-fait

blanche comme de la neige ;
Et alors vôtre Elixir eſt achevé pour l'œuvre au blanc ;
Lequel avec le temps deviendra rouge pareillement.
A raiſon dequoy augmentez vôtre feu derechef,
Et il deviendra jaune ou de couleur de citron par tout.
Mais à la parfin il deviendra rouge comme un rubis.
Alors rendez graces à Dieu nôtre Seigneur,
Car vous avez trouvé un ſi grand tréſor,
Qu'il n'y a rien en tout le monde qu'on luy puiſſe comparer pour ſon excellence.
Cette Pierre rouge teint en or pur
L'étain, l'airain, le fer, l'argent, & le plomb,
Et tous les autres corps metalliques que ce ſoient.
Elle opere & produit encore beaucoup d'autres merveilles.
Vous pouvez par ſon moyen chaſſer toutes les maladies qui arrivent aux hommes,
Et les faire vivre juſqu'au terme prefix de leur vie.

C'est pourquoy rendez graces à Dieu de tout vôtre cœur,
Et avec elle donnez volontiers secours & aide à vôtre prochain
Et employez l'usage de cette Pierre à l'honneur du Tres-haut,
Lequel nous fasse la grace de nous recevoir en son Royaume des Cieux.

Soit gloire, honneur & vertu à jamais au Saint, Saint, Saint Sabaoth Dieu tout-puissant, lequel seul est Sage, & éternel, le Roy des Roys, & le Seigneur des Seigneurs, qui est environné d'une lumiere inaccessible, qui seul a l'immortalité, qui a empêché la violence de la mort, & qui a produit & mis en lumiere un esprit impérissable. Ainsi soit-il.

FIN.

TRAITEZ
DU
COSMOPOLITE

Nouvellement découverts.

Où aprés avoir donné une idée d'une Societé de Philosophes, on explique dans plusieurs Lettres de cét Autheur la Theorie & la Pratique des Veritez Hermetiques.



A PARIS,
Chez LAURENT D'HOURY, ruë Saint Jacques, devant la Fontaine Saint Severin, au Saint Esprit.

M. DC. XCI.

Avec Privilege du Roy.



IDE'E

D'une nouvelle Societé de Philosophes.

PREFACE.



PRE'S avoir couru longtems les mers inconnuës de la Philosophie des Anciens, nous voicy par la misericorde de Dieu, heureusement arrivez au port. Mais puisque ce n'est pas sans une veuë particuliere de la Providence, que nous avons évité les écüeils d'une si perilleuse navigation, nous ne croïons pas pouvoir mieux satisfaire à tout ce que Dieu éxige de nous, qu'en lui consacrant les trésors infinis qu'il a bien voulu mettre entre nos mains,

& les employant à sa gloire & au service du prochain. En effet, quand une fois on se voit en possession des plus grands biens qu'on peut souhaiter en terre, où doit-on porter ses desirs qu'au Ciel ? ce sont donc les sentimens que nous inspirent la raison & le soin de nôtre propre salut, la reconnoissance même ne nous y engage pas moins fortement: mais quand nous n'aurions ni l'un, ni l'autre de ces motifs, la charité seule suffiroit ; car enfin dans des tems aussi miserables que ceux où nous vivons, & où tout le monde Chrétien gemit, pour ainsi dire, sous l'esclavage de l'impieté, ne seroit-ce pas un crime, que de cacher & tenir renfermé un dépost que nous n'avons reçû du Ciel, que pour le soulagement des pauvres & la consolation des miserables, dont tout le monde est remply.

Animez de ces nobles desirs, loin de nous borner à une seule partie

de la Terre, nous resolumes incontinent de la parcourir toute entiere, afin qu'en tous lieux, & principalement dans la Chrétienté, les personnes affligées se ressentissent du bien-fait que la bonté divine, qui est la source de tout bien, nous avoit accordé, & que par tout chacun de nous pût travailler à reparer les Eglises abatuës, & rétablir les lieux saints desolez, en y faisant des fondations asseurées.

Tels ont été d'abord nos projets; mais helas, nous nous sommes bientôt apperçûs, que nous ne les pouvions pas executer, sans y trouver mille contradictions; & la malice des hommes a même été si loin, que pour mon particulier je me suis vû plus d'une fois en danger de ma propre vie, sans parler des malheurs qui menaçoient nôtre République, si je songeois à passer outre.

Contraints donc de suivre d'autres pensées & de chercher d'au-

tres moyens pour venir à bout de nos fins : & aprés une meure déliberation, rien ne m'a parû de plus ſûr que d'établir entre nous une certaine Societé de Philoſophes, dont aucun à la verité ne fût connu en particulier, mais qui neanmoins ne general ſe rendît celebre, & ſe répandît ainſi en peu de tems par tous les Royaumes, afin qu'il n'y en eût point, où il ne ſe trouvât quelqu'un des Aſſociez qui y fût, pour ainſi dire, un ſage & liberal diſpenſateur du precieux tréſor de la Science Hermetique.

C'eſt dans cette veuë qu'aprés avoir demandé les lumieres du ſaint Eſprit, j'ay crû premierement devoir coucher par écrit certains Statuts & Reglemens de cette nouvelle Cabale, qui continſſent la maniere dont ſe devroient gouverner ceux qui y ſeroient aggregez. En ſecond lieu, pour en venir au fait, j'ay moy-même choiſi des perſon-

nes à mon gré qui en fussent comme les fondateurs : Enfin en faveur de ceux-là, aussi bien que de ceux qu'on peut esperer d'admettre dans la suite, j'ay composé quelques Traitez sur cette Science, où j'ay mis ce que ma propre experience m'en a appris, afin que par cette voye ceux de cette compagnie qui seroient dans les lieux les plus éloignez, pussent s'instruire.

En effet, s'ils veulent un peu les mediter, j'espere qu'ils y reconnoîtront aisément le point essentiel & ce qui fait comme le fondement de nôtre Philosophie secrete ; c'est à dire le sujet ou la matiere sur laquelle on doit travailler. C'est cette matiere que je souhaite que chacun des Patrons declare tout d'abord à ceux qu'il associera. Pour ce qui est du reste de la Theorie & de la Pratique on le leur doit laisser acquerir, par l'étude, par la lecture, & par les operations mêmes ; & ils

en viendront aiſément à bout, ſi ce n'eſt que Dieu, qui penetre le fond des cœurs, qui connoît les deſſeins, la malice, & juſques où vont les penſées des hommes, ne permette qu'il ſe répande dans leur eſprit une certaine obſcurité, qui comme un voile les empêche d'appercevoir ce qui eſt plus clair que le plain midy, leur cachant par là ce que peuvent les cauſes naturelles, ou du moins leur en ſuſpendant la connoiſſance pour un tems, & juſqu'à ce qu'ils ſe ſoient convertis.

Or de ces Traitez que j'ay compoſé, j'ay ſouffert qu'on en ait imprimé quelques-uns. Quant aux autres qui expliquent un peu plus au long la doctrine des premiers Principes; ou je n'ay pas voulu les donner au Public, ou ſi quelques-uns ont parû, je les ay ſupprimez auſſitôt, eſtimant qu'il ſeroit plus convenable & plus utile d'en differer l'Edition en un autre tems.

Cependant afin que ce retardement n'apportât point de prejudice à nôtre Societé naiſſante, j'ay jugé à propos de communiquer par lettres aux plus Anciens, ce que ces écrits contenoient de meilleur, le tout d'un ſtyle facile & épiſtolaire; & j'ay ordonné qu'on en fiſt auſſitôt part aux autres Aſſociez, ſelon les Statuts & Reglemens qui vont ſuivre.

STATUTS

Des Philoſophes inconnus.

CHAPITRE I.

Diviſion de toute la Compagnie.

Article I.

De quel païs doïvent être les Aſſociez.

CEtte Compagnie ne doit pas être bornée par une Contrée, une Nation, un Royaume, une Province, en un mot par un lieu particulier, mais elle doit ſe répandre par toute la terre habitable, & principalement par tout où Jesus-Christ eſt adoré, où regne ſa Loy, où la vertu eſt connuë, & où la raiſon eſt ſuivie; car un bien univerſel ne doit pas être enfermé dans un petit lieu reſervé, au contraire il doit être porté par tout où il ſe rencontre des ſujets propres à le recevoir.

Article II.

En quels Corps particuliers on les peut diviser.

DE peur neanmoins qu'il n'arrive de la confusion d'une si vaste étenduë de païs, nous avons trouvé bon de diviser toute la Compagnie en Colonies, les Colonies en Troupes, les Troupes en Assemblées, & que ces Corps particuliers soient tellement distribuez que chacun ait son lieu marqué, & sa Province déterminée. Par exemple, que chaque Colonie se renferme dans un Empire, & que là il n'y ait qu'un seul Chef; qu'une Troupe se borne dans une Province; & que les Assemblées ne s'étendent point plus loin que dans un canton de païs limité. Si donc il arrive qu'il se presente une personne pour être associé avec nous, qui ne soit pas d'un païs stable, & que l'on connoisse; qu'on l'oblige d'en choisir un, où il établisse son domicile, de peur qu'il ne se trouve à même tems dans deux Colonies, Troupes ou Assemblées.

Article III.

Le nombre des Aſſociez.

AU reſte pour ce qui eſt du nombre des Aſſociez, dans chaque Colonie, Troupe ou Aſſemblée, il n'eſt ni facile ni utile de le preſcrire, par les raiſons qu'on verra ci-aprés. La Providence y pourvoira, puis qu'en effet c'eſt uniquement la gloire & le ſervice de Dieu qu'on s'eſt propoſé pour but dans toute cette Inſtitution. Ce qu'on peut dire en general, c'eſt qu'il s'en faut rapporter là-deſſus à la prudence de ceux qui aſſocieront, leſquels ſelon le tems, le lieu & les neceſſitez preſentes admettront plus ou moins de perſonnes dans leur Corps. Ils ſe ſouviendront ſeulement que la veritable Philoſophie ne s'accorde gueres avec une multitude de perſonnes, & qu'ainſi il ſera toûjours plus ſûr de ſe retrancher au petit nombre. Le plus ancien ou le premier de chaque Colonie, Troupe ou Aſſemblée, aura chez luy le Catalogue de tous les Aſſociez, dans lequel ſeront les noms & le païs de ceux de ſon Corps, avec l'ordre de leur Reception, pour les raiſons que nous dirons tantôt.

CHAPITRE II.

Des qualitez de ceux qu'on doit recevoir.

Article I.

De quelle Condition & Religion ils doivent être.

IL n'eſt nullement neceſſaire que ceux qu'on recevra dans cette Compagnie, ſoient tous d'une même Condition, Profeſſion ou Religion. Ce qui ſera requis en eux, c'eſt ſur tout qu'ils reverent J. C. qu'ils ayment la vertu, & qu'ils ayent l'eſprit propre pour la Philoſophie: il n'en faudra pas davantage, pourvû qu'ils ſoient doüez d'ailleurs des qualitez d'un honnête homme. Car n'ayant point d'autre fin que d'aider tous les pauvres de la Republique Chrétienne, & de donner du ſoulagement à tous les affligez du genre humain, en quelque lieu, & de quelque condition qu'ils ſoient: Les Aſſociez d'une mediocre naiſſance, y pourront auſſi bien réüſſir, que ceux qui ſeroient d'une qualité plus relevée. Ce ſeroit donc au détriment du Chriſtianiſme qu'on les

banniroit de nôtre Corps, vû principalement que ces ſortes de perſonnes, ſont d'ordinaire plus portez à pratiquer les Vertus morales, que ceux qui ſont les plus conſtituez en dignité.

Pour ce qui eſt de ceux qui ne ſeroient pas de la Religion Romaine, il n'y a pas ſujet de craindre qu'ils abuſent dans la ſuite des tréſors que la Philoſophie leur aura mis entre les mains, & qu'ils s'en ſervent pour faire la guerre aux Catholiques, & renverſer le ſaint Siege Apoſtolique. Car il n'eſt pas probable que Dieu permette qu'ils conduiſent à une heureuſe fin ce grand Ouvrage, dont nôtre Philoſophie découvre les principes, s'ils n'ont auparavant purgé leur cœur de toutes ſortes de mauvaiſes intentions : ils ne ſeront point éclairez ſur les myſteres de la Pierre des Philoſophes, s'ils ne ceſſent d'être aveugles dans les myſteres de la Foy. S'il s'en trouvoit pourtant qui ſous un faux pretexte de zele & de Religion ſe declaraſſent contre le Chriſtianiſme, & ſur tout contre la Religion Romaine, ou qu'on ne les admette point du tout, ou qu'on les congedie du Corps, aprés même qu'on les y auroit admis.

Article II.

On n'y admettra point de Religieux.

QUoy qu'il ſoit indifferent, comme je le viens de dire, de quelle condition ſoient les Aſſociez ; je ſouhaite pourtant, qu'on n'en prenne jamais parmy les Religieux, ou gens engagez par des Vœux monaſtiques, ſur tout de ces Ordres qu'on appelle Mendians, ſi ce n'eſt dans une extrême diſette d'autres perſonnes propres à nôtre Inſtitut. Que la même Loy ſoit pour les Eſclaves, & toutes perſonnes qui ſont comme conſacrez aux ſervices & aux volontez des Grands. Car la Philoſophie demande des perſonnes libres, & qui ſoient maîtres d'eux-mêmes, qui puiſſent travailler quand il leur plaira, & qui ſans aucun empêchement puiſſent employer leur tems & leurs biens, pour enrichir la Philoſophie de leurs nouvelles découvertes.

Article III.

Rarement les Souverains.

OR entre les perſonnes libres les moins propres à cette ſorte de

Vacation, ce sont les Roys, les Princes & autres Souverains. On doit juger le même de certaines petites gens que la naissance a mis à la verité un peu au dessus du commun, mais que la fortune laisse dans un rang inferieur. Car ni les uns ni les autres ne nous sont gueres propres, à moins que certaines vertus distinguées qui brillent dans toute leur conduite, tant en public qu'en particulier, ne les sauvent de cette exception. La raison de cela, c'est qu'il ne se peut gueres faire que l'ambition ne soit la passion dominante de ces sortes d'Etats ; Or par tout où ce malheureux principe a lieu, l'on n'y agit plus par les motifs d'une pieté & d'une charité Chrétienne.

Il faut encore donner la même exclusion, à tous les miserables, & gens destituez de toutes sortes de biens ; mais pour une raison differente, c'est qu'il seroit à craindre que dans la suite des tems, la pauvreté & le manque de tout, ne les contraignist de rendre un secret qui dans toute la nature n'a rien qui le puisse valoir, que la possession même de l'ouvrage qu'il enseigne de faire.

Article IV.

Qu'on regarde sur tout leurs mœurs.

EN general que personne de quelque état ou condition qu'il puisse être, ne pretende point entrer dans cette Compagnie, s'il n'est veritablement homme de bien : il seroit fort à souhaiter qu'il fist profession du Christianisme, & qu'il en pratiquât les vertus, qu'il eût une Foy scrupuleuse, une ferme esperance, une ardente charité; que ce fût un homme de bon commerce, honnête dans les conversations, égal dans l'adversité & dans la prosperité; enfin dans lequel il ne parût aucune mauvaise inclination, de peur que les personnes par lesquelles on pretendroit aider au salut des autres, ne servissent eux-mêmes à leur perte. Qu'on se garde par dessus toutes choses de gens adonnez au vin ou aux femmes, car Harpocrates luy-même garderoit-il sa liberté parmy les verres? & quand ce seroit Hermés, seroit-il sage au milieu des femmes? Or quel desordre! que ce qui doit faire la recompense de la plus haute vertu, devint le prix d'un infâme plaisir.

Article V.

Que ce ſoient gens qui ayent de la curioſité naturelle.

CE n'eſt pas aſſez que les mœurs ſoient irreprochables, il faut qu'on remarque en outre dans nos Proſelites un veritable deſir de pénétrer dans les ſecrets de la Chymie, & une curioſité qui paroiſſe venir du fond de l'ame, de ſçavoir non pas les fauſſes receptes des Charlatans, mais les admirables Operations de la ſcience Hermetique, de peur qu'ils ne viennent peu à peu à mépriſer un Art, dont ils ne peuvent pas tout à coup connoître l'excellence. Cecy aprés tout ne ſe doit pas entendre de telle maniere, que dés qu'un homme eſt curieux, & autant que le ſont la plûpart des Alchymiſtes, il ſoit auſſi-tôt cenſé avoir ce qu'il faut pour être aggregé parmy nous, car jamais la curioſité ne fut plus vive que dans ceux qui ayant été prévenus de faux principes, donnent dans les Operations d'une Chymie Sophiſtique; d'ailleurs il n'en fut jamais de plus incapables & de plus indignes d'entrer dans le ſanctuaire de nos veritez.

Article VI.

Le ſilence, condition eſſentielle.

POur concluſion qu'à toutes ces bonnes qualitez on joigne un ſilence incorruptible, & égal à celuy qu'Harpocrate ſçavoit ſi bien garder. Car ſi un homme ne ſçait ſe taire, & ne parler que quand il faut, jamais il n'aura le caractere d'un veritable & parfait Philoſophe.

CHAPITRE III.

De la maniere de recevoir ceux que l'on aſſociera.

Article I.

L'origine des Patrons.

QUiconque une fois aura été admis au nombre de nos Elus, il pourra luy-même á ſon tour en recevoir d'autres, & alors il deviendra leur Patron. Qu'il garde dans le choix qu'il en doit faire les Regles précedentes, & qu'il ne faſſe rien ſans que le Patron par lequel il avoit été luy-même aggregé en ſoit avverty, & ſans qu'il y conſente.

Article II.

La forme de la Reception.

SI donc quelqu'un attiré par la reputation que s'acquierera cette Compagnie, souhaitoit d'y être admis, & si pour cét effet il s'attachoit à quelqu'un de ceux qu'il soupçonneroit en être, celuy-cy commencera d'abord par observer diligemment les mœurs & l'esprit de son postulant, & le tiendra durant quelque tems en suspens sans l'asseurer de rien, jusqu'à ce qu'il ait eu des preuves suffisantes de sa capacité, si ce n'est que sa reputation fût si bien établie, qu'on n'eût aucun lieu de douter de sa vertu, & des autres qualitez qui luy sont requises.

En ce cas, l'Associé proposera la chose à celuy qui luy avoit à luy-même servy de Patron; il luy exposera nettement, sans déguisement & sans faveur, ce qu'il aura reconnu de bien & de mal dans celuy qui demande; mais en luy cachant à même tems sa personne, sa famille, & son nom propre, à moins que le postulant n'y consente, & que même il ne vienne à le demander instamment, instruit qu'il aura été de la défense expresse qu'on a sans cela

de le nommer dans la Societé.

Car c'est une des constitutions des plus saintes de cette Compagnie, que tous ceux qui en seront, non seulement soient inconnus aux étrangers, mais qu'ils ne se connoissent pas même entr'eux, d'où leur est venu le Nom *de Philosophes inconnus*. En effet, s'ils en usent de la sorte, il arrivera que tous se preserveront plus facilement des embûches & des pieges, qu'on a coûtume de dresser aux veritables Philosophes, & particulierement à ceux qui auroient fait la Pierre, lesquels sans cette précaution, deviendroient peut-être par l'instinct du Demon en proye à leurs propres amis, & toute la Societé courreroit risque de se voir ruïnée en peu de tems. Mais au contraire en prenant ces mesures, quand il se trouveroit parmy elle quelque traître, ou quelqu'un qui sans qu'il y eût de sa faute, fût assez malheureux pour avoir été découvert : comme les autres, qui par prudence sont demeurez inconnus, ne pourront être déferez ni accusez, ils ne pourront aussi avoir part au malheur de leur Associé, & continuëront sans crainte leurs études & leurs exercices. Que si aprés ces avis, quelqu'un est assez imprudent que de se

faire connoître, qu'il ne s'en prenne qu'à luy-même, s'il s'en trouve mal dans la ſuite.

Article III.

Devoirs des Patrons.

AFin que l'ancien Patron, qui eſt ſollicité par le Patron futur de donner ſon conſentement pour l'immatriculation de ſon nouveau Proſelite, ne le faſſe pas à la legere ; il doit auparavant faire pluſieurs queſtions à l'Aſſocié qui luy en parle, & même pour peu qu'il puiſſe douter de ſa ſincerité, l'obliger par ſerment de luy promettre de dire les choſes comme elles ſont. Qu'aprés cela on propoſe la choſe à l'Aſſemblée, c'eſt à dire à ceux de ſes Aſſociez qui luy ſeront connus, & qu'on ſuive leur avis là-deſſus.

Article IV.

Privilège des Chefs generaux.

LE Chef ou le plus ancien d'une Colonie, non d'une Troupe, ou d'une Aſſemblée, ſera diſpenſé de la Loy ſuſdite, auſſi bien que de pluſieurs autres choſes de la même nature. Si cependant

il arrivoit que le nombre des Associez, venant à diminuer, on fût obligé de ne faire plus qu'une Troupe de toute la Colonie, alors ce Chef general perdra son privilege ; en quoy l'on doit s'en rapporter à sa propre conscience. Aprés sa mort aussi personne ne luy succedera, jusqu'à ce que la multitude des Associez n'ait obligé de les diviser en plusieurs Troupes.

Article V.

De la Reception.

TOut cela fait, & le consentement donné suivant ladite forme, le nouveau Postulant sera reçû en la maniere que je vais dire.

Premierement, on demandera les lumieres du Saint Esprit, en faisant celebrer à cette intention une Messe solemnelle, si le lieu & la religion de celuy qu'on doit recevoir le permettent ; si la chose ne se peut faire en ce tems, qu'on la differe en un autre, selon qu'en ordonnera celuy qui reçoit.

Ensuite que celuy qu'on va recevoir promette de garder inviolablement les Statuts susdits, & sur toutes choses qu'il

s'engage à un ſecret inviolable, de quelque maniere que les choſes puiſſent tourner, & quelque évenement, bon ou mauvais, qu'il en puiſſe arriver.

De plus, il promettra de conſerver la fidelité, & qu'il aymera toûjours tous ceux qu'il viendra à connoître de ſes Aſſociez, comme ſes propres freres. Qu'enfin ſi jamais il ſe voit en poſſeſſion de la Pierre, il s'engagera même par ſerment, ſi ſon Patron l'exige ainſi (ſurquoy comme dans toutes les autres Loix de la Reception il faudra avoir égard, à la qualité & au merite de ceux qu'on recevra) qu'il en uſera, ſelon que le preſcrivent les conſtitutions de la Compagnie.

Aprés cela, celuy qui luy aura ſervy de Patron en recevant ſes promeſſes, luy fera les ſiennes à ſon tour au nom de toute la Societé & de ſes Aſſociez; il l'aſſeurera, de leur amitié, de leur fidelité, de leur protection, & qu'ils garderont en ſa faveur tous les Statuts, comme il vient de promettre de les garder à leur égard. Ce qui étant finy, il luy dira tout bas à l'oreille, & en langage des Sages, le nom de la *Magneſie*, c'eſt-à-dire de la vraye & unique matiere, de laquelle ſe fait la Pierre des Philoſophes.

Il

Il ſera neanmoins plus à propos de luy en donner auparavant quelque deſcription énigmatique, afin de l'engager adroitement à la déchiffrer de luy-même; que s'il reconnoît qu'il deſeſpere d'en venir à bout, il luy donnera courage, & luy aidant peu à peu, mais de telle maniere neanmoins que ce ſoit de luy-même qu'il découvre le myſtere.

Article VI.

Le Nom que doit prendre le nouvel Aſſocié.

LE nouvel Aſſocié prendra un nom Cabaliſtique, & ſi faire ſe peut, commodément tiré par Anagramme de ſon propre nom, ou des noms de quelqu'un des anciens Philoſophes; il le declarera à ſon Patron, afin qu'il l'inſcrive au plûtôt dans le Catalogue ou Journal de la Societé : ce qui ſera fait par quelqu'un des Anciens, qui prendra ſoin de le faire ſçavoir, tant au Général de chaque Colonie, qu'au particulier de chaque Troupe ou Aſſemblée.

Article VII.

Ce qu'il doit donner par écrit à son Patron.

OUtre cela, si le Patron juge qu'il soit expedient, il exigera, pour engager plus étroitement le nouvel Associé, une Cedule écrite de sa main & souscrite de son nom Cabalistique, qui sera foy de la maniere dont les choses se sont passées, & du serment qu'il a fait; mais reciproquement le nouvel Associé pourra aussi obliger son Patron de lui donner son signe ou nom Cabalistique au bas d'un des Exemplaires de ces Statuts, par lequel il témoignera à tous ceux de la Compagnie, qu'il l'a associé dans leur nombre.

Article VIII.

Les Ecrits qu'il doit recevoir de luy.

QUand le tems le permettra, on donnera la liberté de transcrire les presens Statuts; aussi bien que la Table des signes & caracteres Cabalistiques qui servent à l'Art, avec son interpretation. Afin que quand par hazard il se rencon-

trera avec quelqu'un de la Compagnie, il puisse le connoître & en être reconnu, en se faisant des interrogations mutuelles sur ces caracteres. Enfin il pourra prendre aussi la Liste des noms Cabalistiques des Aggregez que son Patron luy communiquera, en luy cachant leurs noms propres, s'il les sçavoit.

Pour ce qui est de nos autres écrits particuliers que le Patron pourroit avoir chez lui, il sera encore obligé de les faire voir à son nouveau Confrere, ou tous à la fois, ou par parties, selon qu'il le jugera à propos; sans jamais cependant y mêler rien de faux, ou qui soit contraire à nôtre Doctrine; car un Philosophe peut bien dissimuler pour un tems, mais il ne luy est jamais permis de tromper. Le Patron ne sera point tenu de faire ces sortes de communications, ou plus vîte, ou plus amplement qu'il ne voudra; davantage, il ne pourra rien communiquer, qu'il n'ait éprouvé celuy qu'il vient de recevoir, & qu'il ne l'ait reconnu exact Observateur des Statuts, de peur que ce nouvel Aggregé ne vienne à se separer du Corps, & découvrir des mysteres qui doivent être particuliers; quant aux lumieres qu'un chacun

aura puiſé d'ailleurs, il luy ſera libre ou de les cacher, ou d'en faire part.

Article IX.

Les Devoirs du nouvel Aſſocié.

IL ne reſte plus rien preſentement, ſinon d'exhorter ce nouvel Aſſocié, de s'appliquer avec ſoin, ſoit à la lecture de nos Livres & de ceux des autres Philoſophes approuvez, ou ſeul en particulier, ou en compagnie de quelqu'un de ſes Confreres ; ſoit à mettre luy-même la main à la pratique, ſans laquelle toute la ſpeculation eſt incertaine.

Qu'il ſe donne de garde ſur tout de l'ennuy qui accompagne la longueur du travail, & que l'impatience d'avoir une choſe qu'il attend depuis ſi long-tems ne le prenne point. Il doit ſe conſoler ſur ce que tous les Aſſociez travaillent pour luy, comme luy-même doit auſſi travailler pour eux, ſans quoy il n'auroit point de part à leurs découvertes ; fondé ſur ce que le repos & la ſcience parfaite eſt la fin & la recompenſe du travail, comme la gloire l'eſt des combats quand le Ciel veut bien nous être propice ; & ſur ce qu'enfin la pareſſe & la lâcheté ne ſont ſuivies que d'ignorance & d'erreurs.

CHAPITRE IV.

Statuts & Reglemens communs pour tous les Confreres.

Article I.

Anniversaire de la Reception.

TOus les Ans à jour pareil de sa Reception, chaque Associé qui sera Catholique Romain, offrira à Dieu le saint Sacrifice de la Messe en action de graces, & pour obtenir du Saint Esprit le don de Science & de Lumieres. Tout Chrétien en general, ou tout autre de quelque secte qu'il puisse être, fera la même chose à sa maniere ; que si on s'oublioit pourtant de le faire on ne doit pas en avoir de scrupule, car ce Reglement n'est que de conseil & non pas de precepte.

Article II.

Qu'on ne se mêle point de Sophistications.

QU'on s'abstienne de toutes operations Sophistiques sur les métaux, de quelques especes qu'elles puissent être.

Qu'on n'ait aucun commerce avec tous les Charlatans & donneurs de Receptes, car il n'y a rien de plus indigne d'un Philoſophe Chrétien qui recherche la verité, & qui veut aider ſes freres, que de faire profeſſion d'un Art qui ne va qu'à tromper.

Article III.

On peut travailler à la Chymie commune.

IL ſera permis à ceux qui n'ont point encore l'experience des choſes qui ſe font par le feu, & qui ignorent par conſequent l'Art de diſtiller, de s'occuper à faire ces operations ſur les Mineraux, les Vegetaux & les Animaux, & d'entreprendre même de purger les Métaux, puiſque c'eſt une choſe qui nous eſt quelquefois neceſſaire : mais que jamais on ne ſe mêle de les allier les uns avec les autres, encore moins de ſe ſervir de cét alliage ; parce que c'eſt choſe mauvaiſe, & que nous défendons principalement à nos Aſſociez.

Article IV.

On peut détromper ceux qui ſeroient dans une mauvaiſe voye.

ON pourra quelquefois aller dans les Laboratoires de la Chymie vulgaire, pourvû que ceux qui y travaillent, ne ſoient pas en mauvaiſe reputation. Comme auſſi ſe trouver dans les Aſſemblées de ces mêmes gens, raiſonner avec eux ; & ſi l'on juge qu'ils ſoient dans l'erreur, s'efforcer de la leur faire appercevoir, au moins par des argumens negatifs tirez de nos écrits ; & le tout, s'il ſe peut, par un pur eſprit de charité, & avec modeſtie, afin qu'il ne ſe faſſe plus de folles dépenſes.

Mais en ces occaſions qu'on ſe ſouvienne de ne point trop parler ; car il ſuffit d'empêcher l'aveugle de tomber dans le precipice, & de le remettre dans le bon chemin ; On n'eſt pas obligé de luy ſervir de guide dans la ſuite : loin de cela, ſe ſeroit quelquefois mal faire, ſur tout ſi l'on reconnoît que la lumiere de l'eſprit luy manque, & qu'il ne fait pas de cas de la vertu.

Article V.

Donner envie d'entrer dans la Societé.

QUe si entre ceux qui se mêlent de la Chymie, il se trouve quelque honneste homme, qui ait de la reputation, qui ayme la sagesse & la probité, & qui s'attache à la science Hermetique par curiosité & non par avarice ; il n'y aura pas de danger de l'entretenir des choses qui se pratiquent dans nôtre Societé, & des mœurs de nos plus illustres Associez, afin que si quelqu'un étoit appellé du Ciel & destiné pour cét employ, il luy pût par telle occasion venir en pensée de se faire des nôtres, & remplir sa destinée.

Dans ces entretiens cependant on ne se declarera point Associé, jusqu'à ce qu'on ait reconnu dans cette personne les qualitez dont nous avons parlé, & qu'on ait pris avis & consentement de son Patron, car autrement ce seroit risquer de perdre le titre de Philosophe inconnu, ce qui est contre nos Statuts.



CHAPITRE V.

Du Commerce que les Associez doivent avoir entr'eux.

Article I.

Se voir de tems en tems.

Ceux des Confreres qui se connoîtront, de quelque maniere que cela puisse être, & de quelque Colonie, Troupe ou Assemblée qu'ils soient, pourront se joindre ensemble pour conférer, quand & autant de fois qu'ils le trouveront à propos, dans certains jours & lieux assignez. Là on s'entretiendra des choses qui regardent la Societé, on y parlera des lectures particulieres qu'on aura faites, de ses meditations & operations ; afin d'apprendre les uns des autres, tant en cette matiere, qu'en toute autre science. Le tout, à condition que rien ne s'y passera contre la sobrieté, & que vivant ensemble soit dans les Auberges, ou autres lieux où ils prendront leurs repas ; ils y laisseront toûjours une grande estime d'eux & de leur conduite. Or quoy que ces Assemblées puissent

être d'une grande utilité, on n'en impose cependant aucune obligation.

Article II.

S'entretenir par Lettres.

IL sera aussi permis d'avoir commerce par Lettres les uns avec les autres, à la maniere ordinaire; pourvû que jamais on n'y mette par écrit le nom & la nature de la chose essentielle qui doit être cachée. Les Associez ne souscriront point ces Lettres autrement que par leurs noms Cabalistiques; pour le dessus, il faudra y mettre le même, & ensuite ajoûter une envelope, sur laquelle on écrira l'adresse, en se servant du nom propre de celuy à qui on écrit. Si l'on craint que ces Lettres soient interceptées, on se servira de chiffres, ou de caracteres hyeroglyphiques, ou de mots allegoriques.

Ce commerce de Lettres peut s'étendre jusqu'à ceux des Associez qui seroient dans les lieux les plus éloignez du monde, en se servant pour cela de leurs Patrons, jusqu'à ce qu'on ait reçû les éclaircissemens dont on peut avoir besoin, sur les difficultez qui naissent dans nos recherches Philosophiques.

Article III.

Maniere de s'entre-corriger.

SI l'on vient à remarquer que quelqu'un des Associez ne garde pas les Regles que nous venons de prescrire, ou que ses mœurs ne soient pas aussi irreprochables que nous les souhaitons; le premier Associé, & sur tout son Patron, l'avertira avec modestie & charité; & celuy qui sera averty, sera obligé d'écoûter ces avis de bonne grace & avec beaucoup de docilité: s'il n'en use pas ainsi, il ne faut pas tout d'un coup luy interdire tout commerce avec les autres; mais seulement on le dénoncera à tous les Confreres qu'on connoîtra de son Assemblée, Troupe ou Colonie, afin qu'à l'avenir on soit sur la reserve avec luy, & qu'on n'ait pas la même ouverture qu'auparavant. Il faut neanmoins s'y conduire avec sagesse, de peur que venant à s'appercevoir qu'on le veut bannir, il ne nuise aux autres; mais que jamais on ne luy fasse part de la Pierre.



CHAPITRE VI.

De l'usage de la Pierre.

Article I.

Celuy qui l'aura faite en donnera avis.

SI quelqu'un des Confreres est assez heureux pour conduire l'œuvre à sa fin, d'abord il en donnera avis, non pas de la maniere que nous avons prescrit cy-dessus qu'on écriroit, mais par une Lettre sans jour & sans datte, & s'il se peut, écrite d'une main étrangere, qu'il adressera à tous les Chefs & Anciens des Colonies; afin que ceux qui ne pourront voir cét Associé fortuné, soient excitez par l'esperance d'un bonheur semblable, & animez par là à ne pas se dégoûter du travail qu'ils auront entrepris.

Il sera libre à celuy qui possedera ce grand trésor de choisir parmy les Associez, tant connus qu'inconnus, ceux ausquels il voudra faire part de ce qu'il a découvert : autrement il se verroit obligé de le donner à tous, même à ceux ausquels la Societé n'a point encore d'obligation; en quoi il s'exposeroit, & mê-

me toute la Compagnie, à de tres-grands perils.

Article II.

Il en fera part à ceux qui viendront le trouver.

ON obligera ſur tout cét heureux Aſſocié par un decret qu'on gardera plus inviolablement que tous les autres, de faire part de ce qu'il aura trouvé d'abord à ſon propre Patron, à moins qu'il n'en ſoit indigne, enſuite à tous les autres Confreres, connus ou inconnus, qui le viendront trouver, pourvû qu'ils faſſent connoître qu'ils ont gardé exactement tous les Reglemens; qu'ils ont travaillé ſans relâche; qu'ils ſont gens ſecrets, & incapables de faire jamais aucun mauvais uſage de la grace qu'on leur accordera.

En effet, comme il ſeroit injuſte, que chacun conſpirât à l'utilité publique, ſi chaque particulier n'en marquoit en tems & lieu ſa reconnoiſſance: Auſſi ſeroit-il tout-à-fait déraiſonnable de rendre participant d'un ſi grand bonheur, les traîtres, les lâches, & ceux qui craignent de mettre la main à l'œuvre.

Article III.

La maniere de le faire.

OR la maniere de communiquer ce ſecret, ſera laiſſée entierement à la diſpoſition de celuy qui le poſſede, de ſorte qu'il luy ſera libre ou de donner une petite portion de la Poudre qu'il aura faite, ou d'expliquer clairement ſon procedé, ou ſeulement d'aider par ſes conſeils ceux de ſes compagnons, qu'il ſçaura travailler à la faire. Le plus expedient ſera de ſe ſervir de cette derniere methode, afin qu'autant qu'il ſe pourra, chacun ne ſoit redevable qu'à luy-même & à ſa propre induſtrie d'un ſi grand tréſor.

Pour ceux qui par une ſemblable voye s'en trouveroient enrichis, ils n'auront pas le pouvoir d'en uſer de la ſorte à l'égard de leurs autres Confreres, non pas même de leur propre Patron, du moins s'ils n'en ont auparavant demandé la permiſſion à celuy de qui ils auront été inſtruits; car le ſecret, eſt la moindre reconnoiſſance qu'ils lui doivent. Et celuicy même ne le permettra pas aiſément, mais ſeulement à ceux qu'il en trouvera tres-dignes.

Article IV. & dernier.

L'employ qui en doit être fait.

ENfin l'usage & l'employ d'un si precieux trésor doit être reglé de la maniere qui suit.

Un tiers sera consacré à Dieu, c'est à dire sera employé à bâtir de nouvelles Eglises, & à reparer les anciennes, à y faire des Fondations, & à d'autres semblables Oeuvres pieuses, comme seroit par exemple la propagation de la Foy, pourvû qu'elle se fasse sans verser de sang humain; car la verité de la Religion Chrétienne, ne s'établit pas par les armes, mais par de bonnes raisons: Jesus-Christ n'a point envoyé ses Apôtres prêcher l'Evangile l'épée à la main, mais il a seulement voulu qu'ils fussent remplis du Saint Esprit, & qu'ils eussent le don des Langues pour se faire entendre de tous les Peuples.

Un autre tiers sera distribué aux pauvres, aux personnes opprimées, & aux affligées, de quelque maniere qu'elles le soient.

Enfin la derniere partie restera au Possesseur, de laquelle il pourra faire ses li-

beralitez, en aider ses parens & ses amis; & ce de maniere qu'il ne contribuë point à nourrir leur ambition, mais seulement autant qu'il est necessaire, pour qu'ils glorifient Dieu, qu'ils servent la Patrie, & qu'ils fassent en paix leur salut. Qu'il se souvienne que dans un soudain changement de fortune rarement on sçait garder de la moderation; & même que jusques dans les Aumônes qu'on fait aux pauvres, si on ne les fait que par vanité, l'on peut trouver occasion de se perdre.

FIN DES STATUTS & Regles de la Societé Cabalistique des Philosophes inconnus.



LETTRES
DE
MICHEL SENDIVOGIUS,
Ou de J. J. D. I. *

* C'est-à-dire, Jean Joachim Destinger d'Ingrofont.

Communément appellé
ÇOSMOPOLITE,
Sur la Theorie & la Pratique de la Pierre Philosophale.

PREMIER TRAITÉ
De l'Art général de changer les Métaux les uns dans les autres.



PREMIERE LETTRE.

A Monſieur T. **** nouvel Aſſocié dans la Compagnie des Philoſophes inconnus.

Il le congratule de ſon Aſſociation, lui envoye les Statuts, & lui promet de l'aider dans l'étude de cette Science.



MONSIEUR,

Vos Lettres m'ont fait un fort grand plaiſir, auſſi-bien que celles de Briſcius

qui vous a servi de Patron, & qui depuis long-tems est nôtre Associé : car elles m'ont appris avec une joye que je ne puis exprimer, que vous avez été reçû dans nôtre Compagnie, laquelle j'ai grande envie depuis long-tems de voir établie en France.

Ce même Brifcius m'a parlé de vos mœurs en termes si avantageux, & vôtre maniere d'écrire tout-à-fait polie soûtient si bien tout ce qu'il me dit de vôtre esprit, que je ne puis que je n'espere un bon succés de tout ce qu'il a fait.

C'est dans cette veuë que je vous envoye volontiers les Statuts de nôtre Societé en Latin, comme vous me les avez demandé ; & je vous prie d'observer vulgairement tout ce qu'ils contiennent, & de recommander à ceux qui vous suivront de faire la même chose.

Vous souhaitez que je vous donne de plus grandes lumieres sur la Chymie, que celles que vous avez reçûës de vôtre Patron ; je le ferai, je vous le promets : mais sçachez pourtant qu'il est nécessaire que vous travailliez de vous-même, lisant, méditant & opérant sans cesse, pour ajoûter de vôtre propre chef tout ce qui manque à ce que l'on vous a appris.

Au reste, cela ne vous sera pas bien difficile, puisque vous avec la clef, & qu'il n'y a plus qu'à ouvrir la porte pour entrer dans le sanctuaire de nos veritez.

Mais afin que vous y ayez encore moins de peine, je vous ferai connoître d'abord les écueils contre lesquels vous pourrez faire naufrage, & je vous expliquerai les termes ambigus qui me pourroient tromper. Que si en lisant vous trouvez quelques difficultez, sur lesquelles vous me vouliez consulter, je vous promets que je ne vous cacherai ni ne vous dissimulerai aucun de nos Secrets ; & il ne vous manquera que cette sorte de science experimentale, qui ne s'apprend qu'à l'œil & par la manipulation.

Car dans tous les Arts, & sur tout dans le nôtre, il y a certaines choses que des paroles ne peuvent bien expliquer, & où l'on a ordinairement plus besoin de voir une démonstration manuelle & une experience confirmée, pour sçavoir ce dont on ne trouve que rarement une occasion commode, & qui puisse répondre aux souhaits des Philosophes.

Je vous prie de prendre en bonne part ces petits avertissemens, que

prend la liberté de vous donner celui qui eſt,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble Serviteur,
MICHEL SENDIVOGIUS.

A Bruxelles, le 9e Février 1646.

LETTRE II.

Il enſeigne quels ſont les bons Livres.

CE n'eſt pas ſans grande raiſon, mon cher Monſieur, que parmi un ſi grand nombre de Livres, tant des anciens, que des modernes, vous demandez le choix qu'il en faut faire. Car à la verité il y en a tres-peu de fidéles; & s'il y en a quelques-uns, ils ſont obſcurs, embaraſſez, & pleins de contradictions apparentes, quoi qu'en effet tous diſent la même choſe, & n'enſeignent qu'une même verité; mais en termes

hieroglyphiques, cachez & myſterieux, ſelon la coûtume de la Cabale. Car cét Art eſt tout Cabaliſtique ; & ce ſeroit un grand abus que de le traiter, en ſorte qu'il pût être appris par les faux Philoſophes & les Sophiſtes.

Vous pourrez donc dans le grand nombre des Livres qui ſe trouvent, vous attacher à ceux que je vas vous nommer, laiſſant tous les autres comme inutiles : puiſque poſſedant une fois le petit Poiſſon nommé *Remora*, qui eſt tres-rare pour ne pas dire unique dans cette grande Mer, vous n'aurez plus beſoin de pêcher, mais ſeulement de ſonger à la préparation, à l'aſſaiſonnement, & à la cuiſſon de ce petit Poiſſon.

Les principaux Auteurs entre les Anciens, ſont HERMÉ'S, dont tous les Ouvrages ſont de tres-grande conſequence pour l'intelligence de nôtre œuvre ; mais ſur tout deux de ſes Livres. Au premier, ſes Commentateurs ont donné pour Titre : *Le paſſage de la Mer rouge* ; & ils ont appellé le ſecond : *L'abord de la Terre promiſe*. Ces Livres ſont tres-rares, & ne ſe trouvent peut-être nulle part dans l'Europe, qu'à Conſtantinople, chez certains nommez Martiens,

où je les ai lûs & transcris d'un bout à l'autre pour le secours de ma memoire.

Parmi les Modernes, vous avez Paracelse, dont les Ecrits sont autant de lumieres. Mais si vous pouviez recouvrer son Codicile, qui est appellé, *Le Pseautier Chymique*, ou *Manuel de Paracelse*, vous auriez trouvé toute la doctrine de la Science Chymique, tous les mystéres de la Physique démonstrative, & de la plus secrete Cabale.

Ce Livre n'est pas si rare que ceux dont je viens de parler ; car il se trouve dans la Bibliotheque du Vatican à Rome ; & je l'ai veu ailleurs en plusieurs endroits, chez les Cabalistes & Curieux de nôtre Art : il n'est cependant pas commun, & on ne le rencontre pas par tout. C'est pourquoi je l'ai copié aussi pour mon usage ; & je vous en envoyerois un exemplaire, si ce n'est que je vous dirai dans la suite tout ce qu'il contient, & d'une méthode même plus claire que la sienne. Il ne faut pas aussi négliger le *Traité des Teintures* du même Auteur.

En troisiéme lieu, Raymond Lulle est un de ceux que vous devez le plus souvent avoir en main ; & entre tous ses Ouvrages, lisez sur tout son *Vade me-*

cum, & ſon Dialogue appellé *Lignum vitæ*, ou Arbre de vie, *ſon Teſtament*, & *ſon Codicile*, quoi que ces deux derniers Ouvrages de même que pluſieurs autres de cét Auteur, auſſi-bien que ceux de Geber & d'Arnaud de Villeneuve, ſoient remplis d'une infinité de fauſſes Receptes, & tous pleins de fixions inutiles, & d'erreurs ſans nombre, dont moi-même j'aurois peine à tirer la verité.

On a joint & ramaſſé enſemble quantité d'autres Auteurs anciens, dont une partie eſt aſſez bonne, mais dont la plus grande partie eſt trompeuſe & ne vaut rien. Il y a encore une infinité d'autres Ouvrages ſans nom & ſans réputation, qui pourtant ont été traduits en d'autres Langues, & dont on ne peut bien juger, parce qu'on y a inſeré mille fautes en les traduiſant.

Entre les Ecrivains du moyen âge, le bon Zachaire, & Bernard Comte de la Marche-Treviſane, Roger Bacon, & un certain Anonyme, qui a fait un ramas des Sentences des Philoſophes, & dont le Livre s'appelle *le Roſaire des Philoſophes*, me paroiſſent contenir une bonne doctrine. Pour ceux de ces derniers tems,

je n'en estime aucun de fidéle, sinon Jean Fabre, François de Nation, dans ses Livres de la derniere Edition, les premiers étant pleins de fautes. L'Auteur de la *Physique restituée*, a quelque chose de bon, mais mêlé de plusieurs faux préceptes, & de sentimens trompeurs.

Que si vous voulez avoir tout d'un coup une pleine & entiere connoissance de la Chymie, *nôtre nouvelle Lumiere Chymique, avec le Traité du Soûfre, & le Dialogue du Mercure*, vous doivent suffire, puisqu'il n'y manque rien. Ayez donc ces Livres, lisez-les non pas une fois, mais cent. En certains endroits vous y trouverez quelques passages des Anciens mis comme hors d'œuvre, & d'autres qui paroissent contradictoires : Ce que j'ai fait à dessein ; car en d'autres Livres vous verrez le tout concilié. Servez-vous-en donc. Adieu. A Bruxelles, le 9e Mars 1646.



LETTRE III.

Il lui promet de le ſatisfaire ſur ſes doutes.

MONSIEUR,

J'AY reçû le cahier que vous m'avez envoyé de Pageſien, comme vous le nommez, traitant de toutes les parties de l'Art. On m'a auſſi rendu à même tems celui où ſont vos difficultez ſur cét Ouvrage, & celles que vous avez rencontrées dans la lecture de *nôtre nouvelle Lumiere Chymique*. J'ai lû l'un & l'autre avec attention. Le premier Traité, quoi qu'erronné dans les principes, ne laiſſe pas de marquer que l'Auteur a beaucoup de génie. Pour vos doutes, ils me font connoître la ſubtilité & la pénétration de vôtre eſprit. Je ferai ce que vous ſouhaitez de moi là-deſſus, & je vous écrirai dans les Lettres ſuivantes mon ſentiment d'un ſtyle dogmatique, puiſque vous le voulez ainſi. J'y mettrai

des preuves familieres de ce que j'avancerai ; je répondrai aux principales objections ; & quand il en sera besoin, je donnerai des exemples de tout, tirez de nos propres Ouvrages. Adieu. A Bruxelles, le 12e Mars 1646.

LETTRE IV.

Le Soûfre & le Mercure sont les Principes de la Pierre, mais non pas les communs.

MONSIEUR,

Je vous promettois dans ma derniere de vous dire mon sentiment sur la doctrine du Pagesien. Je vas donc dans celle-ci, & dans les suivantes que je vous écrirai le plus souvent qu'il me sera possible, examiner ce qu'elle a de bon & de mauvais. A la place de ses fausses maximes, j'en substituerai de bonnes ; & j'éclaircirai celles où il a laissé quelque obscurité.

Vous sçaurez donc que ce Pagesius,

ſuivant la méthode des Anciens, a tres-bien diviſé ſon Traité en deux Chapitres. Dans le premier il parle des productions naturelles, & ſur tout de celles des Mineraux. Dans le ſecond, il explique celles qui ſe font par Art, & particulierement la pratique de la Pierre des Philoſophes, par le moyen de laquelle on fait de l'Or & de l'Argent.

Tout ce que contient le premier Chapitre eſt aſſez bon ; mais ſon ſtyle eſt ſi reſſerré & ſi racourci, qu'il eſt aſſez difficile de prendre, en le liſant, une connoiſſance ſuffiſante des principes naturels des choſes, & ſans qu'il reſte bien des doutes.

Le ſecond a une verité ; c'eſt ſur ce qui regarde les principes de la Pierre, du moins les généraux. Il dit que c'eſt, 1°. un Mercure, mais different de celui qui eſt actuellement mineral ; & il veut qu'il n'ait point encore été déterminé à aucune des familles des mixtes inferieurs, c'eſt-à-dire, des Vegetaux, des Mineraux, ou des Animaux. 2°. Il joint à ce Mercure un Soûfre qui n'eſt pas le commun, combuſtible & puant ; mais un autre qui ait une forme ſpecifique & déterminée, laquelle il puiſſe imprimer &

communiquer audit Mercure par voye de fermentation. Tout cela eſt bien.

Mais preſque tout le reſte ne vaut rien, comme nous le verrons dans la ſuite. Adieu. A Bruxelles, le dix-huitiéme Mars 1646.

LETTRE V.

Ce Mercure ſe tire d'une ſubſtance chaude & humide.

MONSIEUR,

L'ORDRE demande que nous examinions l'article premier du ſecond Chapitre du Livre de Pageſien, dans lequel il s'applique à la recherche de la Fontaine Mercurielle. Il paſſe pour certain & pour indubitable chez tous les Philoſophes, que le Mercure eſt le veritable & prochain principe de tous les Mineraux, mais principalement des Métaux : & que ce Mercure eſt une vapeur chaude & humide. C'eſt ce que nous enſeignerons plus au long, quand nous aurons

fait avec nôtre Pagesien.

Il ne faut donc plus s'arrêter à chercher ce Mercure dans une Fontaine humide & froide, ou dans une Eau purement élementaire (comme dit fort bien cét Auteur ;) mais il la faut tirer d'un corps & d'une substance humide & chaude, à cause de la domination de l'air congelé. Telle est nôtre matiere, comme vous ne l'ignorez pas à present : d'où il vous sera facile de juger de l'erreur dans laquelle est le Pagesien en ce point.

Mais pour ne lui pas ôter la gloire qui lui est dûë, il faut avoüer que je n'ai veu jusques à present personne qui ait approché de plus prés du but, puisque cette substance qu'il indique, convient avec la vraye & naturelle substance qui contient le veritable Mercure, du moins dans les qualitez générales ; & qu'elle a presque tous les caracteres marquez par les Philosophes, par lesquels on connoît leur Mercure, & la source d'où il est tiré. En voilà assez sur le premier article. Adieu, le 23e Mars 1646.

LETTRE VI.

Il se tire par la distillation.

MONSIEUR,

SUIVONS le Pagesien. Le second article de son premier Chapitre tâche d'établir l'extraction du Mercure, & sa préparation, qu'il fait plus mystérieuse qu'elle ne l'est en effet. Il se fonde sur l'autorité de Raymond Lulle qu'il n'a pas bien entendu, ou sur les préceptes de quelqu'autres Philosophes qu'il applique mal. Il prétend qu'il ne faut prendre que la dixiéme partie de sa magnésie, qui est celle qui monte d'abord par la distillation, & qui seule doit être utile, comme étant seule la substance Mercurielle. Pour les neuf autres parties qui viennent ensuite en continuant la distillation, il les rejette comme inutiles. Il ajoûte que cette dixiéme partie gardée, doit être enfin remise sur la terre restante aprés la distillation achevée, (laquelle

terre il appelle ſottement le ſel & le ſoûfre du Mercure,) juſqu'à ce qu'enfin par pluſieurs réïterées cohobations, inhumations, digeſtions & ſublimations qu'il décrit, ces deux ſubſtances ſoient unies.

Mais il ſe trompe groſſiérement. Car ce que les Auteurs nous diſent de la dixiéme partie contenant l'Eſprit, & des inhumations qu'il en faut faire dans ſa propre terre, ſe doit rapporter à toute autre choſe qu'à la préparation & extraction du Mercure, comme je ferai voir ailleurs.

Il ne faut point d'autres regles pour l'extraction & préparation du Mercure, que la ſimple diſtillation de la magnéſie, par laquelle l'Eſprit & l'huile ſont élevez enſemble, juſqu'à ce que les réſidences ſoient ſéches, que la ſéparation de l'Eſprit d'avec l'huile ſoit faite, & que la rectification de cét Eſprit réïterée pluſieurs fois, ſoit achevée. Mais je me reſerve à parler de toutes ces choſes plus au long dans la Pratique. Adieu. A Bruxelles, le 30ᵉ Mars.

LETTRE VII.

Il explique en quoi consiste l'homogénéité que doit avoir le Dissolvant avec l'Or.

MONSIEUR,

S'ENSUIVENT le trois & quatriéme article de l'écrit du Pagesien, l'un desquels assigne la miniére, d'où se tire le Soûfre Philosophique requis à l'œuvre. Il parle juste sur ce point; car ce Soûfre n'a point d'autre miniére que l'Or & l'Argent. L'autre article enseigne l'art de tirer ce Soûfre des entrailles, pour ainsi dire, des susdits Métaux. Et en cela, il est encore dans l'erreur.

En effet, il se sert pour cela d'un Dissolvant qui est héthérogéne à l'Or, ou d'un autre nature que lui, & qui par consequent ne peut rien faire sur lui que de violent. Ce Dissolvant est une huile tirée par défaillance du Mercure commun sublimé plusieurs fois avec le Sel armo-

niac ; & cela eſt contre l'intention de la Nature, qui veut que l'Or & l'Argent, pour qu'ils ſoient propres à l'œuvre, ſoient diſſouts dans une eau douce & benigne, qui leur ſoit homogéne par homogéneïté de principe, (comme parle la Cabale) non pas par homogéneïté de choſe principiée, ou déja determinée, comme le penſent fauſſement quelques perſonnes, qui ne ſont pas moins dans l'erreur que le Pageſien. C'eſt-à-dire, que ce Diſſolvant doit être de même nature, que cette matiére ou ſubſtance de laquelle immédiatement furent faits l'Or & l'Argent, avant qu'ils ſe fuſſent endurcis en Or ou Argent : (car il y a pluſieurs degrez ſubordonnez dans la compoſition des Mixtes, comme on le verra dans la ſuite.) Et ainſi l'on ne doit pas croire qu'il ſoit néceſſaire que le Diſſolvant doive être de la même nature que l'Or & l'Argent, tels qu'ils ſont actuellement.

Or il n'y a nulle ſubſtance dans la Nature qui puiſſe avoir une telle homogéneïté de principe avec l'Or & l'Argent, que nôtre Mercure tiré de la magnéſie que vous connoiſſez preſentement, parce que c'eſt une vapeur chaude & humide

qui n'eft point encore déterminée fous une des trois efpéces des Mixtes inférieurs, fçavoir des Mineraux, des Végetaux & des Animaux, & qui par confequent eft d'une compofition plus fimple d'un degré au moins, que n'eft l'Or ou l'Argent, ou tout autre Mixte naturel.

Toute autre chofe, & même le Mercure du vulgaire dont fe fert le Pagefien, font déja réduits & fpecifiez fous une de ces trois familles. Et ainfi quoi qu'il femble avoir beaucoup de qualitez fymboliques avec l'Or & l'Argent, il leur eft pourtant tout-à-fait héthérogéne, parce qu'il a une nature & une difference fpécifique, comme eux en ont une, mais qui n'eft pas la même que la leur, en quoi confifte l'héthérogéneïté.

C'eft donc nôtre Mercure, & non le vulgaire, qui doit fervir de Diffolvant à l'Or & à l'Argent, pour en tirer leur Soûfre : Et c'eft-là une des erreurs du Pagefien. Adieu. A Bruxelles, le deuxiéme d'Avril 1646.

LETTRE VIII.

Il refute un certain procedé d'un Philosophe.

MONSIEUR,

Le cinquiéme article veut que pour la confection de l'œuf Philosophique, on prenne une once à peu prés de Soûfre d'Or ou d'Argent, avec une tres-petite quantité de son Mercure. Il prétend que ses esprits aprés plusieurs distillations & cohobations, dissolvent de telle maniere ledit Soûfre, l'ouvrent & le digerent, qu'ils en font sortir toute l'humidité : ce qui est contre toutes sortes de raisons. Ainsi en prétendant faire le jaune mystérieux de l'œuf, il ne produit qu'un monstre. Car il soûtient que pour faire ce Jaune, il faut séparer plusieurs fois le Soûfre d'Or ou d'Argent ; qu'il faut aussi ôter le blanc de cét œuf, qui est la chose fermentable ; c'est-à-dire, son Mercure, & son humidité naturelle néceſſaire pour

la génération. Et aprés tout cela, il croit pouvoir faire éclorre le Poulet Philosophique, ou la Caille Cabalistique.

Il n'est pas nécessaire d'examiner ici la fausseté de ces imaginations du Pagesien, puisque le plus ignorant peut de lui-même les appercevoir. Adieu. A Bruxelles, ce cinquiéme Avril 1646.

LETTRE IX.

Que le Feu extérieur doit toûjours être égal.

MONSIEUR,

Le sixiéme article de vôtre Auteur parle de la cuisson de l'œuf & du régime du feu, dont il distingue quatre degrez, lesquels il soûtient fortement devoir toûjours aller en augmentant : mais en vérité cela ne sent gueres son Philosophe, s'il l'entend du feu actuel, comme apparemment il le pense. C'est ce qui me fait changer de sentiment à son égard : car j'avois crû d'abord qu'il vous avoit

infinué des erreurs dans les premiers articles pour cacher la verité, & pour plus adroitement vous tromper. Mais presentement je vois bien & avec douleur, qu'il est entierement dans ces sentimens-là, & que c'est-là l'interprétation qu'il donne aux passages des Philosophes.

Tout Homme un peu habile & experimenté sçait que les quatre degrez du feu, dont parlent les Philosophes, se rapportent au feu virtuel ou central du levain même, qui devant dans la suite surmonter ceux qui lui sont superieurs en proportion & volume, & l'emporter pardessus les qualitez naturelles du Mercure, doit faire cela peu à peu, & par quatre degrez de force differente qu'il acquiert successivement, & qui sont désignez dans lui par les quatre principales couleurs.

Mais comme le feu actuel extérieur, ne fait qu'exciter l'autre, c'est pour cela qu'il doit être continuel, & d'un degré tres-lent & égal. Voilà encore des erreurs du Pagesien. Adieu. A Bruxelles, l'onziéme Avril 1646.

❧❧❧❧

LETTRE X.

Que la fin de l'Art, c'est de perfectionner la Nature.

MONSIEUR,

APRÉS avoir examiné l'œuvre du Pagesien, il ne reste plus qu'à vous mettre dans le bon chemin, & vous exposer tout le fonds de la Science Hermetique ; laquelle aussi - bien que vôtre Auteur, nous diviserons en deux parties. La premiere, traitera de la Nature. La seconde de l'Art. Le tout est conforme aux principes de la Cabale, lesquels d'abord furent inspirez par Dieu même à nos premiers Peres, & qui depuis sont venus jusqu'à nous, non point par écrit, mais par tradition. En effet, que peut - on se proposer de plus à propos dans cette Science, que de perfectionner la Nature, puisqu'aprés tout, c'est - là l'unique fin de l'Art? Or est-il que l'Art ne peut la perfectionner qu'en l'imitant, ni l'imiter

qu'en connoissant ses manieres d'agir : Donc il faut premierement montrer quelles sont les opérations de la Nature, & ensuite de quelle maniere l'Art les peut perfectionner. Le premier point a deux membres, dont le premier sera employé à parler de la premiere création de toutes choses. Le second parlera des productions naturelles qui se font tous les jours. L'un & l'autre sont également nécessaires à sçavoir à un Philosophe qui s'applique à connoître la verité : parce que de même que l'Art imite la Nature, ainsi la Nature imite la création ; avec cette seule difference, que la création ne présuppose rien d'existant : la Nature au contraire présuppose les principes simples ; & l'Art suppose aussi les siens, mais composez ; & pour parler ainsi, déja principiez.

Il résulte donc, pour finir cette Lettre, que la connoissance parfaite de l'Art dépend de celle de la Nature, tant de celle qui a reglé la premiere production du Monde, que de celle qui fait encore à present les diverses générations. Que cela nous serve de préambule : d'oresen-avant nous allons entrer en matiere. Adieu. A Bruxelles, le 15e Avril 1646.

LETTRE

LETTRE XI.

Que la Création s'eſt faite par ſolution & coagulation, & que la Nature & l'Art la doivent imiter.

MONSIEUR,

IL eſt certain & reçû pour tres-veritable, non pas chez les Payens, mais chez les Chrêtiens, qu'il eſt un premier Auteur qui a crée dans le tems & de rien ce Monde materiel : (car c'eſt de celui-là ſeul que je parle, & non pas de l'intellectuel qui en fut comme l'idée.) Ils ne tiennent pas cependant que tout ce que nous y voyons, ſoit ſorti immédiatement de la main du Créateur ; mais ils veulent qu'il ait d'abord créé certaine matiere premiere, dont rien du tout ne lui fournit l'idée même ; & que de cette matiere par voye de ſéparation, ayent été tirez des corps ſimples, qui ayant enſuite été mêlez les uns avec les autres

par voye de compoſition, ſervirent à faire ce que nous voyons.

Il paroît par là que par un effet admirable de la Providence, la Création a ſervi dés le premier moment de modéle à la Nature & à l'Art, puiſque dans toutes choſes que l'une produit, & que l'autre veut perfectionner, il faut (comme il eſt arrivé alors) que l'opération commence par la ſolution, & qu'elle finiſſe par la coagulation.

Il paroît encore que dans la Création il y a eu une eſpéce de ſubordination : ſi bien que les Eſtres les plus ſimples ont ſervi de principes pour la compoſition des ſuivans, & ceux-ci des autres, ſans que pourtant il ſoit néceſſaire d'admettre dans ces compoſez diverſes formes diſtinguées les unes des autres, qui puiſſent ſe ſéparer : Car la derniere forme qui conſtituë le Mixte, contient éminemment les premieres formes des corps ſimples, qui ne peuvent la quitter.

Or de ſçavoir combien de degrez il y a eu dans cette ſubordination de principes, c'eſt ce qui ne ſe peut pas dire aſément. L'Ecole n'en admet que trois, ſçavoir la création de la Nature, la ſéparation des Elemens, & la compoſition

des Mixtes. Mais la Cabale, qui a receu ses lumieres de Dieu même, & qui seule a bien compris le premier Chapitre de la Genese, admet à la verité trois degrez differens, qui répondent à ceux qu'établit l'Ecole : Sçavoir ; 1°. la production d'une matiére premiere que rien n'a précédé : 2°. La division de cette matiére en Elemens ; & enfin, moyennant ces Elemens, la fabrique & composition des Mixtes. Mais outre cela, elle fait encore bien d'autres subdivisions, que nous allons expliquer par ordre. Adieu. A Bruxelles, le 21e Avril 1646.

LETTRE XII.

A proprement parler, il n'y a qu'un seul premier Element.

MONSIEUR,

PREMIEREMENT donc, Dieu créa la matiére de rien, non pas informe, comme le prétendent sottement les

faux Philoſophes, mais ſous la forme (pour m'exprimer ainſi) d'une Eau primitive, qui ſeule a été proprement le premier Element & le premier Principe.

C'eſt de là que pluſieurs Philoſophes, non ſans raiſon, n'ont établi qu'un ſeul premier Element, auquel ils donnent les deux proprietez primitives, qui ſont d'agir & de ſouffrir, auſquelles répondent trois Actes primitifs : A ſçavoir, *l'Hyle*, ou le Corps ; *l'Archée*, ou l'Ame ; & *l'Azoth* médiateur entre l'un & l'autre : c'eſt cét Azoth ou Eſprit Univerſel, qui leur tient comme la place d'un ſerviteur. Et enfin ils ont aſſigné à ce premier Element les quatre qualitez, comme les premiers inſtrumens de toute action & paſſion. C'eſt-là le premier degré fondamental de la Geneſe. Adieu. A Bruxelles, le vingt-huitiéme Avril 1646.

LETTRE XIII.

La distribution des quatre premieres qualitez.

MONSIEUR,

En second lieu. Par une distillation mystérieuse Dieu sépara cette Eau primitive en quatre parties & régions, qu'on a appellé *les Elemens*, quoi qu'à proprement parler ils ne soient pas tant des Elemens, que des parties d'un Element. Mais cependant parce qu'ils different un peu du premier, on leur peut donner le nom d'Elemens faits par un Element. Or ces Elemens sont doüez chacun de leurs qualitez dans un degré fort intense, comme l'on parle.

A raison de ces qualitez, chaque Element a ses proprietez. L'une des principales, c'est leur sympathie & leur antipathie. Car comme quelques-unes de leurs qualitez sont contraires, de là il arrive qu'ils sont dans un contin[uel]

combat. Dans ce combat, ils perdent toûjours quelques parties ; & quand de ces parties il s'en trouvent plusieurs ensemble qui ont une même qualité, ou du moins sympathisante, il se fait de cela un nouvel être comme par une seconde génération, & ce nouvel être participe à la Nature du Mixte & de l'Element.

Le tout ainsi expliqué, l'on voit pourquoi ces Elemens sont appellez *Principes servans à la constitution des Corps.* On voit encore que nul Mixte ne peut être résoût jusques dans ces Elemens, sinon par la toute-puissance de Dieu, parce que les dernieres formes ne peuvent être comme ramenées dans la premiere : De même il ne se peut faire que tous les Elemens s'unissent immédiatement dans un seul Mixte, à cause de la repugnance de leurs qualitez, qui ont besoin d'un certain milieu pour s'unir.

Prenez garde que j'ai dit que tous les Elemens ne s'unissent pas ; car je sçai bien que quelques-uns s'unissent, sçavoir ceux dont les qualitez dominantes ne sont pas opposées, comme nous allons le voir en expliquant le second degré de la Création. Adieu. A Bruxelles, le 3e May 1646.

LETTRE XIV.

La formation des Cieux de la quinte-essence des Elemens.

MONSIEUR,

En troisiéme lieu. Dieu a tiré comme la quinte-essence de ces Elemens ; c'est-à-dire, que par une rectification mystérieuse, il en a séparé les parties les plus pures : Et c'est de ces choses qu'il a fait les Cieux & les Astres, non point par voye de composition ou de coagulation, ce qui marqueroit un mélange contraire à ce qui s'est fait, mais par voye de concretion & de condensation

Car les Cieux ont été faits des plus pures parties de l'Eau : quelques-uns des Astres, des plus pures parties de l'Air : les autres, de la partie la plus claire du Feu ; & les derniers enfin, des parties de la Terre les plus subtiles & les plus polies.

Cette hypothéſe ſe démontre par la ſeule lumiere naturelle. Car il n'y a point de Payſan ſi peu verſé dans la connoiſſance de la Nature, qui ne voye que la Lune eſt opaque ; qu'elle n'a point de lumiere par elle-même ; qu'elle l'emprunte du Soleil ; & que par conſequent cette Planette tient fort de la Terre, la Terre étant le ſeul des Elemens qui ſoit opaque.

Au contraire, on voit que le Soleil eſt lumineux ; & par conſequent qu'il eſt d'une nature de feu, veu particuliement que c'eſt lui qui communique la lumiere & la chaleur aux autres corps. Car la lumiere eſt une proprieté qui ſort de ſon eſſence, & qui toûjours l'accompagne, quoi qu'elle ne paroiſſe pas toûjours, à cauſe de l'interpoſition des corps opaques. De là vient que pour exprimer le Feu, on ſe ſert quelquefois du mot de *Lumiere* : comme au contraire, celui de de *Feu* déſigne à ſon tour la Lumiere ; comme dans la Geneſe, où la création du Feu eſt exprimée par celle de la Lumiere.

La même hypothéſe ſe confirme encore par les corps faits de la quinte-eſſence de l'Air. Ce ſont de certaines Eſtoiles

Eſtoiles pâles, & qui paroiſſent des corps tranſparens, recevant leur lumiere du Soleil, à peu prés comme un verre qui en eſt pénétré, ou comme l'air même dont ils ont été faits.

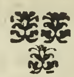
Ajoûtez à tout cela, que ſi l'on n'admet pas cette ſorte de génération des corps céleſtes, on ne peut dire pourquoi un même Aſtre a tantôt des influences chaudes, & tantôt des froides, ſelon les approches & les aſpects des Planettes, dont les qualitez ſont differentes, ni comment ils peuvent produire dans les corps inferieurs tant de divers changemens. Mais dans cette opinion la choſe eſt aiſée, puiſque les qualitez des Elemens peuvent proceder aiſément des Elemens mêmes, & ſe faire ſentir par tout où elles ſe trouvent.

Enfin vous pourrez voir plus de preuves encore de cette verité dans nôtre Harmonie, que nous avons mis entre les mains de Bréchius pour être imprimée, & où tout ceci eſt démontré bien amplement.

Mais une des choſes qui merite plus nos réfléxions, c'eſt ce qu'on remarque dans les Corps céleſtes : comme par exemple, que chacun d'eux ſe meut ſans

cesse d'un mouvement égal, different néanmoins de celui d'un autre Astre : afin que tous ensemble venans par là à faire comme differentes figures, & à se trouver en divers aspects, ils jettent sur les Corps d'ici-bas des influences, par lesquelles ils se trouvent concourir aux actions de la Nature, aux mouvemens, aux générations & corruptions, tant universelles, que particulieres : lesquelles enfin font la varieté des Tems & des Saisons, les durées des choses, & plusieurs autres effets.

Et ici finit la solution ou séparation de la matiere. Parlons de la composition ou coagulation, laquelle (comme nous l'avons déja insinué) suppose l'union de plusieurs parties diverses ; & ce sera là nôtre matiere prochaine. Adieu. De Bruxelles, le 9e May 1646.



LETTRE XV.

L'origine des trois Principes Chymiques.

MONSIEUR,

QUATRIÉMEMENT donc, Dieu de ces premiers Principes en fit des ſeconds, qu'on peut appeller *Principes principiez*, ou *Mixtes ſuperieurs*, parce qu'ils tiennent comme le milieu entre les Elemens, & les derniers Mixtes.

Les ſeconds Principes ſont, 1°. le Soûfre, qui eſt une ſubſtance compoſée de feu & d'air mêlez & unis par l'extrémité de la chaleur, qui eſt une qualité commune à l'un & à l'autre. 2°. Le Mercure, qui eſt fait d'air & d'eau unis par l'humidité, (qualité qui ſe rencontre dans tous les deux.) 3°. Le Sel compoſé d'eau & de terre par un agent qui leur eſt commun, ſçavoir la froideur. Or ces ſeconds Principes ont des proprietez qu'on peut diviſer en communes

& en particulieres.

Les communes ſont, qu'ils ſervent comme de milieu pour raſſembler dans les Mixtes deux extrémitez oppoſées : c'eſt-à-dire, que par leur moyen les Elemens de qualitez antipatiques dominantes s'uniſſent dans un même Mixte de l'une des trois familles. Car quoi qu'il ſemble que cette union eût pû ſe faire, moyennant les qualitez ſymboliques ; cependant il étoit peu conforme à la maniere d'agir de la Nature, & aux loix que Dieu lui a impoſées, que ces contraires ſe trouvaſſent enſemble dans les derniers Mixtes, ſans s'être veus auparavant ailleurs, & avoir fait quelque alliance dans des Corps qui fuſſent moins compoſez.

Ajoûtez que tant de divers temperamens, & des conſtitutions auſſi differentes qu'on en voit dans les Mixtes, n'euſſent pû ſe faire ſans cette eſpéce de mediation, au moins elles n'euſſent pû durer long-tems. Les proprietez particulieres ſeront expliquées dans la Lettre ſuivante. Adieu. A Bruxelles, le 15[e] May 1646.

LETTRE XVI.

Leurs proprietez particulieres.

MONSIEUR,

CES proprietez particulieres des susdits Principes sont differentes, & elles meritent bien que l'on y fasse attention.

Celles du Soûfre sont d'être le siége de la chaleur naturelle, sa nourriture & son entretien : de recevoir immédiatement en soi les influences chaudes & séches des Astres, & ensuite de les communiquer aux Corps dans lesquels il se trouve : de contenir les odeurs & la teinture de toutes choses, & de recevoir les actions qui en viennent dans le mélange des Mixtes.

Celles du Sel sont d'être dans les Corps la source de toute coagulation, & de disposition à se coaguler ; car c'est lui qui serre & ramasse ensemble en forme solide les autres Principes : d'ouvrir les choses les plus dures, lorsqu'il est ap-

pliqué selon la quantité du Mercure, & qu'il vient à remuer les Sels dans lesquels consiste le lien des parties homogénes du Composé, en quoi il est aidé par l'action & la force qu'il reçoit des Sels étrangers : de contenir la saveur & le goût des choses qui en ont, de la leur communiquer, & de la recevoir de dehors.

En effet, quand une fois les parties de quelque Animal que ce soit, viennent à perdre leur Sel, elles perdent à même tems leur saveur : car c'est lui qui pique & qui est piqué dans tous les mouvemens de l'appétit. Une de ces proprietez encore, c'est de recevoir les influences chaudes & humides.

Celles du Mercure sont d'être le siége de l'humide radical, de l'entretenir & de le nourrir dans tout, de recevoir toutes les influences froides & humides, & de souffrir les impressions des Corps dans lesquels dominent ces qualitez : de les communiquer aux autres parties du Corps où il est, de résoudre le Sel ; & ainsi d'aider à la solution de tout ce qui est solide.

Voilà quelles sont les proprietez des seconds Principes, ou Principes princi-

piez. Nous passerons dans la suite plus loin. Adieu. A Bruxelles, le 21e May 1646.

LETTRE XVII.

Ce que c'est que le sperme de la Nature, & le menstruë du Monde.

MONSIEUR,

CINQUIE'MEMENT. De ces trois Principes Dieu en a formé deux autres, qu'on peut appeller encore *Principes principiez*, ou *seconds Mixtes*, parce qu'ils se font d'autres Principes. Ce sont, 1°. le sperme de la Nature : 2°. le menstruë du Monde. Or comme ces deux Principes subalternes retiennent les proprietez de ceux dont ils sont faits, aussi en gardent-ils le nom, sçavoir de Soûfre & de Mercure. Le sperme s'appelle *le Soûfre*, & le menstruë *Mercure*. Mais outre les susdites proprietez, ils en ont encore acquis de nouvelles par ce nouvel état. Car le Soûfre qui auparavant étoit

échauffé, à cause de la chaleur naturelle qu'il contenoit, par le mélange qui se fait de lui avec le Sel, devient coagulatif & fixatif ; & c'est pour cela qu'il est appellé par les Philosophes, *le Soûfre vif.* De même le Mercure, qui dans son origine est froid, ici (à cause de son union avec l'Air congelé, lequel lui est apporté par le Sel) devient chaud & humide, & beaucoup mieux digeré ; & c'est ce qui le fait nommer, *le Mercure vif.*

Les proprietez qui suivent la forme nouvelle de ces deux Mixtes, sont comme celles ci-dessus, ou communes, ou particulieres. Les communes sont, qu'ils soient des Mixtes subalternes du second ou moyen ordre.

Les particulieres sont premierement du Soûfre, de contenir en soi les semences, tant primitives, que celles de la seconde classe, dont je parlerai dans la suite : non pas qu'elles soient toutes dans lui confusément, mais distinctes & avec ordre, selon la nature & condition des lieux, dans lesquels comme dans les reins de la Nature & dans ses vaisseaux spermatiques, il a reçû sa derniere digestion, & sa détermination specifique, avec la

force de se multiplier; & c'est pour cela qu'il est appellé *le Sperme de la Nature.*

C'est encore ce même Soûfre vif qui introduit les semences dans une matrice proportionnée, & là les dispose pour faire leurs offices pour la génération : d'où vient qu'on lui attribuë l'énergie de la faculté masculine, comme s'il étoit une racine qui attirât l'Esprit Mercuriel du menstruë. Qualité qui lui a encore fait donner le nom *d'Aimant, d'Acier,* & autres semblables.

Secondement, les proprietez singulieres du Mercure, sont de contenir le Mercure dont j'ai parlé ci-dessus, mais plus cuit & digeré, & dans une disposition prochaine à recevoir les actions des semences & la fermentation, afin qu'il soit changé & coagulé selon leur exigence; & enfin qu'il se convertisse avec les alimens dans la substance de tout ce qui prend nourriture, comme s'il en étoit une naturelle lui-même. Voilà d'où lui est venu le nom de *Menstruë du Monde.* Adieu. A Bruxelles, le premier de Juin 1646.

LETTRE XVIII.

Ce que c'eſt que l'Eſprit Univerſel.

MONSIEUR,

SIXIÉMEMENT. Ces deux derniers Principes ont ſervi à Dieu à en faire un dernier, qui retient auſſi le nom de *Mercure*, quoi qu'il ait en ſoi les trois Principes ſuſdits, qui ſont conjoints avec lui phyſiquement & inſéparablement. Mais parce que les marques du Mercure ſont dans celui-ci celles qui dominent & qui apparoiſſent le plus aux ſens, à ſçavoir l'humidité aqueuſe, & certaines parties ſubtiles de terre intimement jointes avec l'eau, cela eſt cauſe qu'on l'appelle plûtôt Mercure, que Sel ou Soûfre.

Néanmoins ſelon les divers degrez de digeſtion qu'il acquiert, il change de nom, de nature & de proprietez : Car par exemple, s'il paſſe juſqu'à la digeſtion du Soûfre vif, il devient Soûfre veritable ; & alors il en portera le nom.

Mais tandis qu'il demeure dans l'état & dans le temperament du Mercure, il n'eſt point nommé autrement que Mercure. Voilà pourquoi le Mercure eſt appellé Hermaphrodite, & Prothée, parce qu'on dit de lui qu'il eſt mâle & femelle, & pluſieurs autres choſes ſemblables.

Ses proprietez ſont premierement, d'être le dernier des Principes principiez, ou de ceux qui ſe font d'autres Principes : d'où vient qu'il eſt la matiere prochaine, dans laquelle tant dans la premiere, que dans la derniere génération, ſe font & ſe multiplient tous les Mixtes, moyennant l'action des ſemences, tant univerſelles, que particulieres; le tout par voye de fermentation, & ſelon la diverſité des natures & des ſemences.

Secondement, de donner aux choſes conçûës & produites, nourriture & accroiſſement de ſa propre ſubſtance même : d'où vient qu'il eſt appellé par les Philoſophes, *la mere & la matrice des choſes.* Il a encore divers noms, ſelon les fonctions differentes qu'il exerce, & ſelon qu'il eſt agent ou patient : mais le principal, & qui ſera celui par lequel je le marquerai dans la ſuite, eſt celui

d'Esprit Universel; parce que quoi qu'il ait corps & ame, cependant comme ce corps est tres-subtil, & presque tout spirituel, il mérite mieux d'être nommé Esprit que Corps : & parce que son ame ou sa partie active, ne paroît point aux sens, elle s'appelle plûtôt Esprit qu'Ame.

Aprés tout ce que nous avons dit jusqu'ici, pour repasser un peu sur tant de veritez, il faut avoüer que veritablement tous ces Principes principiez sont plus composez, que les Principes principians qui sont les Elemens ; mais ils ne laissent pas pourtant d'être mis entre les Corps simples, & cela avec justice. En effet, ils sont de condition pareille aux Elemens, en ce que nul Corps ne peut être résout en ces Principes principiez, non plus que dans les premiers Elemens, si auparavant il n'a comme dépoüillé cette forme qui le faisoit être tel Mixte & en telle famille, & s'il n'a été réduit en cette même simplicité qu'il avoit avant sa coagulation.

Quoi que puissent dire au contraire les faux Chymistes, ils n'ont pour se détromper qu'à faire réfléxion, que ce qu'ils soûtiennent a quelque chose de contradictoire. Car ils asseurent que les facul-

tez moyennes de leurs trois Principes, Sel, Soûfre & Mercure, se trouvent aprés la résolution les mêmes en espéce qu'elles étoient dans les Corps dont ils ont été tirez, sans autre difference, sinon qu'ils croyent qu'ils ont acquis un plus grand degré de force dans ceux-là que dans ceux-ci. Mais il est impossible que ces facultez soient les mêmes, si ces trois Principes ne retiennent la forme substantielle des Corps où ils étoient ; parce que ces facultez dont ils étoient alors participans, sont des accidens inséparables de ces Corps, lesquelles demeurant ainsi, prouvent évidemment que la forme substantielle de ces Corps est demeurée aussi. Car prenez garde, s'il vous plaît, que si lesdits Principes ne pouvoient être réduits à leur simplicité premiere, alors leur forme substantielle seroit réduite à rien, ou bien elle demeureroit suspenduë hors de son sujet : ce qui naturellement ne peut être. Elle n'est pas réduite à rien, puisque ses accidens subsistent selon eux : il faut donc que ces trois Elemens l'ayent encore. Et ainsi ces Principes ne sont pas réduits à la derniere simplicité.

Vous m'objecterez qu'une génération

ne ſe peut faire ſans deſtruction de la forme ancienne, puiſque la génération d'une choſe eſt la deſtruction de l'autre dans les Mixtes : mais cela ne fait rien contre moi, parce que dans le même moment que la vieille forme ſouffre corruption, une nouvelle s'introduit, qui eſt en compoſition de même degré que le Mixte inferieur qui ſe produit, & non jamais plus ſimple ou moins compoſée. Le ſujet de cette forme ancienne n'en eſt donc pas dépoüillé, & l'on ne peut pas dire qu'il y ait eu un momenr où ce Mixte ſoit déchû de ſon degré de compoſition, & qu'il ſoit retourné à une forme ſubſtantielle complete, plus ſimple que la premiere. Condition cependant qui ſeroit néceſſaire pour établir cette annihilation de la vieille forme, que nous nions.

J'ai dit, à une forme complete, parce qu'il y a quelques formes ſubſtantielles incompletes : comme par exemple, les ames raiſonnables, leſquelles ſéparées de leurs ſujets & de leurs matieres, perdent quelques degrez de leur compoſition.

Quoi que pourtant la ſéparation parfaite deſdits Principes ne ſe faſſe point, il ne faut pas nier qu'il n'y en ait quel-

qu'une d'impropre & d'imparfaite. L'expérience nous le montre tous les jours dans les diftillations, dans lefquelles des fubftances répondantes aufdits Principes, fortent en même nombre qu'eux, mais en ordre retrogradé. Davantage même, il eft néceffaire que cela arrive, puifqu'autrement ce feroit en vain qu'on chercheroit le Soûfre de l'Or & de l'Argent, néceffaire pour faire la Pierre. Adieu. A Bruxelles, ce 6e Juin 1646.

LETTRE XIX.

Origine des femences primitives, pour la production des efpéces.

MONSIEUR,

En feptiéme & dernier lieu. De ce Principe Dieu a fait immédiatement les Mixtes des trois Familles, animale, vegetale & minerale, quelque infinité qu'il puiffe y avoir en chacune ; & le tout en cette maniere.

Dudit Efprit Univerfel, ou d'une por-

tion d'icelui, cuite & digerée juſqu'à la tempérie du Soûfre, il a fait en chaque Famille une quantité innombrable de petites ſemences, ou de ferments de diverſes eſpéces, qu'il a diſtribuez tant dans l'Air, que dans l'Eau & dans la Terre, à peu prés ſelon que le Tréſor inépuiſable de ſa Sageſſe lui en a fourni les idées. J'appelle ces ſemences, *Semences primitives*. De quelques-unes d'icelles, (car il y en a pluſieurs comme en reſerve, & qui ne travaillent point,) unies encore avec ledit Eſprit Univerſel, mais digeré ſeulement, & cuit juſqu'à la tempérie du Mercure, il a formé des individus, avec une diverſité de ſexe, maſculin & fœminin. Dans un de ces ſexes, il a comme fait germer les ſemences ſecondes & particulieres, propres à multiplier ſon eſpéce: Et dans l'autre, il a mis le menſtruë, ou *l'Hyle* particulier auſſi, qui eſt comme le principe materiel & paſſif de ſon eſpéce. Car outre une infinité de proprietez dont il a enrichi chaque individu, il leur a ſur tout donné celles de ſe multiplier, par l'entremiſe du mâle & de la femelle.

Mais afin que cela s'entende encore mieux, il faut ſçavoir que Dieu a établi qu'il

qu'il y eût deux manieres de multiplication, l'une premiere & principale, & l'autre comme par ſubſtitution. C'eſt dequoi je parlerai dans la Lettre ſuivante. Adieu. A Bruxelles, le neuviéme Juin 1646.

LETTRE XX.

Multiplication des individus de chaque eſpéce, par des ſecondes ſemences.

MONSIEUR,

LA multiplication primitive & principale, eſt celle qui ſe fait par la force & l'action des ſemences primitives, dont j'ai ci-deſſus parlé. La multiplication ſeconde & ſubordonnée, & laquelle je pretens ici marquer, eſt celle qui ſe fait par la force & l'action des ſemences particulieres, procedantes immédiatement de chaque individu. L'une & l'autre a ſes termes & ſes fins où elle tend.

Le premier terme, c'eſt de multiplier

ſimplement la ſemence & le menſtruë : c'eſt-à-dire, que par la ſemence qui agit ſur l'Eſprit Univerſel, il eſt converti dans une autre ſemence pareille à celle qui convertit : Et par le menſtruë, dans un autre menſtruë de même nature que le premier.

Le ſecond terme ou la ſeconde fin, c'eſt de multiplier l'eſpéce : c'eſt-à-dire, que par cette multiplication ce n'eſt plus dans la ſemence ou dans le menſtruë qu'eſt changé l'Eſprit Univerſel, mais dans l'individu d'une eſpéce, ſelon l'exigence de la ſemence particuliere ou primitive qui agit ; & par cette double action s'acheve la génération parfaite.

Outre cela, il y a encore un troiſiéme terme de cette force multipliante, par lequel l'individu produit eſt perfectionné, nourri, augmenté, ſelon ſon état & ſa nature : ce qui ſe fait non pas par l'action de la ſemence, mais par l'odeur ou la vertu active de la forme ſubſtantielle, qui agit encore ſur le même Eſprit Univerſel. Mais ce terme ne regarde pas la génération.

Ces trois termes ou ces trois modes de la multiplication, ſe font par mâle & femelle, mais de differente maniere ; car

le premier & le troisiéme s'exercent disjonctivement, c'est-à-dire, sans qu'il y ait concours de deux distinguez qui aggissent l'un sur l'autre : d'où vient qu'à proprement parler, on ne devroit pas dire que ce fût action de mâle & de femelle. En effet, les fonctions du mâle & de la femelle sont ou singulieres, ou communes. Les communes, sont de s'accoupler & se joindre. Les singulieres, sont du mâle, pour contenir en soi le sperme : de la femelle, pour contenir en soi le menstruë, pour recevoir le sperme & la semence du mâle ; & quand elle l'a reçû, pour lui former ledit menstruë, tant pour la conception de ce nouvel individu, que pour sa nutrition.

Maintenant pour revenir à nos deux sortes de multiplications : Elles conviennent toutes deux & leurs trois termes aussi, c'est-à-dire leurs fins, aux trois Familles des Mixtes inferieurs. Mais quoi qu'en pense la Philosophie vulgaire, il est pourtant vrai que ce n'est pas de la même maniere. Car la multiplication primitive est le propre des Mineraux, & c'est par elle qu'ils se multiplient tous les jours dans la terre : Elle se trouve encore dans les Vegetaux, puisque

c'eſt en cette ſorte qu'il s'en produit plu-ſieurs, mais moins & plus rarement que des Mineraux : ſur tout, s'il s'agit de Vegetaux parfaits, & non de ceux qui ne ſont que comme les excremens de ce genre d'Eſtres. Mais pour dans les Animaux, on ne l'y voit gueres, parce que les Animaux parfaits ne viennent que rarement, & preſque jamais par cette voye de génération.

La ſeconde multiplication & ſubordonnée appartient proprement aux Animaux. Elle eſt auſſi ordinaire dans les Vegetaux, mais pas tant que dans les Animaux ; & jamais ſans le ſecours de l'Art, on ne la voit dans le genre Mineral.

De plus, il eſt à remarquer que ce n'eſt pas aux mêmes conditions & avec les mêmes circonſtances, que ces deux ſortes de multiplications s'exercent dans ces trois régnes ; il y a bien de la diverſité, ſelon les differentes proprietez de chaque Famille. Ce ſera le ſujet de la Lettre ſuivante. Adieu. A Bruxelles, le 15[e] Jujn 1646.

****

LETTRE XXI.

Difference de la génération, selon les trois ordres d'Estres.

MONSIEUR,

LA premiere difference est, en ce qui concerne le mâle & la femelle, qui dans lesdites Familles ne sont pas de la même maniere. Car dans la Famille Animale Dieu ayant donné aux Animaux parfaits la faculté de se mouvoir, par laquelle ils peuvent engendrer & exercer leurs autres fonctions, il a aussi voulu donner à chacune de leurs espéces un mâle & une femelle déterminée.

Or comme dans le genre Vegetal & dans le Mineral il n'y a point de faculté motrice, & que les individus de ces deux Familles ne peuvent pour cela se mouvoir ni se joindre ensemble, Dieu ne leur a donné qu'une femelle, qui se trouve par tout, & s'approprie également à toutes les deux. Cette femelle n'est sembla-

ble en eſpéce ni à l'une ni à l'autre de ces Familles ; mais elle convient avec elles en genre ſeulement, lequel eſt celui qui eſt immédiatement au deſſus d'elles, ſçavoir le genre de Mixte ſubalterne.

Cette femelle eſt donc nôtre Eſprit Univerſel. C'eſt pourquoi autant qu'il y a de ſemences primitives en chaque région des Elemens, & autant qu'il ſe trouve d'individus dans ces deux Familles, autant y a-t-il de mâles : au lieu que pour tous il n'y a qu'une ſeule femelle.

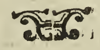
La ſeconde difference conſiſte dans la diverſité des fonctions de l'un & de l'autre ſexe, laquelle eſt grande dans ces trois Familles, principalement en ce regarde la fonction commune de la copulation. Car les Animaux de leur propre mouvement, & par la ſeule impulſion de l'Archée, ſans l'induſtrie de l'Art s'approchent l'un de l'autre, lorſque certain appetit naturel qui leur a été donné pour les exciter à cela, les y porte. De là vient qu'ils ont reçû de la Nature des inſtrumens propres pour ſe joindre & pour engendrer; leſquels ſont diſtinguez dans le mâle & dans la femelle.

Quoi que les Vegetaux ſemblent faire en quelque façon la même choſe ; lorſqu'ils

produisent des fruits meurs qui tombent dans la matrice de leur femelle, ils ont pourtant besoin, pour que cela se fasse seurement, du secours de l'Art.

Pour les Mineraux, il est vrai que quant à ce qui regarde la multiplication primitive, ils s'unissent sans le secours de l'Art: Mais dans la seconde multiplication, laquelle touche de plus prés les Philosophes, la main de l'Artiste y est nécessaire, & son opération doit y intervenir. De là vient que ni les Vegetaux, ni les Mineraux, n'ont point d'instrumens destinez à la conjonction ni à la génération: l'Eau leur sert comme de matrice à la femelle, & la Terre leur tient lieu de son ventre.

Il y a encore quelque diversité dans les offices particuliers: mais parce que cette connoissance ne sert de rien à nôtre affaire, je l'obmets pour abreger le tems, & pour passer au reste à la premiere fois. Adieu. A Bruxelles, le 21 Juin 1645.



LETTRE XXII.

Suite du ſujet de la précédente.

MONSIEUR,

LA troiſiéme difference ſe prend du côté de l'Eſprit Univerſel, & de la diſpoſition ou préparation qu'il doit avoir lors de la multiplication. Pour la primitive & ſes propres termes, il n'y a nulle difficulté : car on n'y requiert aucune autre diſpoſition de l'Eſprit Univerſel, que les degrez de digeſtion décrits ci-deſſus ; parce que dans cette eſpéce de multiplication, il y a cela de commun aux trois Familles : Que ſi l'Eſprit Univerſel eſt arrivé juſqu'à la temperie du Soûfre, lorſqu'il ſe joint aux ſemences primitives il s'aſſimile à elles, & ſe change en ſemence : Que s'il n'eſt qu'au degré du Mercure, il ſert alors à multiplier l'eſpéce ; c'eſt-à-dire, qu'il ſe fermente, & eſt changé dans un individu d'une eſpéce, ſelon l'exigence de la détermination

détermination de la semence primitive qui agit sur lui.

Mais si l'on regarde la seconde multiplication, son effet & ses termes, la préparation que doit y avoir l'Esprit Universel est bien differente dans les trois Familles : Car dans les Animaux, il en requiert une autre que les précédentes, pour que les trois termes susdits de cette multiplication s'accomplissent en eux. Cette préparation, c'est d'être digeré par l'Animal même dans ses entrailles. C'est pour cette raison que Dieu a ordonné que les Animaux respirassent. Par là l'Esprit Universel est attiré de l'air, où il est en abondance dans le corps dudit Animal. Y étant, il s'y digere ; il y prend l'odeur, la teinture, & la nature de la forme substantielle : & enfin une petite portion de cét Esprit, pour accomplir l'effet du premier terme de cette multiplication, se remuë avec la semence, & se change ensuite en semence même.

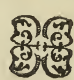
Pour l'effet du second terme, il se mêle dans les entrailles de la femelle avec l'humidité du menstruë ; & à la fin, il se change en lui.

Enfin pour l'effet du troisiéme, il se mêle avec les alimens, il les dissout, il

eſt tranſmué par eux ; & le tout enſemble ſe trouve à la fin converti en chyle, en ſang, & dans la ſubſtance de l'Animal.

Dans les Vegetaux, il demande une digeſtion vegetable pour l'effet de l'un & de l'autre terme. Elle ſe fait dans le cœur du Vegetal ; & à cette fin, Dieu a créé une magnéſie dans toutes les Plantes, que le vulgaire appelle, *la moëlle de la Plante*. Cette magnéſie attire de la terre le ſuſdit Eſprit, où il réſide en abondance : car par la continuelle agitation des vents, il eſt pouſſé dans ſes pores.

Dans les Mineraux, il ne faut à cét Eſprit Univerſel autre préparation ſpecifique, que de le ſéparer de la magnéſie, & le purger : car ainſi il devient propre à l'effet du premier terme ; mais par le ſecond & le troiſiéme, la digeſtion métallique lui ſuffit. Adieu. A Bruxelles, le 26e Juin 1646.



LETTRE XXIII.

Suite du sujet de la précédente encore.

MONSIEUR,

LA quatriéme difference se prend de l'effet du troisiéme terme, qui n'est pas le même dans toutes les trois Familles. Car dans les Animaux & les Vegetaux, s'il se rapporte au premier acte, il augmente la quantité par extraposition; parce que ni la semence, ni le sang, ni autres choses semblables, qui sont plûtôt des instrumens des actions vitales que des parties du vivant, ou tout au plus qui n'en sont que des parties étrangeres, ne prennent pas accroissement comme celles du vivant même. S'il se rapporte au second acte, la quantité & la masse s'augmentent par intussusception; & à même tems la qualité ou la vertu intérieure croît en intension.

Mais dans les Mineraux, s'il se rap-

porte au premier terme, il augmente leur volume & leur quantité ; & cependant leur vertu intérieure croît encore en intenſion : Que s'il ſe rapporte au ſecond terme, loin d'augmenter la quantité, il la diminuë ; & avec cela, il ne laiſſe pas de faire croître encore la vertu intérieure.

La cinquiéme difference ſe prend du côté de la fin de la formation, qui eſt fort diverſe dans leſdites Familles. Car dans les Animaux & les Vegetaux pour l'effet de l'une & l'autre multiplication, le premier & le dernier terme ne reçoivent qu'une ſimple perfection d'aſſimilation, parce que le ferment acquiert toutes les qualitez, & les parties même de la forme fermentante, c'eſt-à-dire de la ſemence ou du menſtruë. Le ſecond terme ne finit pas dans la ſimple aſſimilation, parce que le ferment y acquiert certaine qualité, outre la forme du levain, c'eſt-à-dire de la ſemence : marque de cela, c'eſt que l'on ne peut pas dire, par exemple, que la ſemence de l'Homme ſoit l'Homme même.

Dans les Mineraux, l'un & l'autre terme aboutit à la ſimple aſſimilation, parce que le ferment ou la ſemence a actuellement toutes les qualitez formelles qu'il

imprime à la chofe qui eft fermentée. La raifon eft, que toutes les parties des fubftances homogénes, telles que font prefque tous les Mineraux, & particulierement les Métaux, font de la même nature que leur Tout : mais ils produifent cette forme dans les deux premiers termes de la multiplication differemment modifiée ; & cela par accident, à caufe de la differente difpofition du Mercure, lequel ils s'affimilent dans differens termes.

Nous avons parlé jufqu'ici de la premiere génération ; & par ce que nous en avons dit, vous pouvez fçavoir à prefent ce que c'eft que la Trinité Phyfique dans l'unité, & l'unité dans cette Trinité; vous pouvez encore avoir remarqué la fecondité entre-deux, le Quadrangle dans le Triangle, le Centre dans la Circonference, & la Circonference dans le Centre ; la quadrature du Cercle, & le Cercle carré ; le nombre de Sept tirant fon origine du Triangle & du Quarré, & une décade naiffante du Triangle & du Septenaire, avec d'autres Emblêmes de la Cabale, que je n'ai que faire ni d'expliquer, ni d'appliquer ici. Paffons à la feconde génération. Adieu. A Bruxelles, le 3e Juin 1646.

LETTRE XXIV.

Dans quel ordre les Principes dont on a montré jufqu'ici l'orgine, font mis en action pour faire les fecondes générations.

MONSIEUR,

TOUTES chofes ayant été ainfi créées, & chacune doüée de fes proprietez, difpofées & fituées en ordre & dans un lieu propre, Dieu leur impofa une Loi, que l'on appelle d'un nom barbare, *la Nature naturante*.

Cette Loi fut : Que ces chofes ne demeuraffent pas oifives ni inutiles ; mais qu'elles fuffent en action continuelle, felon que l'exigeoit leur forme, & qu'elles fouffriffent (quand l'occafion s'en prefente) les impreffions des caufes étrangeres. Par là les Corps fuperieurs agiffent fur ceux qui tiennent le milieu : ceux-ci fur les inferieurs, c'eft-à-dire, fur les Mixtes des trois Familles ; & en-

fin les derniers ſur les eſpéces qui ſe trouvent en chaque Famille. Il n'y a pas juſqu'aux individus de ces Familles qui n'ayent action les uns contre les autres, chacun à ſa maniere ; & tout cela ſe fait de la ſorte, afin que parmi les Mixtes il parût toûjours de nouvelles productions juſqu'à la fin des ſiécles, afin que les choſes produites ſe multipliaſſent, & afin que celles qui déperiroient fuſſent reparées.

Tel a été l'ordre de la Providence, de peur que le Monde ne vint à finir avant ſon moment marqué par la corruption ſucceſſive de toutes choſes.

Outre cette Loi univerſelle, il en a encore été établi une autre dans chaque eſpéce pour ſa conſervation & ſa multiplication. Nous l'appellons avec l'Ecole, *la Nature naturée*. Par ſon aide la correſpondance n'eſt pas ſeulement entretenuë entre les cauſes ſuperieures & les ſubalternes ; mais cette Nature y contribuë encore autant qu'elle le peut, ſelon ſes forces. Celui qui la gouverne, qui eſt *l'Archée*, s'accommodant à l'exigence des cauſes univerſelles, qui ſont le Ciel & les Aſtres, fait que les Elemens produiſent & multiplient chaque jour le

Soûfre & le Mercure : ceux-ci le ſperme & le menſtruë du Monde : ceux-là l'Eſprit Univerſel, par le moyen duquel les ſemences & les menſtruës de chaque Famille, auſſi-bien que leurs individus, ſont multipliez : ce qui enfin augmente & multiplie l'eſpéce, mais à la reſerve des Mineraux, où cela ne ſe peut faire ſans le ſecours de l'Art. Voilà une briéve expoſition de la ſeconde génération. Adieu. A Bruxelles, le troiſiéme Juillet 1646.

LETTRE XXV.

Comment l'Art peut perfectionner la Nature.

MONSIEUR,

AVANT que de parler des regles de l'Art & de ſes préceptes, il faut montrer en peu de mots ce qu'il peut faire & ce qu'il prétend, ſelon les Principes expliquez juſqu'ici. La fin donc de l'Art en général & ſon unique but, c'eſt de per-

fectionner la Nature & les productions naturelles ; & il le fait en deux manieres.

Premierement, en aidant la Nature, ou faisant qu'elle conduise jusqu'à leur perfection entiere les choses qu'elle produit, par quelque espéce de production que ce soit. L'Art lui sert d'aide en ce point, en faisant que la chose se fasse comme si l'action de la Nature n'étoit point du tout empêchée ni troublée par rien. Exemple, faute d'une Poule pour couver un œuf, le Poulet ne naîtroit pas en certains tems & en certains lieux : L'Art y supplée par une chaleur artificielle, qui fait la même chose que feroit la Poule. Il y a plusieurs autres exemples de cette sorte, où la Nature venant à défaillir, l'Art survient, qui souvent même hâte ses productions, & fait qu'elles paroissent plûtôt qu'elles n'auroient fait, si la Nature seule s'en étoit mêlée. Mais ces ingenieuses opérations de l'Art ne regardent pas quelques ouvrages sur les Métaux, parce qu'elles ont moins de lieu dans le Régne Mineral, que dans les deux autres Familles.

Secondement, en ajoûtant à ce que peut faire la Nature ; c'est-à-dire, que l'Art prend l'ouvrage de la Nature, où

la Nature le laiſſe, & qu'il l'éleve à une bien plus haute perfection qu'il n'eût pû être porté par la Nature même : ce qui ſe fait derechef en deux manieres.

La premiere, ſans changer l'eſpéce, mais ſeulement en augmentant la force intérieure de la choſe. Car outre le degré de perfection deſtiné à chaque Eſtre, Dieu en a encore laiſſé de poſſibles une infinité d'autres, ſur tout dans le genre Vegetal & Mineral ; & cependant jamais la Nature n'y pourra arriver ſans le ſecours de l'Art, ainſi qu'il a été montré ci-deſſus. Cette verité ſe concevra mieux par un exemple. Le pain eſt bien meilleur quand on y a ajoûté du levain pour le fermenter, & pour aider à ce que pouvoit la Nature : ou bien, une vigne qui a crû dans un méchant lieu & ſterile, ne portera pas de bons raiſins : mais il n'en ſera pas de même ſi on la tranſplante, & qu'on l'expoſe à un bon ſol ; car pour lors par quelque choſe qu'elle reçoit au dedans d'elle, ſa force croît avec la bonté de ſon fruit.

Or cette maniere de perfectionner la Nature convient ſur tout aux Mineraux, & c'eſt le premier terme de la multiplication minerale dont je parlois tantôt :

car il s'execute par la multiplication de la ſemence, & jamais autrement.

Au reſte, il faut bien ſe donner de garde de prendre l'augmentation de la vertu ſpécifique pour la réünion d'une vertu éparſe, & répanduë en pluſieurs ſujets. Car, par exemple, l'Eſprit de Vin (& il en faut juger de même des autres choſes) ſe trouvant par la diſtillation dégagé de beaucoup de parties de Tartre & d'Eau, ſemble être devenu plus puiſſant, & avoir acquis une force toute nouvelle, quoi que pourtant la diſtillation n'ait point fait croître ſa vertu ; mais elle a ſeulement fait que ſes parties, qui étoient fort ſéparées les unes des autres, ſont plus unies enſemble, & plus comprimées, parce qu'on a ôté les parties hetherogénes & excrémentales qui n'étoient pas de la ſubſtance du Vin, mais qui étoient localement confonduës avec lui. J'avouë bien que par là cét Eſprit de Vin produit des effets qui ſurpaſſent le terme de ſa force ordinaire ; mais je ſoûtiens qu'il n'a point acquis un degré de vertu au deſſus de ſon eſpéce : comme ſi l'on prétendoit que la vertu de cela pût faire quelque choſe au deſſus de ſes forces naturelles, & multiplier ſon eſpéce.

Mais plûtôt c'eſt faute de faire attention à ceci, que la plûpart des Philoſophes tombent dans l'erreur ; car par mille opérations, ils donnent l'eſtrapade aux Métaux & aux Mineraux, deſquels en ce point il faut en juger de même que du Vin : Ces abuſez croyent par là exalter leur vertu, leur faire produire des effets ſurnaturels, & multiplier leur eſpéce ; mais jamais ils n'en viendront à bout.

Aprés tout, je ne nie pas que cette opération ſoit utile ; je veux bien même qu'elle ſoit néceſſaire pour l'œuvre des Philoſophes, mais ſeulement comme un moyen pour arriver à la fin qu'on ſe propoſe, puiſque ce n'eſt pas là où ſe doit terminer l'induſtrie de l'Artiſte. L'altération accidentelle des qualitez ſenſibles, ne doit pas auſſi être priſe pour cette augmentation de vertu dont je parle ici, parce que l'addition de choſes hetherogénes change ſeulement la face, & non l'intérieur de la forme ſubſtantielle, ſon activité ou ſon état : en quoi ſe trompent fort encore tous les faux Philoſophes.

La ſeconde maniere par laquelle l'Art ajoûte à la Nature, c'eſt en changeant une eſpéce baſſe en une ſuperieure : ce qui ſe fait en deux façons.

Premierement, par le moyen d'un Agent universel ; c'est-à-dire, de quelque Mineral multiplié, selon le premier terme de multiplication ci-dessus expliqué. Car par là cét Agent a acquis tant de force, qu'il peut convertir en sa propre substance plusieurs espéces, & même toutes celles qui lui sont subalternes. Outre cette multiplication en qualité, il a encore la force de multiplier en quantité, puisqu'une tres-petite partie de lui-même va changer en un moment de tems, une grosse masse d'un autre Corps de même espéce que lui. Cét effet n'appartient qu'à la seule Pierre des Philosophes ; & c'est jusqu'où peut aller la multiplication minerale.

Secondement, par le moyen d'un Agent particulier, dont l'activité ne s'étend que sur une ou deux espéces de celles qui lui sont subordonnées, en les changeant en quelque chose de meilleur qu'elles n'étoient. Mais nous parlerons plus au long dans la suite de cét effet de la simple transmutation.

De tout ce qui a été dit jusques ici, on peut tirer la division de la Chrysopée, ou de l'Art de faire de l'Or, qui a deux parties, sçavoir la Chrysopée universelle, & la particuliere.

L'universelle s'applique à préparer cét Agent universel, ou à multiplier la semence de l'Or & de l'Argent ; & ensuite à s'en servir. La particuliere ne tend qu'à préparer des Agents particuliers, & les faire tenir à ce à quoi ils sont propres. Nous suivrons dans la suite cette division. Adieu. A Bruxelles, le dixiéme Juillet 1646.

LETTRE XXVI.

Définition de la Chrysopée.

MONSIEUR,

L'OBJET de la Chrysopée est cét Agent universel que nous avons dit cidessus, qu'il faut préparer. Mais avant que d'y penser, il faut s'appliquer à connoître son essence. Voici sa définition.

L'Agent universel est celui dont se sert le Philosophe pour la transmutation générale des Métaux en Or & en Argent. Il doit être multiplié, non pas selon sa qualité, mais selon sa semence, & par la

vertu intérieure & l'activité de sa forme substantielle, élevé à une grande force. La Nature en est la base ; l'Art y vient au secours : Une tres-petite partie de cét Agent, à cause de l'abondance de sa teinture, communique à une grande quantité de quelque métal que ce soit la forme substantielle d'Or ou d'Argent, & se la rend semblable par une action tres-prompte.

Cette définition est reguliere : car elle contient premierement le genre prochain, sçavoir la matiere qui est l'Or ou l'Argent ; & en second lieu, les prochaines differences, qui sont 1°. la multiplication de la semence & de la vertu, & non de la quantité, par laquelle cét Or & cét Argent sont distinguez, soit de l'Or & de l'Argent naturel, ou tel qu'il est dans sa constitution minerale, soit de toutes autres sortes de choses animales, vegetales ou minerales, multipliées en quantité : 2°. la force de changer une tres-grande quantité de métal en sa substance ; en quoi il est different des Agents particuliers, qui n'ont la force de changer que peu d'espéces, & peu de parties de chacune.

Que le Soleil & la Lune soient le genre

de la Pierre ou de l'Agent univerſel, cela paroît, parce que cét Agent doit changer les Métaux imparfaits en Or ou en Argent. Car pour faire cela, il faut qu'il ait en lui la veritable forme de l'Or ou de l'Argent ; & qu'ainſi il ſoit veritablement Or & Argent, rien ne donnant ce qu'il n'a pas.

On n'a que faire de m'objecter, que ſelon la doctrine du premier Chapitre, la Pierre eſt la ſemence de l'Or & de l'Argent ; & par conſequent qu'elle n'eſt pas la ſubſtance propre de l'Or ou de l'Argent. Car j'ai déja répondu par avance à cette difficulté, en diſant que toutes les parties des Corps homogénes, ont la même Nature que leur Tout : Par là la ſemence de l'Or eſt Or formellement ; comme le Vitriol que l'on tire de tous les autres Métaux, & qui en eſt le ſperme, ne differe qu'accidentellement des Métaux mêmes ; c'eſt-à-dire, parce qu'il eſt dépoüillé de quelques qualitez qui ne leur ſont pas eſſentielles, telles que ſeroient de ſe fondre & de s'étendre ſous le marteau : & au contraire, parce qu'il a accrut dans l'intenſion des qualitez eſſentielles, & particulierement de ſon activité.

Remarquez

Remarquez que j'ai dit avec disjonction que la Pierre eſt Or ou Argent, parce qu'il y a de deux ſortes de Pierre ; l'une pour le rouge, qui eſt l'Or ; l'autre pour le blanc, qui eſt l'Argent, quoi que (comme nous le montrerons ailleur.) on puiſſe faire de l'Argent par l'agent préparé pour faire de l'Or. Si donc l'Artiſte a en veuë de faire de l'Or, le ſujet de ſon opération doit être de l'Or, afin que ſa Pierre ait la force de produire la forme de l'Or ; & s'il n'a en veuë que l'Argent, il doit choiſir la Lune, afin que ſa Pierre devienne capable de produire la forme d'Argent : ſelon l'axiome, rien ne donne ce qu'il n'a pas.

Vous me direz, qu'il eſt certaines cauſes qui produiſent des effets qui ne leur ſont pas ſemblables ; & qu'ainſi l'Or n'eſt pas néceſſaire pour faire l'Or, ni l'Argent pour faire l'Argent. Je réponds, que cela n'a lieu que dans les cauſes univerſelles & équivoques, qui ſont deſtinées pour differens effets : tels ſont le Ciel & les Aſtres. Mals il n'en va de même des cauſes univoques & ſingulieres, qui agiſſent par la force d'une ſemence ſpecifiée, comme il ſe trouve dans nôtre œuvre.

Or que cette Pierre doive être l'Or & l'Argent, non ſimplement tels qu'ils ſe trouvent dans la Nature, mais multipliez ſelon la vertu intérieure de la forme de leur ſemence, c'eſt ce qui s'infere de ce qu'elle ne pourroit ſe rendre ſemblable les autres Métaux imparfaits, quand leur quantité ſurpaſſeroit la ſienne, ſi en vertu au moins elle ne ſurpaſſoit toute leur réſiſtance : Car toute aſſimilation & tranſmutation, au ſentiment même d'Ariſtote, ſe fait ſelon la proportion de la plus grande inégalité. Or l'Argent & l'Or ſimples ne poſſedent pas aſſez cette proportion à l'égard des autres Métaux imparfaits, parce que la réſiſtance de quelqu's-uns, & même de la plûpart, ſurpaſſe de beaucoup l'activité de l'Or ou de l'Argent.

Que ſi vous m'objectez que l'Or & l'Argent, & ſur tout l'Or, peut du moins changer quelques Métaux inférieurs, parce que ſon activité ſurpaſſe leur réſiſtance, comme on ne le peut nier. Je réponds en diſtinguant : S'il s'agit d'une tranſmutation particuliere, je l'accorde, & il n'y a point d'inconvenient de l'admettre, puiſque ce n'eſt rien autre choſe que la converſion de l'aliment en

la ſubſtance de la choſe alimentée, dans les Familles des Vegetaux ou Animaux.

En cela les Mineraux auſſi ne ſont pas de pire condition : Il s'y fait une veritable tranſmutation, mais particuliere ; & elle ne ſe fait point par génération, & par la force de la ſemence, ni ne ſe fait point non plus ſur une grande quantité de matiére.

Que ſi donc il s'agit d'une tranſmutation générale, je nie abſolument ce que l'on prétend : La raiſon eſt, que cette ſorte de tranſmutation exige abſolument trois choſes.

Premierement, d'avoir la force d'agir ſur tous les Métaux, quoi que ſi vous voulez, elle ne puiſſe changer une auſſi grande quantité des uns que des autres.

Secondement, qu'une tres-petite quantité de l'agent agiſſe ſur une maſſe immenſe d'un autre métal.

Troiſiémement, de faire cette converſion en tres-peu d'heures ; & cela par ſa ſimple application ou projection.

Or ces trois choſes, & ſur tout la diſproportion en quantité, dépriment & abaiſſent la proportion de la ſuperiorité, ou la force que l'Or ſimple peut avoir en qualité pardeſſus les autres Métaux ;

& au contraire, augmentent la réſiſtance de tout autre métal : Car l'excés en quantité a cét effet, quoi que la quantité ne ſoit pas active, d'augmenter ou de diminuer l'activité, ou la réſiſtance des choſes paſſives ou actives d'autant de degrez qu'elle en a de plus, ou d'autant qu'il lui en manque ; & elle fait cela non pas intérieurement, par intenſion ou remiſſion de qualitez, mais exterieurement, en s'oppoſant par un plus grand nombre de parties : quoi que d'ailleurs, ſi les choſes étoient égales en poids, nombre & meſure, l'activité ou la réſiſtance de l'un, pût ſurpaſſer l'activité ou la réſiſtance de l'autre.

En effet, perſonne ne dira jamais qu'une once de Fer, par exemple, échauffé juſqu'au huitiéme degré, puiſſe échauffer auſſi-tôt & auſſi fort cent onces d'eau, quoi qu'elle n'ait que ſix degrez de froid, qu'elle en échauffera dix : ou qu'au contraire, ces dix ayent autant de force pour réſiſter à ces cent de Fer, qu'en auroient cent ou mille. Adieu. A Bruxelles, le ſeiziéme Juillet 1646.

❧❧❧❧

LETTRE XXVII.

Causes efficientes de la Pierre.

MONSIEUR,

APR'ES avoir explipué l'essence de la Pierre, il faut en peu de mots en expliquer les causes, parce que quoi que les termes de la définition susdite semblent faciles à être expliquez, il y reste pourtant quelque chose d'obscur qui a besoin d'éclaircissement : Et dautant que tout ouvrage suppose un ouvrier, nous traiterons d'abord de la cause efficiente.

Il faut donc sçavoir qu'il y en a de deux sortes, l'une principale, & l'autre qui ne sert que d'aide, & s'appelle *ministrante.* La principale, c'est la Nature même, sans laquelle rien ne se produit qui ait des proprietez naturelles : car les machines artificielles ne sont pas des productions de la Nature. La cause servante c'est l'Art, qui ne produit pas tant qu'elle aide la Nature à produire, mais

en forte qu'elle la fait aller au delà des termes de fon pouvoir ordinaire, comme on a dit ci-deffus. La fuivante Lettre vous apprendra de quelle maniere cela fe fait. Adieu.

LETTRE XXVIII.

Caufe finale & exemplaire.

MONSIEUR,

LA caufe finale tient le fecond rang. C'eft par elle que tout agent agit pour une fin. Ainfi comme il ne peut agir pour cette fin qu'il ne la connoiffe, laiffant donc l'Art pour une autre Lettre, nous parlerons ici de la caufe finale.

Il y a de deux fortes de fins, l'une prochaine, & l'autre éloignée. La prochaine, c'eft le premier terme fufdit de la multiplication minerale, fçavoir la préparation de l'agent univerfel tranfmutatif, ou la multiplication de la femence de l'Or & de l'Argent. La fin

éloignée, c'eſt la tranſmutation même, où ſe rapporte ladite multiplication.

La cauſe exemplaire ſuit aprés, parce que l'Art n'ayant point de maniere d'agir déterminée, il faut que dans ſes opérations il ſuive la Nature ; & c'eſt ce qu'il fait en voulant venir à bout de la multiplication ſuſdite.

Il faut donc bien prendre garde à ce que nous avons dit dans la premiere Partie, ſur la maniere dont travaille la Nature, qui ne fait autre choſe que de diſſoudre & de coaguler. Or cette diſſolution ſe fait non point par l'entremiſe du feu actuel & violent, parce qu'il détruit plûtôt qu'il ne diſſout, mais par l'action du Sel de la Nature ; c'eſt-à-dire, par le moyen de nôtre Mercure vif, qui aidé du Sel qui eſt mêlé avec lui, pénétre les Sels des autres Corps ; & en rompant leur union, écarte ainſi les parties de ces Corps.

Cela fait, ce Mercure à ſon tour reçoit l'action d'un autre agent ; c'eſt du Soûfre ou de la ſemence qui ſe rencontre dans ce Corps qui a été diſſout. Ce Soûfre n'eſt pas le commun, ou de même nature avec lui ; mais c'eſt un Corps animé, non du feu commun & éle-

mentaire, mais du feu central, qui réside dans l'intérieur même de ce Soûfre. Ce Soûfre est celui qui a la force de coaguler ledit Mercure ; & il faut qu'il soit pour cela un peu excité par les feux extérieurs du Soleil & des Astres, ou même par le feu élementaire. Adieu, ce 27[e] Juillet 1646.

LETTRE XXIX.

De la matiére de la Pierre.

MONSIEUR,

LA cause materielle se presente aprés l'exemplaire. En effet, quand une fois l'Artiste s'est formé l'idée de son ouvrage, & qu'il a la méthode qui le regle, il choisit la matiére sur laquelle il veut travailler.

J'ai déja assez prouvé que l'Or & l'Argent étoient la matiére de la Pierre, & j'ai montré qu'ils étoient le genre de sa définition, & le sujét qui en devoit recevoir la forme : mais je n'ai pas assez

expliqué si ces Métaux sont matiere totale ou partielle seulement de cét ouvrage.

Je soûtiens donc ici qu'ils n'en sont pas la matiére entiere, mais seulement en partie : La raison, c'est que (comme j'ai dit ci-dessus) la composition de la Pierre est le premier terme de la multiplication minerale, qui a pour fin l'assimilation de quelque substance avec la semence de l'Or & de l'Argent : donc il faut assigner, outre l'Or & l'Argent, quelque matiére particuliere de la Pierre. Or cette chose n'est & ne peut être autre que nôtre Esprit universel, tiré de nôtre magnésie, parce que la matiére de laquelle se peut engendrer & multiplier l'Or ou sa substance, doit nécessairement lui être homogéne, une chose ne pouvant être produite par une autre chose de differente nature qu'elle est : par exemple, d'un Homme & d'un Chien, d'une plante & d'une pierre, il ne s'en fait ni l'un ni l'autre ; & ainsi des autres.

Que si l'on m'objecte que nous avons admis ailleurs quelque transmutation particuliere, à sçavoir de l'aliment de quelque Animal que ce soit en la substan-

ce d'un autre Animal different, ou vegetal ; & ſi l'on veut conclure de là qu'il ſe peut faire la même choſe dans les Mineraux : A cela on répond, que cette tranſmutation n'eſt pas une génération ou multiplication exacte, parce qu'elle ne ſe fait pas par la vertu & action de la ſemence, mais par le troiſiéme terme, ou par le complément de la multiplication de la choſe engendrée, comme je l'ai expliqué ci-deſſus : En un mot, parce que cela ſe fait par l'odeur de la forme ſubſtantielle, tant dans les Mineraux, que dans les Vegetaux & les Animaux.

Mais vous me direz en inſiſtant de nouveau, qu'il ſe fait des productions d'Animaux de differentes eſpéces, comme quand d'un Cheval & d'un Aſne il naît un Mulet : A quoi je répondrai, qu'il n'en va pas ici de même, parce que ces ſortes de productions, loin de tendre à quelque choſe de plus parfait, dégenerent, & jamais ce qui eſt engendré n'eſt auſſi parfait que ce qui engendre ; & ainſi l'eſpéce ne reçoit pas par là une multiplication, ni un nouveau degré de perfection.

Vous inſiſterez encore peut-être, &

direz, que ſuppoſé que cette matiére ſeconde doive être homogéne avec l'Or ou l'Argent, il ne s'enſuit pas pour cela que nôtre Mercure doive être pris pour cette ſeconde matiére, parce qu'il y a beaucoup d'autres choſes qui ont égalité de nature, & ſont plus homogénes que ledit Mercure : tels que ſont, par exemple, l'Or & l'Argent même, rien ne leur reſſemblant mieux que l'Or & l'Argent, ou leurs principes & parties.

Mais la ſolution eſt aiſée & facile à trouver, par ce qui a été dit en examinant l'ouvrage du Pageſien. Car on en conclura qu'il y a deux ſortes d'homogéneïtez ; l'une de principe, par laquelle une choſe a la même nature que la matiére, de laquelle elle a été prochainement faite, & même ayant aptitude pour recevoir quelque jour la même forme : Ainſi la ſemence du Chien eſt-elle homogéne avec le Chien même, parce qu'elle a la même nature avec la ſemence de laquelle le Chien eſt fait, & même l'aptitude à recevoir un jour la forme d'un Chien. C'eſt-là l'eſpéce d'homogéneïté qui doit être dans nôtre ſeconde matiére avec l'Or & l'Argent, & on ne la trouve nulle part que dans nôtre Mercure.

L'autre maniere d'homogéneïté est l'homogéneïté d'un principié, par laquelle quelque chose convient avec une autre, selon la forme & toutes les conditions de sa nature : Ainsi l'Or est homogéne à l'Or ; & cette homogéneïté n'est pas requise à la seconde matiére de la Pierre, au contraire elle est opposée à sa composition, parce que le levain ou ferment auroient la même forme, & au même degré, sans aucune distinction en ce point : ce qui cependant ne peut pas être ; car la chose qui doit être fermentée, doit recevoir quelque chose qu'elle n'avoit pas.

Vous me presserez, & me direz que cela est vrai de l'Or pris totalement & dans l'integrité de sa substance, & non pas de ses principes séparez.

Mais je réponds, que le tout & les parties, ou les principes séparez, & la chose principiée un peu détruite, sont en ce point de même nature. La raison de cela, c'est que lesdits principes ne peuvent pas être tellement séparez, qu'ils reçoivent leur premiere simplicité, & perdent entierement la forme du principié, ou celles qu'ils avoient unies ensemble : Et partant le même incon-

venient revient toûjours.

Et quand même ils pourroient recevoir cette premiere ſimplicité, cela ne feroit rien contre moi, parce qu'en ce cas ils acquierroient l'homogéneïté de principes que nous demandons. De plus, ces principes ſéparez de quelque maniere que ce ſoit, devroient être de nouveau réduits dans leurs premiers Corps, & dans le même individu, ou du moins de la même eſpéce : ce qui naturellement eſt impoſſible, puiſque par là il ſe feroit un retour de la privation à l'habitude. Et perſonne ne dira jamais que les parties d'une ſubſtance, ayant été une fois ſéparées, ſe puiſſent tellement réünir, qu'elles faſſent la même ſubſtance numerique; excepté dans l'Homme, la forme duquel n'eſt pas du genre des formes materielles. Adieu. Ce trentiéme Juillet 1646.



LETTRE XXX.

La cause instrumentale.

MONSIEUR,

ENFIN la derniere des causes, c'est l'instrumentale ; car la cause formelle a été a sez expliquée dans la définition, & dans son application. La cause instrumentale est double, aussi-bien que l'efficiente ; car il y a les instrumens de la Nature & ceux de l'Art.

Les instrumens de la Nature sont encore de deux sortes. Le premier, c'est l'Eau qui sert à la solution ; & cette Eau n'est pas l'Eau élementale, mais le même Mercure en espéce, qui a été assigné pour matiére partielle de la Pierre. Il y a seulement cette difference, que lorsqu'il est dissolvant, il doit avoir été lavé de toute onctuosité, & dépoüillé de la terrestreité, qui émoussent la pointe du Sel volatile, dans lequel réside la force de dissoudre ; & cela se fait par plusieurs

rectifications : aprés lesquelles ce Sel entrant dans les pores de l'Or, va se mêler avec le Sel ou le Vitriol de l'Or ; & à l'aide de l'humidité qui est unie à ce dissolvant, (humidité homogéne à l'Or & à l'Argent) il écarte & résout les parties de ces Métaux, à peu prés comme l'eau fond la glace. Mais quand ce Mercure est pris pour une des matiéres de la Pierre, il n'a pas besoin de tant de rectifications.

Le second instrument naturel, c'est le Feu. Il y en a de deux sortes : 1°. Le central, qui n'est autre que la chaleur primitive, qui meut & excite la force des ferments, qui digere & coagule le Mercure ; & ce Feu central reçoit quatre degrez de chaleur, selon que son activité vient à surmonter les autres qualitez. Ces quatre degrez sont marquez par les quatre couleurs principales, sçavoir le noir, le verd, le blanc & le rouge.

2°. Le Feu actuel & élementaire, qui excite le central, & qui dans la préparation demande d'être employé avec differens degrez ; mais qui dans le régime de la coagulation n'en veut qu'un seul. Car ce que quelques Auteurs disent des quatre degrez du Feu, doit s'entendre du Feu central.

Or ces inftrumens font appellez *les inftrumens naturels*, dautant que l'Art ne s'en fert pas proprement ; mais il y met feulement les difpofition néceffaires, à ce que la Nature s'en ferve. Parlons des inftrumens artificiels. Adieu. A Bruxelle, le fecond d'Aouft 1646.

LETTRE XXXI.

Suite de la même matiére.

MONSIEUR,

Les inftrumens de l'Art font les Vafes, le Fourneau, & autres de cette nature, &c. qui fe divifent en deux ordres. Entre lefquels ceux du premier ordre fervent à la préparation ; & il y en a de deux fortes.

Ceux de la premiere claffe font utiles à la préparation du Diffolvant, & font de trois manieres. Les premiers font les vaiffeaux, à fçavoir la Cornuë, dans laquelle on doit diftiller nôtre magnéfie pour en tirer l'Argent-vif, & fon Reci-

pient qui doit lui être adapté. Ces deux vaiſſeaux ſervent aux rectifications.

Les ſeconds c'eſt le Fourneau à diſtiller, dans lequel on ſe ſert du feu de cendres ou de ſable.

Les troiſiémes ſont les matiéres qui aident à la diſtillation, comme le Cotton ou la Pierre de Ponce, pour empêcher que la magnéſie qui flotte, ne s'éleve.

Les inſtrumens de la ſeconde claſſe ſont ceux qui ſont néceſſaires pour calciner & préparer l'Or & l'Argent. Il y en a auſſi de trois ſortes. Les premiers ſont les Vaiſſeaux & les Creuſets; des Phioles à long col, ou Matras, & des Coûpelles pour purifier.

Les ſeconds ſont le Fourneau à calciner, ou de feu ouvert.

Les troiſiémes ſont les matiéres, qui aident l'attenuation ou calcination de l'Or ou de l'Argent avec le feu actuel. Tels ſont les Eaux-fortes, le Mercure commun, l'Antimoine : car il n'importe point duquel ſe ſerve l'Artiſte, pourveu qu'il faſſe une parfaite attenuation, & que les chaux ſoient dépoüillées de toute l'impreſſion des Corroſifs, par diverſes lotions & reverberations.

Ces calcinations & ces lotions sont tout-à-fait nécessaires : car autrement nôtre Mercure vif ne pourroit ouvrir les prisons dans lesquelles est enfermé le Sel ou le Vitriol, ou la semence de l'Or & de l'Argent. Adieu. A Bruxelles, ce huitiéme d'Aoust 1646.

LETTRE XXXII.

Suite de la même matiére.

MONSIEUR,

LES instrumens du second & principal ordre, sont ceux qui font la coction & la coagulation de la Pierre. Il y en a de trois sortes.

Le premier, c'est un certain Vase qui a la figure d'un œuf, dans lequel on doit renfermer l'une & l'autre matiére de la Pierre, sçavoir le Mercure vif, & le Vitriol de l'Or ou de l'Argent, en proportion requise, que je décrirai ci-aprés.

Il faut observer que la concavité de cét œuf ne doit être remplie que jusqu'à

une troisiéme partie, & qu'il faut sceller hermetiquement l'orifice.

Le second, c'est le Cendrier dans lequel l'œuf Philosophique est enseveli, & entouré de cendres fines, au moins de la largeur d'un travers de doigt, avec son trépied en l'air.

Le troisiéme, c'est le Fourneau ou Athanor, avec toutes ses ustenciles : car il n'importe quel soit ce Fourneau, pourveu qu'on y puisse entretenir uue chaleur continuelle, tres-lente, égale, & qui entoure de toutes parts également l'œuf. Adieu. A Bruxelles, le 13e d'Aoust 1646.

LETTRE XXXIII.

Dénombrement des parties de la Pratique.

MONSIEUR,

APRE'S avoir expliqué les Causes, suit leur application, & la méthode de s'en servir. Ce qui comprend deux par-

ties : L'une, consiste dans le dénombrement & l'explication des Opérations : L'autre, dans la pratique même.

Mais quoi qu'on puisse récüeillir des deux précédentes Lettres toutes les Opérations ; cependant parce qu'il y manque quelques circonstances, j'en vas parler plus à fond.

Il y en a deux principales, comme il paroît par l'article sur la forme exemplaire ; à sçavoir, la solution & la coagulation. Celles-ci en admettent d'autres moyennes ; c'est à-dire, des préparations, qui leur sont subordonnées comme des moyens à leur fin : Et on les peut réduire à deux cathégories.

Les premieres, sont celles qu'on prescrit pour faire la solution, qui sont trois. 1°. La préparation du Dissolvant, ou de nôtre Magnésie, qui consiste dans sa distillation & rectification. Je ne dis seulement que *distillation & rectification*, parce que cette séparation des Principes principiez, Soûfre, Sel & Mercure, qu'admettent certains Empyriques, & ensuite leur réünion, est inutile & pernicieuse. En effet, pour la solution de l'Or & de l'Argent, le seul Sel volatile (quant à sa partie Mercurielle)

eſt néceſſaire. Que ſi le Sel fixe y étoit, auſſi-bien que le Soûfre de la Magnéſie, il nuiroit à la ſolution, à cauſe de l'onctuoſité de l'un, & de la fixation de l'autre.

2°. La purgation & calcination de l'Or & l'Argent, dont je vous ai parlé ci-deſſus, comme des inſtrumens propres à cela. Cette préparation eſt néceſſaire, afin que le Corps de l'Or étant par ce moyen réduit en petites parties, ſoit plus aiſément pénétré par l'eau ; & auſſi afin que ſon Vitriol laiſſe plus aiſément aller hors de lui ſa ſemence.

3°. L'application du Diſſolvant ſur l'Or & l'Argent préparez, & leur union enſemble réïterée par dix fois, afin que par onze degrez on puiſſe avoir onze grains de ſemence d'Or ou d'Argent.

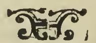
Les préparations de la ſeconde cathégorie, ſont celles qui diſpoſent la coction & la coagulation. Il y en a deux.

La premiere deſquelles demande beaucoup d'induſtrie, ſoit par la compoſition de l'œuf Philoſophique, en proportion decuple, ou dix de la Liqueur Mercurialle qui tient lieu du blanc de l'œuf, pour un de l'Or qui tient la place du jaune. Cela, dis-je, eſt requis,

ſi vôtre œuvre eſt pour l'Or : mais ſi c'eſt pour l'Argent, il en faut quatre de Mercure, & une de ſemence d'Argent. Cette proportion eſt néceſſaire ; car en elle conſiſte le poids, le nombre & la meſure de la Nature, ſoit enfin pour placer l'œuf dans le fourneau, & pour bien diſpoſer le feu actuel.

La ſeconde condition, ſont les choſes qui ſe font naturellement dans l'œuf, diſpoſé comme nous l'avons marqué ci-deſſus, ſans la main de l'Artiſte : ſçavoir, la corruption phyſique, le mélange, la confuſion, l'inceration, l'imbibition, & pluſieurs autres décrites par les Auteurs, qui ſont d'ordinaire mal enenduës par les Apprentifs, qui croyent qu'elles ſignifient quelques Opérations de l'Artiſte.

Enfin la derniere de toutes, c'eſt la fixation ; & toutes enſemble achevent la Pierre en dix mois ou environ. Il faut preſentement parler de la multiplication. Adieu. A Bruxelles, le 20e d'Aouſt 1646.



LETTRE XXXIV.

Multiplication en qualité.

MONSIEUR,

La Pierre étant faite, il ne nous reste plus que sa multiplication. Elle se fait presque de la même maniere & par les mêmes opérations que la Pierre, excepté qu'au lieu d'Or ou d'Argent dissout, vous mettrez autant de la Pierre parfaite que vous aviez mis dudit Or ou Argent pour la faire. Pour le Mercure, il ne doit pas être autre que le susdit : mais pour sa quantité, on la prend en deux manieres dans la multiplication.

Premierement, on peut en prendre dix parties, & une partie de la Pierre faite ; & alors la cuisson en est faite en dix fois moins de tems, qu'elle n'avoit été la premiere fois, sçavoir en trente ou quarante jours. Et si aprés cette premiere multiplication on en veut une seconde, en gardant la même proportion

de matiére, elle s'achevera cette seconde fois en dix fois moins de tems, sçavoir en trois ou quatre jours : Et c'est par là que s'entend ce mot, *que l'ouvrage n'est que de trois à quatre jours.*

Secondement, la quantité du Mercure est augmentée en proportion decuple : C'est-à-dire, que n'ayant mis d'abord dans la premiere composition de la Pierre, ou dans sa premiere multiplication, que dix parties de Mercure ; selon cette seconde maniere de multiplier, on en met d'abord cent : & si l'on recommence la multiplication, on en mettra mil ; & ainsi de suite. Mais en ce cas la perfection de l'ouvrage de la multiplication, demande autant de tems que la premiere composition.

Or de quelqu'une de ces deux manieres qu'on veüille se servir pour la multiplication de la Pierre, on augmente non seulement la masse & le volume de la matiére, mais encore sa vertu ; & cela en proportion decuple.

Ainsi chaque partie de la Pierre ne surpassant aprés la premiere multiplication, que de dix fois chaque partie de la semence de l'Or ou de l'Argent ; aprés la seconde multiplication, elle les surpassera

passera en activité de cent fois, à la troisiéme de mille ; & ainsi de suite.

La raison de cela, c'est que lorsque la Nature agit dans le même sujet pour la production d'une même substance, elle ajoûte dix degrez de perfection à chaque production, outre les degrez précédens, soit qu'elle produise une nouvelle espéce, soit qu'elle perfectionne celle qui est déja produite. Ce que nous pourrions prouver par beaucoup d'exemples naturels. Mais vous-même en y faisant réfléxion, vous les pourrez découvrir. Reste à parler de l'usage. Adieu. A Bruxelles, le vingt-cinquiéme d'Aoust 1646.

LETTRE XXXV.

Multiplication en quantité.

MONSIEUR,

Voici à present quel est l'usage de cette Pierre. Il faut la dégrader ou l'abaisser de vertu : ce qui se fait par

plusieurs imbibitions qu'il en faut faire avec ledit Mercure, ou le commun, jusqu'à ce qu'elle ait atteint un juste temperament, & une proportion de force requise, soit qu'on l'employe pour la Medecine dans les Animaux, soit qu'on s'en serve dans la métallique. Ce qui est sur tout nécessaire, si la Pierre a été déja multipliée en qualité ; car alors elle se multipliera en quantité : autrement il arriveroit que par sa trop grande chaleur & sécheresse, elle opprimeroit la chaleur naturelle des Animaux, & dessécheroit leur humide radical ; au lieu de leur être utile. De même elle convertiroit les Métaux inférieurs en poudre, qui lui seroit semblable, informe, & non fusible; au lieu de les changer en or & argent.

Ainsi donc si vous voulez vous en servir dans les maladies des Animaux, dilayez un grain de la Pierre simple dans cent grains du Mercure duquel elle a été faite, & dans quelqu'autre Liqueur spécifique pour le mal dont on est atteint ; & donnez à boire de cette Liqueur au Malade, reglant la quantité sur ses forces & sur son temperament.

Que si la Pierre a été multipliée une fois, il faut mêler le susdit grain avec

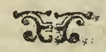
mille grains de la Liqueur : si elle a été multipliée deux fois, avec dix mille; &c.

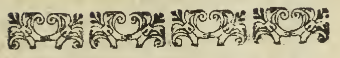
Pour la transmutation des Métaux : prenez une partie de la Pierre toute simple & sans multiplication, dix parties de nôtre Mercure vif, & qui n'est pas le vulgaire : ou bien si la Pierre a été multipliée, prenez-en une partie, & cent dudit Mercure : si elle a été multipliée deux fois, qu'il y ait sur un grain de la Pierre mille grains de Mercure : Faites dessécher le tout ensemble sur un feu doux au commencement, & ensuite plus fort, afin que toute la matiére reçoive la consistance de la Pierre ; & repetez ces imbibitions & dessiccations autant de fois, & jusqu'à ce qu'une partie de ce que vous aurez fait, convertisse en Or parfait mille parties de Mercure commun, vingt de Plomb, trente d'Estain, cinquante de Cuivre, & cent d'Argent. Ce qui arrive, si vous avez pris de la Pierre au rouge : mais si c'est de la Pierre au blanc, il faut qu'elle agisse sur la moitié desdits Métaux, ou environ.

Que si vous n'avez pas assez de nôtre Mercure, vous pourrez avec le Mercure commun dégrader la Pierre, comme il

ſuit. Projettez une partie de vôtre Pierre ſimple ou multipliée ſur dix parties de vif Argent commun un peu échauffé ; il s'en fera une pouſſiere qui ſera de même nature que la Pierre même, un peu cependant de moindre vertu : Enſuite mettez toute cette pouſſiere ſur cent parties de Mercure commun, il ſe fera encore une poudre de même nature qu'auparavant ; & il la faut projetter toute entiere ſur mille parties de ce même Mercure : Et ſi cette poudre vous paroît encore humide, faites-là ſécher au feu. Il vous reſtera enfin une poudre de projection, qui aura lieu ſur les ſuſdits Métaux, en gardant les proportions marquées.

Voilà ce qui appartient à la Theorie & à la Pratique de l'Art général de tranſmuer tous les Métaux en Or & en Argent : il eſt tems preſentement de parler de la Chryſopée particuliere. Adieu, ce vingtiéme Septembre 1646.





SECOND TRAITÉ

Des Secrets particuliers de changer les Métaux en Or.

LETTRE XXXVI.

Fondement des Particuliers.

MONSIEUR,

LA Chryſopée particuliere a pour fin, comme je l'ai déja inſinué, de changer un Métal particulier imparfait, dans un parfait ; c'eſt-à-dire, dans l'Or ou l'Argent : de le changer, dis-je, ou tout entier, ou en partie. Et c'eſt de là que je vas prendre occaſion de diviſer ce Traité en deux ſections. La premiere, parlera de la tranſmutation du Métal tout entier. La ſeconde, de la tranſmutation

d'une partie de ce Métal.

Or la tranſmutation d'un Métal tout entier ſe fait en deux manieres. La premiere, en proportion d'une tres-grande inégalité de l'Argent tranſmutatif ; c'eſt-à-dire, en ſorte qu'une ſeule partie de cét agent change en Or ou Argent, ſelon ſon levain, pluſieurs parties du Métal imparfait. Car il y a dans cét œuvre un ferment ſpécifique, comme dans la compoſition de la Pierre, lequel il faut néceſſairement mettre en uſage, & qui agit de la même maniere : ce ferment, c'eſt l'Or ou l'Argent diſſout dans nôtre Mercure : mais la choſe dans laquelle on met ce levain, eſt differente. Car dans le grand œuvre on fait la fermentation dans nôtre Mercure même, parce que l'on n'a pas pour but de faire immédiatement du Métal, mais une ſemence de Métal. Mais ici la matiére qu'on fermente c'eſt un Métal, parce qu'on ſe propoſe de faire un Métal en particulier.

Vous demanderez quel Métal on peut prendre pour cela. A quoi je réponds, qu'il n'importe, parce que celui dont on ſe ſervira ſympatiſe en ſes principales qualitez avec le ferment : mais il faut

remarquer qu'on ne pourra pas prendre de tout le même poids, parce que leur cuiſſon & leur perfection n'eſt pas égale; & que même la force & la vertu des ferments ne ſe reſſemble pas toûjours. Il faut donc, ſelon la nature du ferment & de la choſe qu'on fermente, proportionner differemment les doſes ; & c'eſt ſur quoi je ne puis donner de regles, parce que poſſedant la Pierre générale, & un tréſor infiniment plus grand, je ne me ſuis gueres appliqué à ces bagatelles.

La maniere de préparer le Métal qu'on veut fermenter, c'eſt de le réduire dans ſon Vitriol, comme l'on a fait le ferment même, & par un pareil agent, à ſçavoir nôtre Mercure : le tout afin que comme l'agent aprés ſa ſolution agit plus efficacement, ainſi le patient diſſout reçoive mieux & plus facilement ſon action.

Le régime du feu n'eſt pas comme dans le grand œuvre, puiſqu'il ne doit pas avoir toûjours le même degré, mais ſe changer ſelon l'apparition des couleurs. La raiſon, c'eſt qu'il n'y a point ici à craindre, comme en faiſant la Pierre, que tout vienne à ſe brûler par

une trop ſubite deſſiccation.

La ſeconde eſpéce de tranſmutation d'un Métal tout entier, eſt celle qui ſe fait en proportion d'une plus petite inégalité de l'agent tranſmutatif, par rapport à celui qui eſt tranſmué ; c'eſt-à-dire, qu'un poids, par exemple, de l'agent n'ait la force que de convertir un poids égal de Métal. Et cette ſorte de tranſmutation tombe plûtôt ſur le Mercure commun, ou ſur quelqu'autre, que ſur les Métaux ſolides : auſſi n'y eſt-il pas requis de travailler à diſſoudre ce qu'on veut fermenter, comme dans l'eſpéce de tranſmutation differente. Mais je ne dis pas le même de la préparation du ferment, qu'il faut avoir toûjours diſſout, comme je l'ai dit, afin que l'activité de ſa forme ſubſtantielle qui étoit comme liée, étant dégagée par là de ſes embarras, agiſſe plus efficacement. Si donc vous ne faites pas cela, vous ne viendrez preſque jamais à bout d'une veritable tranſmutation. Voilà ce qui regarde la tranſmutation d'un Métal tout entier.

La tranſmutation d'un Métal en partie, n'eſt pas à proprement parler une tranſmutation, parce qu'elle ne change rien

rien substantiellement. Il y en a deux espéces.

L'une se fait en tirant un Métal parfait d'un imparfait : par exemple, l'Or de l'Argent, du Fer & du Cuivre : l'Argent, de l'Estain & du Plomb. Car dans les trois premiers Métaux, il y a beaucoup de veritable Or préparé par la Nature ; & dans les deux autres, beaucoup d'Argent. En effet, dans les Mines de chaque Métal, il s'y rencontre beaucoup de ferments des autres Métaux : comme dans celles d'Argent, de Fer & de Cuivre, il y a des ferments d'Or ; & dans celles d'Estain & de Plomb, il y a des ferments d'Argent. Et ces ferments venans à rencontrer le Mercure, le déterminent, selon leur nature, à devenir Or ou Argent. Mais parce que dans ces mêmes Mines, il y a une plus grande quantité de ferments du métal imparfait mêlez avec les ferments du parfait, & que la Nature n'a pû separer ces ferments parfaits ; il est arrivé de là qu'il s'est fait plus de ce métal imparfait dans cette Mine ; & que le parfait se trouvant mêlé avec lui, le secours de l'Art est necessaire pour l'en separer.

Pour ce qui est de la methode de faire

cette extraction, je ne m'en souviens pas presentement, quoi que je l'aye souvent éprouvée plusieurs fois. Il me suffira de dire là-dessus que la chose se fait par l'aide des Agents repercussifs, comme sont le Tartre, la Chaux vive, le Bol d'Armenie, & autres semblables, aussi-bien qu'avec les Sels mordans, parce que ces Sels rongeans la partie volatile du métal, abaissent la partie fixe : de sorte que ces parties fixes unies alors, ne cedent plus aux eaux de départ, ou à la coûpelle, comme elles étoient obligées de faire, lorsqu'elles étoient répanduës dans une plus grande quantité du métal volatil. Il s'ensuit de là qu'il y a dans ces operations de la réalité, mais tres-peu de profit, si on compare ce qui en revient avec la dépense qu'on a faite.

Mais il est à remarquer qu'un métal parfait tiré de cette sorte, porte avec lui sa teinture naturelle, ou son ferment qui est actif. L'Or, par exemple, produiroit l'Or ; l'Argent produiroit l'Argent, parce que la teinture fixe est une condition, ou une proprieté inseparable du métal fixe.

L'autre transmutation d'un métal en partie, se fait par la condensation ou fi-

xation (comme on dit) des Métaux, laquelle proprement n'eſt qu'une ſophiſtication, quoi qu'il puiſſe arriver que ces Métaux durent à quelques épreuves. Il y a deux façons à la faire.

Premierement, par voye d'obſtuction, laquelle ſe fait par des ſels, par des excremens métalliques, par des mineraux; le tout en cementant.

Et il ne faut pas s'arrêter à ce que l'on objecte communément, que les eſprits des Métaux volatiles ne peuvent fixer, en donnant ce qu'ils n'ont pas, parce que ces matiéres métalliques jettent leurs eſprits d'abord dans les pores du Métal qu'on veut fixer ou condenſer par ces ſels cementez & aidez de quelques degrez de feu; & enfin à l'aide de ces mêmes ſels, dont le propre effet eſt de vitrifier ou de diſpoſer à vitrification les Métaux calcinez : tels que ſont les excremens métalliques, leſquels ſe trouvent vitrifiez aprés la cementation ; & par là les Métaux eux-mêmes ſont rendus friables : ce qui eſt une marque infaillible de leur vitrification. Aprés quoi il ne faut pas s'étonner s'ils ſoûtiennent les Eaux-fortes.

Secondement, par exſiccation, qui eſt

de deux ſortes. La premiere, ſe fait par une eſpéce d'amalgame de l'Antimoine ou du Mercure commun, avec un métal. On brûle enſuite l'amalgame : puis l'humidité & la crudité du métal ſe mêlant avec celle du Mercure & de l'Antimoine, s'envole avec lui au premier feu. Et ainſi le métal peut enſuite ſouffrir un grand feu.

La ſeconde, ſe fait par corroſion ; & l'on y employe des Sels corroſifs, ou des Métaux fixes, comme le Fer, & quelques Mineraux arides. Mais les Métaux condenſez & retrécis par cette voye, n'ont point d'ordinaire de teinture, par la raiſon que j'ai apportée ci-deſſus, parce qu'une teinture fixe métallique étant une proprieté d'un métal fixe, elle ne ſe trouve pas naturellement avec un métal qui n'eſt pas fixe : On ne peut donc la donner artificiellement, ſur tout pour le rouge, ſi l'on n'ajoûte de veritable Or à ces Métaux condenſez ; & ſi aprés les avoir mêlez, on n'y ajoûte encore par fuſion une grande quantité de Métaux rouges, qu'on faſſe enſuite ſortir par éroſion. Si on le fait pourtant, peut-être trouvera-t-on quelque choſe, parce que (comme je l'ai déja dit) il y a dans ces

Métaux des parties de veritable Or, qui se joignent avec celui qu'on a mis ; & la teinture par là se trouvera augmentée par l'addition des parties teintes, quoi que cependant elle sera toûjours tres-foible. Par le blanc, il n'y a point de bonne teinture. Adieu. A Bruxelles, le 6e Octobre 1646.

LETTRE XXXVII.

Manieres d'éprouver les Métaux.

MONSIEUR,

DANS ma derniere Lettre j'ai expliqué avec autant de clarté que de briéveté, tout ce qui regarde les particuliers. Il ne manque plus à la Science métallique, qu'un petit abregé sur la maniere d'éprouver les Métaux, & ensuite une autre matiére qui terminera toutes nos Lettres. Je commence par le premier.

Il faut donc sçavoir qu'il n'y a que deux Métaux fixes, qui sont l'Or & l'Argent : que leur fixité même est differen-

ce, & qu'elle a plusieurs degrez. Mais pour que ces Métaux soient au souverain degré de perfection, il leur faut trois qualitez, le poids, la teinture & la fixation. Il y a deux manieres d'examiner ces trois choses ; les unes communes, pour l'Or & l'Argent ; les autres particulieres, pour l'un d'eux.

Les examens communs sont l'œil, l'ignition, ou de le faire rougir, l'extension le burin, la fusion, le ciment.

L'œil connoît à quel titre est la teinture sur la Pierre-de-Touche. L'ignition n'est pas moins seure : car si en mettant la matiere au feu, il reste une tache noire sur la surface, c'est signe qu'il y a de l'alliage.

Le burin montre le même, si lorsqu'on le passe dessus le métal on le trouve trop dur, & que le fer n'y morde pas aisément : car alors il y a du mélange de quelqu'autre matiere.

Si la fusion est trop facile, c'est signe qu'il y a beaucoup d'autre métal imparfait : car de là s'est fait une espece de soûdure. Si au contraire elle est plus difficile que ne le requiert la nature du métal qu'on examine, cela signifie un assemblage de Mineraux vitrifiez. Si la

teinture & la ſubſtance ſe diminuent, c'eſt une marque d'un œuvre ſophiſtiqué.

L'extenſion ſert encore à en juger. Si elle ne ſe peut faire, ou ſi en la faiſant il ſe trouve quelque fente ou crevaſſe dans le métal, cela marque l'addition de quelque choſe d'hetherogene, à ſçavoir de Sels & de Mineraux friables, comme de l'Eſtain.

Enfin la coûpelle, ſi elle affoiblit le poids ou la teinture, c'eſt encore ſigne d'alteration, & d'alliage avec d'autres Métaux.

Les examens particuliers ſur l'Or ſont la Cementation Royale, la ſeparation par les Eaux corroſives, l'épreuve par l'Antimoine, la ſolution par l'Eau regale, & la réduction en Corps aprés la ſolution.

Par la Cementation Royale on connoît s'il y a du verre, ſi aprés la Cementation pluſieurs fois réïterée, il ſe trouve une notable diminution de la ſubſtance.

Par ſeparation & par inquart, le défaut s'apperçoit, ſi la partie qui doit être fixe, ſe diſſout avec l'Argent; ou quand même elle ne ſe diſſoudroit pas, s'il s'en

ſépare quelque choſe en maniere d'Or ; ou ſi une couleur griſe reſte ſur la partie d'Or ; ou qu'enfin tout ce qui n'eſt point diſſout, ſoit gris & non noir, & que par ignition il ne prenne point la couleur jaune, qui eſt celle d'Or ; ou ſi les chaux réduites en Corps, ne peuvent ſouffrir ſur la Pierre-de-Touche les Eaux corroſives.

Par purgation d'Antimoine, ſi aprés que tout l'Antimoine s'eſt exhalé à force de feu, il s'eſt fait perte ou diminution de ſubſtance ou de teinture.

Par ſolution, ſi elle eſt trop difficile. Car c'eſt choſe merveilleuſe que l'Eau-forte, qui diſſout l'Argent & non l'Or : quand on l'a faite Eau-regale, elle diſſout alors l'Or & non l'Argent. Si donc l'Eau-regale a peine à venir à bout de diſſoudre l'Or, c'eſt marque qu'il y a mixtion d'Argent qui n'a pas été converti en Or, ou du moins c'eſt ſigne de Corps vitrifiez. Enfin ſi les Eaux ne ſont pas jaunes aprés la diſſolution, c'eſt un méchant indice.

Par réduction de la chaux d'Or en Corps : car ſi elle ne s'y peut réduire, ou qu'une grande partie ſe vitrifie, c'eſt marque qu'il y a beaucoup de Sels & de

Mineraux hetherogenes qui se sont conservez : dites le même, si la teinture souffre quelque déchet en cette opération. Voilà par où l'on peut éprouver l'Or.

Pour l'Argent, voici quelles sont ses épreuves. Aprés la coûpelle, il y a l'aspect de sa chaux, aprés qu'il a été dissout par l'Eau-forte ; la separation de cette chaux par des lames de Cuivre ; & enfin la réduction de cette chaux en Corps.

Par solution, on connoît qu'il y a des matieres vitrifiées, si aprés la dissolution l'Eau ne prend pas la couleur céleste ; ou bien qu'il y a mélange d'autres Métaux, si la solution s'en fait trop aisément.

Par separation de la chaux, & son extraction de l'Eau-forte, en y mettant des lames de Cuivre. Car si les parties dissoutes s'attachent à ces lames, il y a de la sophistication, parce que l'Argent veritable ne le fait pas.

Or toutes ces épreuves & tous ces examens, c'est-à-dire, la résolution en chaux, la separation & la réduction, tant de l'Or, que de l'Argent, sont particulierement necessaires à sçavoir ; & cependant igno-

rez par la plûpart des Examinateurs, & ne ſont point en uſage. Diſons un mot de l'ordre qu'on y doit garder.

L'ordre des examens eſt de trois ſortes, à ſçavoir le direct, le retrograde, & l'oblique.

Le direct ſuit exactement l'arrangement des opérations que nous avons gardé, en faiſant ci-deſſus le Catalogue des épreuves, tant dans les examens communs, que dans les particuliers. Et ſi le métal les endure toutes, ſans doute il ſera bon, & rien n'y manquera. Que s'il n'en ſouffre pas quelques-unes, ce ſera ou des premieres épreuves, ou de celles du milieu, ou des dernieres.

Si le métal refuſe quelques-unes de ſes premieres épreuves, ou de celles du milieu, que j'ai nommé *communes*; c'eſt une marque infaillible de ſophiſtication. S'il s'affoiblit dans les dernieres, il ne laiſſera pas pour cela d'avoir quelque fixation, & autant qu'il en faut pour les ouvrages d'O févrerie.

Je dis ces choſes, ſuppoſé néanmoins qu'on ne ſe ſoit pas contenté d'avoir fait une fois ces épreuves, mais qu'on les ait repetées trois ou quatre fois, & dans le même ordre : parce que (comme je l'ai

déja marqué) les Corps vitrifiez mêlez dans les Métaux, les peuvent défendre dans les premiers examens : mais si on les reïtere, à la fin ils s'en vont, & laissent le métal pur tel qu'il est. Que s'ils ne s'exhalent pas, alors ce métal sera suffisamment fixé pour plusieurs ouvrages. Mais aprés tout, cette fixation ne sera ni naturelle, ni parfaite : d'où vient que ces Métaux ne vaudront rien pour la Medecine, n'ayans pas la veritable essence d'Or ou d'Argent.

L'ordre retrograde va plus viste que celui-ci. Il commence par les dernieres épreuves, sçavoir par la dissolution, la separation des chaux, & leur réduction en Corps : & si cela se fait bien, on n'a que faire de passer outre. Quand ces examens réüssissent, il faut assurément que le métal soit réel, parce qu'ils marquent qu'il en a les proprietez essentielles : mais s'ils ne réüssissent pas, il faut continuer les épreuves en remontant, selon le Catalogue allegué ci-dessus ; & si quelqu'une manque, c'est un méchant signe. Si toutes sont heureusement terminées, il y a assez de fixation, du moins pour en fabriquer les choses ordinaires : sur tout si aprés avoir épuisé cét ordre

retrograde, on reprend le direct, & qu'il réüssisse.

L'ordre oblique commence par les épreuves mises dans mon Catalogue au milieu : & il procede, ou bien en descendant jusqu'aux dernieres, ou bien en remontant aux premieres. Si aprés les avoir enduré toutes & plus d'une fois, rien ne se dément, tout va bien : mais si la chose ne réussit qu'à demi, sur tout en retrogradant, il ne faut pas trop s'assurer sur ces examens ; car plusieurs sophistications endurent toutes les épreuves, quand on ne les fait pas d'ordre : ce qui ne seroit pas, si on y procedoit directement. Adieu. A Bruxelles, le le 12e Octobre 1646.

LETTRE XXXVIII.

Précautions qu'il faut observer en purifiant l'Or.

MONSIEUR,

JE viens de vous expliquer toutes les

manieres d'examiner les Métaux ; mais j'y vais cependant encore ajoûter quelque chose, de peur que vous ne vous y trompiez, & que vous ne rejettiez de l'Or qui sera bon, lorsque vous verrez quelquefois qu'en passant par l'Antimoine, il perd un peu de son poids.

Vous sçaurez donc que le meilleur Or examiné par l'Antimoine, se diminuë un peu : mais cela ne vient pas de ce qu'il se volatise avec le Mercure d'Antimoine, mais plûtôt parce qu'il s'en mêle toûjours tant soit peu avec les feces de ce Mineral, & qu'il n'est pas si facile de l'en separer.

En effet, si l'on s'y prend par le feu, il faut sublimer à force de soufflets tout l'Antimoine, & le faire passer par divers creusets : ce qui n'est pas fort aisé. Mais si lorsque d'abord vous broyez vôtre Antimoine à dessein d'en purger l'Or, vous y joignez la huitiéme partie de Tartre crud, & que vous le mêliez bien avec vôtre Antimoine, il n'y aura aucun déchet dans l'Or & l'opération même en deviendra beaucoup plus aisée : Car le Tartre precipite toute la substance de l'Or ; de sorte qu'il n'en demeure pas la moindre petite partie dans l'Antimoine.

Or quant à ce qui regarde la manipulation, ou la methode particuliere de faire ces examens sur l'Or, vous la trouverez dans tous les Livres ; & si quelque chose y manque, les Orfévres vous l'apprendront. En effet, la connoissance de ces choses dépend plus d'une longue habitude, que de beaucoup de préceptes : outre que la gravité Philosophique ne permet pas de descendre à ces sortes de détails, & que même la brieveté de mes Lettres ne me donne pas aussi le loisir de le faire.

Voilà donc un abregé fidele & exact que nous vous avons promis de toute la Science Hermetique, à l'aide duquel, quand il vous plaira, vouspourrez avec succés mettre la main à l'œuvre.

Mais si en travaillant, selon nos instructions, tout ne réüssit pas d'abord ; ne vous désistez pas de vôtre entreprise, & ne dites pas que la Science est fausse : mais ayez recours à la Theorie ; relisez les Lettres qui expliquent toute la Genese ; & tâchez par elles d'entendre tout ce que vous n'entendez pas dans la Pratique, ayant toûjours dans l'esprit cette verité que souvent je vous ai repetée, sçavoir que l'Art en perfectionnant la

Nature, doit l'imiter ; & que la Nature elle-même a pour modele la Creation : Et qu'ainſi il y a autant d'actions dans l'un que dans l'autre, à la reſerve de quelques-unes, dont j'ai fait mention au même endroit.

Que ſi vous n'entendez pas toute la ſuite de ces actions, liſez le Texte même de Moïſe, & la maniere dont il explique la Creation du Monde ; reliſez-la, & meditez deſſus : enfin appliquez-vous tous les jours de la premiere ſemaine à nôtre œuvre. Car vous y trouverez nôtre Pratique entierement décrite, le Saint Eſprit ayant ainſi tout dicté en nombre, ordre & maniere, conformes au nombre, ordre & maniere de nos operations, & comme par un miracle rien n'y ayant été obmis, rien ne s'y trouvant de tranſpoſé ou de confondu. J'ai bien voulu vous confier ce ſecret, & vous donner ce conſeil, qui eſt le meilleur qu'on vous puiſſe donner ſur ce ſujet. Adieu. A Bruxelles, ce dix-huitiéme Octobre 1646.

⁂

LETTRE XXXIX.

Qu'il faut appliquer les Sentences des Philosophes à toute cette doctrine.

MONSIEUR,

J'AVOIS dessein de m'arrêter un peu à vous expliquer les Philosophes, sur ce qui regarde la pratique de la Pierre, & d'appliquer tout ce qu'ils disent à nôtre procedé, afin qu'étant penetré déja de nos Principes par la lecture de nos Lettres, vous eussiez le plaisir d'en voir la conformité avec tous les bons Auteurs, en les lisant vous-même. Car je m'assure qu'ils ne different de nous que dans les mots, & dans la maniere de s'exprimer.

Mais parce que vous me marquez être occupé par beaucoup d'affaires, tant publiques, que particulieres, & que cette Etude demande un esprit dégagé de tout embarras ; je me contenterai de

vous

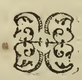
vous prescrire certaines regles courtes, & en petit nombre, qui vous serviront pour entendre tous les Livres, & même le nôtre de *la nouvelle Lumiere Chymique.* Mais il faut auparavant vous donner un petit avis, sans lequel l'interpretation des Allegories ne vous paroîtroit pas veritable, quoi qu'elle le fût en effet.

Il faut donc remarquer en premier lieu, que tous les Auteurs fideles, quoi qu'ils ayent vêcu dans des siécles fort éloignez les uns des autres, ont pourtant tous conspiré en ce point, qui a été d'insinuer à ceux qui liroient leurs ouvrages, que la parfaite connoissance de la Science Chymique dont ils apprenoient la methode à la posterité, ne se pouvoit obtenir sans le secours du Ciel, & qu'il la faloit demander à Dieu par d'ardentes prieres. Car sans une grace particuliere on ne la peut posseder : Et quand on l'auroit même acquise, on ne l'exercera jamais avec succés, quelque adroit & habile que l'on soit, si Dieu ne nous aide.

Voilà ce que les Philosophes ont eu en but de faire connoître. Et ainsi pour ne faire point tomber en des mains avares, ou à des personnes capables d'en

mal uſer la connoiſſance d'un ſi bel Art, ils ont pris la reſolution de le cacher en mille manieres, par des Enigmes & des Allegories ; afin que ceux pour qui il n'étoit pas deſtiné, en fuſſent détournez par la difficulté d'y arriver.

Dans cette veuë les premiers Auteurs, en laiſſant quelque choſe à la poſterité, en ont paſſé beaucoup d'autres ſous ſilence. Ceux qui ſont venus aprés, ont ſuppléé ce qui manquoit : mais exprés, ils n'ont pas mis ce qui avoit déja été expliqué par les autres. Loin de donner cette clarté à la matiere, ils ont imaginé des fables ; ont fait des emblêmes : en un mot, ils ont tendu mille pieges. Mais comme ils n'avoient tous qu'un même but & une même fin en ſe cachant & déguiſant de la ſorte ; auſſi les moyens generaux qu'ils ont employé, ont été un formes, & ſe rapportent à trois chefs, dont je parlerai dans la ſuite. Adieu. A Bruxelles, le 24e Octobre 1646.



LETTRE XL.

Avis generaux ſur la maniere avec laquelle les Philoſophes ont déguiſé leur Science.

MONSIEUR,

La premiere maniere par laquelle les Philoſophes ſe ſont déguiſez, ç'a été non ſeulement de diviſer une même choſe en pluſieurs lieux de leurs Ecrits, mais même de les remplir d'oppoſitions apparentes, pour ne pas dire de formelles contradictions : de ſorte qu'un endroit nie ce que l'autre affirme. Ce n'eſt pas qu'ils n'ayent laiſſé entrevoir le ſecret de les concilier, & avec eux-mêmes, & avec les autres : mais c'eſt choſe néanmoins ſi difficile à appercevoir, qu'on diroit qu'une mer entiere de confuſion & d'obſcurité nous la couvre.

La ſeconde, ſouvent dans un même lieu ils expriment une ou pluſieurs choſes : ou s'ils les diſtinguent en differens en-

droits, ils les confondent par des termes ſignifians le même : principalement quand ils traitent de la preparation du Mercure ou du Magiſtere, ou de ſa fermentation, ou de ſa détermination ſpecifique pour la Nature métallique. Car quoi que les choſes different entierement, ils les font pourtant ſi ſemblables que des propoſitions unies, & qui ſemblent dans cette union faire un bon ſens, doivent neanmoins être entenduës ſeparément, & ne ſignifient rien de vrai que lorſqu'ils les joignent ou par l'affinité des matieres, ou par l'analogie, & autres rapports de nom & de ſignification.

La troiſiéme, c'eſt en affectant de renverſer & tranſpoſer l'ordre, ſur tout quand ils parlent de leur ſujet & de ſa preparation. Car ce qu'on traiteroit par un ordre ſuivi, quoi qu'avec obſcurité, ſeroit pourtant à la fin dévelopé par des Eſprits ſubtils, quand même les plus groſſiers n'y comprendroient rien : Ce qui leur a fait juger à propos de commencer quelquefois par la fin, autrefois par le milieu, & d'autrefois renverſant tout à deſſein.

Ces trois choſes ont été obſervées tres-exactement par les Auteurs, & par

nous-mêmes dans nôtre nouvelle Lumiere Chymique, & dans les Traitez qui y sont joints ; à sçavoir, dans les Dialogues du Soûfre & du Mercure. Mais je n'en ai pas usé de même dans ces Lettres, dans lesquelles quoi que touchant la preparation du Mercure j'aye mis en racourci quelques operations sous des termes generiques, de peur que ces Lettres ne vinssent à être interceptées, je les avois pourtant décrites assez amplement dans nos Lettres sur la Theorie : & d'ailleurs, je n'ai rien obmis ni transposé.

C'est pourquoi si vous voulez comprendre entierement ma pensée & celle des Auteurs, déveloper sans erreur les lieux obscurs, éviter les écueils, concilier les passages qui semblent se contredire, & enfin distinguer les choses confuses ; il est necessaire que vous vous mettiez fortement dans l'esprit les choses susdites. Concevez de plus cette verité, qu'on n'a pas encore enseignée nettement & sans voile, qu'il y a deux parties generales de la Pierre : La premiere, c'est l'exaltation du Mercure des Philosophes ; & la seconde, sa fermentation minerale, ou sa specification.

Cette diſtinction eſt la clef du temple de la Sageſſe Chymique, & des myſteres de l'Art. Enfin il faut ſe ſouvenir de comparer un lieu avec un autre, les ſujets avec les ſujets, les ſentences avec les ſentences; & d'en conclure ce que l'on pourra. Adieu. A Bruxelles, le 30e Octobre 1646.

LETTRE XLI.

Diverſité de ſentimens des Auteurs touchant la matiere de la Pierre.

MONSIEUR,

APRE'S l'avertiſſement general touchant la lecture & l'intelligence des Auteurs, il en faut venir au particulier: non que je pretende ici parcourir tous les lieux, & concilier toutes les oppoſitions qui ſe trouvent dans la ſeconde partie, ſur tout de la Chryſopée particuliere, ſur laquelle vous me queſtionnez. Mais au moins j'en épuiſerai quelques-uns, & ceux auſquels, tant dans

nos Ecrits, que dans ceux des autres, le reste se rapporte.

Toutes les contradictions apparentes de nos Ecrits & des Auteurs, se rapportent ou bien aux choses signifiées par les termes, ou aux termes signifians les choses.

Ce qui concerne les choses, se réduit à deux chefs, à la nature, & à la maniere d'agir. Le premier se peut subdiviser en deux articles, selon les deux difficultez qui s'y rencontrent : l'un, demande combien il entre de matiere dans la Pierre : l'autre, quelle est la matiere qui y entre.

Quant au premier article, les uns disent que cette matiere n'est qu'une unique chose : ou bien s'il y en a plusieurs, qu'elles ne sont que comme les parties d'un même suppost, d'un même mixte, entant que mixte ; & que ces parties sont trois, le Sel, le Soûfre & le Mercure, qui tous trois ne font qu'un Tout physique, en quelque Corps qu'on les considere.

Le fondement de cette assertion, est ce que nous avons dit quelque part dans nos Ouvrages, aprés plusieurs Maîtres, qu'une seule chose suffit pour accomplir

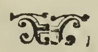
le Magiftere ; & que cependant pour abreger, on en peut employer deux d'une même racine. Laquelle maniere d'abreger les Modernes pretendent être une nouvelle invention, qui paffe l'experience des Anciens, & qui n'eft pas neceffaire pour la confection de la Pierre.

Les autres au contraire veulent des chofes diverfes, & des matieres partielles, que les Philofophes Naturaliftes défignent fous le nom & defcription de *Soûfre vif*, & de *Mercure vif* ; & autres noms encore, comme de *Soleil vif*, de *Lune vive*, de *mâle* & de *femelle*, de *Gabricius* & de *Beya*, qui fignifient quelque diverfité de nature & difference de proprietez, & à même tems diftinction de fuppofts : & par confequent pluralité de chofes, qui s'arrête cependant dans le nombre binaire, quoi que quelques-uns des plus nouveaux ajoûtent un troifiéme, qui eft le *Sel*.

Enfin d'autres ne fe contentent pas de deux chofes, mais ils admettent tous les fept Métaux : parce que, difent-ils, la Pierre eft un genre univerfel. Or une nature univerfelle eft telle, qu'elle doit renfermer en foi toutes les efpeces qui lui font foûmifes.

Nous

Nous avons parû être de ce ſentiment dans nôtre *nouvelle Lumiere Chymique*, en parlant de l'Harmonie des ſept Planettes & des Métaux. Et à cette opinion s'en peut joindre une autre qui lui eſt aſſez ſemblable, qui demande trois ſubſtances, de diverſe forme ſubſtantielle & de differente famille des Mixtes, pour la même raiſon que celle qu'on apporte pour les ſept Métaux. Ajoûtez que la Pierre convient également aux trois familles des Mixtes inferieurs, tant en leurs eſpeces, qu'en leurs individus, & qu'elle s'y joint avec une eſpece d'amitié, comme leur étant utile, pour leur production, conſervation & reparation : ce qui ne ſemble ſe pouvoir faire, ſi la Pierre n'eſt faite de ces trois natures. Ce ſont là les objections touchant la matiere de la Pierre, qui faiſoit le premier Chapitre. La Lettre ſuivante en donnera l'éclairciſſement. Adieu. A Bruxelles, le ſixiéme Novembre 1646.



LETTRE XLII.

En quel ſens les Philoſophes ont dit, que leur matiere n'étoit compoſée que d'une choſe, & qu'elle l'étoit auſſi de pluſieurs.

MONSIEUR,

L'UNE & l'autre opinion rapportée dans la Lettre precedente, eſt veritable, chacune a ſa maniere, & ſi on les entend avec diſtinction.

La premiere eſt vraye, ſi nous la rapportons à la production primitive ; c'eſt-à-dire, à la fermentation de nôtre Mercure vif, & ſa converſion en ſemence de nature primitive, par l'action de la ſemence primitive même, ſelon les manieres que nous avons amplement déduites ailleurs : Laquelle production ſe peut faire non ſeulement dans les entrailles de la Terre, mais auſſi dans un Vaſe artificiel ; & il n'y eſt pas beſoin

d'autre chose, que de l'Esprit Universel susdit, ou nôtre Mercure vif.

Car il n'est pas possible que ce Mercure par tant d'ascensions & de descensions, par lesquelles il est meu & agité par l'Archée, depuis les choses plus basses jusqu'aux superieures, & depuis les superieures jusqu'aux inferieures, comme par autant de distillations, rectifications & sublimations, ne se soit preparé, & ne soit devenu assez puissant pour tirer par la vertu magnetique du fonds des semences primitives, celles d'Or ou d'Argent, avec lesquelles ensuite il peut s'assimiler, & devenir métallique.

En effet, cette Pierre métallique n'est rien autre chose que la semence de l'Or ou de l'Argent, dans l'espece desquels elle a été réduite par cette assimilation : mais cela n'arrive qu'en un tres long tems, tant à cause de la foiblesse de l'action de l'Archée, qui est le premier moteur de tout, qu'à cause de celle de la faculté fermentative qu'ont les semences primitives. Voilà donc un premier sens dans lequel la premiere opinion se trouve vraye.

Que si on la rapporte à cette production qui est l'ouvrage de l'Art, & qui

ſe fait par la vertu des ſemences particulieres, (production au reſte beaucoup plus prompte & efficace que la precedente) en ce cas elle ſera fauſſe, parce que les ſemences de l'Or ou de l'Argent ſe doivent prendre de l'Or ou de l'Argent, & il les faut imprimer dans le ſuſdit Mercure, comme je ne l'ai déja que trop prouvé. Or cela ſuppoſé, il faut pour faire l'œuvre deux ſubſtances, ſçavoir le ſperme ou le Vitriol de l'Or, qui contient les ſemences particulieres de ce métal ; & de plus, nôtre Eſprit Univerſel, qui doit être aſſimilé & converti en ſemence particuliere d'Or ou d'Argent pour la compoſition de la Pierre métallique, ou pour être ſpecifié dans l'ordre métallique, ſelon la fin & le terme premier de la multiplication expliqué ailleurs.

Ces deux ſubſtances n'ont qu'une même racine : ce qui ne ſe doit pas entendre, en diſant que c'eſt qu'elles n'ont que le rapport de ſubſtances incomplettes à un Tout Phyſique, dont elles ſont parties, comme l'expliquent ſottement ceux qui pour avoir une pluralité de choſes, ont recours à la diſtinction & ſeparation du Mercure, du Sel, & du

Soûfre dans un ſeul Corps & une ſubſtance complette ; par exemple, dans l'Or ou l'Argent. Car ce rapport ne marqueroit que l'état d'un Corps tronqué & diviſé, & non pas l'identité de deux diverſes choſes. Mais on doit faire entendre comme cela eſt, en diſant que nos deux ſubſtances ſont bien à la verité ſubſtances complettes, diſtinctes, & indépendantes l'une de l'autre ; mais pourtant qu'elles conviennent en l'homogeneïté de Principe expliqué ci-deſſus : laquelle homogeneïté compoſe avec elle unité d'origine & de racine, mais non pas unité ou identité de racine ou de tronc.

Et c'eſt ici une diſtinction à laquelle on doit bien prendre garde ; car ces deux unitez ou identitez ſont entierement differentes, comme on le voit dans l'Arbre & dans ſon fruit, & dans l'écorce du tronc de cét Arbre & la moëlle de ce tronc. Dans ces deux exemples il y a identité d'origine, mais non pas reſſemblance d'identité : Car les deux premiers ont un être complet, diſtingué & different ; cependant le tronc de cét Arbre & ſon fruit n'ont qu'une même racine, ou qu'un même Principe, tant actif, que

passif, qui est la semence capable de produire telle espece. Au contraire les deux seconds, sçavoir l'écorce & la moëlle de ce même tronc, quoi qu'ils ayent un être distingué, il n'est pas cependant complet, mais incomplet, parce qu'ils sont les parties d'un être qui ne paroît qu'un Tout, & qui n'a qu'une subsistance, à sçavoir du tronc. Tout ceci est un peu obscur, donnons-y quelque éclaircissement.

La premiere sentence donc se peut entendre de la premiere partie de la Pierre, ou du Magistere ; ou bien de la seconde partie, ou de la specification. Si elle s'entend du Magistere, elle est fausse, parce que dans cette premiere partie de la Pierre, il n'est requis autre chose que nôtre Esprit Universel. Et effet, le Magistere n'est rien qu'une juste cuisson de la substance dudit Esprit Universel, selon trois differens degrez de temperie, la mercuriale, la sulfurée, & la saline. Et dans ce sel, se termine l'exaltation du Mercure universel à son souverain degré : Elle est l'accomplissement du Magistere, à l'imitation de la cuisson du même Mercure, avant que dans le fonds de la Terre il eût été déterminé à l'espece métalli-

que, par exemple, par les ſemences primitives.

Mais ſi cette premiere ſentence s'entend de la ſeconde partie de la Pierre, ou de la détermination ſpecifique dudit Magiſtere à la Nature, par exemple, du Soleil ou de la Lune ; alors il faut ſubdiſtinguer. Car ou bien il ſera queſtion de celle qui demande un tres-long eſpace de tems, & qui n'arrive même que rarement, ſans aucun ſecours ni union de matiere exterieure, mais par la ſeule énergie des ſemences primitives, & en petite quantité, leſquelles ledit Eſprit Univerſel renferme en ſoi : ce qui fait ſa Nature hermaphrodite. Dans cette ſpecification ces ſemences ſont la fonction du mâle, & l'Eſprit Univerſel fait celle de la femelle.

Ou bien il ſera queſtion de cette ſpecification qui ſe fait par l'union intrinſeque & l'adjonction des ſemences, ſoit primitives dans les entrailles de la Terre, ſoit particulieres dans le Vaſe de l'Artiſte. Dans l'un & l'autre ſens l'opinion ſuſdite eſt fauſſe : car la ſemence qui détermine à une eſpece, & la matiere qui eſt déterminée à cette eſpece, ſont deux choſes diſtinguées réellement. Je dis plus

même, elles ſont deux ſubſtances complettes & homogenes, mais d'une homogeneïté de Principe principiant ; & par conſequent d'une ſeule racine. Ce qui eſt la même choſe chez les veritables Philoſophes.

Mais direz-vous en vous-même, tous les Mixtes, quelque diverſité d'eſpece & de nature qu'ils ayent entr'eux, ont cette homogeneité de Principe, parce que la matiere qui ſert de ſujet à leur forme, eſt (ſelon la doctrine precedente) homogene avec ledit Eſprit Univerſel : donc ils ſont d'une ſeule & même racine. Et par conſequent la matiere du premier venu, peut être priſe ſans choix pour la matiere de l'autre.

Que ſi cela a lieu dans les Mixtes differens en eſpece & en nombre, à plus forte raiſon l'aura-t-il dans les parties naturelles d'un même Mixte, compoſé de Mercure, Soûfre & Sel, parce que ces trois parties n'ont qu'un même Principe naturel en nombre & en eſpece avec leur Tout. Et certes, cette objection eſt ſi preſſante, qu'à peine en trouverez-vous la ſolution en aucun endroit : puiſqu'elle eſt ici nettement exprimée, je vas y répondre.

Pour décider donc là-dessus, il faut remarquer que trois conditions sont requises, afin que dans la pensée des Philosophes, une chose soit dite homogene à une autre d'une homogeneïté de Principe.

La premiere condition, c'est que l'une & l'autre de ces choses soit complette en son être : de sorte que l'une ne soit pas avec l'autre comme partie d'un même Tout.

La seconde, que de ces substances l'une so t en qualité de Mixte plus simple, & l'autre plus composée d'un degré au moins que sa compagne. Nous avons parlé de ces choses dans nôtre Theorie.

La troisiéme, que celle qui est la moins composée, soit indifferente à recevoir toutes les formes, & qu'elle puisse même outre la forme qu'elle a, prendre en elle la forme qu'a cette autre partie plus composée qu'elle.

Outre cela, il faut encore remarquer que le nom de Racine est équivoque, & qu'il se prend en trois manieres. En premier lieu, proprement, pour le Principe materiel de toutes choses : non pas que j'entende par là cette matiere chimerique & inconcevable que l'Ecole a fauf-

ſement imaginée, mais nôtre Eſprit Univerſel, qui n'eſt point encore déterminé à une eſpece particuliere de Mixtes inferieurs, & qui a pour lors toute la nature de ſubſtance complette. Ou ſi vous l'agréez mieux, j'entendrai par là les Principes principiez, mais alors fort peu compoſez, en remontant juſqu'aux plus ſimples Elemens, & même juſqu'à l'Eau primitive tirée du Cahos.

En ſecond lieu, improprement, & ſeulement par analogie au ſens precedent; & alors le mot de Racine ſe prend pour la partie principale d'un être vivant, laquelle reçoit d'abord la nourriture, & qui enſuite la communique & la diſtribuë aux autres parties en gros ou en détail.

Enfin, plus improprement encore. Ce mot ſe prend pour le tronc, par rapport aux parties qu'on en auroit coûpées & ſeparées; c'eſt-à-dire, pour quelque ſuppoſt total que ce ſoit, & pour quelque ſubſtance complette, à l'égard de ſes parties ſubſtantielles incomplettes.

Ces choſes ainſi ſuppoſées, la réponſe à l'objection eſt aiſée. Car tous les Mixtes des trois Familles, de quelque eſpece qu'ils ſoient compoſez entr'eux, ont

bien la premiere des susdites conditions, sçavoir d'être des substances complettes; mais les deux autres leur manquent : car ils sont dans le même degré de composition les uns que les autres dans la classe des Mixtes de l'ordre inferieur ; c'est-à-dire, sous chaque espece particuliere de l'une ou l'autre des trois Familles. Et partant, quoi que les uns se pûssent changer dans les autres, comme il a été dit ailleurs, par l'odeur de la forme substantielle ; cependant ils ne peuvent acquerir une forme nouvelle plus simple, & superieure d'un degré. Que si le Sel, le Soûfre & le Mercure d'un Mixte se pouvoient separer, (ce que je nie) ils ne seroient pas alors substances complettes, parce que ce ne seroit toûjours au plus que des parties à l'égard de leur Tout.

Tous ces Mixtes donc de differente espece, ne sont pas d'une même racine, parce qu'ils ne sont pas homogenes de l'homogeneïté de Principe, les conditions essentielles leur manquant pour cela. Les trois Principes non plus d'un même Mixte, Sel, Soûfre & Mercure, ne sont pas d'une même racine pour la même raison, quoi qu'ils soient d'un même tronc ; & tout ceci quadre avec les axio-

mes Philofophiques.

Pour la feconde des trois opinions que nous avons rapportée, fur le nombre des matieres de l'œuvre, on la peut entendre, & en voir le vrai & le faux par l'explication de la premiere. Il nous refte à parler de la troifiéme. Si on la rapporte à la prochaine capacité qu'a nôtre Efprit Univerfel de recevoir toutes les formes, & à la difpofition qu'il a en foi pour chacune d'elles, elle eft tres-vraye : mais fi on l'entend de leurs effets, je la foûtiens fauffe.

La preuve dont on l'appuye, eft mal prife de l'état metaphyfique & des compofitions mentales, pour l'appliquer aux productions phyfiques. Car aprés tout, ce n'eft pas une fuite que parce qu'il y a fept Métaux qui répondent aux fept Planettes, & aufquels la Cabale en a donné les noms, que ces fept Métaux entrent en la compofition réelle de la Pierre, & en faffent la matiere : mais par là on veut exprimer, tantôt que les vertus & influences de ces fept Planettes ont été imprimées & exaltées même dans nôtre Efprit Univerfel, & tantôt qu'il y a divers degrez de cuiffon, qui fe fuccedent dans l'œuf Phyfique, & qui répondent

aux qualitez & au temperament des ſept Planettes, ou des ſept Métaux. Adieu. A Bruxelles, le douziéme Novembre 1646.

LETTRE XLIII.

Differentes Opinions des Philoſophes, touchant la partie active de la matiere.

MONSIEUR,

Le ſecond article concerne la qualité de la matiere, & ſe diviſe en deux ſections, ſelon la methode de l'article precedent, qui diſtribuë les expreſſions des Philoſophes ſur la matiere de la Pierre en deux claſſes.

Dans la premiere ſection nous parlerons des doutes qui naiſſent ſur la matiere premiere, qui eſt l'active, ou celle qui a la force de s'aſſimiler le Mercure. Et dans la ſeconde, nous éclaircirons ce qui regarde la matiere ſeconde, qui eſt la paſſive, ou celle qui doit être renduë ſem-

blable. L'un & l'autre article comprendront derechef plusieurs petites parties. Les premieres, éclairciront ce qui regarde l'essence & la nature de la matiere ; & les secondes, ce qui regarde leurs proprietez.

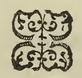
Touchant donc la matiere premiere de la Pierre, sa nature & son essence, les uns assurent que c'est l'Or ou la Lune vulgaires, tels qu'ils sortent de la Mine, & non sous une autre forme : En effet, plusieurs passages des Philosophes semblent prouver cette proposition.

Les autres demeurent d'accord qu'il y a quelqu'autre chose que l'Or ou l'Argent. Ils veulent bien à la verité que cette chose en ait la nature, mais virtuellement, & non pas réellement : ou du moins ce sera, disent-ils, quelque chose qui leur ressemblera, dont la Nature sera en partie la même avec l'Or & l'Argent, & en partie differente : comme par exemple, seroit l'Antimoine, le Vitriol, le Soûfre vulgaire, ou celui de quelque métal inferieur. Et cette opinion est fondée sur plusieurs authoritez formelles des Philosophes.

Enfin les autres prenans un milieu, assurent que l'Or ou l'Argent, non pas

virtuel & par analogie, mais mineral, vrai & propre, eſt la matiere de la Pierre, mais ſous certaine forme phyſique & preparation non ordinaire, en vertu de laquelle il eſt appellé *l'Or vif*, ou *Lune vive*. Si bien qu'alors il n'eſt plus Or commun ou vulgaire, mais il paroît ſous la forme de Mercure, de Sel ou de Soûfre, tiré de l'Or ou de l'Argent, ou de tous deux enſemble, ou même de quelqu'autre ſujet.

Au reſte, cette opinion ne manque pas d'authoritez des Philoſophes qui la confirment ; & il y a même pluſieurs Sentences prononcées par eux, & qui paſſent pour des Decrets des Sages, comme l'on verra dans la Lettre ſuivante. Adieu. A Bruxelles, le treiziéme Novembre 1646.



LETTRE XLIV.

Que ce n'est que l'Or & l'Argent du vulgaire, mais non dans l'état du vulgaire.

MONSIEUR,

LA premiere & la derniere opinion sont veritables. Car comme je l'ai prouvé ailleurs assez au long, le ferment ou la matiere premiere de la Pierre ne peut être autre chose que le Vitriol, ou le sperme du Soleil & de la Lune. En effet, la semence particuliere de ces Métaux, se tire d'eux ; c'est une verité incontestable par tout ce que nous avons dit ci-dessus : mais pour la donner, ils doivent être réduits en sperme ; & ainsi ne plus paroître sous leur forme vulgaire, mais sous une artificielle, amie cependant de la Nature, & non violente. Or ils sont faits tels par le moyen d'un Dissolvant naturel, dans lequel l'Or & l'Argent se fondent comme la glace dans l'eau,

qui lui eſt ſemblable en nature. Voilà ce que c'eſt que réduire le Soleil & la Lune à leur Principe & à leur matiere premiere ; c'eſt-à-dire, les réſoudre dans cette même Eau de laquelle ils ont été faits.

En effet, l'Or a été fait de cette Eau, par le moyen de laquelle il ſe diſſout, & par laquelle on tire ſon Vitriol ; mais étant en cét état, il ne peut retourner en Corps métallique ; c'eſt-à-dire, redevenir vulgaire qu'aprés l'accompliſſement de l'ouvrage.

L'une & l'autre Sentence eſt donc vraye dans le ſens qu'on la propoſe, ſans diſtinction ni autre explication des paſſages des Auteurs ; car en ce point ils parlent tous clairement.

Pour l'autre opinion, elle eſt abſolument fauſſe, ſi on l'entend de la premiere matiere active, ou du ferment ; & il ne faut pas avoir égard au textes des Philoſophes que l'on cite là-deſſus : car ils ſe doivent tous entendre de la ſeconde matiere, à ſçavoir de l'Eſprit Univerſel, ou de nôtre Mercure vif, qui à cauſe de l'homogeneïté de premier Principe qu'il a avec l'Or & l'Argent, eſt dit avec raiſon Or & Argent virtuel, & analogue.

Que si les Philosophes dans ces endroits n'expriment pas bien juste ce qu'ils pensent touchant la seconde matiere, il ne faut pas blâmer pour cela nôtre solution : parce que, comme je l'ai remarqué ci-devant, les Philosophes exprés & à dessein, ont divisé une seule verité en plusieurs, & qui paroissent désunies, les ayant même répanduës dans des propositions mises en differens lieux. Et vous verrez qu'il n'y en a presqu'aucun d'eux qui parlant de la matiere analogue, n'insere à même tems des propositions obscures qui tombent sur l'Or mineral, ou qui n'en rappelle des descriptions faites ailleurs. Adieu. A Bruxelles, le 24e Novembre 1646.



LETTRE XLV.

Diversité de sentimens touchant la matiere seconde, & les moyens pour les concilier tous.

MONSIEUR,

Il n'y a que peu ou point du tout de diversité de sentimens dans les Auteurs, touchant les proprietez de la matiere premiere ; & s'il s'en trouve quelques-uns differens, la doctrine des Lettres precedentes les fait assez entendre. Parlons donc de la matiere seconde.

On ne trouve pas tant d'oppositions dans ce poinct que dans l'autre. Les uns sont pour le Mercure commun, ou vulgaire ; & cette opinion suivie de presque tous les Philosophes de ce siécle, est appuyée sur des argumens assez vraissemblables, & sur les aphorismes des Anciens. D'autres n'approuvent pas le Mercure vulgaire ; mais ils veulent un Mercure métallique, ou de la même sub-

ſtance de laquelle eſt ſortie la matiere premiere de l'Or ou de l'Argent : ou en un mot, celui de quelque ſubſtance métallique, comme du Plomb, & autres ſemblables.

Quelques-uns moins ſcrupuleux pretendent que tout Mercure eſt également bon, ſoit qu'il ſoit tiré des Mineraux, des Vegetaux, ou des Animaux, & que l'on peut employer ces Mercures dans l'œuvre, ou conjointement, ou l'un d'eux en particulier : parce qu'ils ſe fondent ſur ce qu'on dit, que le Mercure des Philoſophes eſt en toutes choſes & en tous lieux. Enfin il s'en trouve qui ayant lû que la matiere eſt vile, connuë à tout le Monde, qu'elle ſe trouve par tout, qu'elle eſt commune à tous les Hommes, & que tout le Monde l'a devant les yeux, donnent un ſuffrage de mauvaiſe odeur, à des ordures & à des excremens.

Pour bien concilier toutes ces oppoſitions, il faut ici reveler un ſecret au ſujet de la matiere ſeconde, lequel a été pardeſſus tous les autres caché & déguiſé par les Philoſophes. On ſçaura donc que tous les bons Auteurs conſiderent & décrivent trois choſes dans cette matiere.

Premierement, ils décrivent la seconde matiere même, ou la substance qui est la vraye matiere seconde de la Pierre, à sçavoir nôtre Esprit Universel, ou nôtre Mercure vif.

Secondement, ils décrivent le sujet dans lequel se trouve cette seconde matiere, ou le Corps d'où on la tire. Ce sujet est une certaine terre veritable & naturelle, qui ne differe point essentiellement de la terre élementaire, mais seulement accidentellement, à cause qu'elle a été un peu plus subtilisée & purifiée par l'Archée ; & cette terre s'appelle, *la Magnésie*.

Troisiémement, ils décrivent la maniere selon laquelle nôtre seconde matiere est dans sa terre. Elle y est (disent-ils) non comme une partie d'un Tout substantiel, ou comme étant une portion d'un Corps physique ; mais comme la chose contenuë dans celle qui la contient, ou comme une partie accidentelle d'un Tout par accident ; c'est-à-dire, d'un Tout composé de parties complettes chacune en elles-mêmes, dans lequel elles sont amassées les unes avec les autres, & confuses seulement localement. Ainsi, par exemple, l'eau qui est dans

une éponge moüillée, n'eſt pas une partie ſubſtantielle de l'éponge, mais elle eſt une autre ſubſtance qui penetre l'éponge, & qui la remplit.

Or cette nature du ſujet de la matiere ſeconde, & la façon dont elle exiſte dans lui, ſe prouve par cette experience que vous pouvez faire. Aprés la ſéparation qu'on a faite de cette matiere, la tête-morte eſt noire, qui eſt la couleur naturelle de la terre : outre cela, elle eſt ſeche & inſipide, & il ne lui reſte aucun ſel. C'eſt-là une marque évidente que ce n'eſt pas un Mixte d'aucune des trois Familles : En effet, il n'y en a aucun qui aprés qu'on l'a diſtillé, ne laiſſe dans la tête-morte un ſel.

Pa ce que les faux Philoſophes ont ignoré ce ſecret, ils ont donné dans cent chimeres, ce qu'ils n'auroient pas fait s'ils n'avoient confondu ces trois choſes, & s'ils n'avoient appliqué à une même choſe ces deſcriptions qui tombent ſur trois. Au contraire, ſi l'on s'efforce de penetrer ce myſtere, toutes les oppoſitions même les plus fortes, s'accorderont aiſément entr'elles, & la verité paroîtra auſſi claire que la lumiere en plein midi, comme on le verra par la ſuivante.

Adieu. A Bruxelles, le trentiéme Novembre 1646.

LETTRE XLVI.

Que ce n'est pas le Mercure vulgaire.

MONSIEUR,

Le secret contenu dans la Lettre precedente étant supposé, les oppositions qui se trouvent touchant la seconde matiere, peuvent être aisément dévelopées.

Pour donner donc à la premiere opinion un bon sens, il y a deux distinctions à faire. La premiere tombera sur le mot de *commun* : parce que si on l'applique à la substance même de la seconde matiere, à sçavoir nôtre Esprit Universel, & qu'on pretende alors le faire signifier ce qu'il signifie quand on le prend improprement, à sçavoir le Mercure vulgaire, & non pas quelque chose de rare; en ce sens tout est faux. Mais au con-

traire, ſi ce même mot ſe prend dans ſon ſens naturel, entant qu'il ſignifie un rapport à diverſes choſes ; alors pourveu qu'on le faſſe tomber ſur le ſujet même de la ſeconde matiere, tout eſt vrai.

En effet, nôtre Mercure ou l'Eſprit Univerſel, eſt le commun Principe de toutes choſes, puiſque l'on ne peut montrer aucun Mixte des trois Familles auquel il n'ait cette eſpece de rapport : Et d'ailleurs, il n'y a point autre choſe dans la Nature qui ait ce rapport aux Mixtes, comme étant un de leurs Principes, que celui-ci.

Que ſi le même mot pris ou proprement, ou improprement, s'entend du ſujet dans lequel eſt la ſeconde matiere, & de la maniere dont elle y eſt ; il eſt conſtant que la propoſition ſera fauſſe : car le Mercure vulgaire n'a pas préciſement l'eſſence que doit avoir ledit ſujet; & il n'y a rien dans ce Mercure qui ne ſoit une de ſes parties ſubſtantielles. Car le Sel, Soûfre & Mercure, qui ſont dans lui, (s'il y en a encore) y ont perdu leur totalité, & l'être complet qu'ils avoient; & ils ne peuvent remonter à cette ſimplicité, comme on l'a aſſez prouvé en traitant de la *Reſſimplification des choſes,*

que

que nous avons montrée impossible, & de laquelle il faut raisonner de la même maniere, que de la restitution des parties du Composé à leur premiere totalité, & à la formation d'un être complet.

On peut en second lieu distinguer la même opinion par la distinction expliquée ci-dessus, sçavoir de puissance passive & d'acte, dont nous avons parlé dans les articles precedens à l'occasion d'une autre matiere. Car si alors on entend parler du Mercure vulgaire en puissance ; c'est-à-dire, si l'on prétend que nôtre matiere est le Mercure vulgaire en puissance, comme ayant des dispositions qui ne sont pas trop éloignées pour recevoir & la forme & la vertu du Mercure vulgaire ; alors on dit vrai, quand on asseure que nôtre matiere est le Mercure vulgaire : Et cette maniere de parler n'est pas extraordinaire. Car c'est ainsi qu'on dit tous les jours, que le froment est la nourriture de l'Homme, quoi que pourtant l'Homme n'en vive pas, mais bien du pain qui se fait de la semence de cette herbe ; & ainsi des autres choses. Mais si l'on prétend que ce sujet soit le Mercure vulgaire même, on se trompe : Et si l'on prétend aussi désigner le sujet

de ladite matiere seconde, ou bien le Corps d'où il est tiré, ou la maniere dont elle est dans ce sujet ; cette opinion ne peut encore être vraye, par les mêmes raisons apportées ci-dessus. Adieu. A Bruxelles, le sixiéme Decembre 1646.

LETTRE XLVII.

Suite du même Sujet.

MONSIEUR,

POUR la seconde opinion, soit qu'on l'entende de la matiere seconde même, ou de son sujet, ou de la maniere dont elle y est, elle est fausse. Les authoritez qu'on cite se doivent expliquer de la matiere premiere, sçavoir du Vitriol de l'Or & de l'Argent. Ce Vitriol est veritablement un Mercure métallique, mais cuit en métal : d'où il ne peut retourner à sa premiere simplicité, comme il a été dit tant de fois : Et cette maniere de parler n'est pas encore extraordinaire. Car le pain de froment s'appelle quelquefois

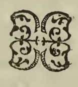
du froment : & en effet c'eſt du froment, mais ſous nne forme nouvelle, & cuit ; de ſorte qu'il ne peut redevenir ce qu'il étoit auparavant, & ſervir aux mêmes uſages auſquels il ſervoit. Le pain pour peu qu'il ſoit alteré, ne peut derechef reprendre les qualitez du froment ou de la farine dont il a été fait, pour de nouveau en faire du pain ; c'eſt-à-dire, pour en refaire du pain. Cependant du froment qui n'eſt pas encore tout-à-fait devenu pain, mais qui eſt ſeulement pâte & levain, peut ſervir à fermenter du froment qui n'eſt pas encore levain, mais ſeulement pâte. Le même ſe trouve à proportion dans les Métaux, pour la même cauſe & raiſon que deſſus, quoi qu'avec un peu de diverſité quant à l'acte de la fermentation.

La troiſiéme opinion qui ſoûtient que la partie mercurielle de quelque Mixte que ce ſoit eſt nôtre Mercure, eſt évidemment fauſſe, ſi on l'entend ou de la ſubſtance de la matiere ſeconde, ou de ſon ſujet, ou de la maniere dont elle ſe trouve dans ce ſujet : Et la raiſon de cette opinion ſe doit diſtinguer. Car s'il s'agit du lieu où ſe trouve le Mercure ou Eſprit Univerſel, il eſt certain qu'il

eſt par tout, mais principalement avec l'Air, lequel remplit toutes les parties du Monde ; & qui non ſeulement réſiſte par tout au vuide, mais qui pénétre même les autres Elemens, & les Corps qui y entre par leurs pores : Ainſi cette raiſon loin de faire contre nous, établit nôtre opinion par un argument invincible ; car cette qualité eſt une eſpece d'immenſité, qui ne peut convenir à aucune autre choſe dans le Monde materiel, qu'á nôtre Mercure & à nôtre Eſprit Univerſel. Mais s'il s'agit de ſon exiſtence propre & ſubſtantielle dans tous les Mixtes, comme ſi l'on prétendoit qu'il y fût en forme de partie ſubſtantielle, je ſubdiſtingue encore. Car ſi c'eſt à dire qu'il ſoit actué en chaque choſe, & qu'il ſoit réduit à un nouveau degré de compoſition de ſa forme ſubſtantielle, outre celui qu'il avoit auparavant, cela eſt vrai ; mais en cét état il ne peut être d'aucun uſage pour faire la Pierre, ni être mis pour la matiere ſeconde, comme nous l'avons aſſez prouvé ci-deſſus, puiſqu'il faudroit pour cela qu'il fût *reſſimplifié*. Ce qui eſt impoſſible & contre ſa nature. D'ailleurs, il eſt abſolument faux qu'il ſoit dans les

choses susdites assez simple pour être la matiere seconde de la Pierre, autrement la partie seroit plus grande & plus étenduë que son Tout.

Si les Auteurs semblent insinuer cela par des paroles expresses, il ne faut pas interpreter leur pensée à la lettre, mais selon la susdite exposition. Car jamais ils n'ont voulu enseigner que la seconde matiere de la Pierre fût tellement en toutes choses, qu'on l'en pût tirer : mais seulement ils ont prétendu que cette même chose qui est actuée & déterminée en toutes choses, devoit être cherchée dans l'état de simplicité qu'elle avoit, avant qu'elle reçût cette détermination en chaque Mixte, & qu'elle a encore tous les jours, avant qu'elle ait été coagulée en un Mixte, par l'action des semences primitives ou particulieres. Adieu. A Bruxelles, le 12e Decembre 1646.



LETTRE XLVIII.

Qualitez de la matiére seconde.

MONSIEUR,

Il y a bien des oppositions touchant les proprietez de la matiere seconde, & les qualitez qui suivent de son essence. Car les uns veulent qu'elle soit d'une consistence tout-à-fait liquide & fluide ; les autres n'y demandent pas tant de liquidité, mais un peu de solidité. Il y en a qui disent qu'elle est diaphane : d'autres au contraire la disent opaque. Ceux-ci la font d'une couleur céleste ; & ceux-là d'une couleur blanche. Les uns recommandent qu'elle ait de la saveur & un goût aigu ; les autres qu'elle soit douce & agreable : D'autres lui attribuent l'humidité ; d'autres la séchereſſe. Les uns assurent qu'elle a une teinture dorée & rouge intérieurement ; & d'autres le nient. Enfin il y en a qui

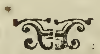
choisissent la plus vieille ; & d'autres au contraire préférent la nouvelle.

Toutes ces diversitez sont aisées à concilier par tout ce que nous avons dit ailleurs. Car s'il est question de la substance même de la matiere seconde, elle est liquide & fluide, lorsqu'elle commence un peu à se condenser : Elle est diaphane & de couleur céleste, non pas bleuë pourtant, mais fort claire. On y voit mille couleurs, comme celles de l'Arc-en-Ciel. Elle est humide au souverain degré, parce qu'elle est pleine d'air congelé, & qu'elle est par tout répanduë dans le sphére de l'Air. D'où vient que tandis qu'elle demeure dans son état de rarefaction, elle ne moüille point les mains. Elle a une teinture abondante, laquelle peu de jours aprés qu'on l'a séparée de son sujet, prend la couleur jaune, comme d'un Or dissout : mais cette teinture-là s'exalte, & devient tres-rouge en passant par les autres couleurs moyennes. On doit choisir la plus vieille, c'est-à-dire qui soit tirée de cette substance mercurielle ou Esprit Universel, lequel aprés plusieurs distillations & cohobations naturelles, a changé les qualitez d'humidité & de froideur, en

celles d'humidité & de chaleur : & on ne la trouve telle nulle part que dans nôtre ſujet, duquel quand elle a été ſéparée, elle devient tres-amere : ſigne indubitable de ſa chaleur.

Mais ſi preſentement on parle du ſujet de la ſeconde matiere, les qualitez qu'il a,ſont contraires à celles que je viens de rapporter : Car il eſt épais, opaque, un peu dur, blanc, doux, d'odeur agreable, & tres-ſec, parce qu'eſſentiellement c'eſt une terre. Le nouveau eſt préférable au vieux, parce que la matiere, à la longueur du tems, perd ſon Eſprit Univerſel.

Il reſte encore quelques qualitez qui ſemblent contraires, & qui ont été attribuées par les Auteurs à nôtre ſeconde matiére. Mais j'aurai lieu d'en parler, en traitant des Termes, où l'on expliquera les deſcriptions rapportées ſur ce ſujet. Adieu. A Bruxelles, le dix-huitiéme Decembre 1646.



LETTRE XLIX.

Source des contrarietez qui se trouvent dans les Auteurs, touchant la Pratique.

MONSIEUR,

En second lieu, nous traiterons de la maniere d'operer. En quoi j'aurai égard, premierement, à concilier plusieurs contrarietez apparentes qui s'y trouvent, & lesquelles se peuvent rapporter aux parties utiles & inutiles de la matiere. Secondement, à conduire l'ouvrage jusqu'à la fin desirée. Il est vrai que j'ai déja fort parlé de cela dans les Lettres précédentes : mais à cause des difficultez qui s'y trouvent, je ne laisserai pas d'en repeter ici quelque chose en peu de mots, avec ordre & plus de netteté.

A l'égard donc des parties utiles, quelques-uns soûtiennent qu'il ne faut que le Mercure seulement, ou que la

pa tie mercurielle de nôtre matiere eſt ſeule utile : D'autres veulent le Soûfre ſeulement, d'autres le Sel ; & d'autres veulent l'un & l'autre enſemble ſéparez de ſon corps ou ſubſtance totale ; & enfin de nouveau remis ſur ſon corps & ſubſtance, & réüni : ne ſéparant & ne rejettant que le flegme & la tête-morte.

Pour concilier ces contradictions, il faut diſtinguer deux ſortes de parties de la ſubſtance corporelle complette, ou de tout le ſujet phyſique, comme doit être nôtre matiere ; ſçavoir, des naturelles, & de celles qui tiennent lieu d'excremens, & qui ſont ſuperfluës.

De ces dernieres parties ſuperfluës, & qui ſont excremens, il y en a de trois ſortes, ſçavoir le flegme, ou la portion d'acquoſité mercurielle, laquelle dans la production a excedé le poids de la Nature ; ou la proportion répondante aux vertus des ſemences primitives ou particulieres. Cette portion excedente, à cauſe de la foibleſſe de nature, c'eſt-à-dire de la faculté expultrice des ſemences, ou de l'Archée qui meut ces mêmes ſemences, demeure confuſe & mêlée localement avec la partie ſubſtantielle du Mixte : mais elle n'eſt pas partie ſubſtan-

tielle pour cela, ce n'eſt qu'un corps étranger, & un amas de parties hetherogénes qui s'y ſont unies par hazard, & qui y demeurent juſqu'à ce que l'Archée les puiſſe enfin chaſſer dehors.

Secondement, la tête-morte, c'eſt-à-dire cette portion ſuperfluë de la corporeïté terreſtre, que la Nature ſemblablement ne peut chaſſer, & qu'elle retient pour la conſervation du Mixte, comme une écorce.

Troiſiémement, il y a une certaine graiſſe compoſée de l'une & de l'autre de ces deux parties, laquelle reſſemble à une huile fœtide & veneneuſe, ou à un ſoûfre malin.

Or toutes ces parties excrementales ne ſe trouvent pas univerſellement dans tous les Mixtes. Car les Mixtes de la premiere claſſe, dont nous avons parlé ailleurs, n'en ont point, ſçavoir les Principes principiez, & principalement nôtre Eſprit univerſel conſideré ſelon ſoi. La raiſon de ceci eſt parce que leurs Principes materiels ſont tres-ſimples, & qu'ils obéïſſent à l'Archée volontiers, qui les a fabriqué & qui les meut : de maniere qu'ils n'excedent ou ne défaillent jamais dans les premiers Mixtes, parce

que l'Archée chaſſe facilement ce qui pourroit exceder ou ſurabonder à la matiere ; & que ſi quelque choſe manque, il l'attire facilement à ſoi. Mais il n'en va pas de même dans les Mixtes de la ſeconde claſſe, c'eſt-à-dire dans ceux des trois Familles, deſquelles les Principes materiels qui ſont déja trop compoſez, & par là (pour ainſi dire) comme trop appeſantis, réſiſtent à l'action & au mouvement du même Archée : d'où vient l'intempérie des Mixtes, par l'excés ou le défaut d'une qualité ou d'une autre.

Tout ce qui ſe rencontre donc d'acquoſité dans leſdits Principes, eſt tout mercuriel, & partant utile, & même néceſſaire à toute production : parce que dans cette acquoſité réſide la racine de la fermentabilité & de la puiſſance à être fait Corps.

Quant aux Mixtes inférieurs, ils ont en eux telles parties ſuperfluës & inutiles ; mais ils ne les ont pas toutes, & tous les Mixtes n'en ont pas toûjours, ni également. Car dans les uns il y a du flegme ſans feces, ou tête-morte : dans les autres il y a des feces ſans flegme, comme dans l'Or tres-parfait, & dans les Diamans. D'où il arrive quelquefois

que noſtre Diſſolvant diſſout toute la ſubſtance de l'Or : ce qui eſt tres-rare : mais cela n'eſt point de conſequence ; c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt pas abſolument néceſſaire de chercher un Or qui ſoit ſi pur, parce que ce qui eſt pur ſe diſſout & rien de plus, la ſolution ne ſe faiſant pas par la force des Sels corroſifs, mais par l'union des choſes homogénes d'homogéneïté de Principes : ſi bien que les hetherogénes ou differentes Natures ne pouvant être unies, ne peuvent être diſſoutes.

Les parties naturelles ſont de deux manieres, à ſçavoir néceſſaires & contingentes. Les néceſſaires ſont celles qui conſtituent eſſentiellement un Tout néceſſaire ou phyſique, la ſéparation deſquelles parties détruit entierement le Mixte ; & étant une fois ſéparées, elles ne ſe peuvent jamais rejoindre dans le même corps ou individu particulier, ni même dans la même eſpéce, comme nous l'avons prouvé & juſtifié ailleurs par des exemples.

Or ces parties ſont matiere & forme, avec les choſes qui lui ſont naturelles & éminemment compriſes avec les parties, qui ſont quant à la forme, tous les de-

grez que les Scolaſtiques appellent *conditions*, qui accompagnent néceſſairement la forme ſubſtantielle : par exemple, dans chaque Animal l'animalité, la corporeïté, la ſubſtantialité, juſqu'au ſouverain degré ou tranſcendant de l'entité.

Quant à la matiere, ce ſont les Principes principiez qui la déterminent à une certaine eſpéce de Mixte, comme ſont le Sel, le Soûfre & le Mercure, qui ſont proprement les parties du Mixte, comme nous l'avons touché ailleurs.

Les parties contingentes ſont celles dont la ſéparation diminuë la ſubſtance du Mixte, mais qui ne détruit pas le Mixte ; & elles ſont derechef de deux ordres, à ſçavoir homogénes, ou hetherogénes. Il faut entendre ici l'homogéneïté dans le ſens vulgaire de l'Ecole. Les parties homogénes, ou ſimplement *quantitatives*, ſont celles deſquelles l'eſſence eſt de ſemblable nature que le Tout, & la diviſion deſquelles diminuë ſeulement la quantité de la ſubſtance : comme ſi par exemple, d'une livre d'Or ou d'Argent, on ôtoit quelque once.

Les parties hetherogénes ou integran-

tes de la ſubſtance, entant qu'elle eſt telle ſubſtance, ſont celles qui ſont differentes à l'égard les unes des autres, & à l'égard de leur Tout, & deſquelles la totale ſéparation détruit toute la ſubſtance ; de maniere qu'elle ne peut jamais être réparée : mais la deſtruction de quelques-unes ne détruit pas, mais eſtropie le ſujet.

Toutes ces ſortes de parties conviennent à tous les Mixtes, tant inférieurs des trois Familles, que ſupérieurs & moyens, qui ſont les Principes principiez qui ne ſont pas encore réduits à certaine eſpéce. Mais elles ne leur conviennent pas également : car dans les uns il y a plus grande quantité de Soûfre, leſquels à cauſe de cela ſont appellez *Soûfre* par les Philoſophes, prenans cette ſignification au large, parce qu'ils donnent le nom ſelon la plus grande partie : Et c'eſt ainſi que l'on appelle l'Or *Soûfre*, & qu'il eſt entendu ſous la ſignification du Soûfre. Dans d'autres, le Mercure prédominant donne le nom auſſi de *Mercure* : & de même dans ceux où il y a plus de Sel, on les connoît ſous le nom de *Sel*. Cependant dans les Mixtes ſolides & tres-cuits, le Sel & le

Soûfre paſſent pour la même choſe, ou du moins ſont tellement joints enſemble, qu'à peine peuvent-ils être ſéparez. D'où vient que les Anciens ne parlent jamais, ou rarement du Sel. Mais lorſqu'ils ſont réduits en Vitriol, c'eſt pour lors que la faculté du Sel leur convient auſſi-bien que le nom : Et pourtant il faut remarquer, que ſelon leurs differens effets, on les appelle tantôt Sels, & tantôt Soûfres. Adieu. A Bruxelles, le 24e Decembre 1646.

LETTRE L.

Conciliation des contrarietez qui ſe trouvent dans les Auteurs, touchant la Pratique.

MONSIEUR,

POUR concilier les oppoſitions ſuſdites, il faut remarquer d'abord que l'on y donnera un ſens, ou bien par rapport à la ſubſtance même de l'une ou l'autre de nos matieres, qui ſont le Vitriol

triol du Soleil & nôtre Esprit Universel; ou bien on l'y donnera par rapport au sujet d'où elles se tirent, qui est d'un côté le Soleil mineral, & de l'autre nôtre Magnésie.

Si les propositions s'entendent de la propre substance, ou nous en appliquons le sens aux parties superfluës, ou aux naturelles. Si c'est aux parties superfluës, il n'y en a point à tirer, parce qu'il n'y a point d'excremens, à cause de la parfaite contemperation de l'un, à sçavoir de nôtre Vitriol Solaire ; & la simplicité de l'autre, à sçavoir de nôtre Esprit Universel.

Que si nous entendons parler des parties naturelles, il n'y a pas lieu d'en tenter la séparation, parce qu'il est impossible de la faire sans la destruction du Mixte ; & quand bien même elle seroit possible, elle seroit inutile & superfluë : parce que (comme nous l'avons déja prouvé) elle seroit contre nature, ne pouvant rentrer ni dans l'individu, ni dans l'espéce du Corps dont elle est tirée.

Que si on entend parler du sujet de l'un & de l'autre, & qu'il s'agisse des parties superfluës, il en faut tirer la par-

tie terreſtre & la terre inutile, laquelle dans la production du Soleil ſe trouve confuſe avec ſa ſubſtance, & dans nôtre Magnéſie conjointe à l'Eſprit Univerſel, comme ſon vaiſſeau contenant & conſervatif pour l'utilité Philoſophique : Laquelle partie, (parce qu'elle n'eſt pas néceſſaire) quoi que partie naturelle dudit Eſprit Univerſel, eſt pourtant en quelque façon excrement. Mais ſi nous prétendons parler des parties naturelles, en vain, comme nous avons dit ci-devant, nous tenterions leurs ſéparations.

Aprés la recherche & l'élection des parties utiles, la conduite & le régime de l'Art & de l'ouvrage doivent ſuivre pour obtenir la fin derniere deſirée, avec les ſignes des changemens qui arrivent, ou des couleurs differentes ; en quoi, comme dans beaucoup d'autres choſes, les Auteurs ne ſont pas d'accord : les uns ſoûtenans qu'il n'y a qu'un unique Régime, les autres trois, les autres quatre; à ſçavoir, la ſolution, l'ablution, la réduction & la fixation. Les uns n'uſent que d'une ſorte de Feu, & continuel : les autres ſe ſervent d'un Feu de pluſieurs degrez, & de differente maniere de chaleur. Les uns n'ont qu'un Vaſe : les

autres plusieurs. Les uns veulent plusieurs distillations & imbibitions ; & les autres une seule & unique coction. Les uns reconnoissent deux couleurs principales, la blanche & la rouge: les autres y ajoûtent la noire; & d'autres encore admettent la verte, avec d'autres couleurs moyennes. Les uns prétendent que la premiere couleur est la rouge : d'autres la noire. Toutes lesquelles choses se pourroient verifier par ce que nous avons dit ci-devant. Mais parce que nous serions trop longs, & que l'on trouve suffisamment l'explication de tout ceci dans les Auteurs ; il suffit à present d'expliquer la Pratique qui est contenuë dans le premier Chapitre de la Genese, que nous avons pris ci-devant pour Directoire dans nôtre Lettre trente-huitiéme.

Contemple donc comme le texte dudit Chapitre premier de la Genese par quelques lignes préliminaires, touchant legerement les parties corporelles générales du Monde, à sçavoir le Ciel & la Terre, enseigne en même tems les parties & les opérations qui se trouvent dans nôtre Magistere. Car ne montre-t-il pas comment du Cahos est fait le Ciel & la Terre des Philosophes, laquelle en

cét état eſt vuide & ſans action ? Elle s'amaſſe & ſe coagule comme feroit du limon dans une Fontaine, ou le Sel dans la Mer, attendant que par l'action de l'Eſprit Azotique mêlé artificiellement d'un Feu extérieur, il lui vienne des ſemences qui la rendent feconde. C'eſt du Cahos, dis-je, que ſe fait ce Ciel & cette Terre, non pas du Cahos primitif qui n'eſt le ſujet que du ſeul Créateur quand il a voulu produire, mais du ſecond Cahos & naturel ; c'eſt-à-dire, de nôtre Eau ou Eſprit Univerſel, qui eſt en confuſion & comme envelopé de ténébres dans le corps de la Magnéſie, ſur laquelle l'Eſprit Azotique, figure créée & corporelle de l'Eſprit increé, eſt porté.

Enſuite aprés que le précédent Texte a parlé en général, il deſcend au particulier ; & gardant le nombre, l'ordre & la quantité de toutes & chacunes opérations de l'Art, il traite de même en nombre, ordre & quantité des ouvrages faits miraculeuſement dans la ſemaine de la Création.

Premierement, que la Lumiere ſoit faite, & qu'elle ſoit diviſée des Ténébres qui ſont ſur la face de l'abîme Philoſo-

phique ; & que le Jour soit séparé de la Nuit, afin qu'ils se succedent l'un aprés l'autre par toutes les autres opérations. Car dans tout l'ouvrage, la Lumiere & les Ténébres doivent nécessairement se suivre alternativement.

Secondement, que le Firmament soit fait au milieu des Eaux, & que les Eaux soient divisées des Eaux : A sçavoir, celles qui sont sous le Firmament de celles qui sont sur le Firmament ; c'est-à-dire, les épaisses & grossieres séparées des subtiles ; & qu'elles soient ramassées en un lieu, afin que la Terre paroisse aride & séche.

Troisiémement, que la Terre germe & produise de l'herbe verte, faisant sa semence selon son genre ; c'est-à-dire, des semences non des trois familles, car il ne s'agit pas de cela ici, mais des propres familles de son genre : Qu'elle soit semée, & qu'elle soit renduë feconde, par des frequens arrosemens d'une rosée de même nature & homogéne.

Quatriémement, que les deux grands Luminaires soient faits ; c'est-à-dire, le moindre Luminaire, ou l'Elixir au blanc, & le grand Luminaire, ou l'Elixir au rouge ; & qu'ils luisent dans le Firma-

ment du Ciel Philosophique, & qu'ils illuminent la Terre, soit métallique, soit vegetale, soit animale ; & qu'ils servent de signe, de jour, de tems & d'années ; c'est-à-dire, qu'ils marquent telle perfection de temperature, que l'on voye des marques & signes extérieurs, selon la diversité des tems & des âges ; & enfin l'incorruptibilité selon la capacité de la masse corporelle.

Cinquiémement, que les susdits Elixirs soient multipliez en vertu & volume, par la même Eau dont ils ont été coagulez, par autant d'opérations en ordre, & par le même régime qu'elles ont été faites : Ensuite, qu'elles soient fermentées & spécifiées par des semences spécifiques de quelque famille de Mixtes inférieurs, selon la nature d'un chacun.

En sixiéme lieu, que lesdits Elixirs soient multipliez & changez aux Animaux, par adroites & artificieuses exhibitions, pour la propagation des Vegetaux par conjonction des Sels ; & enfin pour la transmutation des Métaux & des Mineraux par projection & conjonction des Soûfres. Et ceci suffit pour ce qui regarde la Matiere & la Pratique. Nous allons finir par l'explication des Termes.

Adieu. A Bruxelles, le 30e Decembre 1646.

LETTRE LI.

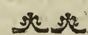
Contrarieté de Termes dans les Auteurs.

MONSIEUR,

TOUT ce qui concerne les Termes ſe peut réduire à deux chefs, ſçavoir aux Termes compoſez, & aux ſimples. Les compoſez ſont des deſcriptions dont les Philoſophes ſe ſervent pour indiquer la matiére, leſquels ſe diviſent en deux articles. Le premier eſt, de ces deſcriptions qui concernent la ſeconde matiére, leſquelles ſont univoques ou analogues. Les analogues ſont celles par leſquelles le Soleil eſt déſigné par les Philoſophes, avec les conditions requiſes, pour qu'il ſoit la premiere matiére de la Pierre : car alors elle eſt dépeinte ſous des noms de divers Corps, qui ont une nature en partie ſemblable, & en partie differente

de celle de l'Or. Ainsi le Soûfre vif est appellé *Vitriol.* Et c'est en ce sens que l'on doit entendre cét axiome célébre, *que le Vitriol est nôtre Or dissout*, ou que la Terre Solaire est un Vitriol métallique, parce qu'elle convient par analogie & proportion avec tous les autres Vitriols. Au reste il y a mille sortes de ces descriptions, quelquefois par similitude de causes, quelquefois par identité de proprietez, quelquefois par conformité d'effets & d'actions; d'autrefois par égalité d'accidens. Ainsi l'on trouve chez les Philosophes, que le Soleil est appellé *pressure, levain, le jaune de l'Oeuf Philosophique, le mâle*, &c.

Les descriptions univoques sont celles qui désignent le Soleil nommément, ou par des qualitez & attributs qui lui sont entierement propres, & qui expliquent précisément son essence. Ce que vous trouverez ordinairement dans nos Ecrits, & dans les Livres des autres Philosophes : c'est pourquoi nous ne les rapporterons pas. Adieu. A Bruxelles, le 16.e Janvier 1647.



LETTRE LII.

LETTRE LII.

Description du Sujet de la Pierre.

MONSIEUR,

Le ſecond article eſt, des deſcriptions de la ſeconde matiére. Il ſe ſubdiviſe en trois parties, dont la premiere eſt des deſcriptions qui appartiennent à la matiére même : la ſeconde, des deſcriptions du ſujet dans lequel elle ſe trouve : la troiſiéme contient les deſcriptions qui appartiennent à l'une & à l'autre en commun, ſçavoir à la propre ſubſtance de la matiére ſeconde, & à ſon ſujet.

Les deſcriptions de la premiere ſubdiviſion, comme premieres ſont univoques ou analogues, & ſont de pluſieurs manieres, & ſe connoiſſent facilement, en conſiderant ſi elles décrivent la Nature de nôtre matiére en gros ou én détail. Nous avons rapporté quelques-unes de ces deſcriptions en parlant des Termes ſimples : j'obmets les autres, de peur

d'être trop long.

Les univoques ſont diverſes auſſi ; comme eſt celle, par exemple, par laquelle on affirme que nôtre matiére ſe trouve en tous lieux, dans tous les Eſtres; qu'elle eſt par tout devant les yeux d'un chacun, & pourtant qu'on ne la voit point ; qu'elle ſe trouve dans les fumiers, & cependant qu'elle eſt la viande qui nous fait vivre : Toutes leſquelles choſes s'entendent ſuffiſamment par les Lettres précédentes, ne pouvoir appartenir qu'à nôtre ſeul Eſprit Univerſel.

Les deſcriptions de la ſeconde ſubdiviſion ſont pareillement, ou analogues ou univoques. Les analogues ſont celles dont on nomme le ſujet de la matiére ſeconde, comme Terre-feüillée, Miel, Roſée, Mercure des Philoſophes, leur Fontaine, & autres noms. Les univoques ſont rares ; & entre ſix cens Volumes, nous n'en avons trouvé que trois ou quatre qui ayent dit la choſe clairement & nettement : de maniere pourtant que de prime-abord on ne s'en peut appercevoir.

La premiere eſt celle par laquelle il eſt dit, que le nom de nôtre Sujet dans toutes nos Régions & Langues, tant vi-

vantes, que mortes, eſt d'un même ſon ou peu changé, pource que la premiere ſyllabe a par tout le même ſon ou le même effet des Eſtres.

La ſeconde eſt, par laquelle il eſt dit que le nom de nôtre Sujet eſt compoſé de trois lettres, & de cinq caractéres en Latin; & en Grec & en Hebreu, il n'en a que trois ſeulement de differente eſpéce, & deux de même eſpéce, avec deux des précédentes.

La troiſiéme eſt, par laquelle il eſt dit que nôtre Sujet eſt écrit ou figuré par un ſeul caractére myſtique, auquel les cinq lettres qui expriment ſon nom, ſont rapportées, ſoit que ſa totalité ſoit diviſée en parties ſemblables auſdits caractéres, ſoit que ces lettres demeurent réünies, & que les cinq caractéres ſuſdits ſoient ramaſſez enſemble.

Tu pourras facilement verifier les deſcriptions ſuſdites, puiſque le nom t'en eſt connu : mais le plus conſiderable eſt de t'attacher à connoître les qualitez de ce Sujet, & de la liqueur qui en eſt tirée, afin que tu te mettes fortement dans l'eſprit l'opinion que nous t'avons décrite, & que tu te confirme dans cette verité.

La quatriéme eſt des deſcriptions mê-lées, qui renferment & la ſubſtance de la matiére & ſon ſujet, deſquelles on pourroit en remarquer pluſieurs : d'où vient que beaucoup de Philoſophes diſent que le Sujet dont ils ſe ſervent, n'eſt ni vegetable, ni mineral, ni animal, & qu'il n'eſt tiré ni produit d'aucune de ces choſes. Mais ce diſcours paſſeroit les bornes d'une Epître, ſi je m'étendois davantage : ajoûtez que ce n'eſt pas ici nôtre intention de ramaſſer toutes les deſcriptions qui ont été faites ſur ce Sujet, mais ſeulement de leur donner quelque lumiere.

Nous ne diſons rien ici de la Pratique, quoi qu'il ſemble que nôtre diviſion exigeât cela de nous : mais nous y avons ſatisfait dans nôtre derniere Partie, au Chapitre de la maniere d'opérer. Adieu, &c. A Bruxelles, le vingt-deuxiéme Janvier 1647.



LETTRE LIII.

Explication des Termes.

MONSIEUR,

IL ne s'agit plus que d'expliquer les Termes ſimples. Toute leur ambiguité ne conſiſte que dans la reſſemblance du même nom de diverſes choſes & opérations ; c'eſt-à-dire, en differentes applications du même nom à diverſes choſes, ou de pluſieurs noms à une même choſe priſe ou conſiderée de differente maniere.

Selon la reſſemblance du nom, nôtre Eſprit Univerſel avant que d'être reçû dans nôtre Magnéſie, que nous appellons *nôtre Sujet*, eſt appellé *Mercure des Philoſophes*, mais non pas ſimplement, mais par proportion & par analogie avec Mercure Planette du Ciel, lequel prend facilement les qualitez & la nature de tous & un chacun des Planettes auquel il eſt joint : ce que fait nôtre Mercure

avec les Planettes inférieures ; c'eſt-à-dire, les Métaux, ou la ſemence des Métaux ou des autres Mixtes. Ce qui ne convient pas au Mercure vulgaire : car quoi qu'amalgamé & mêlé auec la ſemence des Métaux, il ne peut pourtant jamais recevoir la premiere qualité, ni être élevé par aucun artifice à la multiplication de leur ſemence.

On l'appelle de même nom lorſqu'il eſt dans nôtre Magnéſie, ou auſſi-tôt qu'il en eſt tiré, ou lorſque dans l'œuf des Philoſophes par corruption, il eſt revivifié & intimement conjoint avec l'Or, & identifié avec lui. Toutes leſquelles choſes qui ſe trouvent ſouvent chez les Auteurs ſous ces Termes, ſe doivent entendre par rapport à la Partie de Theorie ou de Pratique dont il s'agit. De même en faut-il penſer de l'Or, qui eſt appellé *Levain* dans l'œuf Philoſophique, ou du même nom dans l'état de la Pierre parfaite, & dans l'action de la projection. Dans ce ſens & differens noms, le ſuſdit Mercure eſt appellé, ſelon differens états & opérations, *Antimoine*, lorſque dans ladite opération il purge l'Or, & le rend tres-propre, comme fait l'Antimoine vulgaire, mais beau-

coup plus noblement & efficacement. Quelquefois dans l'œuf Philosophique, selon les degrez de la forme métallique, ou plûtôt selon son temperament, par rapport à Saturne, il est appellé *Saturne*. D'autrefois il est nommé *femelle*, lorsqu'il reçoit sa semence de l'Or : d'autrefois *Aymant*, parce que par une certaine vertu magnétique, il attire la semence spécifique de l'Or : tantôt *Acier*, parce que comme l'Aymant attire l'Acier, ainsi la semence de l'Or attire ledit Mercure : De même il prend le nom de *Soûfre*, de *Sel*, de *Levain*, soit dans la composition du Magistere, soit dans la multiplication à divers tems & differentes opérations : A sçavoir, il est appellé Soûfre, lorsque le Feu central change sa temperature froide dans son centre même, & que la chaleur y prend son empire. On l'appelle Sel, quand la fixité du Feu & de la Terre étant en équilibre avec l'humidité, se soûmet à la victoire, & devient en une telle consistance de substance, qu'elle peut également & sans dommage être dissoute dans le Feu & dans l'Eau : & au contraire dans l'Air serain & dans la Terre, s'endurcit comme le Sel. Enfin nôtre

Mercure eſt dit Levain, lorſqu'il eſt congelé & épaiſſi, & qu'il coagule ſon ſemblable, autant dans la compoſition du Magiſtere, que dans ſa multiplication.

La même choſe ſe doit entendre de l'Or par proportion, lequel aprés la ſolution, eſt appellé *Vitriol*, & dans ſa corruption, *la Tête du Corbeau*, &c.

Que toutes ces inſtructions nous ſuffiſent, juſqu'à ce qu'il plaiſe à Dieu de nous faire naître l'occaſion, & qu'il veüille nous conduire comme par la main à la confection de l'ouvrage que je vous ſouhaite.

Fin des Lettres du Coſmopolite.

SOMMAIRE ABREGÉ

De tout ce qui est contenu dans ces Lettres, renfermé dans un Sceau ou Hieroglife de la Societé des Philosophes inconnus.



CE caractére n'a pas été inventé & choisi au hazard & sans dessein : Car le Trident est le Neptune de nôtre

parabole, lequel contient en abregé toute la Theorie & la pratique de la Science Hermetique.

Or afin que ces myſtéres particuliers ſoient entendus, nous les expliquerons par deux ordres Geometriques ; à ſçavoir, par analyſe ou décompoſition, & par ſyntheſe ou compoſition.

Par analyſe, on conſidere premierement, l'unité de toute la figure. Secondement, le binaire ou dualité des Cônes, ou pyramide droite. Troiſiémement, la triplicité des vuides ou angles. Quatriémement, le quartenaire des Lignes ; & enfin, les points des extrémitez, la dimenſion ou étenduë de toute la figure, & la latitude des Lignes : car chacune de ces choſes a ſa ſignification Cabaliſtique.

Par ſyntheſe, on conſidere le retour du quartenaire des Lignes dans la triplicité des vuides ou ſinuoſitez. Secondement, de la triplicité au binaire des Cônes. Troiſiémement, du binaire en l'unité.

Faiſons l'application de cette double conſideration. Il faut donc ſçavoir que l'une & l'autre repreſentent en énigme, 1°. la premiere génération ou création

des choſes corporelles : 2°. les productions & multiplications des mêmes choſes par la Nature ; & en troiſiéme lieu, les productions qui ſe font par l'Art qui imite l'un & l'autre.

Pour ce qui regarde la premiere génération, l'unité du caractére de toute la figure difforme, & comme ſans forme à cauſe de ſon vuide qui n'eſt point terminé, qui ne tend point ni à un Triangle, ni à un Quadrangle, ni à un Cercle, ni à aucune autre figure parfaite : cela, dis-je, dénote ou ſignifie *l'Eau Catholique*, ou premier Eſtre des Corps, revêtuë d'une forme informe, & indifferente à toutes les formes parfaites.

La dualité ou binaire des Pyramides droites, ou de la concurrence des Cônes ou pointes de Pyramides, montre l'une & l'autre puiſſance éloignée, ſoit active ou paſſive dudit premier Eſtre. La triplicité des vuides ou ſinuoſitez, leſquels ſe trouvent tournez en trois ſens, & ſemblent regarder vers trois côtez oppoſez, ſçavoir celui du bas intérieur du Trident regarde le haut, le vuide du bas extérieur regarde en bas, & celui des points des extrémitez des Signes regarde comme la diagonale, ou le milieu entre

le haut & le bas : cette triple ſinuoſité, dis-je, diſpoſée de maniere, que chaque partie laterale faſſe une partie du vuide voiſin auquel elle eſt jointe, ſignifie *l'Hyle*, *l'Archée* & *l'Azoth*, leſquels ont même rapport entr'eux. Le quartenaire des Lignes droites de diverſe largeur ou latitude, poſition & termination, jointes pourtant d'un lien commun enſemble, déſigne la diſtinction des quatre Elemens, & la diſtribution des quatre premieres qualitez, tant ſimboliques, que diſſimboliques. Puis en retrogradant par ſyntheſe, la triple conjonction des Lignes dans les angles contrepoſez ou mis proche l'un de l'autre, montre la compoſition des trois Principes principiez du premier ordre, *Sel*, *Soûfre & Mercure*, par le mélange & la combinaiſon des Elemens, & par les communications des qualitez diſſimboliques.

Par les ſimboliques, le binaire des Cônes ou Pyramides de divers côtez s'uniſſant à la baſe, démontre les Principes principiez du ſecond ordre, à ſçavoir *le Mercure & le Soûfre*, *le mâle & la femelle*, *l'humidité radicale & la chaleur primitive*. Enfin l'unité de tout le caractére réſultant des Cônes conjoints, montre *la*

Mercure des Philoſophes, *l'Eau Catholique ſeconde*, ou *nôtre Eſprit Univerſel.* Pour les points des extrémitez des Cônes, ils ſignifient la ſemence maſculine & feminine du même genre ou eſpéce : & pour les points dans leſquels les Lignes ſe touchent mutuellement, & font angle, ils repreſentent les trois Familles du Mixte inférieur, avec les differentes eſpéces formées des ſuſdites ſemences. Voilà de quelle maniere ce Hierogliphe explique myſtérieuſement ce qui s'eſt fait dans la premiere Création. Il n'explique pas moins bien ce qui s'eſt fait dans la ſeconde par la Nature. Car l'unité de tout le caractére ſignifie la premiere matiére, (non feinte & imaginée à plaiſir, comme la fauſſe doctrine des Ecoles le prétend,) mais corporelle & ſenſible, & déja revêtuë de quelque forme primitive, à ſçavoir de celle des Elemens ſimples ou Principes principians, ou de celle des Principes principiez. Le binaire des Cônes repreſente le mouvement réel & actuel de l'action & paſſion de tous les Eſtres corporels, comme cauſe prochaine de la perpetuelle corruption & génération.

La triplicité des trois eſpéces de ſinuo-

ſitez ou vuides, nous figure les influences des Corps ſupérieurs, à ſçavoir des Aſtres & Eſtoiles, & la réfléxion des inférieurs, avec la confluence & concours de ce qui eſt entre les deux. Ce qui ſe fait ſans diſcontinuer du centre du Monde à la circonference de toute la Machine corporelle. Le quartenaire des Lignes marque l'écoulement des Elemens, & l'émiſſion de leur quinte-eſſence.

Par ſyntheſe en retrogradant, la triplicité des vuides ou ſinuoſitez, démontre la multiplication des Principes princîpiez du premier ordre, *Sel, Soûfre* & *Mercure*. Le binaire des Cônes repreſente la multiplication des Principes principiez du ſecond ordre, par le mélange des précédens, en *mâle* & *femelle*.

Enfin, l'unité ſinueuſe du Hieroglife eſt l'image de la multiplication de l'Eſprit Univerſel. Pour les points des Lignes disjointes, auſſi-bien que les angles, ils ſignifient la multiplication, tant des ſemences primitives, que des eſpéces de l'une & l'autre Famille des Mixtes inférieurs, par la triple digeſtion & coction du Magiſtere, & par la ſpécification de l'Eſprit Univerſel.

Ce même ſymbole appliqué à ce que

fait l'Art en imitant la Nature & la Création, exprime fort bien toutes ces opérations. Car par l'analyſe & ſyntheſe, l'unité du caractére eſt le modéle de *l'Eau Catholique ſeconde*, qui doit ſortir de l'aſſemblage confus des choſes de differente nature, par le benefice de l'Art. Le binaire des Cônes ſignifie des ſubſtances de deux conſiſtances differentes, tirées du propre Corps de l'Eſprit Univerſel; par la ſolution de la coagulation, non par la diviſion de la mixtion. La triplicité des ſinuoſitez eſt la figure de la contemperation, ou mélange égal que doit acquerir l'Eſprit Univerſel; à ſçavoir, mercuriel, ſulfuré & ſalin. Enfin, le quartenaire des Lignes dénote l'harmonie des quatre Elemens.

De plus, par l'ordre renverſé, ou par la ſyntheſe, la triplicité des ſinuoſitez décrit les trois parties principales du Magiſtere; ſçavoir, la ſolution du corps, la coagulation de l'eſprit, l'union du corps, de l'ame & de l'eſprit, par digeſtion, ablution & fixation.

Le binaire des Pyramides conjointes dépeint la purification du Magiſtere, par ſolution & coagulation, tant au rouge, qu'au blanc.

L'unité enfin, déclare la vertu de l'Elixir. La ſituation & la poſition des points des extrémitez, ſignifient la projection de l'Elixir ſur une plus grande quantité de quelque Corps que ce ſoit, & une tranſmutation actuelle des formes imparfaite en une tres-parfaite d'une eſpéce plus noble, ou enfin d'une ſubſtance ſeminale.

FIN.

TABLE

TABLE DES MATIERES

Contenuës en ces Lettres.

Fin de la Table des Matieres.

